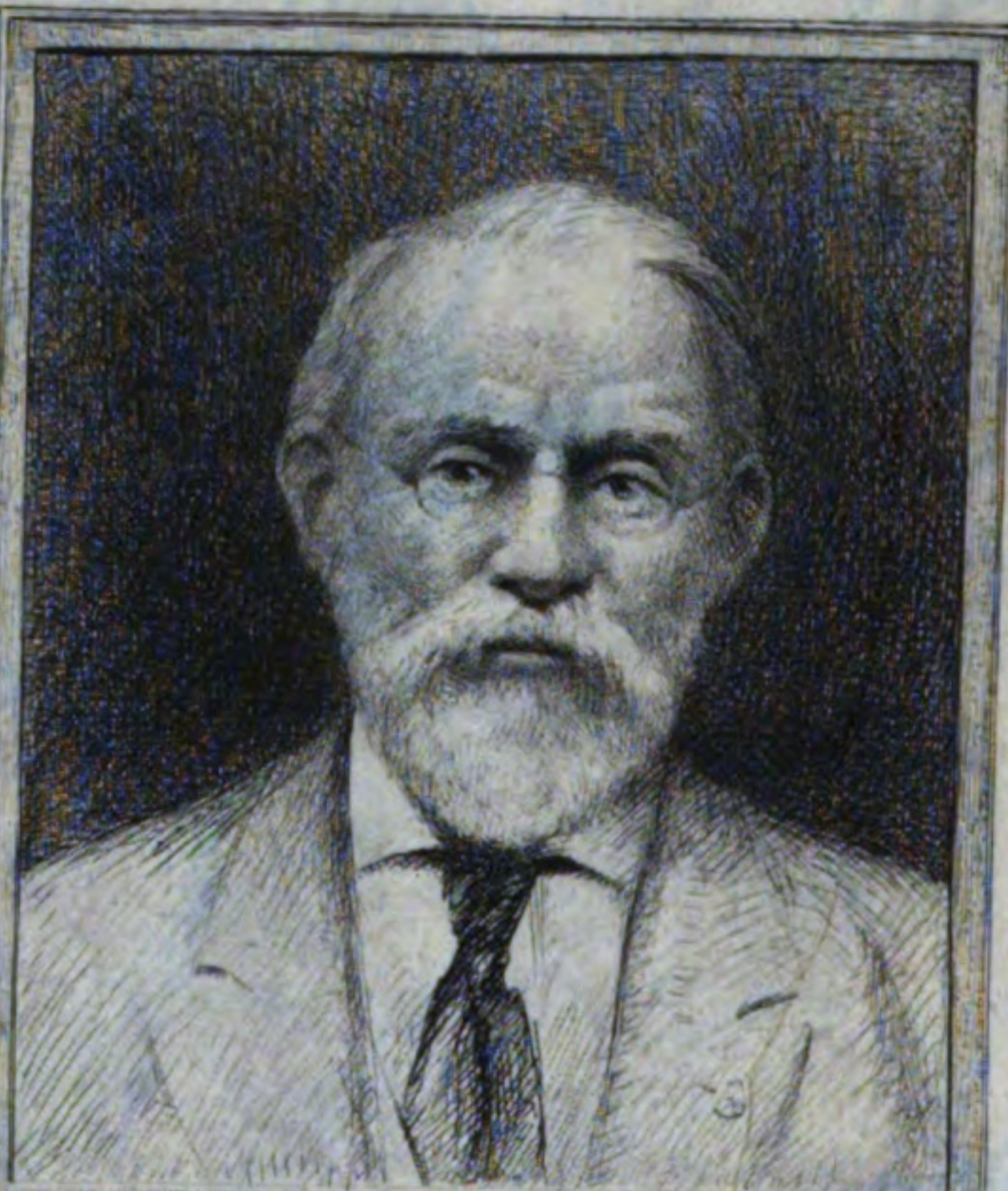
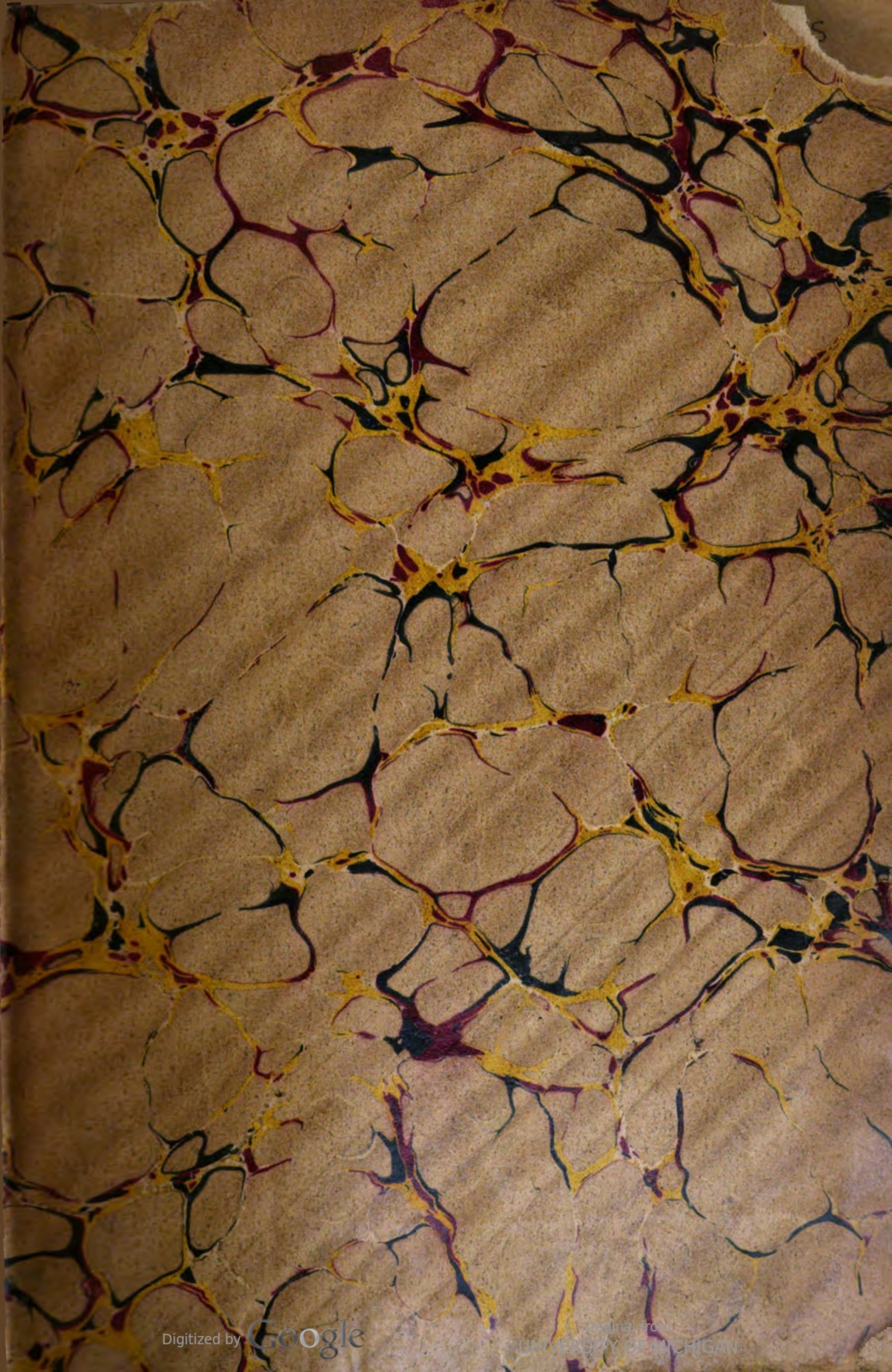


B 376566



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1910 Richell 1930



AS
161
.R4565

112

REVUE DU MIDI

13^{me} ANNÉE — 2^{et} SEMESTRE

Revue du Midi

~~SIXIÈME~~
TOME VINGT-SIXIÈME



NIMES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1899



100. 100
7. 20
2. 20 33
26766

LE MEILLEUR IMPÔT

D'APRÈS SOCRATE

Quel titre ! Quelle idée ! à quoi bon rechercher ce que pensaient de l'impôt les Grecs et les Romains ! à quoi peut servir le rapprochement de l'économie antique et de l'économie moderne ? l'esclavage a tracé entre elles un fossé infranchissable.

Je crois, au contraire, qu'il y a quelque profit à interroger, sur une question aussi importante, l'impôt, celui que la Pythie de Delphes proclama le plus sage des hommes.

Socrate est né en 469 avant J.-C.; c'est un original, un type ; avec son nez camard, ses grosses lèvres, ses yeux à fleur de tête, il est très reconnaissable ; on le rencontre chaque matin à l'Agora ; il y a cercle autour de lui ; s'il survient une averse, il a tellement hypnotisé ses auditeurs, qu'ils vont tous continuer la conversation dans la boutique la plus rapprochée. Les comédiens en vogue le raillent.

« Je déteste ce Socrate, dit Eupolis, ce mendiant bavard, qui raffine sur toutes choses et coupe un cheveu en quatre ; la seule chose à laquelle il n'ait pas songé, c'est où il prendra aujourd'hui de quoi manger ».

« Quand aura-t-il fini de caqueter, d'ergoter », s'écrie Aristophane.

T. XXVII, 1^{er} Juillet 1899.

Peu importe à Socrate de faire les frais d'une première ; fort de sa conscience, il laisse dire les bouffons ; en cas de guerre, il ne bavarde plus, il accomplit son devoir héroïquement : à Potidée, pendant la retraite de Delion, partout il montre un courage et un sang-froid extraordinaires ; il refuse la couronne militaire que les chefs de l'armée veulent lui décerner ; la campagne finie, il revient au pays natal, reprend ses anciennes habitudes, toujours questionneur, toujours dévoué à sa patrie, ne briguant ni emplois, ni dignités. Parvenu à l'âge de 70 ans, il pouvait dire publiquement sans craindre un démenti :

« Je n'ai jamais exercé de magistrature ; j'ai seulement fait partie du Conseil ; ma tribu notamment « était de service quand vous voulûtes juger en bloc « les généraux des Arginusés (406) ; seul des prytanes je m'élevai contre cette violation des lois, « contre cette procédure illégale ; je m'opposai à « votre décret malgré vos menaces et vos vociférations..... »

Pendant la Terreur, lors du gouvernement des Trente (404), à cette époque si troublée, il déclina toute participation aux arrestations arbitraires ; il flaira les guet-à-pens tendus par les soi-disant sauveurs de l'ordre aux citoyens honnêtes et aux vrais démocrates.

Pendant un demi-siècle il s'est contenté pour amener le triomphe de ses idées d'attirer les jeunes gens, de leur inculquer le goût des sciences morales et politiques. Les moindres incidents de la vie usuelle servent de point de départ à ses leçons.

« Quand même on commencerait à parler de toute « autre chose, il vous retourne sans relâche jusqu'à

« ce qu'il vous amène irrésistiblement à lui parler
« de vous, à lui exposer de quelle manière vous
« avez vécu et vous vivez ; une fois là, il ne vous
« quitte pas sans vous avoir examiné à fond » (1).

• Je vais raconter, dit Xénophon, comment il se
« rendait utile à ceux qui ambitionnaient un emploi
« public ; il vient de rencontrer un jeune homme
« qui se croit des aptitudes pour la politique.

« Glaucon, tu t'es mis dans la tête de gouverner
« notre cité ?

« Oui, Socrate.

« Très bien, et quel est le premier service que
« tu te proposes de rendre à ta patrie ?

« L'enrichir.

« Dis-nous alors d'où se tirent présentement les
« revenus de l'Etat.

• Je n'y ai pas songé.

« Tu as peut être commencé tes recherches par
« l'examen des dépenses ; à combien s'élèvent celles
« qui sont superflues ?

« Ma foi, je ne m'en suis pas non plus occupé.

« Eh bien, tu ne connais ni les dépenses, ni les re-
« venus, et tu veux enrichir l'Etat !...

• Prends garde Glaucon, en désirant la gloire,
« d'arriver à tout le contraire. Tu veux te faire ad-
« mirer de tes compatriotes, travaille d'abord à bien
« savoir ce que tu mettras à l'occasion en pratique.
« Occupe toi de bien gouverner ta maison, de rele-
« ver ensuite celle de ton oncle, d'en connaître les
« besoins, de les satisfaire ; une cité n'est qu'une
« immense agglomération de maisons. Si tu ne

(1) Platon, dialogue de Lachès.

« peux pas rendre service à un seul individu, comment pourras-tu être utile à tout un peuple ? » (1).

Ce dialogue répond un peu à l'idée que nous nous faisons des propos en pleine rue du philosophe. Mais la poursuite de la richesse est chose secondaire à ses yeux. Rien de ce qui est contraire à la notion de la justice, répète mille fois Socrate à ceux qui l'entourent, ne saurait être utile ni salutaire.

« Est-il possible de bien gouverner soit un Etat, soit une maison, si on ne l'administre sagement et justement ? Non » (2).

Le devoir de l'homme de bien est de faire passer la justice avant toutes choses. Qu'on n'exalte pas trop devant lui Thémistocle, Cimon, Périclès ; ils ont agrandi l'État, soit, dit-il, « mais cet agrandissement n'est qu'une enflure, une tumeur, un abcès, et c'est là tout ce qu'ont fait ces gens-là en remplissant la République de ports, d'arsenaux, de murailles, de tributs, etc., etc., sans y joindre la tempérance et la justice (3) ».

Il y a des dépenses justes ; celles de l'Assistance Publique viennent en première ligne.

Lorsqu'un homme a été pris par des pirates, par des ennemis, ses parents, ses alliés, ses voisins se réunissent pour le racheter au moyen de contributions proportionnées à leurs facultés. De même l'État vient en aide aux invalides, il fait élever les pauvres enfants dont les pères sont morts à la guerre. Le crédit ouvert est approximatif, indéter-

(1) Xénophon, Mémoires sur Socrate, livre III, chapitre VI. — J'abrège bien entendu, ce long dialogue. Voir son imitation en vers français, par Andrieux.

(2) Platon, dialogue de Menon.

(3) Platon, Gorgias.

miné ; l'amour ne connaît point de bornes. Un chansonnier pornographe, derrière lequel se cachent les ultra-conservateurs, les ultra-radicaux, fanatiques superstitieux, faux dévôts, c'est-à-dire tous ceux que Socrate a mille fois et publiquement ridiculisés requiert contre lui la peine de mort. « Quelle peine vais-je à mon tour réclamer pour moi, citoyens ? J'ai dédaigné ce que le plus grand nombre recherche, commandements militaires, délégations de toute sorte ; j'ai passé mon existence à vous persuader de n'avoir soin d'aucun de vos biens avant d'avoir pris soin de vous mêmes, de ne pas vouloir gouverner l'État avant de concevoir nettement l'idée même de l'État. Qu'ai-je mérité ? une peine, non ; une récompense, oui. Rien ne me convient tant que d'être nourri au Prytanée ; je le mérite bien plus que ceux qui gagnent les prix des courses de chevaux et de chars aux jeux nationaux ; ils n'ont nullement besoin de cette pension alimentaire ; moi j'en ai besoin (1) ».

Socrate ne critique pas non plus les crédits ouverts aux artistes. Le beau est la splendeur du vrai.

Le théôricon lui-même, c'est-à-dire l'argent distribué à tous les citoyens les jours de représentation théâtrale pour permettre aux pauvres d'acheter un billet d'entrée est en principe une bonne mesure. Ces spectacles font partie de la religion ; plus on est nombreux, plus le dieu en l'honneur duquel la fête a lieu est satisfait.

Mais quant à ces jetons de présence pour le paiement desquels on n'hésiterait pas, dans un moment de pénurie de la Caisse Nationale, à infliger de grosses

(1) Apologie de Socrate par Platon.

amendes, sans que la culpabilité du contrevenant soit bien établie, à pressurer sans mesure les étrangers domiciliés, les colonies et les alliés, c'est autre chose. Sous l'archontat de Myronide nul n'osait faire payer les heures qu'il consacrait aux affaires publiques. Quels changements se sont opérés ! Afin que les pauvres puissent prendre une part active à la vie politique, la démocratie a multiplié le nombre des fonctionnaires salariés. Sénateurs, jurés, magistrats passent chez le trésorier ; tous les citoyens émargeant, voilà le programme des démagogues qui se réservent bien entendu la part du lion.

Voyons maintenant quelles sources emplissaient le trésor.

Les revenus du domaine, la location des gisements miniers d'abord (1) ; ensuite les tributs des colonies ; les contributions volontaires venaient en troisième ligne, et Dion Cassius nous en donne la raison : « Quelle est la base de la démocratie ? l'isonomie, l'égalité des droits. Quand on a reçu du sort la même nature, quand on est de la même race, quand on a été élevé dans les mêmes coutumes et instruit suivant des lois semblables, quand on met à la disposition de la patrie et son corps et son âme, n'est-il pas juste de partager aussi tout le reste?... Dans un gouvernement populaire beaucoup de citoyens payent volontairement de fortes sommes ; si parfois une contribution de la part de tous devient nécessaire, comme ils obéissent à leur propre mouvement et ne la payent que

(1) Aristote. *La République athénienne* § 47. « les polètes tirés au sort, un par tribut concluent tous les baux de l'Etat, afferment les mines. Pour plus amples détails voir « les Mines du Laurion dans l'Antiquité », par E. Dardailhon. Fontenoing, éditeur, Paris, 1897, 216 pages, coût 12 fr. 50. Consulter aussi le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Saglio.

« dans leurs propres intérêts, ils la supportent
« sans peine. »

Ainsi dans les démocraties antiques, dès qu'il y a danger imminent pour la cité, les listes de souscription se remplissent.

L'impôt est tout le temps resté chez les anciens ce qu'il est chez tous les peuples jeunes, une aide passagère, la ressource d'un moment de tous les citoyens contre le danger imminent, mais éphémère. Quand la maison brûle on ne s'inquiète pas, pour sauver une aile, de savoir si les flots d'eau qu'on lance dégraderont des meubles ou non. De même quand le corps social est en danger (et c'est bien le cas dans les guerres antiques, où de bonne foi le vainqueur se reconnaît tous les droits sur le vaincu), chacun fait, pour se sauver lui-même, en sauvant l'Etat, tout ce qui dépend de lui. On n'a pas le temps de remarquer si le voisin agit exactement ou non comme on agit soi-même. Chacun fait ce qu'il juge utile au résultat final... Dans ces conditions, l'impôt reste tout près de la *contribution volontaire*. On sait qu'à Athènes la contribution volontaire sous le nom d'épidosis resta jusqu'au dernier temps une institution légale. On provoquait publiquement dans l'assemblée la générosité des citoyens, et ceux qui voulaient répondre à cette invitation faisaient leur déclaration, à l'instant même ou plus tard, devant le Sénat.

Dès que leurs noms figuraient avec l'indication de leur don sur la liste de souscription, ils ne pouvaient plus se soustraire à l'obligation de se libérer (1).

(1) La démocratie et le régime fiscal à Athènes... par G. Platon, Paris, Girard 1899 prix 8 fr. Excellent ouvrage

En cas d'insuffisance des dons, et de cessation des revenus domaniaux, il y a contribution forcée. Et même alors ceux qui sont en possession du superflu trouvent tout naturel de contribuer aux charges publiques dans une proportion plus forte que les citoyens dont le patrimoine est médiocre ; ceux-ci à leur tour paient sur un taux plus élevé que les gens n'ayant que le strict nécessaire.

L'impôt progressif en résumé est la dernière ressource des financiers Athéniens. Ce fut en 428 seulement, c'est-à-dire après 4 ans de guerre, d'après Thucydide, que le besoin d'argent pour la continuation du siège de Mytilène força la République à lever une contribution de 200 talents (un peu plus d'un million).

Cinq ans après, si l'on en croit Aristophane, le total des encaissements annuels du budget s'élevait à dix fois cette somme (1).

On avait augmenté les tributs des colonies. Celles-ci se révoltèrent.

Les démagogues profitaient de la guerre pour la satisfaction de leurs convoitises personnelles.

« La guerre, dit un personnage de la comédie *des Chevaliers*, enveloppe comme d'un brouillard les friponneries, le peuple n'y voit goutte.

« C'est pour avoir occasion de voler de l'argent que les hommes d'État soulèvent sans cesse quelque guerre (2) ». Socrate s'élève hardiment contre la politique de l'extension coloniale à outrance. En 415, ses compatriotes sont, en majorité, partisans d'une expédition en Sicile ; ils s'imaginent soumet-

(1) Aristophane. *Les Guêpes*. « Quel est le total des tributs que nous payent les villes alliées... 2000 talents,

(2) Aristophane,

tre aisément la Sicile, l'Italie, Carthage, au retour avaler d'une bouchée le Péloponèse et dominer la Grèce entière. Socrate, malgré les oracles et les devins, a des craintes; à la vue des préparatifs de cette curée impitoyable, il gémit; pour lui, le bonheur ne consiste pas à multiplier indéfiniment ses besoins et les jouissances de tout genre qui peuvent les satisfaire. Quelques mois après, navires et combattants étaient perdus et la ville de Minerve occupée par les Spartiates. La guerre avait été le pilon de la réserve métallique du Trésor. En 407, on sera obligé de battre monnaie avec les Victoires en or de l'Acropole.

Les esclaves attachés aux mines du Laurion avaient déserté pendant qu'à Syracuse on conduisait au marché comme un vil bétail les équipages des navires grecs. Socrate avait prophétisé l'avenir; il aura bientôt le sort des missionnaires, des prophètes.

La décadence de ce grand peuple eût été plus rapide, si le bon sens n'avait pas repris parfois le dessus; ainsi, en 411, on vota qu'il serait défendu d'employer les revenus de l'État à tout autre objet que la guerre. Toutes les magistratures devenaient donc gratuites. « Le devoir de ceux qui conduisent vos affaires, disait aussi plus tard Lysias à Epicrate, c'est non pas de prendre votre bien, mais de vous donner le leur ».

Malheureusement ces éclaircies se faisaient de plus en plus rares; au moindre succès de la flotte, on rétablissait le triobole. Indignes descendants des héros de Salamine! leurs ancêtres avaient, pour la fortune publique, le soin qu'on a de son propre bien; ils se présentaient comme libérateurs et non comme spoliateurs; ils voyaient des frères dans

toutes les îles ioniennes, et entre frères, entre amis, suivant le proverbe, tout est commun. Et maintenant, si quelqu'un propose le retour aux anciennes mœurs, on le regarde de travers ; les sycophantes le dénoncent ; on est suspect sans savoir pourquoi. Achète-t-on des rougets, le marchand de sardines qui est à côté prend un air renfrogné et dit « voilà un homme dont la cuisine sent la tyrannie ». Demande-t-on à la marchande d'herbes un peu de persil, par dessus le marché, elle vous dévisage : « Ah ça, aspirerais-tu à la tyrannie. T'imagines-tu qu'Athènes te doive en tribut tes assaisonnements ». (Les Guêpes).

Cette comédie des Guêpes ridiculise l'impudence des délateurs ; elle satisfait aussi l'envie, cette plaie de toutes les démocraties.

« La démocratie n'aime pas les supériorités, lit-on dans un traité attribué à Xénophon ; elle devient vite jalouse de ceux qu'elle a élevés ». Cet écrivain n'est pas toujours aussi avisé. On insère souvent dans ses œuvres un opuscule intitulé *les revenus de l'Attique*. Après avoir établi combien la guerre engloutit rapidement les réserves du Trésor, l'auteur s'occupe de l'amélioration de la situation de la propriété rurale ; pour que ses produits s'écoulent avantageusement, il ne voit rien de plus pratique que l'augmentation du nombre des consommateurs : attirer beaucoup d'étrangers, leur concéder gratuitement des terrains à la charge d'y élever des constructions dans un laps de temps assez court (1), encourager les étairies, les syndicats des immigrants, exempter les nouveaux venus de corvées, leur faire

(1) Chapitre 2.

payer simplement un permis de séjour. Notre publiciste sollicite des distinctions honorifiques pour les armateurs ; il réclame la construction de docks pour les cargaisons, de terminus-hôtels pour les pilotes et les courtiers maritimes, il trouve la procédure commerciale trop lente et trop coûteuse. Plus il y aura du mouvement dans les ports, plus il y aura des achats et des ventes, et partant plus de droits d'entrée et de sortie (1). L'Etat devrait avoir des bateaux marchands qu'il nolisera. Il y a, ajoute-t-il, une source de bénéfices moins aléatoire. De temps immémorial l'exploitation des mines argentifères du Laurion enrichit quelques particuliers ; on évalue à une obole par jour le produit net que procure un mineur à son maître. Pourquoi ne pas imiter Nicias, Hipponicus et tant d'autres qui achètent des esclaves et les envoient aux mines. L'argent ! quelle excellente marchandise ! on n'en a jamais trop ! L'Etat devrait acquérir des esclaves de façon à faire vivre tous les Athéniens, à assurer à chacun une rente perpétuelle et quotidienne d'un triobole.

Quel pamphlet ! quelle utopie en tout cas ! les mines sont-elles inépuisables ? Quel sera le sort des esclaves lorsqu'ils seront contraints, par l'âge ou les accidents, d'abandonner les chantiers ? La richesse devenant l'idéal ! Celui qui a écrit ce livre n'a jamais compris l'enseignement de Socrate. Ou Xénophon a menti en se flattant d'avoir vécu dans l'intimité du maître, ou il n'est pas l'auteur de cette brochure. Il n'est pas commode, j'en conviens, de retrouver les véritables idées socratiques sur les moyens d'accroître la fortune publique ; parmi ses disciples, les uns ont malourné, les autres ont arrangé ses leçons

(1) Chapitre 3.

à leur fantaisie. Platon est trop grand penseur pour avoir retenu ce que disait son maître du budget d'Athènes, des impôts ; du reste le procès et la mort de Socrate l'ont aigri ; il abhorre le pays où la grâce de la fève désigne les chefs, les autorités. Socrate n'a jamais renié sa patrie ; le peuple athénien pour lui est malgré ses fautes le premier peuple de l'univers. Socrate n'a jamais construit une cité idéale où en vue d'établir le règne de la justice on ne laisserait aucune place à la liberté, à la propriété individuelle. L'un proclame l'égalité morale de l'homme et de la femme, mais il note la différence que la nature a mise entre eux ; l'autre n'admet pas la diversité des fonctions dévolues à chaque sexe. Socrate visite les ateliers, réhabilite le travail. Platon le méprise, et il s'étonne d'avoir été congédié par les tyrans siciliens auxquels il recommandait ses règlements sur la communauté des femmes, sur l'égalité des fortunes. Ses compatriotes riaient lorsqu'au théâtre on leur exposait les bienfaits du communisme.

« Que tous les biens soient en commun, il n'y aura
« plus de riches et de pauvres. Athènes ne sera plus
« que comme une seule maison où tout appartiendra
« à tous.

« Apporter ses biens à la masse, quelle folie ! je n'ai pas si peu de sens.

« Mais ne faut-il pas obéir aux lois qui ont été votées ?

« Imbécile ! niais... je connais ces gens-là : un décret est bientôt voté, mais on ne l'exécute pas.... ne te rappelles-tu pas celui qu'on avait porté sur le sel ? et sur la monnaie de cuivre ? Et dernièrement ne jurions nous pas tous que l'impôt du quarantième, imaginé par Euripide, rapporterait 500 talents à

l'État ; on reconnut bientôt que ce beau décret n'était qu'un leurre et ne produisait rien ; on aurait volontiers brûlé vif cet incomparable financier. » (1)

Que d'Euripide dans chaque pays !

Platon revint à des idées plus pratiques. Les habitants de sa nouvelle cité ont des fortunes inégales, ils ont des registres d'imposition.

« A l'égard des contribuables, il est indispensable
« que l'on ait une estimation exacte des biens des
« citoyens et que dans chaque tribu on remette aux
« magistrats un état de sa récolte annuelle ; le fisc
« pourra ainsi choisir chaque année le mode le plus
« avantageux au bien public ; il réclamera tant pour
« cent ou du capital, ou du revenu, déduction faite
« de ce que chacun doit fournir pour les repas com-
« muns (2).

Platon en obligeant les citoyens à des déclarations veut assurer leur sincérité, aussi il ajoute : « Si on découvre que quelqu'un possède une chose non portée dans sa déclaration, ce surplus sera confisqué. »

Le rôle établi, il faut le recouvrer dans un bref délai : « En cas de refus de contribuer aux frais des
« sacrifices en temps de paix et aux dépenses en
« temps de guerre, on encourra une amende dont
« le paiement après avis préalable resté infructueux
« sera poursuivi par la voie de la saisie et de la
« vente des objets saisis (3). »

(1) Aristophane.

(2) Les Lois Livre XII. Voir ce qu'il dit.

(3) Platon n'admet donc pas en cette matière la contrainte par corps ; l'impôt direct est une charge réelle ; c'est une règle acquise. Demosthène accusera Androtion d'avoir violé les lois en vigueur, en emprisonnant les retardataires : « il a contraint les Onze à lui servir d'instrument de sa cupidité ; le domicile de chacun est devenu une prison. Et Athènes a la douleur de voir des citoyens pauvres..... »

Notons en passant la sévérité excessive de Platon à l'égard des comptables infidèles :

« Tout citoyen convaincu d'avoir détourné les deniers publics, que la somme soit grosse ou petite, sera condamné à mort ; le receleur sera puni autant que le voleur. La petitesse de la somme prouve, dans celui qui la dérobe, non pas moins d'avidité, mais de pouvoir (1) ».

Le haut personnel financier était âpre au gain ; mais on déjouait souvent ses procédés malhonnêtes.

Agyrrhios, dit Andocide dans son discours sur *les Mystères*, était depuis trois ans fermier de l'impôt du 50 % ; il avait acheté cette ferme 30 talents ; il avait pour associés tous ces hommes qui se réunissent près du peuplier, vous savez dans quel but : se faire payer pour ne pas surenchérir. Agyrrhios gagna dans cette affaire trois talents, 10 % ; à l'expiration de son bail, il offrit de continuer au même prix ; il avait écarté tous les enchérisseurs en leur glissant dans la main de l'argent ; mais j'étais là, je surenchéris, et la ferme me fut adjugée à 36 talents ; je n'y perdis pas ; tous frais payés, mes associés et moi nous eûmes un petit bénéfice. Mais si vous aviez vu la fureur du fermier sortant ; il jura de se débarrasser de moi par *fas* et *nefas*.

(1) La concussion était-elle fréquente ? Polybe l'affirme : chez moi, confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics ; prenez 10 cautions, 20 témoins, peu importe, vous ne reverrez plus votre argent. Mais je ne crois pas plus Polybe, qui vivait du reste trois siècles après Platon, que ne crois La Fontaine, lorsque, dans la fable le Chien qui porte à son cou le diner de son maître, il accuse tous les receveurs municipaux, tous les consuls de son temps, « de faire leur main ».

Aristophane allait plus loin que Polybe. Dans les *Nuées* on apporte, dans une cage comme des coqs de combat, le juste et l'injuste qui ergotent. L'injuste : que sont nos avocats ? — Le juste : des débauchés. — Et nos auteurs tragiques ? — Des débauchés. — Et les démagogues ? — Des débauchés. — Et tous les spectateurs ? — Presque tous des débauchés.

Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, raconte un autre fait du même genre (1).

Les préposés proprement dits avaient une très mauvaise réputation. Zénon n'a laissé qu'un vers : tout douanier est un voleur. Platon supprime complètement ces impôts qui permettent tant d'indélicatesse soit chez les traitants, soit chez les contribuables : « Qu'aucun droit d'exportation ou d'importation ne frappe les marchandises. L'étranger comme le citoyen est exempt de tout péage. » (Livre VIII). Quant aux taxes perçues dans les marchés, qui représentent le prix de location des places que les marchands occupent, Platon ne les abolit pas expressément, mais on comprend qu'il ne veut pas plus de douanes intérieures qu'extérieures. Et ce qui le confirme dans cette idée, c'est l'histoire de sa patrie depuis que sa politique a été complètement dominée par les intérêts de son commerce. L'habitude où l'on a été de se mal comporter en de petites choses qui revenaient souvent a fait qu'on en est venu ensuite à violer les lois plus importantes. La fermeture des bureaux douaniers est le commencement de la réaction contre le mensonge, contre les fourberies quotidiennes ; ces impôts indirects sont faciles à percevoir, lui objecte-t-on ; il répond : « il n'y a de bonheur ni pour un Etat ni pour un individu que dans une vie réglée par la sagesse et la justice.

(1) Un métèque, qui désirait connaître Alcibiade, réalise tout ce qu'il a, se procure ainsi cent statères et va les offrir à Alcibiade, qui le retient à diner et lui ordonne de se trouver le lendemain sur la place où l'on doit adjuger certains biens de l'Etat. C'était une affaire de plusieurs talents ; Alcibiade menace du fouet le métèque, qui, tout effrayé, finit par faire surenchère d'un talent. Les anciens fermiers sont furieux ; ils exigent que ce quidam indique un citoyen comme caution. Alcibiade, venu là pour assister à leur désappointement, crie qu'il servira de caution.

Platon ne diffère pas d'opinion sur ce point avec Confucius.

« L'intention de celui qui dans l'antiquité institua les marchés publics était de faire échanger ce que l'on possédait contre ce que l'on ne possédait pas. Ceux qui furent commis pour présider à ces marchés n'avaient d'autre devoir à remplir que celui de maintenir le bon ordre. Mais un homme vil se trouva qui fit élever un grand tertre au milieu du marché pour y monter. De là il portait des regards d'envie à droite et à gauche et recueillait certains profits. Quel misérable ! La coutume d'exiger des droits des marchands date de ce vilain homme !

« Les anciens qui construisirent des portes aux passages des frontières avaient pour but d'empêcher des actes de cruauté et de dévastation ; ceux de nos jours qui font construire ces portes ont pour but d'exercer des actes d'oppression, de prélever des taxes ! »

Aristote, le disciple de Platon, rejeta ce qu'il y avait d'exagéré parfois dans les idées de son maître.

Il considère les finances comme l'objet le plus important de la science du gouvernement. De son œuvre immense nous ne détacherons que quelques fragments :

1° Il faut que les finances puissent suffire non seulement aux besoins intérieurs de l'Etat, mais encore à le garantir des dangers extérieurs.

2° Comme beaucoup de magistratures ont le maniement des deniers publics une autre autorité doit être chargée de recevoir et d'apurer les comptes, n'ayant elle-même la disposition d'aucun fonds.

3° L'Etat doit supporter les frais d'éducation des enfants des guerriers morts dans les combats.

4° Les dépenses du culte des dieux incombent au domaine public ;

5° Tous les efforts de la politique doivent tendre à assurer la concorde et l'harmonie entre les citoyens, à empêcher la formation des partis.

6° Au lieu d'appliquer au Trésor public le produit des confiscations, il faut le consacrer à la religion ; le peuple sera moins empressé à condamner et les délateurs moins enclins à chercher des victimes lorsqu'il n'y aura aucun profit à espérer de la confiscation.

7° L'institution des repas communs est très avantageuse ; tout le monde doit y participer, et pour éviter toute excuse de la part des pauvres, l'Etat n'a qu'à payer leur écot.

8° On doit exiger des fonctionnaires financiers trois choses : l'attachement au gouvernement établi, le talent de l'administrateur, l'amour de l'intérêt public.

9° Il faut ménager les riches et ne pas partager leurs revenus ; mieux vaut supprimer les dépenses inutiles.

Ne nous attachons aujourd'hui qu'à cette dernière recommandation : ménager les contribuables, supprimer les parasites.

En résumé, toute la doctrine financière de Socrate et de ses disciples se trouve admirablement formulée dans cette maxime du traité de *la République* de Cicéron :

Optimum autem et in privatis familiis et in republica vertigal duco esse parcimoniam.

Pour une nation comme pour une famille le meilleur revenu est l'économie.

La fameuse encyclique de Léon XIII sur la con-

Tome XXVII, 1^{er} Juillet 1899.

dition des ouvriers contient la même doctrine. « Une condition indispensable, c'est que la propriété privée ne soit pas épuisée par un excès de charges et d'impôts.....; l'autorité publique agit contre la justice et l'humanité quand, sous le nom d'impôts, elle grève outre mesure les biens des particuliers. »

Les lois d'impôt ont diverses faces suivant les temps ; mais l'économie, la stricte économie, est une règle éternelle.

Il y aura toujours des impositions, des contributions ; cherchons seulement, de bonne foi, sans égoïsme, à en rendre la répartition plus équitable ; n'aggravons pas chaque année les charges fiscales ; ne développons pas la tendance à emprunter, car chaque emprunt contient le germe d'un impôt nouveau.

Rappelons aux impatients, aux partisans enthousiaste de la progressivité de l'impôt, les paroles de Turgot à Louis XVI :

« Il n'est point d'abus dont quelqu'un ne vive, et
« en tout cas, si l'économie n'a précédé, aucune
« réforme n'est possible ».

ACHILLE BARDON.

VÉZÉNOBRES (1)

— Suite et Fin —

Le Maréchal de Montrevel avait confié à Monsieur de la Jonquière, inspecteur des troupes, dix vaisseaux, cinq cents hommes de la Marine et soixante dragons de Saint-Sernin pour combattre les fanatiques. Arrivé à l'endroit dont il vient d'être parlé, Monsieur de la Jonquière, apercevant les Camisards au nombre de douze à quinze cents à peu près, se hâte de mettre pied à terre et d'enflammer par de chaleureuses paroles le courage de ses hommes. Il les range ensuite en bataille et attaque aussitôt les rebelles. Mais, à la première décharge de l'ennemi, les dragons qu'on avait placés à la tête des troupes, prennent tous la fuite, et jettent autour d'eux par leur lâcheté ou peut-être même par leur trahison l'épouvante et le désordre. Il devient impossible à Monsieur de la Jonquière de rallier le reste de ses soldats. Pour remédier à cette honteuse déroute, lui et tous ses officiers résistent aux Camisards avec une fermeté vraiment héroïque. Dans cette lutte inégale et désespérée, Monsieur de la Jonquière perdit vingt-deux officiers et plus de trois cents hommes. Blessé à la joue, il parvint à

(1) Voir les nos 9 et 10, 1^{er} Septembre et 1^{er} Octobre 1898,

se retirer à Boucoiran avec six ou sept de ses officiers.

A l'annonce de cette défaite, M. le Maréchal de Montrevel arriva en toute hâte d'Uzès, et fit enter rer les morts sur le lieu même du combat par les communautés de Ners, Saint-Césaire et Lascours.

Quant aux cadavres des officiers, ils furent transportés à Martignargues pour reposer au cimetière dans une fosse commune, du côté du couchant, séparée par un petit mur de l'ancien jardin du presbytère. En 1832, ce mur s'étant écroulé, on en refit les fondations. On découvrit alors un long sillon d'ossements humains, « tout blancs et bien conservés » et en si grande quantité, qu'il était bien évident que la petite commune de Martignargues n'avait pu fournir, le même jour, un tel nombre de morts. C'étaient là les restes de ces braves tombés les armes à la main au champ d'honneur. Voici leurs noms :

Capitaines : MM. d'Aguerille , Brizac , de Loge , du Bart , de Fabrègue , de Foretz , Monsieur le Major , Tessagor, aide-major , L'Etrée, capitaine des grenadiers. Lieutenants : MM. de Sette, lieutenant des Grenadiers , de Mascolin , du Cré , Mazin , le chevalier de Bouillan. Lieutenants de vaisseau : MM. Raousset , Deydier , de Gaste , de Saint-Laurent , le chevalier de Sabran des Adretz.

Sous-lieutenants : MM. de Ligondé, sous-lieutenant major , le chevalier de Fabre , de Dons.

Deux capitaines, Messieurs de l'Hôpital et de Chaylus, furent assez grièvement blessés.

Cavalier ne perdit qu'une vingtaine d'hommes, et s'empara de quatre cents fusils, la plupart des fantassins qui avaient pris la fuite, ayant tout abandonné

pour mieux courir. Le chef des Camisards ne jouit pas longtemps de son triomphe. Quelques jours après, il était à son tour complètement battu, à Euzet, par les dragons du roi. Ambulances et munitions, tout resta au pouvoir de l'ennemi.

C'est alors que M. Lacombe, de Vézénobres, profita sagement de l'influence qu'il avait toujours conservée sur l'esprit de son ancien goujat, désormais historique. Grâce à lui, des négociations furent entamées entre Cavalier et le marquis de Lalande, brigadier du roi, en résidence à Alais.

Le 10 mai 1704, les deux capitaines eurent une entrevue sur le pont d'Avesne, à mi-chemin de Vézénobres et d'Alais. Les bases d'une entente furent arrêtées et, bientôt après, Cavalier se rendit à Nîmes pour traiter directement avec le général de Villars. L'accord se fit au grand mécontentement des rebelles qui qualifièrent Cavalier de traître.

La lutte recommença un moment sous la direction de Roland et de Ravanel ; mais, en 1705, Roland fut pris et fusillé au château de Castelnau, et Ravanel arrêté à Nîmes.

Peu à peu l'apaisement s'opéra dans les esprits. Ceux des prophètes des Cévennes qui ne voulurent pas se soumettre, se contentèrent de passer en Angleterre. De la Cour de Turin Cavalier était déjà arrivé dans ce royaume. Il y mourut gouverneur de l'île de Jersey, en face de la France, qui lui avait donné un brevet de colonel, douze cents livres de pension et un brevet de capitaine pour son jeune frère, avec la permission, en outre, de former un régiment de cavalerie dont il aurait lui-même le pouvoir de nommer tous les officiers.

La Révolution se montre moins violente à Véze-

nobres qu'en bien d'autres endroits. L'église, entièrement dépouillée, servit d'abord pour le curé intrus et ensuite pour le temple de la Raison. Un tableau, le confessional et l'autel en bois doré et de bon goût furent brûlés. On avait eu auparavant l'heureuse idée d'expédier à Alais quelques-uns des plus beaux ornements, la cloche et les vases sacrés. Mais il n'y eut pas de sang versé. Le pricur, le curé et le vicaire purent se retirer sans être poursuivis. D'autre part, le château de Monsieur le marquis de Calvière fut épargné, des bandes indisciplinées, répandant partout sur leur passage la désolation et la mort, ayant été dispersées par les habitants de Vézénobres.

VI

CURE DE VÉZÉNOBRES ET FAITS IMPORTANTS QUI S'Y RATTACHENT.

La cure de Vézénobres, archiprêtré d'Alais, fut reconstituée en 1802, avec un vicariat, décrété le 4 novembre 1854. La population se compose de 340 catholiques et 680 protestants ; les annexes de Deaux, Ners et Saint-Etienne de l'Olm fournissent un supplément de 97 catholiques. Martignargues est une chapelle vicariale de Vézénobres. On compte dans cette localité 185 catholiques et 32 protestants. Un vicaire y réside depuis quelques années ; un décret du 3 septembre 1853, a érigé l'église de Martignargues en chapelle de secours.

En mars 1821, la famille de Calvière fonda à Vézénobres un établissement de religieuses de la congrégation de Saint-Charles. Ces sœurs furent chargées d'une école gratuite pour les pauvres filles du pays,

tant catholiques que protestantes, de la visite et du soin des malades, de l'entretien du linge et des ornements de la sacristie, comme aussi de la propreté des autels et de l'église. Les religieuses de Saint-Charles ajoutèrent à leur établissement un pensionnat de demoiselles. Ce pensionnat réussit aussi bien qu'on pouvait l'espérer. On y comptait jusqu'à une quarantaine d'internes et un grand nombre d'externes dont le prix de classe, pour chacune de ces dernières, était de 3 fr. par mois.

Cette maison d'éducation, devenue ainsi en peu de temps très florissante, était d'une grande utilité et d'un grand secours pour Vézénobres et tous les autres pays du voisinage. Le 4 novembre 1839, on y bénit une petite Chapelle, dans laquelle le curé de l'endroit pouvait dire deux fois par an la messe, pour la fête de Saint-Charles et celle de Saint-Anne, et où se faisaient parfois également des retraites pour les religieuses comme pour les élèves.

Ce couvent n'avait tout d'abord possédé que deux religieuses. Il vit s'en accroître le nombre jusqu'à sept, cinq d'entre elles destinées aux classes, et deux autres, sœurs converses, au service de la maison. Plusieurs jeunes filles d'excellente famille, d'un rang même élevé, prirent là le goût de la vie religieuse, et se consacrèrent à Dieu dans la communauté de Saint-Charles ou d'autres congrégations pour lesquelles elles éprouvaient un attrait tout particulier. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la distribution des prix aux jeunes élèves de l'école, à l'époque de son éclat, eût à peu près, chaque année, pour la présider Mgr l'évêque de Nîmes lui même, entouré du clergé et des notabilités de la contrée.

La mère Chatard, en religion sœur Saint-Augus-

tin, avait ouvert l'établissement dans le mois de mai de l'année 1821, et la mère Rousset, sœur Sainte-Eulalie, le ferma le 16 octobre 1844. C'est Mme Dupuy, supérieure générale des sœurs de Saint-Charles, qui retira ses religieuses de la paroisse de Vézénobres. La disparition de cette communauté fut plus qu'une perte, elle fut un véritable malheur.

On y substitua des religieuses de la Présentation du Bourg Saint-Andéol. Celles-ci furent remplacées, en 1868, par des sœurs de la Sainte-Famille, de Vagnas, à la communauté desquelles le marquis de Calvière céda son vieux château de Boucoiran, à la condition pour elles de se charger de l'école de Vézénobres. Le séjour de ces dernières ne fut pas de longue durée dans la paroisse. En 1879, en effet, sœur Marie-Anaïs, de l'ordre de Saint-François Régis, aujourd'hui supérieure d'un établissement de gardes-malades, à Asnières, fut appelée à la direction de l'école de Vézénobres. Sœur Meckthilde lui succéda trois ans après et, depuis une vingtaine d'années, c'est la sœur Marie-Rodriguez du même ordre, aidée de deux autres religieuses, qu'on trouve, à la satisfaction générale, à la tête de notre intéressante école libre de jeunes filles.

*
* *

Avant 1790, Vézénobres appartenait au diocèse et à l'archiprêtré d'Alais, administré par un vicaire perpétuel et un secondaire. Le bénéfice était un prieuré simple et séculier, du titre de Saint-André, à la collation de l'évêque diocésain.

Ce bénéfice, d'un revenu de 8 à 10.000 francs, n'obligeait pas à la résidence. Avec ce revenu, le prieuré devait pourvoir à l'entretien d'un curé et

d'un vicaire, aux frais du culte et donner chaque année dix salmées de blé aux pauvres.

Le dernier prieuré de Vézénobres a été M. Roux, son dernier curé, M. Ramel, d'Alais, qui mourut en 1804.

Armoiries : *d'argent, à un château de gueules.*

Primitivement, cette paroisse faisait partie du diocèse d'Uzès.

Au ^{xiii}^e siècle, l'évêque de cette ville y possédait le droit de justice. Ells passa ensuite sous la juridiction de l'évêque de Nîmes ; ce dernier la céda, en 1694, lors de l'érection de l'évêché d'Alais.

Vézénobres a donné naissance à Robert de Girard, évêque d'Uzès de 1570 à 1595.

Ce pays, qui était jadis du domaine du roi de France, possédait un presbytère ; les manuscrits et la tradition locale le placent à l'endroit occupé aujourd'hui par les écuries et les remises du château. Le prieur de la paroisse ayant été choisi, pendant de longues années, dans la famille des seigneurs de Vézénobres, s'empara du presbytère, dont il disposa à son gré, le curé étant logé au village, ou recevant pour son loyer une faible indemnité de la part du prieur ou de la communauté elle-même. Cet état de choses dura si longtemps, qu'à la fin le presbytère fut regardé comme propriété patrimoniale du prieur, et tomba entre les mains de ses héritiers naturels.

Lors de la vente du *temporel*, pendant la Révolution de 1790, le prieur n'avait pu se dessaisir du presbytère pour la raison bien simple qu'il ne lui appartenait pas. D'autre part, alors même qu'il aurait été prouvé que le prieur eût acquis le presbytère de la communauté, la raison de possession

disparaissait encore, les maisons claustrales joignant les églises étant jadis sous la foi publique, et empêchant ainsi toute prescription. D'ailleurs, le prieuré se trouvait, depuis fort longtemps, dans la demeure des seigneurs de Vézénobres, et ces derniers n'avaient pu jouir de la maison claustrale que par droit de familiarité, possession qui ne donne aucun titre.

A part le presbytère, le curé ou prieur de Vézénobres possédait un jardin et même quelques terres à son usage particulier. Il n'est pas du tout ici question de ces propriétés dont les fruits, ajoutés au tribut de la dîme, formaient le revenu périodique du prieur, et qui ont été vendues par l'Assemblée nationale en 1790. Il s'agit du jardin et de quelques petits champs destinés à accroître l'agrément et l'utilité du presbytère, et ne pouvant en être distraits. Dans l'ancien manuscrit qui renseigne là - dessus, il est dit que les seigneurs de Vézénobres ont usurpé, au XVII^e siècle, le jardin et plusieurs coins de terre attachés à la maison du curé. Voici, du reste, le passage en question : « Les dépendances de la maison claustrale sont des possessions que les habitants ont unies à ladite maison, et qui ont les mêmes privilèges qu'elle. Ces possessions n'y ont été jointes que pour mieux entretenir et mieux loger le prieur, curé et secondaire, et faire faire par là, dans un bon ordre, le service divin. Elles consistent en un champ, à *las aïros* (plan des aïres), contenant deux setiers, quatorze dextres. Au terroir de l'*Avant*, un champ complanté d'oliviers, confrontant Jean Pélet et contenant deux salmées, trente - quatre dextres ; audit terroir un champ contenant deux quarts, vingt-deux dextres et jar-

din, clos de murailles, confrontant deux chemins et contenant six dextres. Tous les fruits de ces possessions doivent appartenir aux ecclésiastiques qui sont obligés de faire le service divin. Le prieur n'a pas pu les vendre, lors de la vente du temporel, parce que la propriété en appartient aux habitants. Il y a une différence à faire entre les terres dépendant de la maison claustrale et celles de la domination de l'église. Ces dernières ont pu être vendues par le prieur lors de la vente du temporel, les premières l'ont été illégalement par ses héritiers ».

*
* *

Par testament du 30 octobre 1867, M. le marquis de Calvière, décédé à Ostende (Belgique), lègue à l'église de Vézénobres la somme de 2000 fr. placés en rente sur l'Etat.

Le 4 avril 1869, MM. les membres du conseil de fabrique se réunissent pour remercier d'un calice, d'une valeur de 300 francs, sa Majesté l'Empereur Napoléon III. Mêmes remerciements, à la même date, à M. le marquis de Calvière pour une table de communion en fonte et un pavé de granit à la chapelle, comme aussi pour des réparations au tabernacle de l'église.

Le dimanche de Quasimodo de l'année 1876, le conseil de fabrique exprime encore sa reconnaissance à Madame la vicomtesse, aujourd'hui comtesse de Bernis-Calvière, au sujet de la belle statue du Sacré-Cœur qu'on voit au-dessus du maître-autel.

Le même dimanche de l'année d'après, année 1877, MM. les marguilliers acceptent également le testament public passé devant maître Sauze, notaire à Vézénobres, le 28 mai 1875, par lequel M. Louis-

Emile-Marie Chabaud, curé-doyen de Vézénobres, s'était dessaisi en faveur de l'église paroissiale d'une maison et d'un jardin situés au quartier de la rue basse, ainsi que d'une chasuble et d'une chape en drap d'argent, avec la charge par la fabrique de faire acquitter, chaque année, au mois de Novembre et à perpétuité neuf messes basses pour le repos de son âme, le dit testament approuvé par M. le Président de la République, le maréchal de Mac-Mahon, à la date du 29 août 1877.

La statue de la sainte Vierge fut donnée par M. Montbel, ancien régisseur du château, et celle de saint Joseph par la famille André.

Par un secours de l'Etat et l'aide de M. le comte Hippolyte de Bernis, l'excellent abbé Nadal, gardien de Notre-Dame de Monier, dont le séjour comme curé pendant dix ans dans la paroisse de Vézénobres a été entouré de la sympathie générale, fit réparer la voûte du chœur auparavant toute lézardée. Son digne et zélé prédécesseur, aujourd'hui retiré à Uzès, M. Esclangon avait embelli la cure en l'agrandissant du joli cabinet de travail, et de la pièce donnant sur la terrasse et de la terrasse elle-même.

C'est encore M. le marquis de Calvière, vrai grand seigneur, dont la mémoire reste honorée dans le pays tout entier, qui par voie testamentaire a établi des messes pour le curé de Vézénobres, assuré l'existence de l'école libre de jeunes filles et pourvu à l'entretien perpétuel de la lampe du sanctuaire. Il est de toute justice, et je le fais avec bonheur, de mentionner avec la plus vive reconnaissance la noble et généreuse libéralité de ce gentilhomme qu'on estimait tant dans la contrée ! A son retour de Paris,

chaque année, la population, sans distinction de culte ni de parti, allait à sa rencontre, heureux de lui faire cortège jusque dans sa maison seigneuriale. C'étaient là ensuite assez fréquemment, pendant son séjour à Vézénobres, de grandes réjouissances publiques, auxquelles prenaient part riches et pauvres avec le même entrain et la même expansion d'âme.

*
* *

La paroisse de Vézénobres, comme la plupart des paroisses de France, recevait par intervalles la visite des Frères Capucins. Ils venaient, comme troupe auxiliaire, soutenir et même développer les efforts du pasteur. Le couvent d'Alais fournissait ordinairement les sujets nécessaires à cette œuvre de zèle et de charité ; le château les logeait et les nourrissait.

En 1687, Monseigneur Jean-Jacques Séguier évêque de Nîmes, envoyait depuis quelque temps, de concert avec l'intendant du Languedoc, Nicolas de Lamoignon, conseiller d'Etat, les révérends pères Honoré Chaurand et André Guevarre, missionnaires de la Compagnie de Jésus, dans tout le diocèse pour y établir des bureaux de Charité. Ces pères afin de seconder le zèle du marquis de Montanègre, lieutenant royal dans cette province, désireux lui aussi de voir un de ces établissements à Vézénobres dont il était le seigneur, vinrent évangéliser les fidèles de cette paroisse et ceux des environs avec l'ardeur le talent et le succès extraordinaires qu'ils avaient, avec l'assentiment de Louis XIV, déployés en plusieurs autres provinces du royaume.

Ce sont ces pères Chaurand et Guevarre, dit Mon-

seigneur Séguier dans son mandement du 30 juillet 1687, « qui ont si bien réussi à l'établissement de l'hôpital général de cette ville de Nîmes dans lequel ils ont fait merveilleusement éclater leur zèle et leur charité. C'est pourquoi nous les envoyons dans toutes les villes, bourgs et villages de notre diocèse pour y faire des établissements, soit par des missions soit par les autres moyens qu'ils ont coutume d'employer à ce dessein. Nous leur donnons pouvoir de prêcher, catéchiser, confesser et absoudre pendant leurs missions des cas à nous réservés, de publier l'indulgence plénière à eux accordée à cet effet par notre Saint-Père le Pape, de faire des processions et donner au besoin la bénédiction du St-Sacrement. Nous exhortons tous les abbés, prieurs, vicaires et curés auxquels ils s'adresseront de les recevoir charitablement, et de contribuer de toute manière à cette sainte entreprise. »

Voici, d'autre part, l'ordonnance de Mgr Nicolas de Lamoignon, chevalier, comte de Launay : « Le roi nous ayant reCOMMANDÉ très expressément l'exécution de ses ordonnances, pour le secours de tous les pauvres, tant sains que malades de notre province, et de punir les vagabonds qui font profession de mendier, nous avons résolu, pour exécuter les ordres de sa Majesté, d'établir des hôpitaux généraux dans toutes les villes de notre dépendance qui en sont capables, et des bureaux de charité dans toutes les autres et même dans toutes les paroisses champêtres.

A cet effet, nous avons voulu, conjointement avec nos Seigneurs les Evêques, employer les Révérends Pères Honoré Charand et André Guevarre, Jésuites, missionnaires de Sa Majesté pour cet emploi et fort

expérimentés, ainsi qu'il a paru en diverses provinces du royaume. C'est pourquoi nous ordonnons que les villes et les paroisses où ils iront pour travailler à ce dessein, les reçoivent et contribuent de tous leurs soins à les faire réussir. Que s'il arrive quelque difficulté, soit du public ou des particuliers, contraire au dessein de sa dite Majesté, nous voulons en être informé pour y pourvoir efficacement. Fait à Nîmes, ce 12 août 1687. Signé : de Lamoignon. »

En janvier 1694, les Pères Guevarre et Desjardin reparurent à Vézénobres. Ils venaient disposer les fidèles à recevoir avec fruit la première visite pastorale de Mgr de Saulx, tout nouvellement nommé premier évêque d'Alais.

Ces Pères réunirent les fidèles à l'église, les engageant à se livrer avec assiduité à la prière, au service divin, à la fréquentation des Sacrements et à l'aumône. Ils rassemblèrent, ensuite tous les membres du bureau de charité, et on délibéra que le bureau accompagné de tous les pauvres qu'il assistait ordinairement, se rendrait à l'église pour chanter le *Veni Creator*, entendre la Sainte-Messe, écouter le sermon et participer à une distribution de pain. Toutes choses faites pour demander à Dieu qu'il daignât combler de ses dons le nouvel évêque.

Les Pères jésuites s'en allèrent et, jusqu'en 1790, Vézénobres garda de nouveau pour missionnaires les frères capucins. Depuis le rétablissement du culte en France jusqu'à l'année 1843, la paroisse n'eut aucun de ces pieux exercices connus sous le nom de *mission* ou *retraite*. Les divers curés qui se succédaient à Vézénobres, appelaient, il est vrai, des prêtres étrangers pour y prêcher aux jours de fête so-

lennelle, mais c'était pour un jour seulement et en passant qu'avaient lieu ces prédications extraordinaires. Dans cette paroisse, comme dans bien d'autres qui lui ressemblent, la difficulté de réunir de pauvres fidèles dispersés au loin, de leur faire quitter leurs travaux plusieurs fois le jour, de trouver les fonds nécessaires pour pourvoir aux frais des missionnaires et à ceux de l'Eglise, tout cela avait arrêté le zèle le plus empressé.

Enfin tous ces obstacles furent surmontés par la piété de Monseigneur Jean-François-Marie Cart, évêque de Nîmes, de si douce et regrettée mémoire, par la charité de M. et Mme de Calvière et la coopération si active de M. Chabaud, curé de Vézénobres. Le dimanche 8 janvier 1843, commencèrent dans la paroisse les exercices d'une mission. M. Lœvembruck, ancien missionnaire de France, aidé de M. l'abbé Agniel, curé de Saint-Paulet-de-Caisson, se livrèrent à cette œuvre avec un dévoûment digne de tout éloge. Malgré la rigueur de l'hiver, les fidèles de Vézénobres et des environs accouraient en foule, à cinq heures du matin, à la Sainte Messe et à l'instruction. Le soir, ils revenaient encore pour ne se retirer qu'après huit heures et dans l'obscurité de la nuit. Non seulement les hommes mais encore les femmes, les filles et les enfants montraient cet empressement plein de courage. Tout le monde rivalisait d'exactitude et de foi pour assister aux exercices qui durèrent jusqu'au 25 janvier, jour de la fête de la Conversion de saint Paul. Le bon Mgr Cart se rendit la veille à Vézénobres pour la clôture de la mission. Le lendemain de son arrivée, c'est à dire le 25 janvier, il célébra la Sainte Messe assisté de M. l'abbé d'Alzon, vicaire-général, et de plusieurs autres

prêtres de son diocèse. Près de cinq cents personnes de l'un et de l'autre sexe, soit de la paroisse de Vézénobres ou des paroisses voisines, se présentèrent à la Sainte-Table dans un profond recueillement. A l'issue de la messe, Monseigneur administra le sacrement de la confirmation à une quarantaine de personnes, déjà avancées en âge, qui n'avaient pas voulu ou pu se disposer plus tôt à recevoir les dons de l'Esprit-Saint. Le soir, il y eut encore réunion à l'église. M. Lœvembruck prononça un long et beau sermon sur la persévérance, et Sa Grandeur donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

Cette mission ranima le zèle et la ferveur des catholiques de Vézénobres. Quelques-uns, cependant, négligèrent de s'approcher des sacrements et même d'assister aux divers exercices. Six mariages mixtes de la paroisse furent validés ; quelques pécheurs endurcis revinrent à Dieu.

Pendant cette mission, Mgr Cart montra un grand dévoûment à la paroisse de Vézénobres. M. le marquis de Calvière logeait et nourrissait MM. les missionnaires et les personnes qui venaient les visiter. Le père Lœvembruck et l'abbé Agniel firent preuve, à leur tour, d'un généreux désintéressement en refusant toute rétribution et même les frais de leur voyage. Les religieuses de Saint-Charles mirent un louable empressement à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes. Elles allaient elles-mêmes chercher les pécheurs, et recevaient dans leur couvent les personnes qui avaient des raisons pour ne pas se montrer à l'église. Mme la marquise de Calvière ne resta pas en arrière dans cet élan de zèle pour la conversion des âmes. Elle envoyait prendre les retardataires, leur parlait, les

pressait de devenir meilleurs. Aux uns cette noble dame procurait du travail, aux autres des secours, et cela avec une simplicité et une grâce charmantes. M. le curé était chargé du matériel et de l'administration de la paroisse. On l'avait prié de n'admettre, autant que possible, aucun de ses paroissiens à son confessionnal, de les adresser à MM. les missionnaires pour qu'ils fussent plus libres dans leurs aveux. Il observa fidèlement cette règle de conduite, ne recevant qu'à la dernière extrémité une vingtaine de ses fidèles qui avaient refusé obstinément d'aller à d'autres. Quelques personnes, ignorant sans doute le motif de cette réserve, pensèrent que M. le curé agissait ainsi ou par défaut de zèle dans la circonstance, ou par une opposition quelconque à l'œuvre de la mission. C'était bien à tort car, disait M. Chabaud lui-même : « Si j'avais toujours cru et crois encore que la meilleure mission ne remédie pas à tous les maux, et que le plus souvent même elle en suscite d'autres à la place de ceux qu'elle fait disparaître pour un moment, je n'en suis pas pour cela moins persuadé qu'une mission est un moyen qu'un bon pasteur ne doit pas négliger d'employer dans sa paroisse, en attendant de Dieu seul le véritable succès. »

*
* *

De toutes les autres missions prêchées, depuis lors, dans la paroisse de Vézénobres, la plus importante est celle de l'année 1894. Commencée le 1^{er} décembre, elle ne se termina que vingt-cinq jours après, c'est-à-dire le jour de la fête de la Nativité de Notre-Seigneur. Pendant cette mission

qui avait, chaque jour, attiré à l'église, avec tous les catholiques de Vézénobres, un grand nombre de catholiques du voisinage, on procéda, le 4^e dimanche de l'Avent, au renouvellement des stations du chemin de la croix. Ces stations dont l'honorable et pieuse famille de Labarèze avait été, paraît-il, la donatrice, ornent aujourd'hui la petite église de Martignargues.

Le nouveau chemin de Croix fut établi et inauguré solennellement, après la grand'messe, sous la présidence de M. le curé de la paroisse, assisté de plusieurs confrères, par le R.P. Hilaire, de la maison des Récollets de Nîmes, chargé de la Mission.

De cette époque datent la restauration et l'embellissement de l'église paroissiale. Une excellente chrétienne, Madame Chazel-Chalas, veuve depuis déjà longtemps, et dont toutes les pensées se sont tournées du côté du ciel, après la mort de ses deux chères et pieuses enfants, avait voulu, en souvenir de la mission, donner un chemin de croix plus digne de la piété des fidèles. Elle n'en est pas restée là. Par ses dons réitérés et précieux, Madame Chazel est devenue « la providence de l'église de Vézénobres », comme on l'appelle avec juste raison dans le pays. C'est à elle, en effet, qu'on doit les vitraux, les statues de saint Antoine de Padoue et de saint André, les Fonts baptismaux, le monument *la Piéta*, le Christ, la lampe du Sanctuaire, les quatre lustres, les anges du maître-autel, sans compter les candélabres à rampe, le porte-missel en cuivre doré, les garnitures de fleurs pour la chapelle de la Sainte-Vierge et la chape de grande cérémonie dont, grâce à cette bonne et charitable paroissienne, s'est enrichie la fabrique.

Derrière le maître-autel se trouvent trois jolis tableaux sur toile. Parmi les personnages de celui du milieu : *la descente du Christ de la croix*, on remarque un cavalier auquel, paraît-il, l'artiste a donné les traits du chef des Camisards.

La toile de l'autel de la Sainte-Vierge est une œuvre de maître. A signaler le cadre de ce beau tableau qu'il faudrait bien se garder de faire redorer, ce qui lui enlèverait aussitôt son cachet. Un passant m'a offert un jour, sans aucune demande de ma part, trois cents francs de ce cadre, ajoutant même qu'il prendrait à ses frais le nouveau cadre pour la toile. Je me contentai de sourire.

Par des réparations importantes on est heureusement parvenu à faire de la cure de Vézénobres un séjour agréable. La terrasse et le petit jardin qu'on a mis tout en fleurs ne contribuent pas peu à sa commodité et à son embellissement. Ainsi au presbytère et surtout à la maison de Dieu chaque prêtre a apporté sa toute bonne volonté et son meilleur zèle.

VII

ALTITUDE DE VÉZÉNOBRES, ARBRES, BOIS, RUISSEAUX DE SON TERRITOIRE.

Vézénobres s'élève, à 205 mètres d'altitude, sur une petite colline dont les ramifications extrêmes aboutissent au Sud et à l'Ouest au Gardon, au Nord au valat de Maïstre, à l'Est à une série de petits ruisseaux qu'on trouve à sec pendant plus de six mois de l'année.

Le pays qui n'est ni plaine ni montagne, se compose de vallées, de plaines de petite étendue, de

collines peu élevées se rattachant au système des Cévennes. Quelques-unes de ces collines sont de simples monticules cultivés, en grande partie, de la base au sommet.

Tout ce qui n'est pas défriché est boisé. Les forêts ou plutôt les bois s'exploitent en taillis simples. Autrefois le territoire de Vézénobres était riche en bois de haute futaie. Ça et là s'élevaient des chênes séculaires à l'ombre desquels les Camisards aimaient, paraît-il, à tenir leurs ténébreuses assemblées. Mais ces vétérans des forêts tombent tous peu à peu sous la hache impitoyable du bûcheron. L'un de ces chênes altiers, mesurant plus de deux mètres de diamètre, vient d'être naguère abattu dans la propriété de Mme Renaud de Labarèze. Dans le tronc qu'on avait creusé, quatre ou cinq personnes pouvaient, à ce qu'on dit, s'asseoir autour d'une table.

Les principaux arbres des bois de Vézénobres sont le chêne vert, le chêne blanc, le hêtre, l'orme, l'érable, le pin. Il y a également, mais en petite quantité, le cournouiller et le frêne. Ces différents arbres donnent le bois de chauffage pour le pays. Parmi les arbrisseaux, on remarque le pudis (bois puant), l'arbousier, le genévrier, le nerprun, l'ala-terne, l'aubépine, le térébinthe, le poirier sauvage. Les collines non boisées fournissent ce qu'on appelle le mort-bois, composé en grande partie de kermès servant à l'éducation des vers-à-soie, et d'autres broussailles réservées au chauffage des fours. Comme produit de ces taillis, on peut encore citer le gland qui remplace la châtaigne pour engraisser les porcs.

En fait de bois communaux, Vézénobres ne pos-

sède que deux hermes ou garrigues, le bois David et le bois Rascalat. Ce dernier est affermé pour sa dépaissance. Il serait plus avantageux, ce semble, pour la commune de chercher à la reboiser. Pour cela il n'y aurait qu'à ne pas l'affermir, et à laisser croître, pendant quelques années, les chênes verts que la dent meurtrière des moutons tient dans un rabougrissement perpétuel. Quant au bois David, il a été tout dernièrement planté en chênes verts.

A Vézénobres on défriche mais on ne reboise pas. C'est là un tort, au dire de plusieurs, car la sécheresse dont souffre le pays, depuis quelques années, pourrait bien avoir pour cause le déboisement. Le territoire tout entier appartient au bassin du Gardon, la seule rivière importante qui l'arrose. C'est au quartier de Chapelle, dans la commune même de Vézénobres, qu'a lieu la réunion du Gardon d'Alais et du Gardon d'Anduze descendant l'un et l'autre des monts de la Lozère.

Les ruisseaux tributaires qui, pendant l'hiver ou l'été, quand il vient à pleuvoir, amènent leurs eaux au Gardon, sont Roumassouze, les valat des Fraïsses et la Berlaude.

Le ruisseau de Roumassouze prend sa source dans la commune de Saint-Hilaire-de-Brethmas, reçoit ensuite le valat du pont Maïstre ou de la Coste, grossi lui-même du valat de la Terre-Rouge et de la fontaine du mas Brunel.

Le valat des Fraïsses a sa naissance dans les environs du mas Ayraud, s'augmente du valat du Merle, qui descend de la Cabane et se jette dans le Gardon, au moulin de la Resse, après avoir traversé les marais de la Gare.

La Berlaude se forme de Font-Servie, du valat

des Camps et du Boulidou, source qui jaillit tout près du chemin de Vézénobres à Martignargues. La fontaine d'Huguet, sur le territoire de Ners, déverse également dans la Berlaudé, son eau fraîche et limpide.

Autrefois, ce ruisseau mettait en mouvement deux moulins, l'un appartenant à M. Plantier, de Vézénobres, l'autre à M. Rouvière, de Ners. Ce dernier est encore aujourd'hui en état de fonctionner, mais en été seulement.

VIII

CLIMAT

A Vézénobres, le printemps commence de bonne heure. Dès les premiers jours de février, la violette, la jonquille, la jacinthe montrent leurs fleurs. A cette époque, l'amandier est toujours fleuri, et souvent même avant.

L'été y est généralement très sec et très chaud ; assez communément, le mois de novembre se passe sans frimas. L'hiver ne fait sentir ses rigueurs que vers la fin du mois de décembre et le commencement du mois de janvier. Quelle que soit son intensité, le froid est toujours de courte durée, et la neige, que l'on aperçoit sur les montagnes de la Lozère et sur l'Aigoual, arrive rarement.

Il ne faudrait pas croire cependant que le climat de Vézénobres soit aussi uniforme que ce qu'il peut bien le paraître. Il est peu de pays, peut-être, où la nature ait une marche moins régulière, où elle semble s'écarter davantage des lois qu'elle s'est tracées.

Les changements de saisons n'y sont pas gradués ; le passage d'une température à l'autre se fait

de la façon la plus brusque. Ainsi, par exemple, le jour le plus rigoureux de l'hiver est souvent la veille d'une série de beaux jours aussi purs et aussi doux que les meilleurs du printemps, comme aussi, au printemps, il arrive de voir succéder aux journées les plus sereines les froids les plus cuisants.

Les vents qui soufflent pendant une bonne moitié de l'année, amènent bien quelques dommages, sans doute, mais ces dommages sont largement compensés par les bienfaits qui en sont la suite, car c'est à ces vents, au vent du Nord surtout, que le pays doit sa salubrité.

La pluie qui tombe chaque année, au lieu de fertiliser le territoire, le dévaste bien souvent, au contraire, tombant presque toujours par grandes averses ou par orages.

Les principaux vents, à Vézénobres, sont les vents du Nord, du Nord-Ouest, du Midi et de l'Est.

Le vent du nord (*l'aoura d'aou*) est le plus salubre de tous. Il règne pendant la plus grande partie de l'année, et annonce généralement le beau temps.

Le Nord-Ouest (*la traversa*) est également salubre et favorable à l'agriculture ; on lui doit les plus beaux jours.

Le vent du Sud, vulgairement appelé marin (*ven bas*), apporte d'ordinaire la pluie. Il détermine dans l'atmosphère un état de stagnation, de chaleur étouffante pour l'homme et les animaux désigné sous le nom de *Siaumassa*.

Quand ce vent vient d'Afrique, après avoir franchi la Méditerranée, il est violent, chaud, élevé, pousse devant lui quantité de nuages, et fait pleuvoir au bout de trois ou quatre jours. S'il tourne au Sud-Est, il occasionne une chaleur suffocante, un temps lourd et pesant qui engourdit et ôte l'appétit.

Le vent de l'Est est également très humide, charge les montagnes de nuages et donne de petites pluies. Mais il passe bientôt au Sud-Est, et alors les nuages se résolvent en longues averses. Jamais le temps pluvieux ne dure davantage que lorsque ce vent parcourt alternativement l'horizon du Sud à l'Est. Il souffle peu au printemps, est nul en été, reprend son cours en automne, devient fréquent en hiver. Il est généralement malsain.

Le Nord-Est (*l'Aguialas*) est d'ordinaire violent, descendant des Alpes par le Dauphiné et la Provence. Il souffle par rafales et ébranle les arbres. C'est à lui qu'on doit la neige, les plus grands froids, les plus grandes sécheresses et même les longues pluies. Il sévit principalement en hiver.

Le vent de l'Ouest est le véritable zéphyr des anciens. La température devient toujours agréable, à quelque époque qu'il apparaisse. Il adoucit les rigueurs de l'hiver, en même temps qu'il rend supportables les chaleurs de l'été.

Les rosées sont assez abondantes dans la région ; elles tiennent lieu de pluie à la végétation pendant l'été. Les brouillards, assez fréquents en hiver, ne deviennent préjudiciables aux cultivateurs qu'à la fin du printemps, alors que les céréales sont en fleurs.

IX

FROIDS, SECOUSSES DE TREMBLEMENT DE TERRE, INONDATIONS.

A Vézénobres, le froid ne se fait guère sentir que vers la fin novembre, lorsque souffle le vent du Nord et que les Cévennes sont couvertes de neige.

Comme il a été déjà dit, les rigueurs du froid arrivent à la fin de décembre ou au commencement de janvier; elles sont en général de courte durée. Le thermomètre ne descend guère qu'à trois ou quatre degrés au-dessous de zéro.

Parmi les hivers les plus célèbres par leur intensité de froid, il faut signaler ceux de 1493(1), 1571, 1587, 1659, 1709, 1796, pendant lesquels la neige tomba abondante et périrent les oliviers et les figuiers.

L'hiver de 1709 fut à ce point désastreux et la disette si générale, que les Etats furent obligés d'envoyer des vaisseaux dans le Levant pour en rapporter du blé. En 1802, 1829 et 1870, le froid détruisit les oliviers.

La sécheresse est généralement commune à Vézénobres. On s'accorde à voir dans le déboisement des campagnes une des principales causes du manque de pluie, en été surtout.

La chaleur moyenne se soutient presque toujours, à partir du mois de juillet jusqu'à la mi-août, entre 30 et 35 degrés centigrades.

Les orages causent peu de ravage à Vézénobres; la grêle y tombe rarement. On attribue communément ce fait à sa position géographique. On a remarqué, en effet, que les orages de l'Ouest ne franchissent presque jamais le Gardon, et en suivent, au

(1) Ces dates sont ici mentionnées pour la seule raison qu'on est parfois bien aise de les avoir sous les yeux, rappelant les hivers les plus rigoureux qui aient jamais sévi en France.

M. Say, maire de Vézénobres, a mis gracieusement à ma disposition les archives de la commune.

D'autre part, M. Cabrillac, qui, pendant 25 ans, a exercé avec beaucoup de mérite les fonctions d'instituteur à Vézénobres, où il est aujourd'hui en retraite, entouré de la considération publique, a eu la bonté de me livrer des notes dont j'ai essayé de tirer le meilleur parti possible.

contraire, la vallée, tandis que les orages de l'Est sont détournés par le chaîne du Bouquet. Ce qui le prouve, c'est que les pays situés entre le Droude et le serre du Bouquet sont presque chaque année atteints de ces terribles orages.

Il s'est produit, à Vézénobres, dans l'espace de 439 ans, quatre secousses de tremblement de terre. La première eut lieu le 24 mai 1448; la deuxième, en 1808; la troisième, en 1840; la quatrième, en 1887, cette dernière, vers les six heures du matin. Elle paraissait se diriger de l'Est vers l'Ouest. Deux commotions, ressenties à de courts intervalles, mirent quelque peu en mouvement la vaisselle et les tables.

Les inondations les plus considérables dont on ait gardé le souvenir sont les inondations des années suivantes : 1399, 1403, 1557, 1652, 1697. Dans le siècle dernier, on cite les inondations des années 1708, 1740, 1741, 1766, 1795, 1797. L'inondation de 1741 fut terrible. Par suite du débordement du Gardon, toute la partie basse d'Alais fut submergée et détruite sur plusieurs points.

Il y a peu d'années, il y a eu également de fortes inondations sur le territoire de Vézénobres. Du 16 au 31 décembre 1888 et le 28 octobre 1891, on a vu l'eau du Gardon arriver jusqu'à couvrir le puits de la gare, dont on n'apercevait que les tiges en fer.

X

AGRICULTURE

Vézénobres est un pays essentiellement agricole. Sa superficie totale est de 1702 hectares qui se répartissent de la manière suivante :

Terres labourables	600	hectares
Terrains plantés	380	id.
Pâtures	100	id.
Prairies	180	id.
Bois	442	id.

Total : 1702 hectares.

Le sol est généralement fertile. On trouve l'alluvion sur les bords du Gardon ; les prairies y donnent un excellent foin et les peupliers y croissent admirablement. Ces peupliers sont l'objet d'une exploitation importante.

Voici les principales espèces de peupliers que l'on cultive : *populus alba* (aouba), *tremola* (tremblaïré), *nigra* (pivou), *poligeata* (pivou blanc), *carolina* (carolina).

Dans la plaine on trouve la terre franche ou terre à blé. Elle rémunère largement le cultivateur des soins qu'il lui donne. C'est dans ce terrain surtout que se cultive le mûrier. On le dispose généralement en forme de cordon autour des terres, ou bien encore on en fait des plantations en ayant soin de les disposer à plusieurs mètres de distance.

L'argilo-calcaire domine sur les collines. En ces endroits, la terre est peu abondante ; aussi le cultivateur a-t-il été obligé de la retenir par la construction, de distance en distance, de murs qui donnent à ces collines l'aspect d'un amphithéâtre. Le travail n'a pas toujours été facile, mais, à force de persévérance, on est parvenu à rendre à la culture des terrains que la déclivité du sol et les orages auraient fini par totalement dénuder.

Sur ces terrasses (faïsses), conquises ainsi à la sueur du front, l'olivier produit d'abondantes récoltes. Avant l'invasion du phylloxera, elles étaient

couvertes de splendides vignobles dont le vin était, sans contredit, le meilleur de la contrée.

Sur la partie Nord du mont *Cavala* et de la colline s'étendant du mas Audibal à la Combe du char (chiari), on trouve le diluvion ancien. La colline sur laquelle est situé le mas Lauze, est également formée par le même diluvion, qui repose sur un gisement d'argile assez pur pour qu'on ait un moment songé à l'exploitation. Ces terrains sont favorables à la culture du châtaignier et de la vigne.

Le froment, cultivé sur une étendue de 280 hectares environ, produit en moyenne 4000 hectolitres de grains. 3000 à peu près servent à la consommation des habitants; les 1000 autres sont livrés au commerce.

L'avoine occupe 180 hectares ; sa production totale est de 4.800 hectolitres dont 800 pour l'exportation.

L'orge comprend 15 hectares ; le maïs, 10 ; la pomme de terre, 80. Le produit de ces différentes cultures se consomme sur place.

Le mûrier jouissait autrefois du premier rang parmi les cultures locales ; il a beaucoup perdu aujourd'hui de son importance. L'éducation des vers-à-soie se faisait sur une échelle de 1200 onces ; de nos jours, elle en atteint à peine 500. En admettant une moyenne de rendement de 30 kilogrammes par once, au prix de 3 fr., on obtient encore un revenu de 45.000 fr.

La diminution de cette récolte tient à trois causes : le prix excessif de la main d'œuvre, le prix peu élevé des cocons et enfin la maladie du mûrier, sujet présentement à des écoulements de sève et à la jaunisse. On montre encore ça et là des mûriers re-

montant, selon la légende, au xvi^e siècle. Et c'est plaisir que de voir ces arbres dont les troncs, couverts de cicatrices, annoncent l'ancienneté, se couronner d'un vert et beau feuillage.

Les grandes chambrées des vers-à-soie ont disparu, chaque propriétaire s'en rapportant au nombre de bras dont il dispose autour de lui. De cette manière, s'il ne réussit pas, la perte est moins sensible ; dans le cas contraire, tout est bénéfice.

La vigne tend à reprendre le rang qu'elle avait jadis (1). Chacun s'empresse de reconstituer ses anciens vignobles. Toutefois, que de difficultés, que de tâtonnements, surtout que de déceptions ! Dans la partie basse, c'est-à-dire sur les bords du Gardon, on obtient des vignes superbes, le phylloxera ne pouvant les détruire, mais le raisin n'y mûrit pas, et le vin est loin d'être de première qualité.

Dans la plaine, les cépages français ne résistent pas, et les cépages américains, producteurs directs, sont sujets à quantité de maladies, et finalement ne donnent qu'une petite récolte à peu près absorbée par les frais d'entretien.

Reste le système de porte greffe qui paraît le mieux réussir. Mais quel porte-greffe convient-il d'adopter ? La réponse n'est pas facile. Toutefois, jusqu'à présent le jacquez semble avoir la préférence dans les terres fortes, et le riparia dans les terrains calcaires. Aujourd'hui c'est le riparia-gloire qui se plante le plus, parce que sa racine est plus forte et qu'elle pénètre davantage dans le sol.

(1) L'importante propriété du Mas des Gardies sur le territoire de Vézénobres, achetée tout dernièrement par M. Emile Prestat, ancien avocat en Afrique, vient d'être en grande partie convertie en vigne. On les cite comme modèle de plantation et d'entretien. — Il en est de même des vignobles de M. Flavard, riche industriel de Vézénobres.

A cause de la sécheresse, les arbres fruitiers ne constituent pas à Vézénobres une culture spéciale. Le figuier, le pommier, le cerisier, l'amandier, le prunier prennent partout, mais on ne les cultive que pour les besoins du pays.

L'apiculture ne jouit pas non plus d'une grande importance à Vézénobres ; c'est à peine si on trouve une centaine de ruches. Avec une moyenne de 3 kilogrammes par ruche, on arrive à un rendement de 300 kilogrammes de miel.

XI

GÉOLOGIE, ZOOLOGIE, BUREAU DE L'ENREGISTREMENT, GENDARMERIE

Au point de vue géologique, le territoire de Vézénobres appartient à la formation néocomienne.

La partie Ouest, comprenant les quartiers de Boulidou, la Berlande, Vacaresse, La Broussière, Guerguine, les Combes et les grandes carrières (*carriérasses*), est de formation lacustre. Le calcaire s'y trouve par assises feuilletées, souvent mêlé au silex, surtout aux environs du mas David. Les fossiles qui caractérisent ce terrain sont les bivalves Dumasis, du nom de cet ingénieur.

L'autre partie du territoire se rapporte au tertiaire crétacé ; le calcaire y est compacte, les fossiles y sont plus nombreux et plus variés.

Dans la partie Sud et Sud-Ouest, on rencontre des terrains appartenant au diluvion ancien. En cet endroit seulement croissent les quelques châtaigniers cultivés à Vézénobres.

Au quartier du Camp-Graven, émergent en plusieurs endroits d'assez grandes étendues de marnes

grises, très riches en bélemnite et non exploitées. Là encore se trouve, en assez grande quantité, du carbonate de chaux.

Le calcaire du mas David est froid et très dur. On l'exploitait jadis comme pierre de taille ; aujourd'hui il est complètement délaissé.

— Parmi les mammifères carnassiers, on peut citer le renard, la martre, la genette, la fouine, le putois, le furet et la belette, tous chasseurs de premier ordre et ne se gênant guère pour aller visiter les poulaillers.

Au nombre des rongeurs, signalons le rat, le campagnol, le loir, la souris, funestes les uns et les autres à l'agriculture.

La taupe et la musaraigne sont plutôt utiles que nuisibles. Le lièvre est assez rare ici ; le lapin y est très commun.

— En 1694, le Bureau de l'Enregistrement se trouvait à Brignon. Vézénobres relevait de celui d'Alais. Ce n'est que le 11 février 1809, à la suite des pétitions des principaux propriétaires, que le bureau fut transféré à Vézénobres.

Ce bureau resta longtemps de sixième classe ; il fut élevé à la cinquième classe en 1856, après l'épidémie cholérique qui, tout en respectant Vézénobres, ravagea le canton et occasionna ainsi de nombreuses déclarations de succession. Mais l'effet ne survécut pas à la cause : l'épidémie ayant disparu, les recettes redevinrent ce qu'elles étaient auparavant, et le Bureau reprit la sixième classe.

— C'est le lundi 5 février 1855, qu'une brigade de gendarmerie fut établie à Vézénobres. Elle avait pour chef M. Émile Guyon, originaire de Moutho (Doubs).

XII

CARACTÈRE ET MŒURS DES HABITANTS DE VÉZÉNOBRES

Comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, Vézénobres est un pays calme, bien dirigé par les principaux chefs de famille. L'amour du travail et l'économie sont au nombre des qualités distinctives de ses habitants. Les mœurs de ces derniers ne ressemblent ni à celles du montagnard, ni à celles de l'habitant de la plaine. Énergique et persévérant jusqu'à l'opiniâtreté, le Vézénobrien réussit généralement dans ses entreprises. Il agit, du reste, après réflexion et d'une manière à peu près certaine. Il a peur des innovations, se hasardant avec crainte dans la voie des progrès où d'autres se lancent avec hardiesse. En agriculture, comme en toutes choses, il emploie les procédés nouveaux quand l'expérience en a été faite ailleurs.

Courageux et sobre, il est d'ordinaire satisfait de sa médiocrité, ne dépensant pas plus qu'il ne gagne. Il vit du produit de ses terres, et s'il ne jouit pas de l'abondance, on peut dire aussi que la misère lui est inconnue. Il n'y a pas de pauvres à Vézénobres; les ressources du Bureau de Bienfaisance ne profitent guère qu'à des étrangers. La grande propriété est l'exception. Chacun possède son lopin de terre plus ou moins étendu, le conserve avec un soin jaloux, ne s'en dessaisit qu'à la dernière extrémité.

La fabrication de chaises est la principale industrie de la localité. Elle occupe des hommes, la plupart étrangers, et un certain nombre de femmes dont quelques unes ont la faculté de travailler chez elles. M. Floutier est le maître de cette industrie. L'huile de Vézénobres, un de ses bons produits, est

T. XXVII, 1^{er} Juillet 1899. 4

réputée pour excellente. Le moulin à huile, appartenant au château, fonctionne environ un mois et demi chaque année.

La foire du 28 novembre, aujourd'hui fixée au dernier samedi de ce mois, donnait lieu jadis à un grand commerce de figues. Les habitants séchaient parait-il, jusqu'à près de 400 quintaux de figues que les étrangers venaient acheter le jour de cette foire. Dans son tableau pittoresque, scientifique et moral de Nîmes et de ses environs, M. Emilien Frossard a consacré quelques lignes à peine à Vézénobres, et ç'a été pour dire : « A droite, on laisse Vézénobres, dont les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, et présentent à l'exposition du midi leurs galeries voûtées d'où pendent, de toutes parts, des festons de figues dont les habitants font de grandes provisions pour l'hiver. » De nos jours, on n'en récolte pas même pour la consommation du pays. Des hivers ont successivement fait périr un grand nombre de figuiers qu'on n'a pas remplacés.

Il convient de rappeler, en terminant, que Vézénobres avec ses rues tortueuses et escarpées, son antique tour de l'horloge, son château féodal aux formes menaçantes, ses vieilles maisons solidement construites, composées toutes ou à peu près d'une terrasse d'où la vue s'étend sur la campagne et dans le lointain, est un pays exceptionnellement original et pittoresque bien digne d'attirer l'attention du touriste.

Quand, le soir venu, à la belle saison, ces terrasses s'illuminent comme par enchantement pour le repas de famille, l'effet des lumières, au milieu des ténèbres, dans ce village jeté en amphithéâtre sur le revers de la colline, est d'un effet aussi curieux

que charmant. Traversez Vézénobres, dans le courant du jour, et vous serez frappés du calme et du silence de cette population pourtant assez nombreuse. Tous les hommes sont aux champs, il n'est là personne d'oisif, et si vous entrez dans les maisons de peu d'apparence, en général, vous n'y voyez peut-être pas de luxe, mais tout, dans ces modestes intérieurs, se trouve disposé et ordonné avec soin par une main intelligente, laborieuse et habile, la main d'une femme ou d'une jeune fille parfois elles-mêmes occupées aux pénibles travaux de la campagne.

Le voyageur, allant à Alais, Ners ou Boucoiran, passe, sur la grande route, au pied de Vézénobres, et il ne manque pas de remarquer avec intérêt ce pays tout ensoleillé qui se détache comme un tableau des Alpes sur l'azur du ciel.

Mais c'est, pendant une belle nuit d'été, qu'il faut contempler ce paysage, alors que la lune l'éclaire et en fait ressortir, au milieu des ombres et du silence le côté pour ainsi dire mystérieux. Les roches immenses et abruptes, les vieux pans de murs, les ruines deviennent plus grandes encore, se redressent, s'animent pour raconter en quelque sorte et faire passer sous les yeux les événements remarquables dont elles furent les témoins. On entend ainsi les voix du passé, et ces voix, tristes ou joyeuses, ont leur charme, leur utilité, leur harmonie puisqu'elles font mieux sentir le néant de toutes choses ici-bas et rapprochent de Dieu.

Quoi qu'il en soit, l'étranger est sûr de trouver un bienveillant accueil à Vézénobres, et il en gardera toujours dans la suite un sympathique souvenir.

J. RÉDIER,

BALLADE TRISTE

On lui disait : le ciel est bleu,
Laisse là ta tristesse amère...
Elle pleurait : « Je veux ma mère
Qui m'attend auprès du bon Dieu. »

On lui disait : Vois, sur la terre
Les fleurs répandent leurs parfums,
Ne songe plus aux jours défunts.
Elle pleurait : « Je veux ma mère ».

On lui disait : Ton fiancé
Vers toi fait monter sa prière.
Elle pleurait : « Je veux ma mère
Et son amour du temps passé. »

Un jour, dans l'agonie amère,
On lui dit : tu vas au ciel bleu,
Sois heureuse, tu verras Dieu.
Elle pleura : « Je veux ma mère. »

JEAN RENOARD

DANS LES ALPES FRANÇAISES

DE GRENOBLE A GENÈVE

Grenoble, porte des montagnes. L'œil les rencontre au bout de chaque rue. La nuit, à la clarté de la lune, les sommets environnants prennent des blancheurs de glaciers.

Belle ville, gaie et animée, percée de larges avenues, et en dépit de ce qu'on pourrait présumer parfaitement plane. On dit le caractère des habitants avenant et sociable. N'est-elle pas la ville du gant ? Chaque fois qu'il y a eu un mariage dans une rue, les voisins, le soir, illuminent.

*
* *

De Grenoble à la Grande-Chartreuse par Saint-Laurent, à travers une magnifique succession de vallons et de plateaux, les charmants points de vue abondent. Mais le Désert !... Rien de l'Arabie Pétrée. C'est, sur une longueur de neuf kilomètres, un étroit couloir de hautes parois rocheuses au fond duquel coule le Guiers-Mort. Tout du long, à droite et à gauche, au fond du ravin, aussi haut, aussi bas que l'œil peut porter, c'est une végétation extraordinaire. Hêtres et pins escaladent, serrés, les flancs de la montagne, il en surgit du lit de la rivière, et l'on passe alternativement par des tunnels d'ombre

et par des tunnels de rochers. C'est à la fois grandiose et riant. Au bout des gorges se découvre le plateau sur lequel s'élèvent les bâtiments imposants du monastère.

Si saint Bruno, qui choisit cet emplacement pour fonder la maison-mère de son ordre à cause de sa solitude et de sa sauvagerie, revenait faire un tour par ici, il ne serait pas satisfait du changement. A la place du vieux sentier de chèvre il trouverait une belle route que montent et descendent piétons, cyclistes et cars du P-L-M., profanée par l'installation d'une cimenterie et d'usines métallurgiques. Il faut un peu d'imagination pour rétablir le paysage comme il devait être en 1084. C'était bien le pays rêvé pour un ermite, ce lieu de mystère, muré par le Grand-Som au reste du monde.

Le couvent. Muraille basse, porte ornée à droite et à gauche de deux statuettes de chartreux, style Bernin précieux et tourmenté ; au-dessus celle de la Vierge, sur les épaules de laquelle l'artisan a planté la tête de la Vénus de Milo : c'est son attitude penchée, son long cou, son nez droit, et ses cheveux ondulés en arrière. Après la porte, une cour d'honneur gazonnée, avec l'allée du milieu bordée de corbeilles de fleurs, et de chaque côté un grand bassin à jet d'eau. En face, le principal corps de logis. Il est rayé de trois rangées parallèles d'innombrables petites fenêtres. On se croirait devant une grande maison seigneuriale du xvii^e siècle transformée en caserne.

A l'intérieur, grandes et petites salles, longs et larges couloirs blanchis à la chaux. Le cloître, en forme de trapèze allongé, est à moitié ogival. L'autre moitié fut incendiée au xvii^e siècle ; par mé-

pris de l'ogive, on la refit en arceaux. La chapelle est médiocre ; exhaussée récemment, elle a un air de neuf qui est choquant ici.

La visite a duré une heure. Nous étions conduits par un Père qui me frappa tout d'abord par la distinction de ses manières et de sa parole. Je ne fus pas étonné d'apprendre que c'était un homme du meilleur monde, auteur d'ouvrages historiques estimés. Entré au couvent depuis six ou sept ans, il en avait alors soixante-quinze. Il a béni tout récemment le mariage de sa petite-fille, la fille du baron Cerise, avec le fils du professeur bien connu M. d'Arbois de Jubainville. Homonymie originale, ils s'appelle Félix Faure. Comme je m'étonnais qu'il fût commis à cette besogne de pilotage, réservée d'habitude aux frères, il m'expliqua avec simplicité qu'il l'avait sollicitée comme une faveur. Pour avoir vécu près de soixante-dix ans avec les hommes, en voilà un qui en avait conservé malgré tout le goût pervers.

La visite des cellules est particulièrement intéressante. Chaque religieux a un véritable appartement : au premier, promenoir pour les jours de pluie, oratoire et bibliothèque ; au rez-de-chaussée, atelier de menuiserie et de tournage, jardin où chacun cultive les fleurs ou les légumes de son choix. Tout cela de dimensions liliputiennes.

Les religieux ont le droit de fermer la porte de leur cellule à n'importe qui, sauf à leur supérieur. Ils ne mangent en commun, au réfectoire, que le dimanche. Ils ne causent et ne se promènent hors du couvent que le lundi, pendant trois heures. Le reste du temps ils reçoivent leur repas par un judas et ils ne se voient qu'à la chapelle, sans se parler. Vie très dure, qui épouvante les trois quarts des can-

didats. Mais ceux qui restent, au nombre de quarante-cinq actuellement, une fois qu'ils sont devenus les hommes de la règle, et que, par la grâce de la vocation, ils en ont surnaturalisé les plus prosaïques détails, ceux-là sont heureux, et, parole de Félix Faure, ils ne s'ennuient jamais.

Pélerin consciencieux, j'ai vécu une journée du maigre du couvent, maigre abondant mais fade, heureusement relevé par un monceau de fraises des bois dont le parfum, s'il parvient jusqu'à eux, doit faire commettre des péchés d'envie à ces braves religieux, et par un peu de cette chartreuse si renommée, à la fabrication de laquelle les chartreux restent totalement étrangers. J'ai meurtri, comme il sied, mes reins sur la couchette monacale, et à minuit j'ai couru, les yeux mi-clos de sommeil, à la grande attraction de l'office. Mais quoi ! j'ai entendu des moines psalmodier matines... Il faut être un hérétique pour trouver à cela de l'inédit.

En revanche, je n'ai pas échappé à l'impression profonde de cette grande paix blanche qui tombe partout de cette demeure quand on en a fermé la porte sur soi, qui s'insinue, qui pénètre, avec une telle puissance suggestive qu'au départ on sent, mêlée à je ne sais quel sentiment de délivrance, une pointe de réels et mélancoliques regrets.

*
*
*

Retour l'après-midi par le Sappey. Interminablement, pendant douze kilomètres, on monte sous un soleil de feu. A partir du col de Porte on descend, et, tout de suite après le tournant du fort Saint-Eynard, c'est un ravissement qui dédommage de toutes les peines. A nos pieds s'étale l'immense

vallée de Grésivaudan traversée dans toute sa longueur par l'Isère, qui promène ses sinuosités de village en village jusqu'à ce qu'elle vient border à droite les quais de Grenoble. Vis-à-vis de nous, formant avec le massif de la Chartreuse sur lequel nous sommes l'imposante ceinture de la vallée, se dressent les Alpes du Dauphiné et de la Savoie, personnages importants, mais qui ne nous font pas oublier l'autre, le géant protagoniste, que tout le monde vient chercher dans ce pays, et qui, comme dans toute pièce bien faite, pour que son entrée soit plus sensationnelle, ne paraît en scène qu'après les autres, au moment qu'il a choisi. Subitement, à un coude de la route, le voilà qui surgit devant nous. Minute saisissante, qui coupe instantanément la parole à tout le car chargé de monde, et bientôt suivie d'un *ah !* d'admiration unanime. On crie au cocher d'arrêter ; il s'y prête de bonne grâce, en homme habitué à le faire tous les jours, à la même place. Le Mont-Blanc hypnotise tous les regards. Le soleil couchant l'a vêtu d'une magnifique parure qui ajoute à sa majesté naturelle. Les neiges de son front sont d'un rose vif ; il a ceint sa taille d'une écharpe de gaze lilas, et toute sa masse inférieure baigne mollement dans une vapeur violette. On s'arrache enfin à ce spectacle après lequel on rentre à Grenoble sans plus daigner rien regarder.

• * * *

Aix-les-Bains. Navrantes de platitude et d'uniformité, ces villes d'eaux. Aix, Uriage, Luchon, Biarritz, toutes les mêmes : à côté de l'ancien village, honteux et en haillons, une ville neuve, sans caractère. Une rue, toute de magasins, à l'instar de

la grande ville. Le casino et l'établissement. Des hôtels, encore des hôtels, avec une clientèle de gens chics à huit ou dix francs par jour.

Le lac est à plus de deux kilomètres de la ville. Il faut aller le chercher, et c'est bien dommage, car un peu moins de chaleur ne messierait pas à cette station d'été. Oh ! le joli lac bleu, lac de poche, qu'on embrasse presque d'un coup d'œil et dont les deux rives se touchent. Il est serti dans de hautes montagnes, assez abruptes, mais pourtant humaines. Le génie de Lamartine s'y est attendri.

L'abbaye de Hautecombe est dans un site merveilleux. C'est l'ancien lieu de sépulture des princes de la maison de Savoie, protégé encore aujourd'hui contre tout changement de destination par le traité de 1860. Un bijou l'église, en pierre blanche de Seyssel, molle au ciseau, docile aux fantaisies les plus capricieuses du style ogival fleuri. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, et roses, et trèfles, et torses, et spirales, sous des voûtes peintes en bleu dans des entrelacs en stuc.

Aucune des peintures ni des sculptures n'est méprisable. Plus d'une mérite l'attention des connaisseurs, et notamment un groupe en marbre de Carrare, d'un seul bloc, œuvre d'Albertoni, qui représente la reine Marie-Christine protégeant les arts et secourant les pauvres sous la forme d'un jeune peintre et d'un enfant en haillons placés à ses côtés. L'art tout italien du fini, du poli, du léché, s'est surpassé ici à rendre les plis de la main de la reine, les dentelles ajourées de son corsage et le moëlleux affaissement du coussin sur lequel elle est assise.

L'observation qu'il y a un rapport entre le caractère des gens et la façon dont ils se logent est véri-

fiable à Hautecombe. Les Savoie, cette race montagnarde, simple et forte, qui devait du petit duché originel monter à la couronne d'Italie, sont là, dans ces appartements modestes, de bonne vieille bourgeoisie, dont ne se contenteraient pas nos quincailliers enrichis. Mais sur quel paysage ouvrent les fenêtres ! Presque toute l'étendue du lac à vos pieds, et à l'arrière-plan les Alpes du Dauphiné....

*
* *

Sur le chemin d'Aix-les-Bains à Annecy on trouve les Gorges du Fier. Le Fier, un nom bien orgueilleux pour un cours d'eau qui n'est que l'écoulement du lac d'Annecy, mais ici justifié.

Jamais abord plus charmant conduisit à un lieu plus horifique. On dirait un contraste ménagé par l'art d'un machiniste supérieur. On passe au flanc d'une colline sous un bois délicieux, le *Bois du Poète*, au pied duquel le Fier s'étale paresseusement. Mais soudain le spectacle change. Le Fier a rencontré devant lui un mur de rocher énorme, et lentement, à travers les âges, il s'y est creusé un couloir long de 250 mètres, profond de 90, et d'une largeur allant quelquefois à 10 mètres, mais ailleurs si petite qu'on n'a pas la place d'étendre les bras.

Les parois, à force d'être travaillées par les hautes eaux qui montent de 26 mètres en six heures, sont tourmentées et ont pris des formes bizarres de vestibule, de dôme, de chaire et de corridor. Elles sont nues généralement, polies, ou à peine moussues. Ce n'est qu'en haut, au-dessus de nos têtes, sur les deux bords de l'abîme, que la nature a prodigué sa parure de plantes et d'arbustes qui se rejoignent çà et là pour former des voûtes de feuillage.

Ce jour-là, un orage venait d'éclater. Par un beau temps le spectacle doit avoir son charme, quand les rayons du soleil traversent la voûte pour se briser sur les eaux sombres et miroitantes du Fier. Mais comme l'orage est aussi un cadre à souhait pour cette merveille d'horreur ! Le tonnerre en haut, en bas le Fier soutenaient un duo terrifiant. Sous le noir du ciel zébré d'éclairs, les rochers prenaient des formes fantastiques, des figures de bêtes apocalyptiques, tandis que, tombées de la voûte, des feuilles jaunies tournoyaient lamentablement jusqu'au fond du gouffre. Un frisson tragique s'empara de nous. Les anciens auraient placé là une entrée des Enfers et la voix effrayante de la Sibylle.

*
* *

Annecy, noble et gracieux paysage de monts, de prés et d'eau. La ville, malgré le neuf des bâtiments administratifs, a conservé beaucoup de pittoresque.

Des rues à portique, voûtes surbaissées ; des rues en canaux ; des rues avec l'escalier des maisons en dehors, un mauvais escalier de bois qui grimpe d'un balcon à l'autre. Des fleurs à beaucoup de fenêtres. Sous ce ciel bleu et par ce soleil resplendissant, les façades peintes, le bruit de conversations et de musiques, et dans les églises le peinturage des murs, les ors des statues, les colonnes torsées des autels annoncent l'Italie.

L'ombre de saint François de Sales plane partout. L'église de la Visitation possède son corps enfermé dans une châsse d'or et d'argent. A la cathédrale, où il avait tant de fois laissé couler le miel de ses homélies, on a perpétué ce souvenir par une sculpture sur le bois de la chaire. Cette église a reçu

d'autres charmeurs, profanes ceux-là : Henri IV, qui y entendit un jour la messe une main dans la main de François, et l'autre dans celle de la marquise d'Entraigues ; J.-J. Rousseau, qui y chanta des hymnes, joli enfant de chœur.

Mais le vrai joyau c'est le lac, calme et bleu, dans son encadrement de frais vergers, de vallons verdoyants et de cimes à portée, telles que le Parmelan et la Tournette. Jusqu'à Talloires et Duingt il s'étale sur une surface assez étendue, entre des horizons familiers et rians, pour se ramasser ensuite brusquement en une coupe rustique, aux bords hérissés de cimes tourmentées : un lac italien qui finit en lac suisse. Après qu'on l'aura traversé en bateau, zigzaguant de l'un à l'autre de ces jolis villages minuscules, il faut le longer à pied par la rive occidentale, la moins chaude et la plus cultivée. On ne sort pas des prairies, des vignobles, des noyers, des vergers, dont la bonne odeur embaume l'air. Les plus petits jardins ont leur vigne. Elle est plantée en échalas pour économiser la place, et le raisin s'étagé sur un cep qui atteint parfois trois mètres de haut. L'intervalle des ceps est réservé aux légumes.



Annecy a trois grandes routes pour conduire au pied du Mont-Blanc. La plus classique est la vallée de l'Arve qui le montre à Sallanches dans toute sa splendeur. Mais celle par le lac d'Annecy, Flumet et Mégève, sans être à certains endroits moins imposante, offre des aspects plus variés. A la vallée agreste de Faverges, tapissée de prairies et de vignes en échalas, succède la vallée sauvage de l'Arly avec l'ascension glacée de ses longues gorges,

Puis vient, au bourg pittoresque de Flumet dont les galeries en bois surplombent le gouffre de l'Arly, un paysage en prés et en eaux qu'on dirait transporté du Doubs ou du Jura. De là, la route continue sur le plateau élevé de Mégève, découvrant peu à peu le panomara des monts : le Mont-Blanc d'abord, puis un peu du Buet, et à un coude, instantanément, l'angle de la vallée d'Annemasse et de celle de Sallanches, celle-ci ayant comme fond à droite la gorge de Chamonix dominée par l'aiguille de Varans, le Brévent, et l'aiguille du Dru. On descend au Fayet par un chemin de noyers et de sapins, ouvert ça et là sur des perspectives si belles qu'on en oublie la longueur et la fatigue du trajet.

Oh ! l'atroce montée du Fayet à Chamonix, par le soleil ardent de midi, empilés dans les cars à trente-deux places du P.-L.-M. Ce n'est que très haut, à l'entrée de la vallée de Chamonix, qu'un petit courant d'air frais avertit qu'on arrive au Mont-Blanc, à plus de 1000 mètres d'altitude.

Des Anglais, toujours des Anglais, et aussi quelques Allemands. Tout au plus si le quart des touristes est français. A l'hôtel, sur près de soixante personnes à table, nous sommes deux ou trois français dispersés dans un silence gêné, tandis que piaillent impudemment à droite, à gauche, devant, des ladies, des miss, des gentlemen qui semblent se connaître tous de vieille date. La langue française ne choque pas souvent leurs oreilles, et la cuisine est le plus possible anglaise. Savent-ils seulement qu'ils sont en France ? Presque toutes les lettres arrivées d'Angleterre portent sur l'adresse : Chamonix, Suisse. Pourvu qu'ils ne croient pas que la Suisse soit colonie anglaise ?

Heureusement la nature nous console de l'Angleterre. Il est agréable, mi-août, de vivre comme en conserve dans la glace, surtout — le cœur de l'homme est si bon ! — quand on sait que le Languedoc, sans eau, se grille par 38 degrés de chaleur.

L'étrange spectacle que les glaciers ! ces coulées d'argent poli qui descendent vers la vallée, quelques-uns, comme ceux des Bossons et d'Argentière, à nous toucher. Chaque année ils descendent davantage, sans danger cependant pour les pauvres mortels, car ils fondent à mesure. Partis du sommet, mesurez l'espace parcouru. Grandes par endroits de deux cents mètres ils ont une profondeur inconnue. Celui des Bossons recouvre un tunnel de 80 mètres de long. D'une propreté impeccable au centre, ils sont salis sur les côtés par le gravier qu'ils entraînent avec eux. Par un temps tiède, leur surface est comme en moiteur, et de toutes ces gouttes se forment çà et là des ruisselets, puis des ruisseaux, étincelants au soleil, qui se hâtent vers l'Arve. Leur blancheur n'est pas uniforme : mate sur les blocs massifs, vert-bouteille si sur un fond de glace il n'y a que de la pluie cristallisée. La surface est tantôt lisse comme du marbre poli, tantôt tailladée de crevasses gigantesques ; faciles d'ailleurs à traverser, ce qu'il faut de danger pour justifier le pourboire des guides.

Un de ces glaciers, ayant trouvé sur sa route une immense plaine, y a formé ce qu'on appelle la Mer de Glace. Un lac en fureur dont les vagues auraient été saisies par le froid instantanément. Toujours poussé en avant par l'arrivée incessante de nouvelles neiges, il voudrait s'étendre davantage, mais comprimé dans l'inexpugnable étau des géants qui l'entourent, il est forcé de s'écouler dans la vallée

par le seul côté qui lui soit ouvert. La large nappe, unie tant quelle est plane, au bord de la pente se casse, en fines gerçures d'abord, qui deviennent des crevasses de plus en plus béantes, séparées par de véritables pans de murs. De loin ces séracs ont l'air d'être de profondeur et de hauteur moyennes. De près la muraille a des vingt mètres de haut et un régiment passerait de front dans les interstices. Ces crevasses sont parallèles comme les tranchées d'un camp d'approche. A l'intérieur on voit engagés des blocs énormes, glissés des sommets, que le glacier, d'un lent effort, expulse de bas en haut, par un besoin invincible de propreté. En voici un remonté complètement à la surface. Qui sait de quelle hauteur il descend ? Dans quelques années il arrivera au bord de la pente, et alors il sera ou précipité dans le fond de la vallée ou reçu dans une crevasse pour recommencer le long travail qui le rendra à la lumière du jour. La nuit on dirait un vaisseau fantôme immobile sur une mer figée.

Montons au Brévent. A mesure qu'on s'élève au dessus de la vallée, il semble qu'on émerge du fond d'un puits, les horizons reculent à l'infini. C'est d'en haut qu'on a la plus belle vue du Mont-Blanc. Il paraît un sein immense dont l'observatoire Janssen serait le mamelon ; ou, si vous préférez, sa masse glacière est comme une pieuvre gigantesque dont les bras descendraient dans la vallée par les nombreux glaciers. Il n'est pas isolé, il fait partie d'une longue façade blanche hérissée d'une multitude de sommets et d'aiguilles presque aussi élevés que lui, et dont l'éclat d'argent poli offusque l'œil. Derrière nous, c'est une autre longue façade, sans neige celle-là, mais rougeâtre et déchirée, le col

d'Anterne, les rochers des Fiz, et au-delà l'aiguille de Varan et la Pointe de Sales. A droite et à gauche en regardant le Mont-Blanc, le lointain infini. A gauche le Buet, le col de Balme, et dans le fond les sommets neigeux de l'Oberland Bernois ; à droite tout un moutonnement de cimes jusqu'au Viso italien, aux Alpes de l'Isère et de Maurienne.

Midi, roi des étés, pesait de tous ses feux sur ce paysage glacé. C'était un bariolage de couleurs inouï, un jeu fantastique de verts, de violets, de rouges, de bleus, qu'il nous semblait n'avoir vus qu'ici, mais rien de cru, ni même de net, tout cela vu comme à travers une légère gaze, brume transparente dont Midi estompait ce magnifique panorama.

* *

Je ne m'étais pas encore laissé tenter par les Cook's Excursions. J'ai cédé une fois pour aller visiter la vallée du Giffre, on ne m'y reprendra plus.

On nous empile dans des voitures, on nous transborde, six heures durant, de tramways en chemins de fer, et de chemins de fer en prétendus mail-coachs à quatre chevaux qui n'étaient que de mauvais breaks à deux rosses, on nous fait blanchir de poussière, rôtir de soleil, sécher de soif, crever de faim, sous le fallacieux prétexte de nous mener à travers la plus belle vallée du monde à un cirque de montagne d'où tombent trente-trois cascades. Et une fois arrivés, quand nous avons l'impudence, écarquillant les yeux sans rien voir, de demander où sont les trente-trois cascades, le guide nous répond tranquillement qu'en avril, à la fonte des neiges, on en voit bien dix-sept. Et cela dit, vite, il faut tourner les talons si l'on veut être rentré à l'heure convenue, et en

avant breaks, chemins de fer, tramways, sur la voie douloureuse où, pendant cinq autres heures (une de moins parce qu'on descend), la poussière, le soleil, la soif et la faim nous guettent à nouveau pour nous achever.

Humeur à part, la vallée de Samoëns à Sixt est très jolie. C'est sur une longueur de six kilomètres une suite ininterrompue de prairies et de cultures, avec de temps à autre des chalets à galeries de bois qui semblent rire au milieu des fleurs et des arbres fruitiers.

Il y a bien aussi au bout de la route un cirque de montagnes rocheuses, aux murailles grises, le Fer-à-Cheval, dominées par la Pointe de Tanneverge. Je crois y avoir vu la place d'une bonne douzaine de cascades coupant le demi-cercle de l'enceinte en verticales travées d'une inégale largeur, et j'admets qu'à la fonte des neiges, ces grandes eaux doivent offrir un tableau majestueux, digne d'être comparé à ce que l'on voit de plus grandiose en ce genre dans les cirques des Pyrénées. Mais n'allez pas y voir au mois d'août d'un été très chaud.

*
* *

J'aime Genève et j'y reviens chaque fois avec plaisir. Peu de villes sont plus riches d'histoire et parlent davantage à l'imagination. Calvin l'avait bien changée, mais on l'a bien changée depuis Calvin. Je préfère à ses attractions de ville de joie celles, plus sévères, de ses vieux quartiers. J'aime monter et descendre ces rues tranquilles de ville de province, tourner autour de la cathédrale Saint-Pierre, sur cette petite place entourée de vieux hôtels, plantée d'ormes séculaires, au travers de

laquelle on s'attend toujours à voir glisser la silhouette d'un chanoine.

Le lac. Une première vue suffit pour être émerveillé de l'émeraude de ses eaux et de la splendeur de son cadre. Des relations plus intimes familiarisent avec la variété inépuisable des aspects. Il figure assez bien un croissant : d'abord étroit et comme un long chenal, il s'ouvre après et se dilate avec les allures d'une grande mer, pour finir en se retrécissant. L'entrée est illustre par les châteaux qui la bordent et par les princes [qui en ont été les hôtes. Au milieu Evian et Lausanne se regardent superbement à une dizaine de kilomètres de distance. Mais l'extrémité orientale est la plus pittoresque, celle qui rappelle le mieux les lacs suisses par les beautés plus sévères du paysage : sur une rive les rochers de Naye, sur l'autre les rochers escarpés de Meillerie dominés par la Dent d'Oche, en face la magnifique vallée du Rhône, vaste nef avec des contreforts de montagnes pour piliers et pour fond le superbe massif de la Dent du Midi toujours blanche.

C'est la partie aimée des peintres qui en tirent inépuisablement des vues charmantes ou grandioses. Cette belle nappe d'un bleu profond, immobile au pied de ces hautes montagnes, avec dans un coin le mystère menaçant du château de Chillon, est un sujet éternel d'inspiration. Malheureusement les touristes s'y multiplient. Toute la rive suisse de Montreux à Villeneuve n'est plus qu'une rue, et Chillon prend au milieu de ces hôtels et de ces villas l'air d'un gêneur.

Non loin de là débouche le Rhône. Il charge avec une telle furie que son jet sale entre comme un coin dans le bleu limpide des eaux sur une longueur de

cinquante mètres, après quoi, son élan s'étant brisé contre l'immobile résistance de la masse liquide, il se perd honteusement en dessous pour ne reparaître qu'à l'autre extrémité, à Genève. Il semblerait tout d'abord que son alliance avec le beau lac lui a servi à se décrasser ; il a décanté son limon, il s'échappe bleu et transparent. Mais son naturel reprend vite le dessus : à quelques mètres de là, il rechute avec l'Arve, qui le rend à ses tares et à ses laideurs.

* * *

L'ascension par le funiculaire des Rochers de Naye à 2.045 mètres d'altitude est très intéressante. C'est d'abord une région verdoyante de pâturages ; puis, à partir de la Dent de Naye, elle devient sauvage et nue, et l'on a en arrivant à l'hôtel, qui se dresse comme un refuge dans ces solitudes, une sensation de soulagement et de sécurité. Nous étions une trentaine de touristes à table, nous nous sommes trouvés le lendemain à cinq heures du matin plus de trois cents sur le belvédère d'où l'on regarde lever le soleil. C'était un dimanche, et il est dans l'usage que ce jour-là les paysans, les boutiquiers et les petits employés des villages d'en bas montent avec leurs femmes et leurs enfants, assister au spectacle : ils font l'ascension de nuit et à pied.

A peine si un halo rose nimbe en ce moment les sommets des montagnes, du côté du levant. Toute cette foule est gaie en attendant. Les jeunes gens, avec béret et bâton ferré, dominant. Des groupes causent en riant, d'autres forment des chœurs soutenus par un harmonium. On entend plus souvent l'allemand que le français.

Mais le rose est devenu or rouge. C'est le signal. On se tait, et tous les regards se braquent sur ce point précis de l'horizon. C'est à qui apercevra le premier l'extrême bord du disque souhaité. Le voilà ! crie quelqu'un. C'est lui en effet, d'abord croissant mince comme un fil, mais dont je ne saurais dire la rapidité à s'étendre, à s'élargir jusqu'à son plein diamètre, à s'arrondir tout à fait, enfin à bondir au-dessus de l'horizon semblable à un ballon incandescent. Autour de lui, et bientôt sous lui, quatre cents sommets au moins reçoivent le baiser doré de la bienvenue. A l'occident ils sont trop embrumés hélas ! pour être facilement discernables, mais à l'orient ils se dégagent avec netteté. Et quels sommets ! Le Mont-Blanc, la Yungfrau, la Dent-du-Midi, les plus élevés, les plus célèbres de l'Europe.

On les cherche, on les nomme, on se les montre, les uns curieux de les connaître, les autres empressés à faire étalage de leur science souvent douteuse. En un clin d'œil la plateforme est évacuée. On voulait voir lever le soleil, il est levé, tout ce monde redescend comme si l'intérêt du spectacle était épuisé.

Il ne l'est pas. L'absence de voisins rend plus éloquente la solitude, plus sauvage et plus imposante la majesté de ce point unique au monde. On se sent perdu au milieu d'un vrai chaos de pics, de cimes et de blocs neigeux, dans un silence qui n'est troublé que par quelques déchirements des glaciers désagrégés ou par le cri perçant d'un aigle planant à la recherche d'une proie. On est face à face avec les géants des Alpes ; les siècles autour d'eux ont passé comme une heure, d'autres passeront de même, et j'en veux à M. Perrichon de la honte que j'éprouve

à dire que devant tant de grandeur l'homme se sent petit.

Mais dans cette mêlée indescriptible de pics neigeux le Mont-Blanc est celui qui attire le plus le regard. Il semble tenir à distance les autres montagnes, comme un souverain qui a dominé tout le monde autour de lui. Tous ces sommets illustres ou inconnus, majestueux ou malingres, harmonieux ou grimaçants, ces sommets innombrables et pleins de puissance et de splendeur semblent n'être là que pour faire au géant de porphyre un cadre digne du roi des Alpes.

*
* *

Je ne sais pas si les couchers de soleil sur les hautes montagnes ne sont pas supérieurs aux levers pour la magnificence et la somptuosité du tableau. Cela dépend, il est vrai, de la saison et du temps qu'il fait. Ce qui est sûr, c'est que le coucher de soleil qu'il me fut donné de voir sur le Salève dépassa de beaucoup en éclat le spectacle de son lever sur les rochers de Naye.

Pendant que, derrière moi, le soleil à son déclin brouillait Genève et le lac dans une brume assez intense, devant mes yeux la chaîne du Mont-Blanc se détachait en plein relief. Tout un peuple innombrable de cimes, de pics, de dômes et d'aiguilles, de blocs et de murailles crénelées, de taille inégale et sur des plans plus ou moins reculés, sur une ligne d'une longueur d'un millier de lieues depuis le Dauphiné jusqu'à l'Oberland Bernois, tout ce peuple est rangé comme à la revue d'appel du soir. Le Mont-Blanc les dépasse tous des épaules.

Presque aussitôt la féerie commence, Sur un fond

de ciel vert-pomme les plus hautes têtes rougissent, en passant, par une série de transitions merveilleusement fondues, de l'orange le plus clair au rose vif. Un bandeau lilas ceint les fronts inférieurs ; et au-dessous, la multitude innommée des sommets médiocres et les profondeurs des vallées sont confondues dans une vapeur bleuâtre qui remplit l'espace.

Mais le spectacle a changé. Comme si un magique rouleau avait tourné, le rose chassant le vert devant lui est monté à son tour dans le ciel. Le lilas a pris sa place sur les cimes, mais il s'y dégrade par sa combinaison avec l'argent mat des glaciers, car le Mont-Blanc n'est pas mauve, il est livide, couleur de plomb, une tête cadavérique sur un rouge coussin. C'est saisissant.

Et les vapeurs bleuâtres, de plus en plus sombres, montent toujours, noyant les contours, qui ne sont guère plus perceptibles. Tout cela prend des airs fantastiques. On voit encore les cimes, mais l'œil ne pouvant plus distinguer les bases ni les flancs, les monts semblent baigner dans un fond mystérieux, ils ne tiennent plus au sol, ils sont en suspension dans l'espace immense.

Cependant le vert, le rose et le lilas ont disparu derrière moi, au bord opposé de l'horizon qui de confus est devenu clair et distinct. La féerie est terminée. Presque tous les monts sont tombés dans le néant. Les plus hauts pics blancs luttent désespérément contre les ténèbres, mais chacun à son tour y trébuche et s'évanouit. Seul avec une aiguille d'élite, l'Aiguille Verte, le Mont-Blanc, leur maître à tous, tient bon et défie l'Esprit de la nuit. Son front n'est plus livide, mais il n'a pas l'éclat argenté

des nuits de lune, il est crème. En ce moment l'Aiguille Verte elle même sombre, trahie par la finesse de sa pointe ; mais lui, plus en façade, subsiste toujours, sentinelle veillant sur le camp endormi, et que le soleil retrouvera debout demain pour sonner l'heure du réveil.

Jacques ROCAFORT.

LES BEAUX-ARTS A NIMES

C'est avec un certain sentiment de fierté qu'il faut constater, que depuis quelques années, les Beaux-Arts ont pris dans notre ville, une place prépondérante. D'où vient cette heureuse transformation ? Est elle dûe seulement à l'action de la Société des Amis des Arts, qui compte déjà de longues années d'existence ? Est-ce à la bonne direction imprimée à notre Ecole des Beaux-Arts par des maîtres de talent ? C'est ce que je ne veux pas examiner aujourd'hui dans cette étude, qui sera simplement la constatation de faits, qui résumera les aspirations et les *desiderata* de notre monde artistique, et enfin qui risquera quelques conseils et appréciations sur les Beaux-Arts à Nimes.

Bien que Nimes possède des chefs d'œuvres de l'art antique à côté de quelques uns de l'art moderne, des musées intéressants, de magnifiques monuments, des statues de maîtres, elle est encore loin d'être comparable à ce qu'étaient jadis Athènes ou Corinthe, et aujourd'hui Rome ou Florence. Mais enfin, on peut dire, sans exagération que lorsque la municipalité nimoise aura résolu la question du musée, créé un musée d'arts décoratifs et de souvenirs locaux, lorsque le monument des Enfants du Gard morts pour la patrie, qui sera signé : Mercié, celui d'Alphonse Daudet, qui sera l'œuvre de Falguière, et celui de Montcalm, s'élèveront sur nos places publiques, à côté de tant d'autres belles choses, Nimes deviendra un centre artistique très en vue. Le moment sera alors bien choisi pour proposer notre cité à l'Etat, comme centre de la seconde Ecole de Rome, mais je crains bien que cela ne soit pas de sitôt, M. Maurice Faure, l'auteur du projet, n'étant pas encore suffisamment ministrable, comme on dit en style parlementaire. D'ici là cependant, on aura quelque

chance de trouver parmi nos compatriotes, un certain nombre de Mécènes, heureux d'attacher leur nom à des prix spéciaux à décerner annuellement aux élèves de l'école des Beaux-Arts, ou à laisser quelques dons à nos musées. C'est certainement par les achats des villes que les musées s'enrichissent, mais c'est surtout par les legs des particuliers. Montpellier, Arles, Avignon, nos voisines, en font foi. Et les cités italiennes du Moyen-âge et de la Renaissance, Venise, Florence, Pise, Vérone, n'ont acquis leurs grandes richesses artistiques, que par la munificence de leurs souverains et leur amour pour les arts, par les libéralités de leur aristocratie. Nos riches concitoyens ont là un exemple tout tracé à suivre.

A côté des musées, des collections de toutes sortes, il y a à Nîmes une école des Beaux-Arts, rendez-vous d'une nombreuse jeunesse des deux sexes, studieuse et intelligente. Les jeunes gens qui fréquentent cette école, qui jouit dans la région d'une réputation considérable et méritée, ne viennent pas chercher sur ses bancs un puissant dérivatif aux labeurs ordinaires de la vie, une sorte de passe-temps, en s'initiant de bonne heure aux secrets merveilleux de la peinture ou de la sculpture, ils viennent surtout, et je les en félicite, y acquérir les qualités artistiques qui sont indispensable à tout bon ouvrier dans notre société si raffinée et si pleine d'atticisme.

Les écoles de Beaux-Arts de nos grandes villes de province, ont, en effet, avant tout la louable mission de former des artistes habiles, destinés à améliorer au point de vue du goût et de l'originalité, les industries locales, à les relever et par là à ajouter à la richesse et à l'embellissement des cités. C'est surtout aux fils de cette vaillante phalange de travailleurs nîmois, si intelligents et si modestes que l'Ecole municipale des Beaux-Arts s'adresse. A côté de ceux-là, il y a quelques sujets d'élite qui peuvent viser plus haut, aller recueillir à Paris les lauriers de nos grands maîtres, mais ce n'est qu'après l'avis ou les conseils de leurs professeurs, plutôt que d'après ceux de leur propre inspiration ou ceux de faux amis qu'ils doivent prendre le chemin de la grande école.

C'est à l'école préparatoire de Nîmes qu'ils peuvent ve-

nir puiser le culte du beau et ce bon goût, sanction nécessaire de tous les travaux ; c'est là aussi qu'on saura leur faire entendre que « noblesse oblige » et que dans une cité artistique, si bien dotée, qui a un si glorieux passé, ses enfants ont le devoir de lui préparer un avenir artistique digne de son renom.

S'ils doivent s'inspirer de la nature du pays, de sa flore, de ses horizons sans fin, de son merveilleux soleil, ils ne doivent pas non plus négliger à un autre point de vue, la grande influence de Paris, en admirant tout ce que la capitale des Arts nous envoie sous tant de formes diverses, tableaux, objets d'art, meubles, étoffes, mais il est prudent aussi pour eux de se prémunir un peu contre cette influence néfaste, lorsque poussés par l'œuvre d'une centralisation à outrance, elle les invite à quitter le pays natal, ensoleillé et poétique, pour aller vivre de la vie agitée et embrouillardée des bords de la Seine. A Paris le plus souvent, les plus cruelles déceptions attendent ceux qui se sont sentis assez de courage pour se jeter dans la mêlée des intérêts et des talents, sans y être fortement préparés. Le courage ne suffit pas ; le talent, la chance, les relations sont quelquefois autrement nécessaires. Qu'ils se rappellent cette parole de César : « Je préfère être le premier en province que le second à Rome. »

Je ne veux cependant pas décourager les jeunes gens qui se sentent assez forts pour aller lutter à Paris, mais avant de prendre une détermination qu'ils réfléchissent bien et qu'ils consultent leurs maîtres, car autrement les plus grandes déceptions les attendent.

L'Ecole de Nimes peut du reste donner aux beaux-arts des hommes de talent et de génie. N'est-ce pas parmi nous que vécurent Renaud Levieux, Souchon, Vignaud, Subleyras, Natoire qui fut le maître de Vien, Vien le maître de David, et Sigalon, l'auteur de la *Locuste* et du *Saint-Jérôme*, le digne traducteur des œuvres de Michel-Ange, pour la chapelle de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, et dans des temps plus récents Barbier-Walbonne, Colin, Numa Boucoiran, Auguste Bosc, Alphonse de Seynes, Espérandieu, Lavastre, Perrot, de Montfort, Jourdan, Vidal, le statuaire aveugle, et aujourd'hui même Jules Salles, cet intelligent et généreux

protecteur des arts, et les Révoil et les Doze, tandis qu'à Paris brille toute une pléiade de compatriotes illustres ?

L'énumération de tous ces noms, et j'en passe, n'est-elle pas faite pour stimuler nos jeunes artistes et pour les rendre fier de leur ville natale ?

Mais aussi n'excite-t-elle pas en eux le désir ardent de quitter le beau ciel de notre midi, pour aller à Paris, comme on dit, s'y faire un nom, dans cette capitale charmante où l'atmosphère lourde est cependant continuellement agitée par tous les vents de la pensée. On les suit toujours par l'esprit et par le cœur, on les accompagne des meilleurs vœux, ceux d'entre eux qui se croient assez forts pour aller disputer à nos gloires artistiques nationales, un morceau de leur gloire et de leur célébrité, mais on leur demande aussi, une fois victorieux, de ne pas oublier Nîmes, de ne pas demeurer parisiens, jusqu'à l'oubli de la Tour-Magne, de venir se retremper quelquefois au berceau de leur talent, près de la mère-nourrice, là où ils ont entendu pour la première fois le petit bruissement d'ailes de la muse. Qu'ils ne méritent pas surtout le reproche adressé par le peintre Courbet, avec sa goguenardise franc-comtoise, à je ne sais quel peintre : « Vous n'avez donc pas de pays, que vous peignez toujours le pays des autres » ? Et il avait raison. Il est bon de peindre son pays, de le faire aimer, apprécier et connaître, tel qu'il est, comme on peut.

L'inspiration doit être heureuse et féconde quand on va la puiser au sein même d'une terre natale qui rappelle l'Italie et la Grèce, et quand cette terre est, comme celle-ci, la terre de la lumière et du soleil.

Mais ceux dont je viens de parler sont l'exception. *Non licet omnibus adire Corinthum*, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Paris, d'atteindre l'immortalité terrestre, mais il sera possible à beaucoup de nos jeunes artistes, par un travail opiniâtre, par la persévérance et la volonté, à se faire un nom estimé et à vaincre les difficultés de la vie. Et si dans leur propre pays, si en France même, ils ne peuvent trouver de champ assez vaste à leur activité, ils iront ailleurs, soit à l'étranger, soit dans nos nouvelles possessions, conquises au prix du sang de nos

vaillants soldats, faire aimer les arts de la mère-patrie en même temps qu'y trouver le bien-être, la gloire et la fortune.

Il faut encourager l'amour et l'étude des Beaux Arts, quoiqu'ils ne produisent pas toujours des artistes parfaits, parce que les Beaux-Arts relèvent, comme l'amour de la patrie, le niveau moral des nations. Mais, il est aussi du devoir des professeurs d'indiquer aux jeunes élèves s'ils font vraie ou fausse route, en voulant suivre une carrière pour laquelle ils n'ont qu'une vocation relative. Jeunes artistes, qui que vous soyez, si vous n'êtes pas émus jusqu'aux larmes en présence d'un tableau de Raphaël, de Velasquez ou de Rembrandt, si vous ne vous sentez pas le courage de faire descendre le ciel sur la terre, de jeter à profusion sur vos œuvres l'âme, la vie, brisez vos pinceaux, faites de la photographie ou mieux encore, allez aligner le sillon qui, l'automne prochain, doit recevoir la semence !

D'un autre côté, à quoi bon tracer un cercle trop étroit autour de ces tentatives quelquefois heureuses de l'amour-propre ? Il vaut peut-être mieux, en somme, laisser un libre cours aux inspirations et aux aspirations de chacun. Notre riche et fougueux Gardon ne roule-t-il pas ensemble l'or, le sable et le limon ? Ses bords n'en sont-ils pas moins rians et fertiles ? Telle est la loi de la nature, qui aime la liberté et sait, par elle, répandre les germes puissants et féconds dans l'ordre physique, comme dans l'ordre intellectuel et moral.

La plupart des élèves de notre école des Beaux-Arts sont destinés à demeurer au milieu de nous, à rester les ouvriers et les artistes de Nimes. Je ne les plains pas, à condition que les municipalités qui se succéderont à l'Hôtel-de-Ville, comprennent que nos ouvriers d'art nimois, sont tout aussi intéressants que les paveurs ou les terrassiers qui depuis déjà trop longtemps tiennent le haut du pavé, en matière de travaux à Nimes, à condition aussi que nos riches concitoyens imitent les villes voisines, Montpellier, Béziers, Avignon, et fassent construire de beaux immeubles modernes où l'art sera représenté par de gracieuses sculptures, de riches vitraux, et des ouvrages artisti-

ques en bois et en fer forgé. C'est ainsi que ces artistes pourront faire pour leur petite patrie, œuvre utile et féconde.

Ils devront toujours s'efforcer à produire avec talent et avec conscience ; ils répandront ainsi autour d'eux, un peu de cet enseignement qu'ils auront reçu à l'école ; ils entretiendront et alimenteront le feu sacré pour les choses de l'art et de l'esprit. Ils attireront ainsi sur eux sympathie et respect, sinon fortune, et ils seront vraiment des artistes à Nîmes, aussi bien qu'à Paris. Ce sera pour eux une manière de bonheur qu'ils auront trouvé, car quelle que soit leur carrière et malgré les vicissitudes de la vie ils seront heureux s'ils sont artistes ; ils trouveront, dans l'amour de leur art, un coin pour échapper aux vulgarités du dehors et ils éprouveront la jouissance que donne la réalisation même incomplète d'une pensée personnelle. Et, s'il en est parmi eux que leur talent, leur génie même élève plus haut, ils auront des joies sans pareille, ils vivront de communion avec la nature et leur vie se grandira du sentiment d'une sorte de vie idéale et spirituelle.

C'est par là que l'art est vraiment divin ; quelque chose de l'inconnaissable se révèle par lui et quelque chose aussi d'éternel. Tout change et se transforme ; la science modifie ses formules ; l'art seul n'est pas atteint par le temps. Lorsque des siècles nouveaux se seront écoulés, lorsqu'il ne restera plus rien de nous que peut-être un nom gravé sur une pierre, il se trouvera toujours des hommes pour sentir comme nous, en contemplant une vierge de Léonard ou de Murillo, et en lisant Schackspeare ou Victor Hugo.

L'école des Beaux-Arts de Nîmes étend sa sollicitude aux jeunes filles, en leur donnant, dans l'enseignement des arts, la part qui leur revient et en les associant dans une large mesure à l'œuvre artistique commune à tous. Par elles se répandra le sentiment des arts dans la famille, en y apportant cette délicatesse et ce goût qui sont inhérents à la femme et comme la preuve dont elle revêt inconsciemment ses charmes naturels. Pourquoi ne pas créer pour elles des prix aussi importants que ceux attribués aux jeunes gens ? Il y a là une lacune à combler, et si

l'assemblée communale ne le fait pas, c'est à la société des amis des arts et à de généreux particuliers à le faire.

Le dessin doit être surtout le point principal de l'enseignement de notre école, car sa vulgarisation est la vraie source du goût. Le dessin, a dit M. Guillaume, est l'orthographe de l'art et le Poussin disait familièrement à ses élèves : « Sachez dessiner ; quand vous voudrez de la couleur, vous en trouverez chez l'épicier. »

Pendant une période trop longue, hélas ! l'industrie nimoise a puisé ses modèles dans des plagiats sans discernement et sans goût ; aujourd'hui nos grandes maisons de tapis, et surtout de tentures d'ameublement, si réputées dans le monde entier, se sont attachées des dessinateurs qui sont de véritables artistes ; elles produisent des œuvres marquées au coin de l'originalité et du bon goût.

Il y a quelques vingt ans, l'architecture n'existait pour ainsi dire pas à Nîmes ; les immeubles s'y élevaient semblables à de belles habitations de village, mais sans cette conception grandiose, qui fait la beauté des constructions modernes de nos grandes villes. Aujourd'hui il y a progrès de ce côté ; depuis quelques années de belles villas se sont construites sur les boulevards de la République, Sergent-Triaire, Talabot, sur le quai de la Fontaine, voire même sur les collines qui dominent notre ville. Mais que ne reste-t-il pas encore à faire à Nîmes pour lui donner l'aspect de la grande cité ? Sous ce rapport, nous sommes très en retard sur les cités du voisinage. C'est d'abord la construction d'un musée vraiment monumental, et puis ce percement de la vieille ville depuis si longtemps attendu et désiré, qui provoquera l'élévation de jolis immeubles.

Grâce à la place qu'ont pris les arts à Nîmes, il faut espérer que les particuliers mêleront un peu d'art à l'utile, et que dans les moindres choses, l'art apparaîtra toujours sous une forme ou une autre, qu'il s'agisse d'une cheminée, d'un balcon, d'une porte, d'une façade, d'une corniche, d'un cadran solaire même. L'art décoratif, né du dessin, perpétuera aussi le souvenir des événements en les reproduisant, il embellira la parure des demeures des hommes et les objets de leur usage. C'est l'art pratique par excellence, c'est l'aspiration de l'homme vers le beau.

L'étude de l'archéologie, si répandue ici, comme celle de la nature, sont aussi indispensables au décorateur pour l'aider dans ses conceptions que le dessin pour les exprimer. Mais aussi quel progrès de ce côté à Nîmes ? Il y a vingt ans existait-il à Nîmes cette grande industrie de la lithographie, de la circulaire illustrée, de l'affiche historiée, qui est devenue le monopole de maisons très considérables de notre ville ? C'est bien à l'École des Beaux-Arts qu'on doit ce progrès, cette industrie qui fait vivre plus de trois cents ouvriers.

Le chemin parcouru est grand, mais nous sommes encore loin du but, si nous voulons conquérir, au point de vue artistique, une supériorité marquée sur nos concurrents. Pour y arriver, il faut à la fois beaucoup d'esprit de sacrifice, beaucoup de travail et de persévérance, et beaucoup d'encouragement. Je suis plein d'espérance de ce côté, et j'ai absolument foi dans l'avenir artistique de la Rome des Gaules.

ADOLPHE PIEYRE.

LA PÉDAGOGIE

DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Sous ce titre : *La Formation pédagogique dans l'Université*, le directeur de la *Revue* a écrit un article qui m'a suggéré quelques réflexions que je lui demande la permission d'exposer ici. L'auteur se plaint de ce que les professeurs de l'enseignement secondaire ne sont pas suffisamment préparés à remplir leur tâche par leur études antérieures.

Il déplore cette lacune et indique plus loin les moyens de la combler. Tout cela est dit en termes excellents, appuyés sur des raisons tellement probantes, qu'il est impossible de ne point être de son avis après l'avoir lu. Eh bien ! je me suis tout de suite dit : l'enseignement primaire, dans sa modestie, est, sur ce point particulier, mieux partagé que son grand frère, l'enseignement secondaire. Si nos maîtres n'ont pas tous cette vocation décidée, si désirable en soi, on ne peut nier que la plupart n'aient reçu une préparation pédagogique sérieuse : c'est ce que nous allons essayer de prouver.

Parmi les matières enseignées à l'École Normale, nous lisons : *la Pédagogie* (1). Le directeur donne lui-même ces leçons ; c'est dire qu'on y attache une réelle importance. Mais le législateur a pensé qu'un enseignement purement théorique ne pouvait suffire

(1) Voir le décret du 18 janvier 1887, article 82.

et il a décidé que toute école normale d'instituteurs et d'institutrices serait pourvue d'une école primaire où les élèves - maîtres et les élèves - maitresses (on désigne ainsi les élèves des écoles normale) *s'exerceraient à la pratique de l'enseignement*. Un maître instruit et possédant déjà l'expérience de son métier dirige l'école annexe, qui n'est pas autre chose qu'une école primaire ordinaire, et guide les futurs instituteurs. Ces derniers, à tour de rôle, surveillés par lui et le directeur de l'école normale, donnent de véritables leçons à de véritables élèves. Comme la durée des études à l'École Normale est de trois ans, et que les exercices de pédagogie pratique sont quotidiens, il en résulte que les futurs maitres primaires en sortent suffisamment familiarisés avec l'art si difficile d'enseigner.

Mais ce n'est pas tout : l'arrêté du 5 juin 1880 prescrit que des conférences pédagogiques d'instituteurs et d'institutrices publics sont organisées dans chaque canton par l'autorité académique. Dans ces conférences, il n'est traité que des matières se rapportant à la pédagogie théorique ou pratique. Les sujets, choisis à l'avance, sont étudiés individuellement par chaque maître et discutés ensuite en commun. Un pareil échange de vues ne peut que produire d'excellents résultats au point de vue pratique.

Il existe au chef-lieu de chaque arrondissement une bibliothèque dite *Bibliothèque pédagogique*, largement ouverte aux maîtres et où ces derniers trouvent, non seulement des ouvrages littéraires ou scientifiques, mais encore de véritables traités de pédagogie théorique qu'ils peuvent consulter avec fruit. Là, ont lieu de temps à autre des conférences

pédagogiques auxquelles le personnel est cordialement invité à assister.

Nous n'avons parlé jusqu'à maintenant que de l'enseignement primaire élémentaire. Il existe cependant, à Fontenay-aux-Roses pour les femmes, à Saint-Cloud pour les hommes, deux écoles dites *écoles normales supérieures d'enseignement primaire* destinées à former des professeurs d'écoles normales et d'écoles primaires supérieures de filles et de garçons : ces écoles sont *notre école normale de la rue d'Ulm*, à nous, modestes maîtres primaires. A chacun de ces établissements est aussi annexée une école normale primaire d'application (1).

Enfin, le haut enseignement n'a pas dédaigné ce genre d'études et dans certaines de nos grandes villes telles que Lille, Paris... une chaire spéciale dite de la science de l'éducation a été créée. M. Buisson, l'éminent directeur honoraire de l'enseignement primaire au ministère, est le titulaire de celle de Paris.

Mais on est encore allé plus loin dans l'enseignement primaire : la loi du 30 octobre 1886 dit expressément que « nul ne peut être nommé instituteur titulaire s'il n'a fait un stage de deux ans au moins dans une école publique ou privée, et s'il n'est pourvu du certificat d'aptitude pédagogique... (2) » Le programme de cet examen spécial comporte trois séries d'épreuves qui toutes roulent sur la pédagogie théorique et pratique.

Les aspirants aux diplômes supérieurs de l'ensci-

(1) Voir le décret du 18 janvier 1887.

(2) Loi du 30 octobre 1886, article 23,

gnement primaire (professorat des écoles normales, inspection...) doivent traiter par écrit un sujet de pédagogie, répondre aux questions que les membres de la Commission leur posent sur ce sujet et subir une épreuve très pratique dans une école désignée à cet effet.

Quelques maîtres ont contracté l'excellente habitude de prendre des notes sur le caractère de leurs élèves, ceci afin de les mieux conduire au but que l'on vise pour eux : ce genre d'observations a reçu un nom spécial, il constitue la « *pédologie* » (1). Cette nouvelle science sera un auxiliaire précieux de la pédagogie proprement dite.

Cet ensemble de faits prouve que les instituteurs et les institutrices sont recrutés avec soin et que les postes d'enseignement primaire, même les plus déshérités, ne sont confiés à leurs titulaires qu'après une série d'épreuves prouvant qu'ils ont reçu une préparation sérieuse à l'exercice de leur profession. Quels sont ceux qui pourraient s'en plaindre ? Il n'y a évidemment rien de trop quand il s'agit des fonctionnaires auxquels la grande majorité de nos concitoyens confient leurs enfants pour qu'ils en fassent des hommes.

L'enseignement secondaire pourrait peut être trouver quelque chose à glaner dans l'organisation de l'enseignement primaire ; c'est ce que nous nous sommes efforcé de montrer dans cette modeste et impartiale étude.

HENRI ROUX.

8 juin 1899.

(1) Voir dans la *Revue pédagogique* de novembre 1898, l'article de M. Edouard Petit ayant pour titre : *Ames d'écolier*.

LES PASSÉS

C'était le soir ; tous deux ensemble,
A cette heure où descend la nuit,
Où la naissante étoile tremble
Dans le ciel transparent et luit,

Ils avaient senti dans leur être
Passer un frisson douloureux ;
Pour la première fois peut être,
Ils n'avaient pas cherché leurs yeux.

Pourtant, comme aux heures passées,
Leurs cœurs battaient du même amour
Et leurs mains s'étaient enlacées
Tremblantes comme au premier jour.

Mais auprès d'eux, pleurant dans l'ombre,
Leurs Passés s'étaient élevés
Leur montrant les rêves sans nombre
Que l'un sans l'autre avaient rêvés.

JEAN RENOARD

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

OU LE GARD A IÉNA (1806)

La France, Dieu merci ! n'en est pas à compter ses illustrations et ses gloires.

La religion, la chevalerie, les arts, la poésie, la littérature, les sciences, la bravoure toujours, la victoire souvent, auréolent son front d'un éclat incomparable, provoquant la jalousie des uns, l'admiration des autres.

Tout ce lustre qui rejaillit, à travers les siècles, sur l'ensemble de la Nation, est cependant l'œuvre des générations successives, comme la merveilleuse résultante des efforts individuels. Ainsi le rutilant cercle qui nimbe les images des Saints, est fait de molécules d'or. En accomplissant tout son devoir, en remplissant, malgré qu'il en ait, toute sa tâche, chaque citoyen, même le plus humble et le plus obscur, concourt au relèvement de la patrie blessée, à la glorification de la patrie heureuse. Quel encouragement ! Quel réconfort !

Plus l'heure présente est triste et humiliante plus la résurrection d'un passé glorieux plaira aux cœurs patriotiques. Le document, toujours bienvenu, s'impose aujourd'hui comme une actualité bienfaisante, réparatrice. Voilà pourquoi nous publions,

dans la *Revue*, ce papier, depuis longtemps en nos mains, mais réservé, si vous le voulez..., pour la circonstance !

Arrêté de la Préfecture du département du Gard, qui ordonne la publication des détails transmis par M. Boyer, colonel au 7^e régiment d'infanterie légère, sur la conduite tenue par les conscrits du département du Gard à la bataille d'Iéna.

Du 19 novembre 1806.

Le Préfet du département du Gard.

Vu les lettres de M. le colonel du 7^e régiment d'infanterie légère, des 15 et 16 octobre dernier, reçues l'une et l'autre le 16 novembre, présent mois.

Considérant que, par les lettres sus-énoncées, M. le colonel du 7^e régiment d'infanterie légère a fait connaître la part distinguée que son régiment a eue à la journée à jamais mémorable du 14 octobre dernier ; les succès éclatants dudit régiment, la bonne conduite qu'a tenue la conscription du département du Gard, et fait connaître aussi le peu de pertes que cette conscription a éprouvées ; qu'ainsi la connaissance de ces lettres ne peut que procurer la plus vive satisfaction aux familles des conscrits qui ont concouru à ces succès, consoler celles dont les enfants ont été blessés ou ont péri d'une manière aussi glorieuse, et rassurer les autres ;

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER

Les lettres de M. le colonel du 7^e régiment d'infanterie légère des 15 et 16 octobre dernier, ainsi

que l'état nominatif des hommes dudit régiment, du département du Gard, qui ont été blessés à la bataille du 14 octobre, par lui certifié le 15 du même mois, seront imprimés à la suite du présent, pour être avec le présent publiés et affichés dans toutes les communes de ce département, en la forme et en la manière accoutumées, le premier dimanche qui suivra la réception.

2

Les maires de chaque commune sont et demeurent chargés de témoigner par écrit, aussitôt la réception du présent, à chaque famille de conscrits de ce département, résidant dans leurs communes respectives, qu'ils sauront faire partie du 7^e régiment d'infanterie légère, toute la satisfaction que le Préfet éprouve des témoignages honorables que le colonel du 7^e régiment d'infanterie légère rend à la conscription du Gard.

3

Pareillement les maires des communes du domicile des conscrits qui ont été tués ou blessés et dénommés en l'état du 15 octobre dernier, sont et demeurent chargés de se transporter en personne, accompagnés de leurs adjoints, et revêtus de leur costume, chez les mères et pères desdits conscrits, pour leur témoigner, au nom du Préfet, toute la part qu'il prend aux événements arrivés à leurs enfants, et leur offrir, pour consolation, la gloire dont leurs dits enfants se sont couverts, et l'intérêt qu'ils inspirent pour eux et pour leurs pères et mères.

4

Le présent sera imprimé, publié et affiché, ainsi qu'il est énoncé en l'article 1^{er}, et, à cet effet envoyé aux Sous-Préfets, et par eux aux Maires de leurs arrondissements respectifs, pour en assurer l'exécution.

Pour ampliation,
Le Préfet du département du Gard :
D'ALPHONSE.

Au camp d'Ober-Weimar, le 15 octobre 1806.

*Le Colonel du 7^e régiment d'infanterie légère, à
Monsieur le Préfet du département du Gard.*

Monsieur le Préfet vous aurez sans doute appris, avant la réception de ma lettre, la glorieuse victoire que vient de remporter sur les Prussiens, hier 13 du courant, l'armée Française.

Le régiment que j'ai l'honneur de commander, composé en grande partie de la conscription du Gard, y a fait son devoir : il a exécuté une charge sur le parti ennemi, avec tant d'ordre et de promptitude, sous le feu du canon et une nombreuse cavalerie, qu'il a forcé l'ennemi à mettre bas les armes au nombre d'environ 2000 hommes et pris six à sept drapeaux et des pièces de canon. Cette charge n'a coûté au régiment qu'un homme tué, quinze hommes blessés et deux officiers.

L'armée ennemie est en pleine déroute et poursuivie de toutes parts. Je ne saurais vous dire le nombre des prisonniers que l'armée a faits ; il en arrive à tous moments. Hier au soir sont passés deux régiments de cavalerie pris par le nôtre.

Cette affaire qui a duré depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir, a coûté quelques braves à l'armée française, attendu que l'ennemi était placé dans des positions avantageuses qu'il a fallu enlever à la baïonnette sous le feu d'une artillerie formidable qui nous a été abandonnée en grande partie.

Je vous prie, Monsieur le Préfet, de faire connaître à vos administrés la liste que j'ai l'honneur de vous adresser afin que les familles de ceux qui servent dans mon régiment soient rassurées sur l'existence de leurs enfants.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

BOYER.

7^{me} RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

Etat nominatif des hommes dudit régiment du département du Gard qui ont été blessés à la bataille du 14 octobre 1806.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	COMMUNES	OBSERVATIONS
Antoine Cabanis.	Chasseur..	Saint Laurent	Blessé d'un coup de feu légèrement à la main droite
François Jouve..	id.	Nîmes	id. à la main gauche.
Gabriel Salle.....	Carabinier	Beaucaire.....	Blessé d'un coup de feu au bras droit.
Barre.....	Chasseur..	Sumène	Brûlé par accident par la poudre.
François Vincent	id.	Bouillargues.	Blessé d'un coup de feu au pied droit.
Antoine Peytaud	id.	Besouce	id. à la tête.
Louis Puech.....	id.	Aumessas	Mort d'un coup de feu.
Claude Hugues..	Voltigeur .	Saint-Geniès .	Blessé d'un coup de feu
Joseph Brosse...	Chasseur .	Bagnols	Blessé id. à la main.
Jac.Hilaire Polge	id.	Génolhac	id. au côté.

Certifié par nous Colonel, commandant ledit régiment au camp d'Ober-Weimar (Saxe) le 15 octobre 1806.

BOYER.

Du camp en avant de Berlin, le 26 octobre 1806.

*Le Colonel du 7^e régiment d'infanterie légère, à
Monsieur le Préfet du Gard.*

Je vous ai fait connaître, Monsieur le Préfet, par ma lettre du 15 courant, le résultat de la bataille du 14 où mon régiment a pris part. Depuis cette époque il n'a éprouvé d'autres pertes que celles que j'ai eu l'honneur de vous faire connaître. Hier 25, le 7^e corps de la grande armée duquel le régiment fait partie, a fait son entrée à Berlin et après l'avoir traversé, s'est établi en avant. Il paraît qu'il est destiné à marcher sur Francfort sur l'Oder.

Je vous serai obligé de faire connaître aux familles des militaires du département dont l'administration vous est confiée, qu'elles soient tranquilles sur le sort de leurs parents. Le succès des armes françaises leur assure un prompt retour dans leur patrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : BOYER.

Pour copie conforme le secrétaire général de la préfecture du Gard.

VIGNOLLE.

Ernest DURAND

PETIT SOLDAT

II. — L'ÂME D'UN BLEU (1)

Les premiers jours il se croit dans quelque étrange pays, dans une contrée lointaine, inconnue, bizarre où l'on va la tête en bas, les jambes au ciel, où la nuit le soleil brille, où le blanc est plus noir que suie, où le caprice est despote et la raison l'apanage des fous.

Ses sensations sont celles que vous éprouveriez si, brusquement, vous étiez naturalisé citoyen de de la lune ou d'un merveilleux empire, située dans la mer des Indes, à cinq ou six milles mètres de profondeur.

L'ahurissement remplace toute impression, tout sentiment. Ce milieu, si nouveau pour lui, l'ébahit, avant de l'épouvanter et la surprise est si grande qu'elle tue la crainte.

D'abord, il constate une bonté, une affabilité générale, puis au bout d'un mois ou deux, il s'aperçoit que tout a changé et dans son âme germe alors ce que le troupier a si bien nommé « la frousse ».

Il regarde.

La frousse, la terrible frousse est partout, autour de lui, du bas au sommet de l'échelle. Il la voit à tous les instants, chez tous. Les froussards sont lé-

(1) Voir n° du 1^{er} novembre 1898.

gion. Ils commandent et obéissent. Ils portent au bourgeron les galons rouges, le « ver solitaire » sur la tunique fantaisie ou le pantalon à bande noire, et celui qui fait trembler tremble devant d'autres.

Alors, le bleu lamentable, le pauvre bleu, soldat de deuxième classe, assailli d'angoisses, se sent perdu, irrémissiblement.

Pareil à un homme qui se noie, il veut se cramponner à quelque chose. Il sombre dans un abîme, dont au-dessous de lui, il devine les tréfonds mystérieux, un fouillis sinistre et compliqué, pareil à ces algues, à ces herbes marines qui s'enroulent autour des jambes d'un noyé et le tirent en bas, dans la vase, dans la nuit. — dans la mort.

Et le pauvre être, loin des siens, loin du foyer familial, ne veut pas couler à fond ; il a besoin d'une affection, d'une amitié, d'un semblant d'amour.

Il cherche, il tend les bras, désespérément, pour s'accrocher à du solide, du résistant, il lutte, il se débat, et, brusquement, joyeux, réconforté, il respire et reprend courage.

— Il s'est lié avec un compagnon de chaîne, un être humble et doux, affolé comme lui, un camarade, qui désormais, sera tout, pour lui.

Ensemble, à jamais inséparables, ils oublieront leur misères, ensemble ils causent de la classe qui viendra pourtant bien, ensemble, ils fumeront des pipes au soleil, l'hiver, pendant le repos, ensemble, à la chambrée, ils rapièceront leurs pantalons de treillis et astiqueront leurs cuirs, ensemble ils iront de temps en temps vider un demi à la cantine et le dimanche, ils balladeront ensemble leurs vastes brodequins, la roideur de leurs gros doigts gantés de blanc et leurs larges oreilles, écartées sous le monumental képi pompon.

Alors, comprenant lentement les roueries, les ficelles, tous les trucs du métier, ils s'entendront pour se soustraire à certaines corvées, pour flâner, en dehors des heures de repos, pour « tirer au flanc » suivant l'expression pittoresque et, dans leur mutuelles confidences, en dehors des causeries interminables dont la libération (espoir qui semble irréalisable et trop beau) forme toujours l'unique sujet, ils se moqueront de leurs chefs pour se venger de la frousse dont sont pleines leurs cervelles obtuses et rustiques.

En leurs âmes candides, grandit alors le mépris, haine trop violente, évaporée en de nombreuses colères contenues et changée en un dédain sournois et hautain.

Chaque soldat a son camarade, son autre lui-même, son double, avec qui il est en perpétuelle communion d'idées et dont le contact le préserve des désespoirs, des idées noires.

Malheur au solitaire ; à celui qui n'a pas le courage de noyer ses dégoûts et ses révoltes dans une philosophie dédaigneuse, dans un joyeux jemenfichisme. Celui-là, aigri, taciturne et détesté, laisse percer un jour ses rancunes accumulées ; les punitions le suivent et l'accablent : il est promis à Biribi, l'effrayant tourniquet, en argot de caserne ; la terre de désespérance, ou à un misérable suicide dont personne ne saura comprendre les motifs.

Infiniment rares, heureusement, sont ceux-là.

Le soldat français rit de tout et de tous. Son exubérante gaieté le protège et son caractère joyeux lui montre toujours, dans ses pires ennuis, le jour de la classe libératrice, apothéose sublime, derrière le rayonnement de laquelle il aperçoit son clocher, sa payse et ses champs ensoleillés.

— La classe ! La classe !! Obsession, hantise perpétuelle !

Le matin, le réveil jette le soldat hors du lit. Son premier cri est celui-ci : « Les hommes de la classe, à vos numéros... » Et les heureux de la chambrée, ceux qui partiront les premiers, se comptent d'une voix retentissante.

Les « hommes de la classe » constituent une caste favorisée, une noblesse. Quels regards dédaigneux ils ont pour les « pauvres bleus » qui espèrent un jour jouir de la bienheureuse appellation !

— Pendant les marches, les manœuvres, exténué de fatigue, mourant de soif, le soldat n'a qu'un soupir, l'évocation du bonheur tant attendu, si lent à venir ! — « La classe !... La classe !!... »

Il sait très exactement le nombre des jours qui lui restent « à faire », et sur les murs de la caserne il inscrit furtivement ses amertumes ou son espoir :

— Encore 850 jours.

— Plus que 215 jours.

Eloquentes phrases, dignes, par leur laconisme, d'égaliser les plus célèbres inscriptions lapidaires.

Ce sésame ouvre-toi de visions paradisiaques et la présence du « camarade » suffisent au troupier de France.

La certitude de cette énorme joie, dont les deux amis causent sans cesse, est l'énergique réconfortant du pauvre être, harassé, moulu, sans pensées, sans intelligence.

— ... La soif tord les langues, le sac écrase les épaules. broie les reins, la sueur aveugle, la faim parfois tord les entrailles, les pieds brûlés de fatigue ne peuvent plus soulever, le soleil, Moloch-Devorateur, axphyxie et foudroie, les officiers, brisés,

vont, somnolents, mais la face crispée, l'air farouche ; des chevaux s'abattent...

Le petit soldat marche toujours, un éclair joyeux à l'œil, un pli ironique au coin de la bouche où la pipe s'est vissée.

Les gamelles, les bidons, les quarts tintent, tintinambulent, rythmiquement.

— O l'admirable harmonie, la divine musique qu'entend le petit soldat !...

Dind, ding, don... ding, dind, don...

— La classe !... La classe !!... La classe !!!...

(Sera continué).

JULES PERROUX.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

L'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

DANS LE GARD

DEPUIS CINQUANTE ANS

Je me propose de présenter ici un tableau succinct des études qui, depuis cinquante ans, ont eu pour objet l'archéologie médiévale dans le Gard. Mon travail est limité au moyen âge, c'est-à-dire à la période qui va de la fin du iv^e siècle à la fin du xv^e, et aux monuments existants ou trouvés dans le Gard. Même réduite à ces bornes, ma nomenclature est assez longue. Elle ne contient pourtant que l'essentiel des indications qu'il convenait de réunir pour guider les chercheurs. Je demande l'indulgence pour son aridité possible.

On trouve, dans le *Bulletin du Comité de l'Art Chrétien* du diocèse de Nîmes, des communications intéressantes.

Le *Bulletin* de 1877 à 1880 contient la description de l'*Autel roman de Saint-Vincent de Cannois*, commune de Jonquières, avec inscriptions, par M. le chanoine Carle, qui accompagne d'une planche son étude.

M. E. Germer-Durand y commente *Une estampille de potier trouvée dans la crypte d'Uzès*.

M. le chanoine Carle, donne un rapport sur les *Réponses au questionnaire sur les Edifices diocésains*. Ce rapport fait connaître bien des faits instructifs sur nos anciennes églises.

Il publie, avec planche, l'étude d'*Un fragment de figurine trouvé dans la crypte d'Uzès*.

M. Léon Alègre décrit, avec planche, l'*Autel roman du musée de Bagnols*.

T. XXVII, 1^{er} Août 1899,

7

M. le chanoine Carle étudie deux sceaux du XIII^e siècle, celui de Berlion, évêque d'Uzès, et celui de Namilon, seigneur de Saint-Médier.

M. l'abbé François Durand décrit le *Reliquaire de saint Césaire, archevêque d'Arles*, pièce du XII^e siècle qui a longtemps séjourné à Alais, et qui était destinée au musée du Grand-Séminaire de Nîmes.

M. l'abbé de Laville, décrit les *Eglises, croix et oratoires du territoire de Chusclan*.

Dans sa *Notice sur le monastère des Bénédictines de Notre-Dame des Fours*, à Sauveterre, M. l'abbé Blanc donne la planche de la curieuse inscription de la prieure Mabilie d'Albaron. Elle est de 1239 et mentionne une éclipse de soleil :

In ipsa die sol passus est eclipsim.

M. Gratiën Charvet, dans ses *Recherches historiques et archéologiques sur la paroisse de Remoulins*, étudie l'église Notre-Dame de Bethléem et la chapelle rurale de Saint-Martin.

Dans sa *Notice historique sur l'abbaye de Cendras*, M. Charvet publie la double inscription de Pierre des Avenières (1244) et de Chatbaud (1287).

Le *Bulletin de l'Art Chrétien* de 1881 à 1884 contient, *A propos d'une pierre tumulaire du VI^e siècle*, une étude sur l'inscription de sainte Casarie, à Villeneuve-lès-Avignon, par M. l'abbé Carrière; une *Note sur les fresques du château de Beaucaire*, par M. Domergue; une étude de M. l'abbé Teissonnier sur l'inscription fragmentaire du chanoine Guillaume Raimond (XII^e ou XIII^e siècle; une étude de M. le chanoine Carle sur le *Coffret de saint Firmin*, avec planche; une étude archéologique sur l'église de Lirac, par M. l'abbé Vidal.

Le *Bulletin* de 1884 à 1887 contient une étude de M. le chanoine Carle sur *Un ciboire custode-suspension ou pyxide du XII^e siècle*; une étude du même auteur, avec planche, sur *Un heurtoir du XV^e siècle*, provenant de Sommière; une note du même sur un fragment de table d'autel trouvé à Sanilhac. L'épaisseur de la table, taillée en chanfrein, porte des fragments de l'inscription :

« *Cibavit eos ex adipe frumenti et de PETRA MELLE SATURABES eos.* »

M. l'abbé Boudin décrit, avec planches, *La chapelle du château de Beaucaire*.

Dans un *Mémoire sur le culte de sainte Casarie à Villeneuve-lez-Avignon*, M. l'abbé Fuzet donne une planche et le texte de l'inscription de la sainte.

Dans le *Bulletin* de 1887 à 1890, M. Bruguier-Roure (*Saint Bénézet, patron des Ingénieurs, et les Frères du Pont*) établit que le pont d'Avignon n'est pas antérieur au ^{xiii}^e siècle.

Dans le tome VI du *Bulletin*, M. l'abbé François Durand étudie d'une manière approfondie la *Cathédrale de Nîmes*. Il conclut que la base de la façade n'est pas de construction antique, mais que les matériaux, plus ou moins retaillés, sont antiques.

Les *Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alais* contiennent, en 1875, une notice de M. A. Coulondres, sur la *Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon*, fondée par Innocent VI en 1356, avec le fac-similé d'un ancien plan cavalier conservé aux Archives nationales, et un extrait du plan cadastral comprenant l'ancien emplacement.

M. G. Féminier y publie, en 1885, une *Description de monnaies féodales trouvées à Portes*, et dont la plupart ont été frappées du ^x^e au ^{xiv}^e siècle. Sont représentées dans ce petit trésor de monnaies d'argent, Adalbéron, évêque de Laon (977-1031), Geoffroi II, comte d'Anjou (1040-1060), Sanche Ramire I^{er}, roi d'Aragon (1063-1094), Hugues III, archevêque de Besançon (1085-1100), Evrard, abbé de Corbie (^{xi}^e siècle), Gautier I^{er}, évêque de Meaux (1045-1082), l'évêché de Mende, l'évêché de Maguelonne, un Raimond, comte de Saint-Gilles, etc.

M. Oberkampff publie, en 1890, une *Note sur les ruines du château de Bouquet*, avec trois vues dessinées à la plume. Le château paraît remonter au ^{xiii}^e siècle.

M. Gros publie, en 1891, une étude sur l'ancienne topographie d'Alais, avec deux planches.

M. Numas Troulhias publie, dans le volume de la même année, une étude sur Saint-Germain de Montaigu.

M. l'abbé Rouvière publie, dans le volume de 1893, une étude sur le *Vieux château de Montmoirac*,

Dans son *Histoire d'Aiguesmortes*, publiée en 1849, M. di Pietro décrit, au chapitre IX, les remparts de cette ville et la tour de Constance. Les remparts furent élevés par Philippe-le-Hardi à partir de 1272. La tour de Constance avait été bâtie par saint Louis, et elle n'est désignée sous ce nom qu'à partir de 1409.

Dans son *Histoire de Beaucaire*, parue de 1867 à 1888, M. Eysette consacre les derniers chapitres du I^{er} volume à l'étude des fortifications de la ville, de ses édifices religieux, de ses monuments civils et du château.

Les auteurs des *Recherches historiques sur la ville d'Alais*, parues en 1860, étudient l'église romane de Saint-Jean-Baptiste et ses transformations, en donnant l'inscription du prêtre Bernard Dorlac (1251); les anciens châteaux aujourd'hui disparus (château des comtes et châteaux des barons), avec un plan cavalier du xvii^e siècle; l'abbaye de Saint Germain de Montaigu, etc.

M. Léon Alègre publie, en 1887, un volume sur *Bagnols en 1787*. Il décrit tous les vestiges archéologiques de sa ville natale et en donne de jolies vues. Je signalerai la Porte de Bourgneuf, la maison dite de Gabriac, l'entrée de la maison Dalmier, une fenêtre géminée de l'ancienne rue du Terrail, une fenêtre de la maison Dalmier, une maison démolie avec les fortifications, une fenêtre ogivale de l'église paroissiale, les tours des anciens remparts, le pont de Bagnols.

Dans ses *Etudes historiques sur Saint-Laurent-des-Arbres* (1892-1897), M. l'abbé Albert Durand décrit le château féodal et l'église, avec planches. Ces deux remarquables spécimens de l'art roman sont soudés l'un à l'autre et classés comme monuments historiques.

En 1853 MM. Durant, Durand et Laval publient l'*Album archéologique et description des monuments historiques du Gard*. Ils consacrent des notices et des planches au campanile de la cathédrale d'Uzès, au château ducal d'Uzès, à l'église de Saint-Gilles, à la maison romane de Saint-Gilles, à la Tour de Constance et aux remparts d'Aiguesmortes, au château de Beaucaire, au tombeau d'Innocent VI à Villeneuve-lez-Avignon.

En 1854, M. Emilien Frossard publie le *Tableau pitto-*

resque de Nîmes et de ses environs. Il signale les monuments que le moyen âge a laissés à Villeneuve, à Beaucaire, à Saint-Gilles, à Aiguesmortes, à Uzès.

De 1876 à 1877, M. Albin Michel publie *Nîmes et ses rues*, dont le premier volume est devenu introuvable, et où se trouvent des renseignements sur la période médiévale, comme sur les autres.

En 1877 M. François Germer-Durand publie les *Enceintes successives de Nîmes*, où il étudie l'enceinte du moyen âge.

En 1878 le même auteur publie *La Porte d'Arles et le Château royal de Nîmes*. Il décrit et restitue par des planches le château construit en 1391 sur la Porte romaine d'Arles, appelée aujourd'hui Porte d'Auguste, et disparu sous Louis XIII.

En 1878 M. l'abbé François Durand publie, dans le *Compte rendu de la séance générale de la Société d'Etudes scientifiques de Nîmes*, une excellente description de l'église romane de Montfrin.

Vers 1885, M. l'abbé Fuzet, curé doyen de Villeneuve-lez-Avignon, publie dans la *Revue de l'Art Chrétien* une étude sur *L'église et le monastère de Sainte-Marie de Fours*. Il donne pour la première fois une description savante de cette église romane, avec de nombreux dessins, dont l'un reproduit fidèlement l'inscription de la prieure Mabilie (1239).

En 1860 M. Eugène Germer-Durand publie, dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, le sceau de Pons de La Caune, notaire public. Ce petit monument, du xv^e siècle, a été trouvé à Marguerittes.

En 1864-65, il publie dans les dits *Mémoires* l'inscription du docteur ès-lois, de *Platentia*, du xiii^e siècle, trouvée dans l'ancien couvent des Augustins, à Nîmes.

Un fragment d'inscription chrétienne trouvé à Nîmes en 1866 lui fournit la matière d'une ingénieuse restitution et d'un savant commentaire (*Mém. de l'Acad. du Gard* 1865-66). Il publie dans le même recueil (1867-68) trois inscriptions carolingiennes. Deux sont encastées dans le mur du chevet de l'ancienne chapelle rurale de Saint Geniès, près d'Uzès. L'une concerne Bertilla, de sainte mé-

moire, l'autre Hermenfred Pérégrin. Une troisième inscription, trouvée à Uzès, est fragmentaire.

En 1863 (*Mém. de l'Acad. du Gard* de janv.-oct. 1863) M. Germer-Durand publie, dans son étude sur *le Prieuré et le Pont de Saint-Nicolas de Campagnac*, un plan général du pont et du couvent. « Commencé vers 1245, sous l'épiscopat de Pons de Becueil, et sous le priorat de Pierre d'Arpaillargues, le pont de Saint-Nicolas était terminé avant 1260, c'est-à-dire plus de dix ans avant qu'on mit la main à celui du Saint-Esprit, dont la construction, il est vrai, offrait bien plus de difficultés.... » Il y eut à Blauzac une confrérie du Saint-Esprit, qui subsistait encore en 1531. Le pont faisait, pour ainsi dire, partie intégrante du monastère, dont la tour commandait le passage. Dans ce travail, M. Germer-Durand reproduit le sceau de Saint-Nicolas (1259) d'après l'*Iconographie des sceaux et bulles des archives des Bouches du Rhône*, de M. Blancard.

En 1869, dans les *Mémoires* de notre Académie, commence la publication de ses *Découvertes archéologiques* faites à Nîmes et dans le Gard, publication très estimée et qui met le sceau à la réputation de Germer-Durand. Un carlin de Charles II de Provence (1289-1309), l'épithaphe métrique de sainte Casarie, « de sainte mémoire, morte au milieu de la nuit, à l'aurore du dimanche 11 décembre, quarante-six ans après le consulat de Basile le jeune, personnage clarissime, la douzième année du règne du seigneur Childebert roi, cinquième indiction (586 ou 587, à Villeneuve-lès-Avignon) » ; l'épithaphe métrique de l'archiviste Guy Quotin, poète, maître ès-arts, citoyen vertueux pleuré par le Languedoc affligé (août 1420) ; l'épithaphe de Raimond de Saint-Paul, marchand de Nîmes (18 septembre 1241) ; quelques matrices de sceaux du moyen âge, forment le contingent médiéval de 1869.

En 1870 M. Germer-Durand publie un chapiteau de colonnette gothique, provenant de la chapelle Saint-Michel, au Château du Roi, un fragment de statuette drapée de même provenance, une bulle en plomb de Bertrand des Baux, prince d'Orange, et des Hospitaliers de Saint Jean d'Orange, trouvée au pied de la tour de Bellegarde (xiv^e siècle) ; le sceau du prieur de Saint-Martin-de-Vals et le sceau de Pierre Roman, tirés de deux matrices

de la collection Jules Canouge ; l'épithaphe du consul des nobles Geoffroy de Saint-Michel, dans l'église Saint-Paul, à Beaucaire ; la curieuse inscription de la léproserie d'Alais, trouvée dans le mur d'une mesure, au quartier de Bouzac et en langue d'oc :

Anno Domini millesimo III [e] cicanta e sint, de abrial lo vinteme gor, mestre J. de Peirabela a son vailet Andreau Fle an bastit aquel ostal. Amen ; un denier barcelonais de Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon et de Castille (1336-1387), trouvé à Vauvert ; une matrice de sceau en bronze trouvée à Gévolon ; un noble à la rose d'Edouard III (1312-1377), trouvé dans les Cévennes.

En 1871 M. Germer-Durand publie trois épithaphe de marchands italiens de Nîmes : Guido, de Florence (1300), Paolo Panizzi, de Luques (13..), Guglielmo di Rozzo, de la Compagnie des Campimaldi (1291) ; un sceau de la Compagnie commerciale des Bonsignori, de Sienne, à Nîmes ; l'épithaphe de l'hôtelier nîmois Martin d'Assas (1301) ; celle de dame Guillemette, avec un distique léonin (1252) ; l'épithaphe mutilée de Jean Jobet, châtelain de la Motte, avec le même distique :

Qui tumulum cernis, cur non mortalia spernis? Tali namque domo clauditur omnis homo ; l'inscription de l'avocat Pierre de Nîmes, qui a donné une vigne pour la fondation d'un obit à Marguerites (1228) ; celle du chanoine Marthez ; une quadruple épithaphe du xiii^e siècle ; l'inscription de Pierre des Ours, légiste, d'Alzon (1323) ; celle du marchand Rofinnetto di Rezzano, de Plaisance (1298) ; la curieuse inscription dédicatoire d'un autel élevé à saint Jacques par le beaucairois Gilles Bertrand, petit poème de six vers (xiii^e siècle) ; l'inscription du ménétrier Jean Bataillard, en langue d'oc, que nous retrouverons à propos du Pont-Saint-Esprit.

Le contingent de ses publications médiévales pour 1872 se rapporte : à l'épithaphe de frère Foucauld, moine de Goudargues (x^e ou xi^e siècle), à l'épithaphe de Pons de Sauve, prieur du monastère de Goudargues (xii^e ou xiii^e siècle) ; à un sceau en argent du grand prieuré de Saint-Gilles (xv^e siècle) ; à un sceau de Raimond Lambert (xiv^e siècle) ; à la dalle tumulaire de Jourdain de Brès, juge-mage de Provence, dans l'église de Roquemaure (145.).

Le contingent de 1873 concerne : un *matapan* ou gros *vénitien* de Jacques Tiepolo, doge de Venise (1228-1249), trouvé à Espeyran, près de Saint-Gilles ; le sceau du clerc Guillaume Martin (xv^e siècle) ; une inscription fragmentaire de l'époque carolingienne, transportée dans une cour du duché d'Uzès et constatant une donation faite à l'église Saint-Théodorit, d'Uzès.

En 1877 M. François Germer-Durand publie une *Note sur plusieurs fragments de Sarcophages chrétiens de Nîmes* et un *Essai sur les poids et mesures à Uzès, au xiv^e siècle*. (*Mém. de l'Acad. du Gard*, 1877).

Dans les *Mémoires* de notre Académie de 1880, M. Albin Michel publie une importante étude sur Nîmes et ses tombeaux chrétiens. Des planches reproduisent le beau sarcophage de la chapelle Saint-Baudile, le beau fragment de sarcophage représentant le passage de la Mer Rouge, dans la maison Meynier de Salinelles, d'autres fragments de sarcophages existant soit dans la dite maison, soit au musée, soit au Grand-Séminaire, soit chez des particulier ; une stèle chrétienne, représentant le Bon Pasteur, au Grand-Séminaire ; quatre pierres tombales mérovingiennes de Nîmes, un tombeau chrétien de Saint-Gilles.

En 1876 M. l'abbé Gareiso rétablit le texte de l'inscription que tient la statue de saint Barthélemy, sur la façade de l'église de Saint-Gilles :

Non everti quemquam, sed converti (*Mém. de l'Acad. du Gard* 1876; *Note sur l'inscription d'une statue du portail de Saint-Gilles*).

Je ne parlerais pas de la singulière inscription avec bas-reliefs où l'arche de Noé fraternise avec Janus, si M. Auguste Pelet n'y avait consacré une assez longue étude, qu'elle ne méritait pas (*Mém. de l'Acad. du Gard*, 1856-57; *Essai sur l'un des plus anciens monuments d'archéologie chrétienne*). M. Pelet la prend au sérieux et la rapporte au vi^e ou au vii^e siècle. Pour moi, je n'y puis y voir qu'une fantaisie postérieure au xvi^e siècle.

Dans sa *Notice historique sur l'abbaye royale de Notre-Dame de Valsauve* (*Mém. de l'Académie de Nîmes*, 1884), M. l'abbé de Laville reproduit en héliogravure l'inscription que la prieure Marie Firmine fit graver sur la façade de

l'église de Valsauve, en 1331, et une clé ciselée ayant appartenu aux religieuses de ce monastère.

M. Lombard-Dumas signale et décrit des sépultures du v^e siècle à Saint-Clément (*Mém. de l'Acad.*, 1892).

J'en aurai à peu près fini avec les *Mémoires* de l'Académie de Nîmes, quand j'aurai rappelé la publication que j'y ai faite de quelques inscriptions du moyen âge, au fur et à mesure de leur découverte : celle du précenteur Guillaume Claret (xiii^e siècle) et de l'archidiacre Guillaume Raimond (xiii^e siècle) en 1883 ; celle du troisième consul Guiroard (viii^e ou xiv^e siècle) en 1884 ; celle du sous-diacre et chanoine Bertrand de Valabrègue, où l'on trouve cette invocation à la pitié des passants :

Sum jam tu quod eris ; pro me, precor, ipse preceris.
(xii^e siècle)

en 1888 ; celle de dame Constance Astier (1302) en 1890 ; l'inscription dédicatoire de l'église de Carsan, dont j'ai amélioré la lecture en 1892 ; une inscription contenant une prière (xv^e siècle) et l'építaphe de Guillaume Gibert ou Imbert de Laspeires (xiii^e siècle) en 1894. Elle se termine par cette invocation :

Quod es, fui ; quod sum, eris. Memento mei.

C'est toujours un peu macabre ; mais les passants sont supposés avoir un grand fonds de philosophie.

M. le chanoine Goiffon, auteur de nombreux et savants ouvrages sur l'histoire religieuse du diocèse de Nîmes, cite, en 1881, dans son étude sur *Saint-Gilles*, l'inscription de 1158 de l'église de la Madeleine de Saint-Gilles, l'inscription de 1116 de l'abbaye de Saint-Gilles et l'inscription du tombeau de Saint-Gilles. En 1884, dans son étude sur *Villeneuve-lez-Avignon*, il reproduit l'inscription de sainte Casarie, l'inscription du xii^e siècle de Trimond, abbé de Saint-André :

*Hanc cryptam Trimundus et ipsius ostia fecit,
Matre sua pretium dante, juvante Deo ;*

l'inscription funéraire du cardinal Arnaud de Via, neveu de Jean XXII (1335) ; celles du pape Innocent VI (1362), de

son neveu le cardinal de Pampelune (1385), du cardinal des Quatre Saints Couronnés (1398), du cardinal de Saint-Ange (1409).

Dans ces dernières années, M. L. d'Albiouse a décrit la curieuse crypte d'Uzès, notamment dans son *Guide archéologique dans la crypte d'Uzès*. Ce sanctuaire remonte aux premiers siècles du christianisme.

M. Henri Révoil, dans son magnifique ouvrage : *L'Architecture romane du Midi de la France*, publié en 1873, décrit la maison romane de la rue de la Madeleine, à Nîmes, construction du XII^e siècle, « dont les corniches, formant impostes et soutenant les arcatures de fenêtres à meneaux, sont ornées de sculptures d'une exécution remarquable » (tome III, p. 2 et pl. II à IV).

Il décrit aussi la maison romane de Saint-Gilles, construction de la fin du XII^e siècle. « Les quelques chapiteaux anciens de la façade sont d'une sculpture élégante ; leurs enroulements et feuilles appartiennent à l'école des artistes qui ont décoré le portail de Saint-Trophime, et l'un de ces chapiteaux semblerait même reproduire un type pareil, placé à l'angle droit de ce frontispice (tome III, p. 2 et 3, pl. V et VI).

M. Révoil décrit l'oratoire de Saint-Vérédème, au bord du Gardon, dans la gorge de la Baume. Il choisit ce petit édicule comme premier type du plan roman. « Formé d'un carré de 2^m10 sur 2^m70 en œuvre, ce petit sanctuaire se termine par une abside de 1^m30 de profondeur : une voûte en berceau plein-cintre le recouvre et supporte sa toiture en dalles : une porte carrée, surmontée d'une petite baie allongée et terminée circulairement, constitue la seule décoration de la façade. D'après le caractère des lettres de l'inscription de dédicace, M. Révoil estime que l'oratoire appartient à la première moitié du XI^e siècle. Il n'est certainement pas plus récent. On lit ainsi le dessin de l'inscription :

Dedicacio ecclesie sancti Petri, octavo kalendas septembris
(tome I, p. 8 et 9, pl. II).

Il décrit l'oratoire du fort Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon. L'inscription de dédicace porte :

Quinto decimo kalendas decembris, dedicacio sancta Maria.

Les lettres sont aussi archaïques que celles de l'inscription précédente. Le monument est du XII^e siècle. « Rien de plus élégant que son abside; circulaire à l'intérieur, et à pans coupés à l'extérieur, elle est couronnée par des arcatures surmontées de modillons portant une dalle formant corniche, et servant de première assise au dallage qui la recouvrait. La nef et les pignons sont terminés par une corniche semblable. Les moulures de cet oratoire trahissent une réminiscence des profils antiques » (tome I, p. 10 et 11, pl. III).

M. Révoil décrit la charmante chapelle romane du château de Beaucaire. « Une voûte en berceau et un dallage en pierre recouvrent cet oratoire, parfaitement conservé. Sa façade, toute simple, se termine par un clocher à arcades contre lequel vient s'amortir une corniche à grande saillie, ornée de modillons à feuillages et à têtes d'animaux. Sa porte est surmontée d'une archivolt aux moulures méplates, ornées d'oves et de dents de scie ». L'édifice est certainement antérieur au règne de Saint-Louis (tome I, p. 18 et 19, pl. XIII et XIV; tome III, pl. XXXVI).

La chapelle de Saint-Martin-des-Arènes, à Nîmes, située dans la galerie du premier étage de l'amphithéâtre romain, appartient au XI^e siècle (tome III, p. 1 et 2, pl. I).

« Une partie de la façade de la cathédrale de Nîmes, contre laquelle est adossée son clocher, remonte au commencement du XII^e siècle.... La grande frise à personnages qui couronne horizontalement le frontispice, reproduit les principales scènes de la Bible, depuis la création du premier homme.... Le reste de la frise appartient au commencement du XVII^e siècle; peut-être est-elle une reproduction de la partie qui fut détruite pendant les guerres de religion » (tome III, p. 15 pl. XXVIII et XXIX).

Le clocher de l'église Saint-Théodorit d'Uzès « est une des plus élégantes tours rondes du XII^e siècle. Il y a dans son ordonnance architecturale une sorte de ressemblance avec les tours italiennes, celle de Pise principalement.... Six étages s'élèvent chacun avec une retraite progressive sur la base carrée de cette tour » (tome III, p. 17, pl. XLIV à XLVI).

M. Révoil décrit longuement l'abbaye de Saint-Gilles et n'y consacre pas moins de douze planches. L'église fut fondée en 1116, ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante gravée sur un contrefort du bas côté droit de l'édifice :

Anno Domini M.CXVI hoc templum Aegidi aedificari cepit, mense aprilis, feria secunda, in octaba Paschae.

Les fouilles entreprises par M. Révoil dans la crypte mirent à jour un beau sarcophage en marbre blanc, représentant le départ et l'adoration des mages, trois cippes antiques, et le tombeau de Saint Gilles, portant l'inscription :

In hoc tumulo quiescit corpus beati Aegidii.

M. Révoil, d'après la teneur de l'inscription et la forme des lettres, lui assigne comme date la fin du VIII^e siècle.

L'église actuelle n'est plus qu'un reste de l'édifice primitif, ruiné dans les guerres de religion. « C'est à l'entrée du bas côté gauche pourtournant le sanctuaire qu'est adossé le fameux escalier connu sous le nom de vis de Saint-Gilles. »

Le cloître est ruiné. « Que de restes précieux doivent être encore enfouis dans ce remblai de deux mètres de hauteur recouvrant le sol primitif ! Il y aurait un grand intérêt à pouvoir réunir les éléments nécessaires pour rattacher au plan de l'église celui du cloître important qui était annexé à la crypte. »

L'abside, restée en dehors de la reconstruction de 1650, sert aujourd'hui de musée lapidaire.

M. Révoil cite la brillante description que Prosper Mérimée a laissée de la façade, où s'est épuisé tout le caprice, tout le luxe de l'ornementation byzantine. « Elle se présente comme un immense bas-relief de marbre et de pierre où le fond disparaît sous la multiplicité des détails... Devant tant de richesses prodiguées avec une profusion inouïe, le spectateur, ébloui d'abord, attiré de tous les côtés à la fois, et ne sachant où arrêter ses regards, a peine à reconnaître des formes générales. »

Après avoir retracé l'ordonnance architecturale de la façade et décrit en détail les sujets et les sculptures

dont elle est décorée, M. Révoil conclut que « l'architecte de l'église haute de Saint-Gilles était assurément un moine de Cluny,..... qui a puisé une partie de la conception de son plan dans la crypte de Montmajour.

« Quant à la façade, il est permis de croire qu'elle fut de quelques années la sœur aînée de celle de Saint-Trophime....

« Il n'est pas étonnant de trouver dans la statuaire de ces deux édifices l'influence de la statuaire romaine, placée sous les yeux de ceux qui exécutèrent cette partie de leur décoration... » (Tome II, p. 47 à 66, pl. LV à LXVII).

Dans le tome III (p. 29, pl. LXI), M. Révoil fait connaître la Vierge dite de Beaucaire, « bien assise dans sa cathédra », avec sa robe formant sur son corps « les plis les plus savamment groupés ». L'inscription de la base se lit :

In gremio matris residet sapientia patris.

Les lettres sont du ^{xiii}e siècle.

De 1889 à 1895, M. L. Bruguier-Roure a publié, dans les Mémoires de l'Académie de Nîmes, *la Chronique et le Cartulaire de l'œuvre des église, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit*. Cette importante publication, qui fait connaître des documents allant de 1265 à 1791, n'est pas seulement profitable à l'histoire, elle l'est encore à l'archéologie.

L'auteur nous renseigne sur la construction de ce pont célèbre qu'il a contribué à faire classer parmi les monuments historiques. Il fallait vaincre des difficultés plus grandes que pour les ponts d'Avignon et de Lyon. Les carrières de Bourg-Saint-Andéol fournirent des blocs de grès de 4 mètres de longueur, amenés par le Rhône. La première pierre fut posée le 12 septembre 1265, par frère Jean de Thyanges, prieur du monastère de Saint-Saturnin du Port, seigneur du lieu, sur la rive gauche. Le monde religieux tout entier s'émut en faveur de cette grande œuvre de civilisation. Les frères du Saint-Esprit allaient quêter pedestrement à travers l'Europe. M. Bruguier-Roure trace le tableau de l'organisation des ressources, et de la lutte contre les crues fréquentes du Rhône et de

l'Ardèche. « Vers 1307, dit-il, le monument atteignit son plein développement, une arche, toutefois, restant inachevée. Deux ans après, il était livré à la circulation.

« Le pont Saint-Esprit s'étend sur une longueur de plus de 900 mètres. Primitivement, la chaussée était supportée par vingt arches qui, dans le courant du xvi^e siècle, furent réduites à dix-neuf. »

M. Bruguier-Roure décrit les anciennes défenses militaires du pont. Il fait connaître ensuite ses conditions architectoniques. Il dégage le mode de structure des arcades qui est sa caractéristique spéciale et exclusive. « Ce ne sont plus, comme à Avignon, des anneaux en pierre exposés à se disjoindre et à se déjeter ; ni, comme à Lyon, une voûte dont tous les claveaux sont liaisonnés. Ici, on perçoit clairement quatre arcs, indépendants les uns des autres, et cependant liés entre eux, de loin en loin. La séparation des voussoirs est ainsi rendue impossible, mais leur démolition peut s'opérer, successivement, sans que le dernier s'écroule plus tôt qu'on ne le voudrait. » La défense des piles, les marques de tâcherons sur les pierres, les croix sur les clefs de voûte, les noms particuliers de chaque pile, forment le complément de cette étude archéologique.

M. Bruguier-Roure établit un point important pour l'histoire des constructeurs de ponts au moyen âge, c'est que le prétendu ordre des Frères pontifes n'a jamais existé que dans l'imagination des historiens. Les profondes différences de structure des ponts d'Avignon, du Saint-Esprit, de la Guillotière et de Saint-Nicolas de Campagnac ne lui permettent pas de les « attribuer à une même inspiration et de les croire bâtis par des ouvriers qu'une règle commune aurait soumis aux mêmes traditions architecturales. » L'étude des textes n'a fait que confirmer dans son esprit cette opinion qu'il y eut autant de corporations de pontifes que de ponts à construire et à entretenir.

L'hôpital et l'église du Saint-Esprit étaient des corollaires du pont. Comme chacun avait contribué à la construction du pont, chacun contribua à la construction de l'hôpital. Jean Bataillard, ménétrier de l'archevêque de

Lyon, apporta sa pierre, signalée par une inscription en langue d'oc dont M. Bruguier-Roure donne une phototypie, et qui est encore en place à la porte du grand hôpital :

Johan Batalhart, menestrier de l'arsivesque de Lhio, payet aquesta peira (1).

« Cet hospice, appelé le grand hôpital, comprenait au rez-de chaussée une vaste salle longue de 25 mètres;.. une belle voûte la recouvrait, dont les arcs d'ogive se ramifiaient sur de fortes colonnes aux chapiteaux fleuris, engagées dans les murailles... La grande fenêtre, qui prenait jour sur la rampe du pont, montrait aux voyageurs trois rangs de douze lits enveloppés de courtines... »

» Dans le prolongement du grand hôpital, la rampe du pont entre eux, s'élevait la Maison du Saint-Esprit, dite plus tard Maison du Roi, siège de l'Œuvre.

La construction de l'église du Saint-Esprit commença, comme celle de l'hôpital, en 1309, date de l'achèvement du pont. Les travaux furent lents et subirent des interruptions. En 1448, on n'avait terminé que le chœur et une travée de la nef. « Les voûtes, en pierre de taille, datent en grande partie de 1474. » «... Vers 1475, quand fut achevée l'église du Saint-Esprit, ce vaste édifice, aux lignes harmonieuses, vraie dentelle de pierre... parut digne d'une collégiale. » (Introduction au Cartulaire).

M. Bruguier-Roure a joint des planches à son ouvrage. On y voit les marques de tâcherons des pierres du pont, quelques clefs de voûte, les sceaux du prieur de Saint-Saturnin (xiii^e siècle), des recteurs de l'œuvre du pont (xiv^e siècle), de la cour commune et de la ville (xvi^e siècle); l'inscription du ménestrier dont j'ai déjà parlé; des vues et un plan (*Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1894*).

Dans son étude sur *La Chartreuse de Valbonne* (Tours, imp. P. Bonserez, s. d.) M. Bruguier-Roure rappelle sa fondation en 1204 et donne des dessins d'une colonnette de la chapelle ogivale de Saint-Jean-Baptiste, des souterrains de la chartreuse, du petit cloître (1219), d'une tombe d'abbé.

(1) Planche III.

Dans ses *Notions générales sur la viguerie du Pont-Saint-Esprit* (Avignon, Seguin frères, 1885), le même auteur étudie les anciens chemins et les premiers monuments chrétiens du pays. Il donne le texte de plusieurs inscriptions, le dessin de curieux chapiteaux de Saint-Pierre-de-Vénéjan, de Saint-Cristol-de-Rodières, etc.

Je ne quitterai pas les travaux archéologiques de M. Bruguier-Roure sans mentionner ses *Plafonds peints du XV^e siècle dans la vallée du Rhône* (Caen, 1838).

En 1892 M. Edmond Le Blant publie un *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. Il y étudie l'inscription de sainte Casarie à Villeneuve-lez-Avignon. On sait que M. Coulondres, maire de Villeneuve, a retrouvé, en 1868, des fragments importants de cette inscription, considérée jusqu'alors comme perdue, et dont il ne subsistait que d'anciennes copies, d'après lesquelles M. Ed. Le Blant l'avait publiée dans ses *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 417. M. l'abbé Albanès a complété cette découverte en faisant connaître le commencement du texte de l'épithaphe d'après Dom Polycarpe de la Rivière. L'opposition de M. l'abbé André de Vacluse et de M. Augustin Canon n'a point paru décisive à M. Le Blant qui, jusqu'à production d'arguments décisifs, considère comme hasardeux d'écarter les vers rendus suspects par le nom de Dom Polycarpe, car ces vers ne lui semblent présenter par eux-mêmes aucune marque de supposition.

Le même auteur publie le fragment découvert à Nîmes en 1866, place du Château, et qui paraît être l'épithaphe de deux époux. Ce fragment unique ne modifie pas l'opinion que M. Le Blant avait exprimée dans la préface de ses *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* :

« La civilisation romaine fut, disait-il, l'un des meilleurs agents de la propagation évangélique. Aussi les cités où abondent les inscriptions des gentils sont de même les plus riches en marbres chrétiens. Pour ne parler que de la Gaule, nos grands centres épigraphiques, Trèves, Lyon, Vienne, Arles, Narbonne, montrent les monuments des fidèles succédant à ceux des idolâtres. C'est la condition normale. Nîmes au contraire, si largement dotée en ins-

criptions des temps païens, ne possède pas d'épithèques chrétiennes. Où faut-il en chercher la cause ? L'élégante cité aurait-elle opposé, comme nous le voyons pour quelques autres, une vive résistance à l'introduction de la foi nouvelle ? J'incline à le croire, car l'absence des marbres des fidèles me paraît devoir être là, ainsi qu'ailleurs, le résultat d'une cause historique. »

Les sarcophages chrétiens sculptés qu'on rencontre à Nîmes viennent, selon M. Le Blant, les uns d'Arles, les autres d'Aquitaine. Il estime « peu probable que Nîmes ait possédé, comme Arles, un de ces ateliers qui, après avoir produit pour les gentils, ait pu sculpter des tombes chrétiennes. Cette industrie, selon toute apparence, n'y était pas exercée aux siècles du Haut-Empire, car aucun sarcophage païen à ornements n'a encore été rencontré parmi les marbres si nombreux que l'on a exhumés dans cette ville. »

M. Le Blant publie encore une épithèque du vi^e siècle trouvée à Bellegarde et acquise par le musée Calvet :

HIC IN PACE
REQVIESCIT
BONE MEMORIAE
LEO QVI VIXIT
PLVS MENOS
ANNOS VIII ET
OBIET SVB DIE
KAL DECEM
BRIS INDIC
TIONE XMA

Suit un fragment d'une autre inscription chrétienne trouvé au même lieu et également acquis par le musée Calvet.

Dans *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, publiés par M. Le Blant en 1886, ce savant avait décrit et reproduit de magnifiques monuments existant dans le Gard. Je citerai un fragment de couvercle de sarcophage du château de la Bastide, près de Goudargues (iv^e siècle), le sarcophage de la Chartreuse de Valbonne, avec le monogramme du Christ, le sarcophage du jardin de M. Astier, à Bagnols, le

T. XXVII, 1^{er} Août 1899.

8

fragment de sarcophage du grand séminaire de Nîmes, provenant de Montpezat (vi^e ou vii^e siècle), les sarcophages trouvés à Nîmes et à Bellegarde.

M. Goudard, si connu pour la donation de sa collection de monnaies à la ville de Nîmes, et pour l'installation qu'il en a faite dans la Maison Carrée, concurremment avec celle de la collection de la ville, a publié, en 1893, dans sa *Monographie des monnaies frappées à Nîmes*, un denier de Charles le Gros (884-887) et un denier de saint Louis (1226-1270).

Enfin M. le chanoine Nicolas, curé-doyen de Saint-Gilles, a décrit, dans son *Histoire de Génolhac*, parue en 1897, l'église romane de Génolhac, avec une vue de l'église et du château, et a donné le dessin d'une porte et d'une fenêtre du moyen âge.

Cette publication est extraite des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (1895 et 1896).

Je termine ici cette rapide revue des travaux entrepris sur nos monuments du moyen âge, espérant qu'on y trouvera, à défaut de l'agrément littéraire, l'utilité de renseignements présentés avec le plus d'exactitude et le moins de prétention possible.

Il reste encore à explorer et à décrire, mais les lignes maîtresses à l'œuvre sont fixées et ne varieront pas. Pour les édifices religieux, une magnifique floraison de l'art roman, dépassant de beaucoup celle de l'art ogival ; pour les édifices civils, des ponts célèbres, des enceintes fortifiées, de vieux manoirs romans perchés sur des pics escarpés, quelques rares maisons romanes ; pour la numismatique, indigence ; pour l'épigraphie, textes peu abondants, mais dont quelques-uns sont curieux ou de premier ordre ; voilà en deux mots la physionomie de l'archéologie médiévale dans notre département.

Ed. BONDURAND.

NOUVELLES

CORNÉLIE

I

C'était décidé. Ils acceptaient l'invitation. Elle n'avait plus qu'à s'occuper de sa toilette.

Elle ? Qui cela ?

Mais vous savez bien. Elle ! Cette jeune fille si brillante, si fringante, si remuante, si amusante, si étourdissante, que l'annonce d'une fête transportait au septième ciel quinze jours à l'avance, et que le souvenir d'un bal maintenait au huitième quinze jours après.

Elle ! Vous savez bien, cette valseuse infatigable, plus légère qu'un syphe, avec sa taille de fée. Rappelez-vous.

Seulement : Ce n'était plus elle. Le jour de son mariage, elle avait, solennellement dit adieu aux pompes de ce monde. La guirlande de fleurs d'orange avait opéré cette transformation miraculeuse : Elle détestait maintenant les fêtes, ne pouvait esquisser un demi-tour de valse, supporter l'audition d'un morceau de danse, songer qu'avec répugnance aux figures d'un cotillon. Bref ! Le bandeau de la matrone avait complètement banni de sa tête la pim-

pante coiffure de bal. Elle n'était plus elle-même : Elle était devenue « Cornélie » !

Quand le diable devient vieux, dit-on, il se fait ermite. Oui, mais il a des raisons pour cela, le malin. Tandis qu'elle : Elle était jeune ! Le printemps de la vie tout au plus. Et puis, le diable qui se fait ermite, c'est à peu près comme le renard partant pour un pèlerinage. Il ne faut pas qu'une poule se hasarde trop près. Tandis qu'elle, depuis son mariage (et elle avait deux enfants), elle n'avait pas croqué la moindre poule.

Vous me direz, peut-être que l'occasion... Mais, vous êtes une mauvaise langue !

Donc, pendant deux ans, elle ne faillit pas une seule fois au programme qu'elle s'était tracé. La quenouille avait bien décidément dans sa main remplacé l'éventail, et, c'était de fort bonne foi qu'elle brûlait ainsi au brasier conjugal tout ce qu'elle avait adoré jadis. Seulement... Seulement ... Le combustible était encore bien vert !

II

« Théobald ! » (son mari s'appelait Théobald) dit-elle un soir en rentrant après une tournée de visites, et tout en se débarrassant de l'élégant manteau qui la couvrait de son tissu onctueux. « Je viens de rencontrer les X. chez les Y. » !

— « Ah » ! répond Théobald confortablement assis sur son fauteuil en continuant à présenter au feu la semelle de ses pantoufles.

— « Oui » ! poursuit Cornélie. « Ils sont arrivés au moment où je partais, mais, naturellement, je me suis rassise ... Ils donnent un bal dans huit jours » !

— « Ah » ! fait encore Théobald toujours impassible.

— « Dans huit jours » ! reprend Cornélie. « Les invitations sont déjà lancées, paraît-il... Nous allons en recevoir une toute à l'heure. »

— « Eh bien ! Ils en seront pour leurs frais », dit cette fois Théobald en se reculant un peu, car le contact du feu commence à devenir trop vif pour les semelles de ses pantoufles.

— « C'est ce que j'ai dit » ! s'écrie Cornélie. C'est ce que je me suis évertuée à dire. Mais à l'heure qu'il est, croyez-vous qu'ils n'ont pas encore consenti à entendre raison.

— « Ils y mettent le temps », observe flegmatiquement Théobald en repoussant avec les pincettes une bûche qui vient de rouler sur le devant du foyer.

— « Je sais bien, poursuit Cornélie en enlevant une à une les épingles de son chapeau, que je n'avais pas de raison très plausible à donner... C'est même assez délicat, car je tenais à ne pas les blesser, et, en somme, convenez-en, nous n'avons pas de motif sérieux pour refuser cette invitation.

Théobald garde le silence et achève de réédifier complètement l'édifice ébranlé des bûches.

— « Ce n'est pas que j'y tiennne à leur bal ! » reprend Cornélie en déposant son chapeau sur un coin du canapé. « Dieu merci !... Les bals, j'en suis bien revenue !... Pour une jeune fille, passe encore. Mais une jeune femme, conçoit-on ? »

Ici Théobald fait un mouvement de tête approbateur. Pas plus que sa femme, moins encore, certainement, il n'a l'air de concevoir les bals.

« Oui, poursuit Cornélie en s'échauffant, je vous demande un peu ce qu'une jeune femme va faire

dans un bal !... Y danser ! Je trouve cela souverainement déplacé , et si elle n'y danse pas, qu'y fait-elle, sinon y exhiber les diamants de sa corbeille. Un mannequin servirait au même résultat... Et puis, que d'embarras, de courses pour la préparation de sa toilette !... D'autant, qu'il faut relancer au moins vingt fois les fournisseurs pour obtenir qu'ils ne vous manquent pas de parole !... Et des essayages à n'en plus finir !... Avec ce joli temps voilà qui est agréable !... C'est de cette façon que l'on attrape des rhumes, des bronchites, etc !... Oh ! Oui ! Un bal est une corvée, positivement une corvée ! »

— « Ce ne m'a jamais paru autre chose, » prononce sentencieusement Théobald en se levant pour aller prendre sur la table son journal « *Le Courrier du Chasseur.* »

Cornélie approche une bergère du feu, et présente ses mains à la flamme, paraissant s'absorber dans la vue du miroitement de ses bagues. Cependant, elle reprend bientôt :

« Ils n'avaient pas l'air satisfait du tout, les X., quand je leur ai dit que nous ne pouvions pas accepter. Ils paraissaient même sérieusement vexés !... C'est singulier, comme cela contrarie les gens qui donnent des soirées, quand ils voient qu'on leur refuse !... Et il est certain, qu'en réfléchissant, que se donner beaucoup de mal pour voir le jour venu, ses salons vides et l'orchestre au complet, c'est ennuyeux. »

— « L'on n'a qu'à se tenir tranquille et à ne pas inviter les gens » répond, sans lever les yeux de dessus son journal, Théobald, dont le cœur paraît être incapable de toute pitié pour la malheureuse situation qu'on lui dépeint.

— « Ah ! Voilà qui s'appelle de la logique ! » s'écrie Cornélie en riant. « Mais je ne pouvais pas leur répondre cela ! J'ai essayé d'arranger la chose le mieux qu'il m'a été possible ! J'ai enveloppé mon refus dans le plus de sourires et de compliments que j'ai pu !... J'ai donné comme raison la mort de ce petit cousin du cinquante-sixième degré, vous savez, celui dont nous ne pouvions venir à bout de retrouver la parenté ! Parce qu'enfin, je tenais essentiellement à ménager les X !... Ils sont très influents !... Et quand l'on a deux fils, l'on a besoin de se ménager l'appui des gens influents ! »

Or, du moment où il s'agit de l'avenir de ses enfants, qu'est-ce qu'une mère ne ferait pas, je vous le demande ? Elle, en particulier, s'il le fallait, s'imposerait même la corvée d'un bal !

Théobald ne répond rien absorbé qu'il est par sa lecture, et dans la pièce à côté, le dernier petit qui vient de se réveiller pousse des appels désespérés. Cornélie se lève, et revient un instant après avec son enfant dans ses bras.

« Oh oui ! Mon petit chérubin, reprend-elle tout en le faisant sauter sur ses genoux, n'est-ce pas qu'il faudra bientôt s'occuper de notre avenir ! Nous venons à peine de naître, et nous allons pousser sans qu'on s'en aperçoive. Mais maman est là pour veiller sur nos intérêts !

Entre la bonne avec un paquet de lettres et de journaux.

« Tenez, Louise, prenez le petit, » dit Cornélie. Et une fois la porte refermée, elle s'approche de la table et commence à décacheter les lettres et à faire sauter les bandes des journaux.

Théobald est de plus en plus plongé dans sa lec-

ture. Il lit attentivement la description d'un nouveau fusil perfectionné qui lui paraît devoir offrir des avantages sérieux.

« Théobald ! S'écrie impétueusement Cornélie, tenez ! Voilà l'invitation des X. « Monsieur et Madame de X., prient Monsieur et Madame..... de leur faire l'honneur..... C'est pour mardi prochain !... Et avec un mot à la plume en bas : « N'admettent aucun refus ! » Vous entendez, Théobald ! « N'admettent aucun refus ! » Voilà qui complique la chose ! »

— « Cela se met toujours, » grommelle Théobald préoccupé par la façon dont le fusil nouveau rectifie la direction du tir.

— Mais pas du tout ! Pas comme cela ! » réplique vivement Cornélie ! Ici, c'est écrit à la main au bas de la carte !... Voyez plutôt.

Et elle passe la carte à son mari.

« Oui. Oui. En effet, ils sont très aimables, » dit celui-ci en rejetant la carte sur la table après y avoir jeté les yeux. « Il n'y a qu'à refuser. »

Et il se replonge de plus belle dans sa lecture.

Cette conclusion ne paraît pas être précisément du goût de Cornélie.

« C'est très délicat ! Excessivement délicat, » reprend-elle, en hochant la tête d'un air perplèxe. Nous voilà engagés dans la plus sottise aventure qui se puisse voir !... Vis-à-vis des X., je les connais, cela prendra tout de suite des proportions...

— « Tant pis pour eux s'ils sont si susceptibles, » dit sans se troubler Théobald qui a interrompu sa lecture pour jeter une bûche dans le feu.

--- « Oh oui ! Vous avez vite fait de dire cela vous autres hommes ! » S'écrie Cornélie. « Du reste, s'il ne s'agissait que de moi, ce me serait bien égal !

Mais, quand l'on a des enfants... Ma foi ! Nous n'avons pas besoin de répondre tout de suite. Rien ne nous presse... Pesons... Réfléchissons !... La nuit porte conseil !

III

La nuit leur porta conseil à tous deux en effet.

Le lendemain matin, Théobald s'éveilla, plus persuadé que jamais, de la facilité avec laquelle on pouvait refuser l'invitation, et Cornélie ouvrit les yeux plus convaincue encore que la veille, de l'absolue nécessité d'aller au bal, toujours dans l'intérêt des enfants.

Par suite de mille obstacles, la réponse se trouva de nouveau différée jusqu'au lendemain. Entre temps, on revit les X. par hasard. Les X. insistèrent ! les X. supplièrent ! Cornélie ne résista que faiblement, et force fût bien à Théobald, qui se trouvait là pour son malheur, de capituler à son tour, sous peine de passer aux yeux des X. pour un Barbe-Bleue qui condamnait sa femme à une absolue réclusion, et aux yeux de Cornélie pour un père dénaturé qui compromettait par son égoïsme l'avenir de ses enfants.

Et voilà comment, elle avait à s'occuper sans retard de tous les préparatifs indispensables pour sa toilette de bal.

Il faut lui rendre pleine et entière justice. Son dévouement maternel pour tant qu'il lui coûtait fut complet. Pas une plainte, pas un murmure. Elle faisait cela simplement, presque galement. Elle subissait les mille petits ennuis que nécessite toujours la préparation d'une toilette de bal avec une

bonne grâce ineffable. Le sourire aux lèvres, elle allait dix fois chez sa couturière pour veiller à ce que tout fût prêt en temps utile. Le sourire aux lèvres, elle allait retenir le coiffeur. Le sourire aux lèvres, elle s'en allait faire vingt autres courses semblables... Oh ! Les mères !...

Pour Théobald, il dissimula moins bien sa mauvaise humeur. Cependant, une fois la chose décidée à son corps défendant, comme il était au fond essentiellement philosophe, il se dit qu'après tout, une nuit de corvée est heureusement vite passée, et après s'être bien promis à l'avenir d'éloigner le plus possible sa femme du dangereux voisinage des X., il alla chez l'armurier acheter le fusil nouveau modèle que lui avait indiqué son journal, et partit pour l'essayer sur le gibier de sa propriété, en promettant de revenir le soir du bal.

IV

Et ce qui fut très beau : il tint sa promesse ?

Mon Dieu, il avait bien songé un instant à s'oublier dans les douceurs de sa villégiature, et à manquer le train, par suite d'un accident quelconque et tout à fait imprévu. (Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre) !

Mais il pensa, après réflexion, que le moyen était bien usé. Il est déjà arrivé à tant de maris de manquer le train en semblable occasion !

Et alors, les justes inquiétudes d'une tendresse mise ainsi en éveil se traduisent le lendemain, chez leurs femmes, et cela d'une façon presque inmanquable ; par un accès de bruyante irritation. Or, caractère paisible, Théobald aimait assez que son

baromètre conjugal demeura au beau fixe. D'ailleurs, il avait promis, et il était homme de parole.

C'est pourquoi, après un soupir de regret donné à son gibier, et une nouvelle malédiction adressée aux X., il arriva à la station un quart d'heure avant le départ du train.

Dans la maison, tout était sans dessus dessous !

A 6 heures du soir, la robe de bal n'était pas encore arrivée ! Le coiffeur, qui s'était annoncé pour 4 heures, n'avait pas paru !

Il avait fallu dépêcher des domestiques, qui, pour relancer la couturière, qui, pour rattraper le coiffeur !

Au milieu de tout cela, il fallut cependant s'occuper de coucher les petits, puis l'on se mit à table : l'on dina quatre à quatre. L'on n'était pas encore sorti de la salle à manger, qu'un coup de sonnette retentit.

« C'est la couturière ! — Non, c'est le coiffeur » ! Cornélie se précipite, et Théobald, demeuré en tête à tête avec son repas incomplet, soupire après le calme de la vie champêtre et jure, comme maître corbeau, qu'on ne l'y prendra plus.

Si les préparatifs ont été laborieux, le résultat, en revanche, est tel qu'on le pouvait désirer.

Drapée dans un élégant fouillis de soie et de dentelles, Cornélie admire complaisamment, dans son armoire à glace, l'effet que produit sa personne.

Le brocart fait décidément de bien jolies toilettes de bal, et il n'est rien de tel que les angleterres comme garniture. Et les diamants ! C'est inouï comme les diamants vous complètent une parure. Ils sont partout à leur place : en aigrettes dans les cheveux. En collier autour du cou. En bracelets. Ah ! décidément, les fleurs ont tout à fait tort.

Théobald, lui, est naturellement plus blasé sur le compte de son habit noir qu'il vient d'endosser mélancoliquement. Il se contente de jeter un coup d'œil du côté de la glace pour s'assurer que sa cravate blanche n'est pas de travers, après quoi, il brosse son claque d'un air résigné.

Dix heures : Cornélie met ses gants.

Dix heures et demie : « Et la voiture qui ne vient pas !... Qu'est-ce qui est arrivé ?... Le cocher s'est trompé d'adresse ! Ils sont parfois si stupides, ces cochers !... C'est fini !... Il ne viendra pas » !

Onze heures moins un quart : Roulement de voiture ! « Elle continue .. Non, elle s'arrête » !...

«... C'est bien cela » !

Ils vont dans la chambre des enfants les embrasser avant de partir. Les deux petits dorment à poings fermés. « Oui, mes chéris, dit Cornélie en prenant sa sortie de bal des mains de la bonne, oui, c'est pour vous, que nous allons là-bas avec ce vilain temps » !

V

Il y avait foule dans les salons des X, quand Cornélie et Théobald y entrèrent. Foule ! non, le terme est impropre, il y avait cohue.

Après avoir serré la main des maîtres de maison, Cornélie, non sans quelques minutes de recherche, parvint à découvrir un fauteuil dans un petit coin, justement ce qu'il lui fallait pour n'être pas en vue, parce que, danser, maintenant, c'était fini ! Oh ! Bien fini ! Affirmait-elle à une vieille dame de ses connaissances qui voulait la faire placer en avant.

Quant à Théobald, ne trouvant pas la moindre chaise, il se résigna à rester debout dans une encoignure de porte.

« Comment, vous ne dansez pas ! Qu'est-ce que cela signifie » ! s'écriait quelques instants après Madame de X. en s'adressant à Cornélie, qu'elle cherchait justement pour lui présenter un de ses jeunes cousins.

— « Mais... » voulut essayer de dire Cornélie ».

— « Pas de mais ! Ce serait du joli !... A votre âge ! »

La situation se compliquait évidemment.

Elle redevenait aussi délicate qu'il y avait quelques jours. Le moyen de refuser de danser avec le cousin de Madame de X, présenté par elle, quand on était venu à son bal justement pour ne pas la mécontenter.

Cornélie accepte donc... dans l'intérêt des enfants !

Et le moyen ensuite, une fois qu'elle avait dansé avec le cousin des X, de refuser les autres invitations. Vient on au bal pour faire des impolitesse ?

Cornélie dansa donc : un peu, beaucoup, énormément ! Le diable était sorti du bénitier, et, à mesure qu'elle dansait, tous les airs que jouait l'orchestre lui produisaient l'effet de vieilles connaissances ! Elle se retrouvait en famille !

Où était le superbe dédain de ces dernières années ! Où était la matrone, l'imposante matrone ? Qu'était devenue Cornélie !

Elle était redevenue elle-même aux accents de cette musique endiablée, et elle valsait, elle valsait toujours, elle valsait sans effort, elle tournait, retournait en mesure, souple et légère, le visage épanoui, radieuse comme un poisson dans l'eau ! Elle acceptait toutes les invitations, dans l'intérêt de personne, cette fois, mais pour son plaisir particulier ! Et elle promettait le cotillon !

Et Théobald ? — Oh ! Il ne promettait pas le cotillon, lui, bien certainement !

Chassé par un flot de danseurs de son encoignure de porte, il avait dû se réfugier près d'un angle de cheminée, et là, il songeait, avec une persistance digne d'un meilleur sort, au moyen de rejoindre sa femme pour pouvoir gagner le large et rattraper sa voiture, ayant donné ordre au cocher de stationner devant la maison, entre une heure et demie et deux heures du matin.

Le cocher dut être exact au rendez-vous, il faut le supposer, car Théobald n'ayant pu exécuter la première partie du plan qu'il avait habilement combiné (Cornélie était introuvable), Théobald dut renoncer à mettre à exécution la seconde partie.

Dans son morne désespoir, il prit une grande résolution : Se frayant tant bien que mal un passage entre les sièges, il navigua ensuite entre les groupes de danseurs, et parvint ainsi à traverser le salon pour atteindre une embrasure de fenêtre, laquelle, avec ses longs rideaux de damas retombant jusqu'au sol, offrait un asile abrité contre la tourmente.

Il parvint sans être vu (la nécessité rend ingénieux), à glisser dans cet abri un confortable sofa, après quoi, laissant retomber les rideaux, il déposa son claque à ses côtés, et, s'étendant sur le sofa, ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste.

VI

L'aurore introduisant à travers les persiennes son doigt de rose juste dans l'œil de Théobald le tira de son doux repos. Il se dressa sur son séant, et se frotta les yeux, assez étonné de se réveiller ailleurs que dans son lit.

Les sons mourants de l'orchestre, qui s'éteignaient sur les dernières notes du cotillon, le rappelèrent soudain à la réalité. Il se redressa tout à fait, saisit son claque, entr'ouvrit doucement les rideaux, et rejoignit sa femme, en ce moment occupée à complimenter les maîtres de maison.

« Quelle fête charmante vous nous avez donnée ! » Disait Cornélie du plus profond de son âme en pressant avec chaleur la main de Mme de X.

« Fête charmante, en effet. » Se crut obligé de répéter Théobald comme un écho, mais sans conviction.

Et, saluant les X, il entraîna sa femme du côté de la porte. .

« Enfin ! » dit-il quelques minutes plus tard avec un soupir de satisfaction, en refermant la porte de la voiture.

— « Ah ! Mon pauvre ami ! A qui le dis-tu ! » s'écria Cornélie en se serrant voluptueusement dans sa sortie de bal. « Je suis éreintée !... Mais que veux-tu ! Il faut bien s'occuper de l'avenir de ses enfants ! »

MARIE DE PARSEVAL.

LA MORT D'UN SAGE

Loin des cités, des cris, des combats et des armes,
Il demeurerait fidèle à son pays natal.
Un doux rêve hantait son âme de cristal
Qu'embellissait le Bien aux ineffables charmes.

Il aimait sa montagne et les sommets neigeux
Et les ruisseaux fuyant dans une gorge sombre
Et les grands bois épais où la lumière et l'ombre
Au sein des frondaisons entremêlent leurs jeux.

Il aimait les matins luisants de pierreries,
La brume transparente et son rideau mouvant,
Décor de fine gaze où le souffle du vent
Balance dans l'azur de blanches draperies.

Il aimait les beaux soirs, les paisibles troupeaux
Revenant à pas lents des collines pourprées,
Et le royal soleil dans des vagues dorées
Eteignant la splendeur de ses divins flambeaux.

Il aimait le son pur, dans la tourelle antique,
De la cloche qui tinte au fond des claires nuits,
Mystérieuse voix qui calme les ennuis
Et chante dans les airs, consolante et mystique.

Contemplateur du ciel immense et des forêts,
Frère auguste des monts aux immuables cîmes,
Il aimait la Nature et ses hymnes sublimes
Ressuscitaient en lui de longs échos secrets.

Il vieillit et le poids des ans courba sa tête.
Sentant venir la mort pâle, silencieux,
Il gravit le sommet le plus proche des cieux
Et d'un pied sûr encor monta jusques au faite.

Embrassant l'horizon de son œil ébloui,
Au loin il vit les pics altiers et vénérables,
Les bois de chênes verts, de sapins et d'érables
Et les glaciers d'argent s'étagier devant lui.

Grave, il se recueillit. Une clarté croissante
Surnaturellement pénétra dans son cœur.
Il ferma la paupière et des Esprits le chœur
L'entoura, vision sainte et resplendissante.

Des êtres radieux et suprêmement beaux
Penchèrent sur son front leur visage céleste,
Et leurs doigts éthérés d'un harmonieux geste
Guidèrent ses regards au delà des tombeaux.

Son oreille entendit de suaves musiques,
Des cantiques sacrés qui vibraient à travers
L'infini de l'espace et berçaient l'univers
Dans l'ondulation de leurs accords magiques :

— Louange à l'Incréé, séraphique hosanna !... —
Alors, loin de l'astral foyer qui nous éclaire,
Par les brillants degrés de l'échelle stellaire,
Une force inconnue au zénith l'entraîna.

Et soudain il la vit, l'innommable Lumière,
Sereine, pacifique en ses rayonnements,
Des nébuleuses d'or et de leurs éléments,
Aux siècles révolus, source unique et première.

De la flamme une voix sortit et l'appela :
« Viens, mon fils, hors du mal, hors du temps, hors du monde,
Renaître en ma substance éternelle et féconde !.. »
Et vers cette clarté son âme s'envola.

RAYMOND FÉVRIER

T. XXVII, 1^{er} Août 1899.

9

TYPES MÉRIDIONAUX

« L'ONCLE SYLVESTRE »

« Vois tu, mon ami, maintenant, si le bon Dieu voulait m'en croire, le monde demeurerait à jamais ce qu'il est... Plus aucune naissance, plus aucune mort... Nos deux braves vieilles cloches ne sonneraient plus que pour des mariages. Car le mariage, à la rigueur, serait encore admis... à la condition d'aucune *conséquence*... et il n'y en aurait aucune, puisque nous sommes convenus que l'auteur de la vie ne donnerait pas plus de vie qu'il ne permettrait de mort... Ah ! que ce serait charmant de vivre ainsi éternellement sur cette bonne terre, laquelle, entre nous, me paraît par trop lugubrement dénommée la vallée des larmes !... ...Nous serions là, ne vieillissant plus que par le nombre des années, mais sans addition d'infirmités nouvelles ; nous nous arrangerions de notre mieux notre petit ciel terrestre... Et toute la misère serait, dans les premiers temps du mois, pour Messieurs les croquemorts et autres *pompiers* funèbres, qui, après tout, chercheraient une autre position sociale... Petit ami, que penses-tu de mon projet ? — Sauf votre respect, l'oncle Sylvestre, et dans l'impossibilité d'en référer à Dieu, seul vraiment compétent en la matière, ce beau pro-

jet me paraît simplement le rêve d'un parfait égoïste ; car c'est surtout vous que vous voudriez éterniser ici-bas. — Pardon si je me trompe... — Ta, ta, ta, petit nigaud de rhétoricien, tu m'en donneras des nouvelles à soixante ans. »

Et comment le digne homme eût-il pu ne point tomber en gentil péché d'égoïsme ? Les campagnes sous « l'autre » l'avaient laissé fort vert, en dépit de quelques rhumatismes, et toutes ces héroïques fatigues n'avaient fait que fleurir d'un large ruban sa très longue redingote de fin drap. Sa pension, les produits de deux petites métairies, une jolie maison aux contrevents verts ouvrant sur un délicieux jardin et au loin sur la molle et riante perspective des montagnes, une excellente femme et un admirable cordon bleu à ses petits soins, l'irréparable amitié de son affreux mais très fidèle roquet Robinson, plus la considération ; il faudrait dire l'affection de toute la petite cité plutôt militaire : n'y avait-il pas amplement de quoi persuader à eux homme de modeste convergence intellectuelle que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que tous les désirs devaient se borner au *statu quo* ?...

Mais le voici qui s'amène, en style soldatesque. Neuf heures à peu près ; une matinée flamboyante de juillet ; mais la rue est étroite, longue, abritée par la saillie exagérée des poutrelles, des toitures, à la mode traditionnelle du pays, et c'est à peine si le soleil commence à découper une mince tranche lumineuse dans l'ombre du passage silencieux. « L'oncle Sylvestre » — hommes, femmes, garçons et filles, tous l'appellent familièrement ainsi — arrive lentement, très correct dans sa tenue d'une militaire propreté, sa canne sous le bras, dépliant mé-

thodiquement le journal tout frais venu de Paris. Son ami t'attend, le vieux tailleur d'habits Nicolas Pentenny. Le grave et maigre habilleur public, dans la posture consacrée, travaille sur son établi, en la fraîcheur obscure, assisté d'une très mûre demoiselle, jadis piquante grisette à la taille idéale, maintenant experte à coiffer sainte Catherine selon les règles de l'art. « Bonjour, Nicolas ; bonjour Marie. — Bonjour, l'oncle. » Et puis silence.

L'oncle s'appuie sur la légère saillie des planches luisantes et lit avidement son journal, interrompant son silence quand un fait saillant demande à être communiqué au tailleur qui dresse l'oreille. Cela dure une heure environ ; après quoi l'on échange quelques réflexions et l'oncle Sylvestre, précédé de l'impatient mais au fond philosophique Robinson, va respirer, en guise d'apéritif, l'air balsanique de la promenade ombreuse. A jeun depuis la veille, le fallacieux concours de l'absinthe ne lui est nullement nécessaire pour allumer l'appétit...

Et après son délicat déjeuner, après sa petite sieste méthodique, n'allez point vous figurer que la journée paraîtra longue au vieux grognard peu ami des livres, peu porté aux hautes spéculations, médiocrement épris des discussions graves d'où ne jaillirait pour lui aucune lumière... Il passe de douces heures à écouter la brise qui chante à mi-voix dans le feuillage des micocouliers séculaires ; il capture au passage un travailleur pressé, au teint cuit et recuit par le soleil et les frimas, à la jambe nerveuse finissant dans de légères espadrilles ; lequel vainement cherche à esquiver la griffe amicale de l'oncle... Mais pas moyen, ce que l'oncle tient est bien tenu, et le travailleur doit répondre aux

multiples questions de cette vénérable mais impitoyable incarnation de la curiosité.

Et ainsi s'en vont les jours, se suivant et se ressemblant, pour cet homme superlativement systématique. Seule, la journée du 15 août, la fête de l'Empereur, — il fallait entendre sa solennité de prononciation quand arrivait ce mot fatidique ! — fête des fêtes, car le bon Dieu était petit garçon à côté de « l'autre ». L'oncle brillait au cortège des autorités, des officieux actifs ou en retraite ; au *Te Deum*, magistralement accompagné par l'orgue, il versait des larmes silencieuses... Et puis, à la chute du jour, quand le canon tonnait sur les bastions du pittoresque fortin dominant la ville, grave, recueilli, ému jusqu'à l'intime du cœur, le vieux soldat perdait la parole et se contenait de serrer mystérieusement la main de ceux qui le saluaient à l'heure de la retraite...

La retraite, la grande et suprême retraite, enfin, sonna pour lui. Un trop rude hiver eut raison de cette vieille mais inexpugnable charpente qui n'avait pas ignoré les frimas de Russie. Jamais je n'ai oublié ces funérailles militaires ! Il les méritait bien, car, tout forcené pour vivre qu'était cet innocent et inoffensif épicurien, il était mort crânement, joyeusement presque. A la vue du curé : « Ma foi, dit-il avec un sourire, je comptais presque que la mort m'oublierait ! Ah ! elle a trop bonne mémoire pour commettre pareille gaffe !... Mais les vieux de la vieille ignorent la peur ; et l'homme qui a bien servi l'Empereur et la patrie ne craint pas de paraître devant Dieu. A notre affaire, M. le Curé ! »

La mort se montra clément. Et maintenant, devant la porte de la jolie maison blanche et verte, le

cercueil, assombri par le velours, mais brillant de l'éclat des épaulettes, du sabre, de l'étoile des braves, recevait la bénédiction du prêtre ému. Montant vers la haute église, je me retournais pour contempler les montagnes frileusement drapées du blanc manteau... Sous la voûte romane, durant l'empoignante messe des morts, les commandements militaires, brefs et saccadés, retentissaient dans ma jeune âme... Il me semblait que le vieil oncle entendait cela en son cercueil, et redemandait ses épaulettes, son sabre et sa compagnie de rudes soldats...

Au cimetière, derrière la massive église, au pied du clocher de granit, tandis que les deux grandes cloches chantaient l'adieu suprême d'ici-bas, la voix d'un soldat salua le camarade entré dans le long repos ; la poudre parla, peut-être plus éloquemment encore... Et la neige, après un pâle et tardif rayon de soleil, se remit à tomber lentement, silencieusement, comme religieusement, sur la terre fraîchement remuée...

Dernièrement, je revoyais la jolie maison blanche et verte, les arbres presque antiques du jardin, l'établi, mis à la mode, des successeurs du vieux tailleur ami... Et le souvenir de *l'oncle Sylvestre*, subitement, a revécu dans la vie quelque peu somnolente de mon souvenir trop lointain...

ALPHONSE HENRY.

L'AIMABLE HOSPITALITÉ

Le Gaulois, on le sait, était hospitalier
Celui qui, d'aventure, allait heurter sa porte
Fut-il un inconnu, c'était un familier ;
Au jour, quand il partait, il lui faisait escorte.

Il suivait en cela toute l'antiquité
Le juif et le gentil, le prodigue et l'avare :
Car sainte était la loi de l'hospitalité ;
Aujourd'hui le chrétien reçoit chez lui Lazare.

Je connais un bon cœur, qui, comme le gaulois
Tient sa porte toujours tout grandement ouverte,
Et, quand je la franchis pour la première fois,
Ce fut pour moi, bien sûr, toute une découverte.

Pour ce gallo-chrétien un homme est un ami,
L'ami c'est un parent, et le parent un frère ;
Au besoin, il verrait un frère en l'ennemi,
Si l'ennemi pouvait être juste et sincère.

Aussi lorsqu'il reçoit, reçoit-il de tout cœur,
Prodiguant à chacun les égards qu'il mérite,
Laissant voir à l'ami sa joie et son bonheur,
Et le prix qu'il attache à sa bonne visite.

De la cave au grenier, chez lui, tout est ouvert,
Et, s'il ne peut toujours se faire qu'il régale,
Il veut du moins que l'hôte ait toujours son couvert,
Tout près du sien, à la table familiale.

Il veut qu'il soit à l'aise et qu'il se trouve heureux
Comme dans sa maison ; et dans toute occurrence,
Tant qu'il est sous son toit, tous se montrent joyeux
Du plaisir, de l'honneur que leur fait sa présence.

A l'heure du départ, il le met au chemin,
Et longtemps sur la route il lui fait la conduite,
Le plus souvent avec la femme, le gamin ;
Le chien, la queue en l'air, est aussi de la suite.

Emerveillé devant cette hospitalité
Que je vis et si simple et si large et si pure,
Je n'estimai que plus cette fraternité
Que nous enseigne à tous l'Auteur de la nature.

H. BRUN.

TESTAMENT

DE NOBLE ANTOINE DE SAINT-BONNET

Escuyer, seigneur de Toiras, (2 mai 1561)

Nous avons trouvé cette pièce dans les papiers de la famille Blouquier d'Algue (Lasalle-Gard), héritière des de Claret, des d'Arlus de Peyre, des de Manoël-Toiras. Nous la croyons inédite, d'une certaine valeur, jetant un nouveau jour sur les débuts de la Réforme dans nos Cévennes se rapportant à une famille dont notre département se réclame avec raison.

2 Mai 1561 ! Dans le diocèse de Nîmes, le protestantisme avait acquis, dès 1541, une existence officiellement constatée.

En 1551, des prédicants importent chez nous la formule calviniste et Nîmes « est le premier enfant des entrailles de Calvin (1). »

A la fin de 1553, les seigneurs de Saint-Bonnet-Toiras, et la grande majorité des habitants de la Sallendrenque (2), sont de la « religion. » La famille de Toiras descendait des barons de Caylar, au diocèse de Lodève, qui suivirent le comte de Saint-Gilles en Terre-Sainte, en 1096. En 1377, Guillaume VI^m du nom, épousa Catherine, dame de Montferrier et de Resteinclères, et, en secondes noces, Louise de Saint-Bonnet, fille de Pierre de Saint-Bonnet, seigneur de Toiras, Saint-Jean-de-Gardonnenque, La Forêt et autres

(1) Nisard. Souvenirs de voyage.

(2) Aujourd'hui cantons de Lasalle et de Saint-Jean-du-Gard.

lieux. Elle légua ces terres à sa descendance à charge de prendre son nom et ses armes (1).

L'auteur de ce testament, Antoine de Saint-Bonnet épousa, le 21 avril 1526, Gabrielle de Rochemore dont il eut :

- 1^o Louis sr de Saint-Jean-du-Gard ;
- 2^o Aymar, sr de Toiras.

Aymar de Saint-Bonnet, protestant comme son père Antoine, épousa Françoise de Claret de Saint-Félix de Pallières, *catholique*, et en eut six garçons et trois filles. Les deux plus illustres de ces six garçons furent :

- 1^o Claude, abbé de Saint-Gilles, évêque de Nîmes ;
- 2^o Jean de Toiras, maréchal de France, gouverneur de l'Auvergne, ambassadeur du Roy, tué à *Fontanette*.

Quant à Louis, seigneur de Saint-Jean de Gardonnenque, marié le 20 septembre 1556 à Marthe de Sandres, il en eut Jacques et François. En décembre 1553, il fut obligé de « comparoir en personne (devant le Présidial) pour répondre sur la dissimulation de n'avoir conjuré les désordres qui ont esté faitcs, tant par les prescheurs que maistres d'escolles qui ont esté admis aux escolles dudit (Saint-Jean) et respondre aussi de l'évasion de Guillaume Bouvillac, maistre d'escolle, qui, comme prisonnier, lui avait esté baillé en garde (2). »

Le 22 octobre 1560, le comte de Villars, à la tête des troupes royales, marche sur Saint-Jean « estant dit Bèzes, la retraite ordinaire des affligés, comme situé en païs fort de soy-mesme, joint que le seigneur du lieu estoit des plus affectionnés à la religion. »

*
*
*

Sachent tous présents et advenir que l'an de l'Incarnation de N. S. J.-C., 1561, et le second jour du mois de may, régnant très chrestien prince Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, en présence de moy notaire royal soubsigné et des thémoin's soubs nommés, établi en personne,

(1) Le maréchal de Toiras, par le comte de Balincourt.

(2) Dr Puech, *Les Débuts de la Réforme*, à Nîmes.

Anthoine de Saint-Bonnet escuyer, sieur de Toiras, diocèse de Nîmes, lequel sain de son entendement et de bonne mémoire, grâces à Dieu, bien qu'il soit détenu de maladie corporelle, ayant en considération combien grande est notre fragilité et que non seulement nostre vie est mortelle en ce monde mais que nous ny avons nul certain terme, et partant convient toujours estre prest den partir quand il playra à Dieu de nous appeler, sachant aussi qu'il est bon de disposer des biens que le Seigneur lui a donnés pour obvier à toutes noises que occasion d'yceux pourrait être suscités après son décès entre ses enfants et successeurs, par ainsi ledit de Saint-Bonnet, seigneur de Toiras, après avoir invoqué le nom de Dieu et l'assistance et conduite de son Saint-Esprit, a fait et ordonné son testament noncupatif contenant sa dernière bonne volonté noncupative comme s'ensuit.

Premierement a déclaré qu'il veut vivre et mourir en l'union de la foy telle que nous l'avons de la sainte parole de Dieu et qu'il veut persévérer jusques à la fin en l'espérance de salut qui nous est acquis par N. S. J.-C. notre seul advocat et médiateur au nom duquel il a recommandé son âme à nostre bon Dieu et Père luy suppliant de toute humilité, quand il la voudra retirer du corps luy playse la recevoir en sa miséricorde et la conserver en compagnie des siens jusques au jour de la résurrection bienheureuse, sous l'espérance de laquelle il veut et ordonne, après que l'âme séparée du corps, iceluy soit honestement enseveli suivant la coustume des vrays fidèles enfants de Dieu réformés suivant la doctrine et Saint Evangile de Nostre Seigneur Jésus-Christ.

Et de ses biens ledit testateur a légué par charité et aumône pour le mariage de dix pauvres filles la somme de cent livres tournois. C'est à chacune d'elles dix livres payables par son héritière desoubs nommée à celles que par elle sera adjugé et nommé incontinent après le décès du testateur.

Aussi a légué à Isabeau Relhane, dix livres — à Isabeau Barlaguette, garde de sa belle-fille, femme au seigneur de Saint-Jean son fils, dix livres payables quand se marieront.

A Marguerite Cortesse qui a nourri Jacques de Saint-Bonnet, fils audit seigneur de Saint-Jean, cinq livres.

A Claude Turque qui a nourri François, autre fils dudit seigneur de Saint-Jean, cinq livres.

A François Cavallière, autres cinq livres, payables à chacune d'elles après le décès du testateur.

Pareillement a légué ledit testateur par droit d'institution, légitime part et héréditaire portion au noble Louis de Saint-Bonnet, seigneur de Saint-Jean de Gardonnenque son fils, la somme de 25 livres, payables incontinent après son décès et, outre ce, luy a confirmé la donation par le testateur à luy faite par le contract de son mariage reçu par main publique et, moyennant ce, veut que son dit fils soit content et qu'il ne puisse rien demander autre chose sur ses biens le faisant son héritier particulier.

Aussi a légué à demoiselle Jaune de Saint-Bonnet, sa fille, femme au Seigneur de Pampelone, outre le douaire à elle constitué, la somme de 25 livres payables après son décès et moyennant iceluy, lequel veut que soit contente et ne puisse demander autre chose sur ses biens, la faisant son héritière particulière.

Pareillement a légué ledit testateur, par semblable droit que dessus à demoiselle Anthonie de saint Bonnet, sa fille la somme de 1200 livres, à ce compris les habillements et accoutrements nuptiaux à elle nécessaires, payables, le jour de son mariage, la somme de 800 livres et les autres 400 livres restant comme sera admis par son héritière dessous nommée et autres parents et amis du testateur, pourvu que ladite damoiselle Anthonie, quand viendra à se marier le communique à son héritière et parents dudit testateur, et outre, quand ladite damoiselle Anthonie viendra à se marier sans le communiquer iceux de ses héritiers et parents, ledit cas advenant ledit testateur lui a légué seulement la somme de 600 livres, et moyennant ce, veut sa dite fille soit contente et ne puisse demander autre chose sur ses biens, la faisant son héritière particulière.

Aussi ledit testateur, par mesmes droits que dessus a légué à noble Aymar de Saint-Bonnet, son fils, la somme de deux mille écus d'or au soleil, chacun valant cinquante sols et payables en une paye le jour que se mariera sauf

que si ledit Aymar peut accomoder son héritière dessous nommée au payement d'icelle somme veut le testateur que ledit Aymar soit tenu mettre icelle somme de deux mille escus à payes annuelles de deux ou trois années et où le dit Aymar ne le pourrait faire et accomoder sa dite héritière et qu'elle ou autre succédant en son lieu refuserait lui payer entièrement la dite somme de deux mille écus soldés en une paye, après le refus fait, dès a présent comme dès lors et jusques que ledit Aymar soit satisfait entièrement d'icelle somme ledit testateur lui a légué tous les fruits de son mas de Reisteinclères, assis en la diocèse de Montpellier, avec toutes ses appartenances, meubles, immeubles, ustensiles et bestiaux garny comme est de présent sans que les dits fruits lui soient aucunement précomptés sur ladite somme de deux mille escus sols dessus légués, et moyennant ledit léguat veut ledit testateur que ledit Aymar soit content et qu'il ne puisse demander autre chose sur ses biens, le faisant son héritier particulier.

Item a légué ledit testateur par droit d'institution, légitime part et héréditaire portion aux demoiselles Françoise, Gabrielle, Marguerite et Claude de Saint-Bonnet, ses filles, à chacune d'elles la somme de 1200 livres, à ce compris les habillements et accoutrements nuptiaux à elles nécessaires au dire de son héritière et les parents et amis du testateur, payables à chacune d'elles, le jour que se marieront la somme de 800 livres et les 400 livres restant, comme sera admis par l'héritière et moyennant iceluy léguat veut que ses dites filles soient contentes et ne puissent demander autre chose sur ses biens, les faisant ses héritières ses héritiers particuliers.

Aussi par semblable droict que dessus ledit testateur a légué à demoiselle de Nogaret, sa mère où et quand à elle plaira et voudra habiter et résider en la maison et château de Toiras, sa vie, aliments et vestements nécessaires sur tous et chacun ses biens tant qu'elle vivra et que soit nourrie, entretenue, honorée et prisée comme si le testateur était en vie et faisait à la personne propre du testateur et comme un fils est tenu faire à sa mère et Dieu le commande, et outre ce, luy a légué pour en disposer à toutes ses volontés la somme de 25 livres, payables par le décès du

testateur et moyennant ledit léguat veut que sa dite mère soit contente et ne puisse demander autre chose sur ses biens, la faisant son héritière particulière.

Par même droict que dessus ledit testateur a légué à chacune personne de son affinité parentelle, prétendant avoir droict sur ses biens, la somme de 20 sols, moyennant laquelle veut que soient contents et ne puissent demander autre chose sur ses biens, ni à son héritière soubs nommée les faisant ses héritiers particuliers.

Et en tous et chacun ses autres biens, droicts et autres, présents et advenir ledit testateur a fait instituer et de sa bouche nomme son héritière universelle sçavoir est damoiselle Serrière Gabrielle de Rochemore, sa femme, sans détraction d'aucune carte tabellionique que expressement lui prohibe, la chargeant et priant de rendre et restituer lesdites terres et biens quand bon luy semblera à noble Louis de Saint-Bonnet, seigneur de Saint-Jean, son fils, ou bien à un des masles dudit seigneur, à celui que ledit seigneur de Saint-Jean et ladite dame de Rochemore sera adjudgé, et où ledit seigneur de Saint-Jean ne serait en vie au temps de ladite restitution, que ladite hérédité soit rendue à celui que bon semblera à madame de Rochemore, pourvu que soit enfant masle dudit seigneur de Saint-Jean, en cas qu'il n'eût point fait d'héritier et où n'y avait point de masle, que rende ladite hérédité au noble Aymar, son fils. S'il est vivant, et s'il ne serait en vie, à l'un de ses enfants masles, préférant et appelés premièrement les masles premiers puis aux jeunes, et au défaut des masles aux filles dudit seigneur de Saint-Jean et Aymar de Saint-Bonnet frères, par portions égales, et au défaut que l'un d'iceux n'aurait point de filles, que lesdits biens soient rendus entièrement à celui qui aura des filles, et au cas que ledit seigneur de Saint-Jean, après avoir reçu l'héritage, viendrait à mourir sans enfants masles, a substitué ledit noble Aymar, son fils, s'il est vivant et où ne serait en vie, a substitué l'un de ses masles premiers-nés, substituant de l'un à l'autre, préférant les premiers-nés masles aux autres jeunes et où n'y aurait point de masles a substitué les filles dudit seigneur de Saint-Jean et dudit Aymar de Saint-Bonnet, par portions égales, et au défaut desdits

enfants a substitué le premier masle de l'une de ses filles, d'icelle qui sera plus âgée, préférant ladite substitution aux masles desdites filles plus âgées de l'une à l'autre, et au cas que ces susdites filles n'auraient point de masles, veut ledit testateur que ladite substitution aye lieu et substitue une de ses filles la plus âgée lors vivante, et ladite substitution ayant lieu, au cas que sa dite fille après viendrait à mourir sans enfants, substitue l'autre fille plus âgée, ladite substitution ayant lieu et venant de l'un à l'autre, au cas qu'elles viendraient à mourir sans enfants.

A commandé ledit testateur à ses enfants de bien et dûment entretenir leur dite mère, s'aymer entre eux ensemble comme vrais frères et sœurs, et audit seigneur de Saint-Jean, aider à sa dite mère et soubstenir à porter les charges héréditaires.

Aussi, le testateur a dit et déclaré avoir emprunté de M. de Montcalm, de Nimes, certaine somme d'argent, laquelle il aurait employé faire les fournitures nécessaires à la moline et martinet de fer à luy appartenant, et avoir presté dudit argent à certains particuliers aucunes sommes, a voulu et veut le dit testateur que les dites sommes par luy prestées à certains débiteurs soient levées et reconaues, et les provisions et fer de la dite moline seront vendus et aliénés pour acquittement et payement de la somme par luy due audit Montcalm.

Comme il a dit que le seigneur de Banières et autres, ses adhérents, ont obtenu arrest en la Cour du Parlement de Tholose contre luy à faute de présentation, ce qu'il n'avait pu, ayant été occupé et détenu en maladie. Comme serait de présent, et étant venu à sa notice des faits desquels on l'aurait indûment chargé, sçavoir, d'estre coupable d'avoir fait tuer et donner quelques coups d'arquebusade au dit de Banières, bien que pour lors il n'en sçeut rien.

Iceluy testateur a dit et déclaré qu'il en appelle en l'assistance de moy, notaire et thémoins desoubs escripts, Dieu en thémoing, qu'il serait innocent dudit fait et où il en serait coupable et en rien chargé, ne veut que Dieu, à la fin de ses jours, pardonne à son âme dudit fait, ainsi ne savoir rien et en serait innocent ainsi que des autres faits contre luy mis en avant.

C'est son dernier testament noncupatif et sa dernière volonté noncupative, lequel a voulu et veut ledit testateur valoir à présent et à l'advenir par voye de testament et s'il ne vallait pas par testament qu'il vaille par voye de codicille ou donation à cause de mort et autre et meilleure volonté, dispose et ordonne de ses biens, cassant et révoquant par la teneur du présent, tous autres testaments et autres dernières dispositions par le testateur-ci, précédemment faites, le présent demeurant en sa vertu et efficace lequel a approuvé, requérant les thémoins présents et sousnommés qu'il a connus bien qu'il fut détenu de maladie, en être records des choses susdites et à moy notaire despécher instrument à tous ceux qu'il appartiendra.

Fait au lieu et château de Toiras en présence de Claude et Antoine Durant, du mas Delpuech, Gerin-Thérond, Larguier, de Saint-Martin-de-Boubaux, Antoine Reboul, habitant de Toiras, Blaise de Volpilières, praticien, de Toiras, François Cavallier, cardeur, de Sauve, Pierre Flavard, apothicaire, d'Anduze, et de moy, Étienne Cantaloube, notaire royal d'Anduze, soussignés.

Pour Copie conforme : ERNEST DURAND.

LA PESTE A LASALLE ⁽¹⁾

Une maladie dont l'Europe se croyait pour jamais à l'abri, après en avoir beaucoup souffert il y a deux siècles, tend à nous envahir de nouveau. « La peste puisqu'il faut l'appeler par son nom » est restée cantonnée pendant longtemps en Orient où elle ravage annuellement, l'Inde et la Chine. Elle a été transportée plus près de nous, en Arabie, par la saleté des musulmans qui vont tous les ans, par milliers faire le pèlerinage sacré de la Mecque au tombeau de leur prophète Mahomet.

Vous avez appris il y a quelque mois, l'émotion universellement provoquée par l'annonce de l'épidémie qui éclata dans le personnel du laboratoire de la Faculté de Médecine de Vienne en Autriche. Un infirmier et une infirmière se contagionnèrent en maniant des cultures de peste rapportées de l'Inde. Les médecins qui les soignaient s'isolèrent avec eux du reste des vivants, leur dévouement ne les empêcha pas de contracter la terrible maladie et de payer de leur vie la satisfaction d'avoir rempli leur devoir.

Enfin nos bons amis les Anglais viennent ces jours derniers, les journaux vous l'ont appris, de nous en faire le transport gratuit par leurs bateaux de commerce dans notre jeune et belle colonie de Madagascar.

(1) Conférence faite pendant l'hiver de 1898-99 au cours d'adultes de Lasalle.

T. XXVII, 1^{er} Août 1899.

10

Immédiatement les mesures les plus rigoureuses ont été prises pour éviter la diffusion du terrible fléau. Des cordons sanitaires sont établis, C'est qu'en effet cette maladie a toujours produit d'énormes ravages.

En 531 il y a plus de mille ans, la dépopulation fut telle au dire des historiens que des villes importantes devinrent des déserts où les bêtes fauves prirent la place des hommes. Mille personnes mouraient tous les jours à Constantinople.

« La peste noire du xiv^e siècle disait mon maître le professeur Rauzier (1) réalise un des plus effroyables désastres qu'il soit donné à l'homme de concevoir : Après avoir ravagé la Chine à laquelle elle enlève 13 millions d'habitants, l'épidémie gagne l'Asie occidentale, désole Bagdad où l'on compte cinq cent mille décès en trois mois. Elle atteint ensuite la Haute-Egypte et inflige au Caire une mortalité de dix mille habitants par jour. Enfin elle envahit l'Europe s'y maintient sept années et supprime 24 millions d'habitants. Certains pays perdent plus du tiers de leur population : à Florence on compte 60,000 décès, à Venise, 100000 ; à Paris, 50000 ; Avignon grande ville alors, perd 60000 habitants ; quinze personnes seulement survivent à Smolensk en Russie. »

A deux autres reprises l'épidémie ravagea encore l'Europe et la France en 1580 et en 1720.

Grâce à l'aimable autorisation du maire qui m'a permis de fouiller les archives de Lasalle, et au talent de mon ami le pasteur Ch. Bost, qui, au cours de ses

(1) Dr G. Rauzier, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier. *La Peste*, leçon d'ouverture du Cours d'Hygiène (19 mars 1897).

recherches dans les minutes de M^e Cabanis, notaire, a bien voulu noter pour moi les renseignements qu'il trouvait, j'ai pu réunir quelques documents sur la peste à La Salle. Leur étude sera le but de ma conférence.

Je n'ai malheureusement pas trouvé de documents se rapportant à notre pays pour la grande peste noire du xiv^e siècle mais il est bien certain que La Salle ne put échapper au fléau universel.

Vers l'an 1300 ce village était déjà ancien puisqu'il était sous Charlemagne le chef-lieu de la viguerie de la Salindrique dépendant de la viguerie d'Anduze.

En 1350 une partie de cette viguerie appartenait à une famille noble représentée par Magnifique et puissant homme Archambaut de Bourbon, chevalier, seigneur de Bourbon et de la terre de Salindrinque, lequel avait épousé Hermesinde de Bourbon. L'autre partie appartenait à Aymard et marquise de Barre mariés, seigneurs des places de St-Laurent d'Alayrac et de Saint-Bonnet de Salindrinque. La cour papale d'Avignon était trop rapprochée pour que ces puissants seigneurs n'en fussent pas des assidus, et il est probable que les relations de La Salle avec les pays infestés par la peste, ont dû à cette époque permettre une contagion plus ou moins considérable. Malheureusement je le répète, la difficulté de trouver des actes remontant à cette époque si éloignée de nous ne nous permet que des conjectures.

Pour la peste de 1580 les documents recueillis par mon ami Bost nous indiquent que tout le pays environnant était infesté. On prit des mesures rigoureuses, toutes les traverses du pays furent fermées

et des barrières placés aux deux extrémités du village. Les habitants de Soudorgues, de Sainte-Croix de Caderles devaient apporter des bulletins de santé et ceux de Saint-Hippolyte, foyer avéré du fléau, étaient consignés impitoyablement aux barrières.

Malgré toutes ces précautions la peste fit son apparition dans notre pays. En effet, le 26 août 1580 il fut exposé devant le Conseil de la communauté de La Salle que la maison de M. Pierre Blanc était infectée. Les Conseils demandaient s'il fallait la faire nettoyer immédiatement ou s'il fallait attendre les quarante jours « portés par l'ordre et les ordonnances des médecins. » La communauté se rallia à l'avis de M. de Calviac qui était de faire nettoyer et curer la maison. On décide « qu'un des membres du Conseil sera député pour voir quand le dict Blanc fera mettre tous ses meubles dans l'eau. » De plus, cette opération devait avoir lieu de nuit. Blanc fut obligé de faire quarantaine hors du village et n'y rentra que fin septembre.

Notre voisine, Anduze, devait être fortement atteinte par la peste, deux actes extraits des minutes de M^e Cabanis, en font foi. Le premier, passé le 28 novembre 1580 par M^e Pierre de Bagars, notaire royal de Lasalle, est un acte par lequel Anthoine Daugier, bailli d'Anduze, paye à sire Loys Gineste, commis et député à la recepte des deniers imposés pour le payement de la garnison ordonnée en la ville d'Anduze la somme de 84 escus d'or pour le payement de la dicte compagnie.

L'acte est conclu en présence de Guill. André de Villette, ministre de la parole de Dieu de La Salle et sire Raymond de La Farelle, marchand de la ville

d'Anduze. Il est passé « au lieu de La Salle et lez le clos de feu sire Jehan des Vignolles » et se termine ainsi « le dict Gineste n'étant point signé à cause de l'infection de peste. »

Le deuxième acte, passé le même jour et dans le même lieu, porte aussi que « ledit Beaune, capitaine, et Dauguier ne sont point signés à cause de la peste ».

Les deux actes que je viens de résumer très succinctement ont donc été dressés à Lasalle et sont des contrats qui auraient dû être passés à Anduze. La violence de la peste dans cette ville, comme à Saint-Hippolyte d'ailleurs, était sans doute la cause pour laquelle le receveur des tailles Gineste, le bailli Dauquier et le capitaine Beaune, ne trouvant plus de notaires à Anduze, venaient en requérir un à Lasalle. Quoiqu'il en soit, il faut remarquer que pour un acte de ce genre, le notaire de Lasalle se transporte en plein air (au clos de feu sire Jehan des Vignolles), et qu'après avoir dressé les deux actes qui lui sont demandés, il ne fait signer aucun des Anduziens, tant il a peur du contact des habitants venant du foyer de l'épidémie.

Ce notaire prudent agit de la même manière le jour où il se transporte au mas de Bousan (Bouzens actuellement), où Firmin Bymard, cuyratier de la ville d'Anduze, s'était réfugié, « à cause du danger de la peste qu'il y a à Anduze ». Il était parti un peu tard, puisqu'il fait appeler le notaire pour faire son testament « sain de corps et d'esprit, craignant toutefois être infecté de peste, comme serait son serviteur, lequel en serait malade, et craignant qu'en estant atteint, il ne puisse plus tard avoir le loisir de disposer de ses biens ».

Ceci nous montre combien était redoutée la mala-

die et sa rapidité, puisque Firmin Bymard, craignant seulement d'être atteint, fait immédiatement appeler le notaire pour tester.

Après avoir ravagé tout le pays, l'épidémie finit, enfin, par disparaître. Lasalle et ses environs reprirent la vie ordinaire et oublièrent la peste. Cet oubli ne fut pas de longue durée, car 150 ans après, ce fléau intermittent et capricieux fit en Europe et en France, une apparition nouvelle et jeta la ruine et la mort sur les populations.

En 1720, la peste ravagea le Midi de la France, et en particulier Marseille et Toulon. C'est alors que le chevalier Roze, les échevins Estelle et Moutiers, l'évêque Belzunce, immortalisèrent leur nom par leur dévouement à soigner les pestiférés de Marseille. La terreur du fléau se répandit bien au-delà des lieux sur lesquels la peste s'abattait ; les cordons sanitaires, créés dès le début autour des centres infestés, n'arrêtaient ni la contagion, ni surtout la peur de la contagion. Partout on se préparait à lutter contre le fléau. Se souvenant des ravages antérieurs causés par la terrible épidémie de 1580, notre pays ne fut pas en retard pour se prémunir. La richesse des documents nous permettra de suivre pas à pas le conseil municipal de cette époque, et de voir quelles furent les précautions prises et avec quel soin les mesures de défense furent appliquées.

Lasalle, en 1720, était à peu près aussi grand qu'à l'heure actuelle, mais un peu moins peuplé. Sa population, en 1714, s'élevait à environ 400 familles. Centre d'une riche région, possédant de nombreuses industries telles que la filature de la soie, de la laine, des tanneries, ayant beaucoup de fourrages, ce village était en relations très suivies avec les

régions atteintes par le fléau. De plus, en ce moment, les protestants persécutés émigraient en grand nombre. Il y avait un va et vient continuel entre Lasalle et l'étranger ; aussi, la peste ayant éclaté à Marseille dès juin-juillet 1720, nous voyons la municipalité prendre cette première délibération :

« Du dixième aoust mil sept cent vingt, le conseil général de la communauté du lieu de Lasalle, assamblé au son de la cloche par le dit sieur Tournon, premier consul, a esté propozé que selon les nouvelles qui viennent de toutes parts la peste est à la ville de Marseille, et que dans toutes les villes et lieux de cette province on'uze de grandes précautions pour empêcher la contagion priant de délibérer sur ce dessir.

« L'assemblée bien informée de ci-dessus, a délibéré et député messieurs les consuls assistés de M. Guizard médecin, M. Vignolles de la Croix et M. Rollet de la place qui nommeront plusieurs chcs de quartier et les dits chefs de quartier obligeront ceux de leur inspection à faire garde aux avenues de ce lieu afin qu'aucun étranger ni entre sans estre examiné et connu, qu'il n'est un billet de santé, encore les dits chefs de quartier auront soin chacun à leur égard que les habitants nettoient leurs maisons et la rue et fassent transporter les fumiers, et que les coroyeurs accomodent leurs paux hors le lieu, que les bouchers tuent les bêtes hors la rue, et que vis à vis du lieu il ne se lave rien dans la rivière qui soit sale, et que ceux qui font filer de soie dresseront leurs tours hors le lieu, Encore

aucun habitant ne recevra aucun étranger sans en avertir son chef de quartier (1) ».

Ces premières mesures sont déjà excellentes. On cherche à éviter la contagion en défendant l'entrée du village aux étrangers et on s'efforce en même temps de créer à la maladie un milieu défavorable en supprimant toutes les causes d'infection. Mais on ne s'en tient pas là et comme selon les nouvelles reçues « la contagion de Marseille continue » la municipalité sur les conseils des consuls décide le 13 octobre de la même année de nommer un conseil de santé « comme il se pratique ailleurs » et l'assemblée choisit pour le former MM. les Consuls, M. de Piolenc ancien maire, M. Solier auditeur à la Cour de Toulouse, M. Rollet de la Place qui plus tard émigra en Suisse, M. Guizard médecin, M. Caumel bourgeois et M. Caumel de la Camp, tous gens instruits qui par leur situation pouvaient mieux que personne prendre les mesures nécessaires. Ils devaient, dit la délibération, « s'assembler toutes les fois qu'ils le jugeront à propos, délibérer et faire exécuter les ordres du pouvoir, les arrêts du Parlement au sujet de la contagion, pour la conservation du lieu. L'assemblée promet d'approuver tout ce qui aura été fait par ce conseil qui pourra délibérer même avec simplement un membre et l'un des conseils ».

Ce conseil ne tarda pas à fonctionner ; trouvant que la surveillance des étrangers qui viennent à Lasalle n'est pas facile à exécuter, il juge à propos, le 17 octobre, de fermer les avenues du lieu et autres endroits ouverts. Le conseil de la communauté

(1) Ont signé : Filligres consul, Guizard, Gerbe, Caumel, Dumas, Caumel, Vignolle, Roulet, Guion, Caumel, Plantier, Bouzanquet ainsi délibéré devant nous Tournon, premier consul. (Extrait des registres de la communauté de Lasalle).

approuva cette mesure, et le 23 octobre il délibère « pour diminuer le nombre des gardes et soulager les habitants, que la rue Basse qui a seize pans de large vis à vis la maison de la veuve Mourier sera fermée avec une palissade et un traversant bois de verne attaché avec les chevilles de bois à la hauteur de douze pans. Et y sera fait avec des planches à jour une petite porte avec ses ferrements et ferrures pour la commodité des voisins qui auront la clef pourvu qu'ils se chargent de cette porte ».

« Plus, il sera fait la même fermeture et une petite porte à la rue du Pont-Vieux au coin de la maison de Maurin sur la largeur de 12 pans et 10 pans de hauteur. Ce travail fut fait par Brouillet et estimé lors de son payement à 74 livres ».

Malgré que le célèbre Chirac, médecin du régent, consulté par les Marseillais sur le traitement à suivre contre la peste, eût répondu qu'il fallait surtout être gai, la municipalité de Lasalle prenait la résolution suivante : « Encore il a été délibéré que MM. les Consuls agiront dans le besoin auprès de M. le Commandant pour faire mettre en prison la jeunesse qui s'enivre et qui blasphème dans les rues ou au cabaret. Encore MM. les Consuls empêcheront les jeux et danses publiques le tout suivant les ordres des puissances et arrêts du Parlement ».

Il était d'autant plus facile de prendre ces diverses mesures, qui devaient cependant singulièrement gêner le commerce des habitants de Lasalle avec ceux des communes environnantes, que quelques années auparavant, lors de l'arrivée des dragons, pareilles mesures avaient été appliquées. Le commandant des dragons, M. de Valensac, dès son installation, avait fait construire, aux frais et certaine-

ment au grand déplaisir des habitants, jusqu'à cinq reprises différentes, des fortifications ou barrières aux alentours de sa caserne, maison de Marveille actuelle et autour de l'église.

La garde des barrières se fait pendant tout l'hiver et ce n'est que le 12 juin 1721 que le conseil de la communauté prend une délibération nouvelle au sujet de la peste. Les habitants des communes environnantes payèrent de retour ceux de Lasalles qui ne les admettaient pas sans billets de santé ; aussi délibère-t on « que la communauté achètera jusqu'à mille billets de santé imprimés avec les armes de Monsieur le marquis de la Fare seigneur de ce lieu et le prix sera alloué dans les comptes des conseils ou pris sur le courtage prochain sur quittance de l'imprimeur ». Dans la même délibération, on nomme un troisième consul avec augmentation des gages qui n'étaient que de cinq livres pour le second consul « à cause des soins extraordinaires qu'il faut prendre pour se garantir de la contagion ». De Calviac et Manoel-Dalgue ne sont pas de cet avis et protestent mais en vain.

Les mesures de défense contre la peste avaient été, nous le voyons, déjà prises à Lasalle, sans aucun ordre de l'intendant. Ces ordres arrivèrent le 24 juin, quand le bureau de santé fonctionnait déjà depuis longtemps. N'empêche que, pour obéir à cette ordonnance, on renouvelle le conseil de santé en augmentant le nombre de ses membres. Il fut composé de MM. les consuls Girbes, des Cambons et Laune, M. le prieur sieur Jean Guion, Jean Marsial, bourgeois, François Caumel, Antoine Guizard, médecin, Louis Novis, sieur Antoine Raujoux, notaire, sieur Louis Rouillet, Sollier auditeur, An-

toine Ferrot, chirurgien, Jean Vignolles et M. de Piolence. Leur rôle était toujours le même. «Veiller aux précautions nécessaires pour empêcher la communication du mal contagieux, maintenir la police et la discipline qui seront établis à cet égard et faire exécuter les ordres de Mgr l'Intendant », dout les habitants de Lasalle, presque tous nouveaux convertis, c'est-à-dire protestants, connaissaient, mieux que personne, la rigueur et la dureté.

Ce nouveau bureau de santé remplit avec ardeur ses fonctions.

Le 16 juillet 1721 assemblé dans l'Hôtel de Ville il délibère que «ceux à qui on a permis de faire filer la soye proche leur maison seront tenus de jeter l'eau du bassin sur le gravier de la rivière et d'enterrer tous les vers sans en bailler à personne ny en donner à leurs cochons à peine de cinq livres d'amende pour les pauvres et de prison (1) ».

La sévérité du Conseil de santé ne fléchit pas pour la garde des barrières : ceux qui ont les clefs des ruelles ne doivent laisser entrer aucun étranger sous peine de prison. On décide « qu'il sera fait une clef pour la barrière de Génolhac ou de la Gravière qui sera baillée à M. l'Officier commandant les dragons, pour la commodité de leurs chevaux, et ledit sieur commandant sera prié de faire tenir une sentinelle pendant le temps qu'il abreuve les chevaux.

Les membres du Conseil visitent les habitations et donnent ordre à Lagarde, tailleur, de « fermer la porte de son derrière qui répond à la rue » ; ils décident que Plantier et Soubeyran fermeront leur cazal à La Croix de manière que personne n'y puisse pas-

(1) Espérons que cette habitude a disparu à notre époque.

ser, à peine de prison pour eux. Ils renouvellent la recommandation que chaque particulier nettoiera la rue au devant de sa maison, le samedi de chaque semaine et ajoutent : à peine de cinq livres d'amende et de la prison jusqu'après avoir payé.

Ces mesures gênaient considérablement les habitants de La Moute, dont les maisons, comme actuellement, étaient séparés du village proprement dit. Obligés pour leur travail d'aller et venir sans cesse, ils demandèrent la suppression de la barrière de La Croix. Le Conseil trouve, fait assez rare à noter, moyen de contenter tout le monde ; il déclare, pour cette barrière, « qu'elle restera où elle est, et fermée le jour au loquet, et la nuit avec la clef qui sera baillée à S^r Jean Novis, voisin pour ouvrir le matin et fermer le soir. »

Peut être ce Novis était boulanger lui aussi et par conséquent il se levait de grand matin pour pétrir sa fournée ? Toujours prudent, le Conseil ajoute que : « les voisins sont priés de prendre garde qu'aucun étranger n'entre par cette barrière même avec certificats. » La peste devait bien s'être rapprochée pour qu'on n'admette pas les étrangers même avec un certificat de santé et que l'on décide que « les voituriers et étrangers qui viennent du côté de Saumane et qui n'ont pas des affaires dans ce lieu, passeront sur le pont de La Nougardède et de là iront rejoindre le chemin de Cognac entre La Bouriette de M. des Vignolles et la vigne de M. de la Blaquièrre et pour cet effet, le chemin sera réparé et accommodé. »

Nous avons vu jusqu'ici que rien n'était admis dans La Salle ni gens, ni marchandises, sans billets de santé ou sans certificat ; il fallut, comme pour les in-

dividus, donner un laissez-passer aux marchandises. Aussi décide-t on, le 17 août de la même année 1721, que les marchandises partant de La Salle doivent être marquées d'un plomb et avoir des certificats ou lettres de voiture. François Caumel, marchand de La Salle, se présente pour se charger de distribuer et contresigner les certificats de santé, moyennant neuf deniers pour les habitants et dix-huit pour les étrangers. Il ajoute qu'il fournira les certificats bien moullés, bien entendu dit-il que ceux en blanc, qui sont entre les mains des consuls, lui seront donnés gratis. Il propose aussi de plomber les marchandises. Le Conseil accepte son offre et déclare qu'il sera pour cela exempt de logement et de garde grand avantage à une époque où Lasalle était rempli de soldats et où tout le monde, à quelque classe qu'il appartient était obligé de suspendre toutes ses occupations pour prendre son tour de garde aux barrières.

Malgré toutes les mesures, il y avait un peu de contrebande, la peste n'étant pas dans le village, les habitants commerçaient avec le dehors, et pour éviter les ennuis de l'attente, trichaient parfois aux règlements. Ainsi par exemple Antoine Béchard, de retour de Mende avec son mulet chargé de cuir à poil, pose, il est vrai, charge dans sa calquièr hors le lieu, mais a le tort d'entrer sans passer par les barrières. Aussi est-il condamné pour l'exemple à deux livres d'amende en faveur des pauvres, par le Conseil qui profite de ce fait pour édicter la défense de passer ailleurs que par les barrières et de porter les peaux des Calquières dans la ville.

Ce rappel d'une défense déjà faite plusieurs fois porta ses fruits car nous voyons quelques jours

plus tard le conseil de santé prendre à propos de quatre suspects une délibération telle que je ne puis résister au plaisir de la citer toute entière.

« *Du 26 aoust 1721.* — Le bureau de santé assemblé il a esté proposé que Gierbe, Jonquet, Laquam Merrueis et Francés habitants de ce lieu étant allez couper les bleds du costé de Maruéjols, et qu'ils arrivent à présent s'estant arrêtés dehors et au dessus du lieu surquoi il a été délibéré que les sus-nommés feront quarantaine et pour cest effet ils seront mis dans la claie de Jean Camplan au quartier de Vices et gardés le jour par une sentinelle et la nuit fermés à clef à peine de la vie contre les sus-nommés en cas qu'ils s'écartent à deux cent pas de la ditte claie et avant y entrer pozeront leurs habits et les breuilleront et laveront leurs personnes avec du vinaigre et il leur sera baillé d'autres habits, et leur argent sera purifié dans le vinaigre et sera délivré à leurs parents pour seubvenir à leur nécessité, toute cette précaution étant prise à cauze que le païs d'où viennent les susnommés est infecté de la contagion. »

Cette quarantaine dura jusqu'au 5 octobre sans cas de maladie.

La situation à Marseille et dans la région était fort triste à cette époque. La peste, malgré les cordons sanitaires, faisait des ravages considérables et envahissait le pays. Marseille et Toulon voyaient leur population décimée et étaient obligées, pour suffire à l'enlèvement des cadavres, de laisser les forçats sortir du bagne, se ruer librement à toutes les férocités que peut commettre la lie d'un peuple abandonnée à elle-même.

L'approche de la contagion qui sévit à Alais, à Anduze et dans les pays environnants, fait redoubler de rigueur et de précautions. Les consuls de Lasalle se demandent s'il ne vaudrait pas mieux s'isoler complètement. Le 31 août, le Conseil de la communauté décide : « En cas que le mal contagieux approchat et pour ne pas communiquer alors, que ceux qui seront compris sur un état dressé par elle, achèteront chacun cent salmées de blé qu'ils garderont dans leurs maisons sans pouvoir en disposer sans la permission des autorités. » Comme les trois quarts des habitants sont de nouveaux convertis, et que Lasalle, centre protestant, est mal noté en cour, les conseillers décident prudemment qu'en cas que l'intendant n'approuve pas cette mesure, on devra faire un emprunt de 300 livres pour faire un magasin à blé. C'est, en effet, ce que l'on dut faire.

Le Conseil de santé prend, à son tour, le lendemain, une délibération enjoignant de ne recevoir aucun étranger, même avec des certificats, sans la permission du consul.

Le rôle de ce Conseil de santé n'était donc pas une sinécure. Les affaires particulières de chacun de ses membres devaient certainement souffrir beaucoup de l'abandon dans lequel ils étaient obligés de les laisser pour s'occuper des affaires et de la santé publique. Au bout de peu de temps, on fut obligé d'établir un roulement entre les divers notables susceptibles de constituer le conseil de santé. Une partie restait cependant toujours sur la brèche et était inamovible, elle était constituée par MM. les consuls, le prieur et le médecin. Nos ancêtres, vous le voyez, avaient quelquefois de bonnes idées. Ils consultaient les médecins pour les mesures se rap-

portant à la santé publique et les installaient à poste fixe dans un Conseil de santé, comprenant combien il est indispensable qu'un médecin participe aux mesures prises dans un but de salubrité publique.

Nous voyons le Conseil de santé, le 14 octobre 1721, instituer le roulement suivant en outre des membres perpétuels déjà cités :

Du 14 octobre au 1^{er} décembre : MM. Vignolles marchand, de Piolenc, Caulet, Fabre de la Gravère, Goty apothicaire, Bouzanquet fils du notaire, Jean Guion et François Caumel.

1^{er} décembre au 1^{er} janvier : Donnadieu, Ferrot chirurgien, Cabanis père, Rollet de la Place, Raujoux notaire, Louis Novis, Gaujoux et Gras.

1^{er} janvier au 1^{er} février : Sollier, de la Blaquièrre, de Saint-Bonnet, François Guion, Caumel de la Camp, Jacques Fabre de Montredon, Goty apothicaire, et Pourtalès.

1^{er} février au 1^{er} mars : Viala de Saint-Martin, Dumas apothicaire, Rouillet de la Gravère, Ferrot chirurgien, Bouzanquet, Martial bourgeois, Daniel Caumel, Isaac Viala.

Il leur était recommandé d'avoir soin que les rues et les maisons soient nettes et pour cela de les visiter deux fois par semaine.

Ce n'est pas tout, les notables devaient monter la garde à midi et la descendre le lendemain à la même heure et les factionnaires restaient à leur porte du matin au soir. Pour armer cette garde nationale notre petite ville n'était pas riche. Les armes soigneusement cachées ne sortaient pas pour cette parade ; on se gardait bien de les montrer car on les aurait vite confisquées, pour qu'aux mains de N. C. elles ne soient pas destinées aux mêmes usages

qu'il y avait quelques années, contre les dragons. Aussi le consul de santé délibérait « que les six fusils qui servent à monter les gardes seront mis en bon état et ensuite les commandants en répondront. »

Pendant les mois d'octobre et de novembre la situation s'aggrave toujours au dehors et dans Lasalle on continue à faire la garde et à prendre toutes les précautions nécessaires. Malgré tout elles ne sont pas considérées comme suffisantes par les autorités et au grand ennui des habitants l'intendant du Languedoc M. de Roquelaure intime l'ordre de fermer toutes les ouvertures du lieu donnant sur la campagne. Grand émoi : nos Lasallois protestent, supplient, et obtiennent gain de cause par une mesure transitoire. En leur style imagé nos aïeux nous font comprendre tous les ennuis qui auraient résulté pour eux de pareille mesure.

« Du trentième novembre mil sept cent vingt un le bureau de santé du lieu de Lasalle, assemblé dans l'hôtel de ville, il a été proposé par M. de Cambons premier consul qu'il y a environ trois semaines qu'il recut une ordonnance de Monseigneur le duc de Roquelaure du 9^{ème} de ce mois portant que tous les habitants de ce lieu mureroient les portes et fenêtres de leurs maisons répondant à la campagne, et dans le même tems, Monsieur de Mehigan que commande dans ce lieu, reçut une lettre dudit seigneur, pour examiner si la chose estoit possible ce qui a obligé les principaux habitants de représenter à M. le commandant que les portes et fenêtres des maisons ne peuvent estre fermées sans en recevoir un grand dommage, la plupart des habitans ayant leurs pièces, leurs puits et autre commodité derrière leurs maisons, outre que la rue (qui est étroite

et extraordinairement longue, n'ayant que deux barrières d'ouvertes les habitants n'auroient pas la commodité de la rivière et d'autre part il seroit à craindre que les ordures ne causassent des maladies, et le dit sieur commandant ayant goûté ces raisons il a laissé au bureau de santé le soin d'examiner les maisons trop ouvertes ce qui a esté fait suivant l'estat qu'il remet signé des Consuls et conseillers en date du vingt cinq de ce mois surquoi et après la lecture du dit estat, il a esté délibéré que le contenu en Iceluy sera incessamment exécuté à peine contre les refusans de garnisons jusqu'à avoir obéi. Encore et pour plus de précautions au sujet du mal contagieux, il a esté délibéré que les habitans de ce lieu qui ne doivent pas cranponner les portes de leur maisons et jardins répondant à la campagne, suivant le sus dit estat les tiendront exactement fermées à la clef; alors qu'ils seront obligés d'y passer, ils les refermeront dans le moment, leur faisant défenses d'y laisser passer les étrangers, pas même les habitans du lieu venant de voyage au dela d'une lieue, sous peine d'avoir les dites portes murées, de vingt livres d'amende et de plus grande peine s'il y a lieu; faisant aussi défense aux habitans venant de voyage au dela d'une lieue d'entrer dans le lieu que par les barrières ouvertes et gardées sous les mêmes peines; et pour l'exécution de ce décret messieurs les consuls partageront le lieu en six et dans chaque quartier nommeront au commencement du mois un conseiller de santé de tour qui aura un extrait du susdit estat et prendra le soin d'observer si le contenu en cette délibération est exactement exécuté, s'informeront des malades et feront netoyer les maisons et la rue et ceux qui refuseront ou néglige-

ront de netoyer, payeront l'amende de cinq livres toutes les susdites amendes au profit des pauvres.

Et parceque les gardes du haut et du bas du lieu pourraient estre négligées, MM. les consuls sont chargés de prier M. de Saint-Bonnet d'en accepter l'inspection et il a esté délibéré que les habitans de garde qui manqueront à leur devoir payeront l'amende de cinq livres sur le rapport dudit sieur de Saint-Bonnet aplicable au bureau de charité et ont signé : Blanchier, Vignolles, de Piolenc, Caumel, Fabre, Guizard. Ainsi délibéré devant nous Girbes Descambons 1^{er} consul. »

Bourdarié qui s'était vu refuser ainsi l'entrée du village par la faute de ces certificats ne se tint pas pour battu et tranquillement passa hors le lieu et apporta les cuirs à Peyreficade ou était sa calquière. Le Conseil de santé n'approuve pas cette façon d'agir si cavalière et décide que le commandant de Lasalle sera prié d'écrire au commandant de Cabrillac, pour savoir si ces cuirs ont été lavés par Sanguinède. En attendant Bourdarié, sa famille et les cuirs sont consignés en quarantaine dans la maison de Peyreficade avec défense d'en sortir ni de communiquer avec personne sous les peines portées par les ordonnances du roi.

Ils n'y restèrent que huit jours grâce à l'envoi d'un certificat des consuls de Fraissinet de Fourques, donnant l'origine des cuirs achetés. Comme Bourdarié avait enfreint les ordres du Conseil de santé, celui-ci impitoyable et sachant se faire respecter lui octroye quand même 50 livres d'amende au profit des pauvres, avec défense renouvelée d'entrer dans le lieu ni apporter aux Calquières les cuirs et autres peaux sans permission du Conseil.

Entre temps M. des Vignolles cède sa place d'inspecteur des gardes à M. de Piolenc à qui le Conseil recommande, le 23 mars 1722, de veiller à ce que les gardes se fassent exactement. Ceux qui négligeront leur devoir seront condamnés à l'amende, sur le rapport de M. de Piolenc. De même que celui-ci, les commissaires de quartier reçoivent pleins pouvoirs du Conseil pour veiller à l'exécution des règlements et faire tenir nettes les maisons, la rue et les ruelles.

Toutes ces mesures rigoureuses étaient probablement dues à ce que l'épidémie de peste sévissait dans toutes les localités avoisinant Lasalle. Comme toujours la rumeur publique grossissait démesurément les faits. Toute maladie suspecte était prise pour la maladie redoutée. Un individu tombant malade était accusé d'avoir la peste n'eut-il qu'une fluxion de poitrine. Ainsi de nos jours dans une récente petite épidémie de fièvre typhoïde avons nous vu donner le nom de cette maladie à des indispositions tout autres. Il faut en tout faire la part de l'exagération. C'est ce que faisait le Conseil de santé de Lasalle à cette époque. Un jour arrive la nouvelle que le samedi précédent le nommé Valentin était mort subitement à Anduze. Le Conseil décide que jusqu'à ce qu'on sache d'où procède cette mort les habitants de Lasalle n'iront pas à Anduze et ne feront venir d'aucune marchandise de ce lieu à peine de l'amende et d'être mis en quarantaine. La mesure était juste quoique dure parcequ'Anduze avait été dans les diverses autres époques un lieu très contaminé. Le même fait se reproduit pour Florac. Voici l'arrêté du Conseil : « Du 16 février 1722 le bureau de santé assemblé dans l'Hôtel-de-Ville, il

a été proposé qu'il y a quelques jours qu'il courut le bruit qu'à Florac il y avait soubçon de maladie contagieuse. Sur quoi il fut défendu aux gardes de ce lieu de laisser entrer les gens dudit Florac, Barre et autres lieux voisins, ni leurs marchandises, et du depuis on est informé que c'estoit un faux bruit, en sorte qu'il a été délibéré que cette défense ne sera point exécutée. »

Nous avons vu que les marchandises sortant de Lasalle devaient partir munies d'un certificat et d'une lettre de voiture que délivrait, contre espèces, François Caumel. Cette mesure suffisante pour Lasalle, qui n'était pas contaminé, ne l'était pas pour les endroits où sévissait la peste. Les médecins des villes où sévissait l'épidémie, s'étaient vite aperçus, sans avoir cependant aucune des notions de microbes dont notre époque s'enorgueillit à juste titre, que le germe infectieux pouvait être transporté par des marchandises paraissant indemnes. On chercha quels étaient les moyens à employer pour les rendre inoffensives, et l'intendant du Languedoc fit prendre des mesures à ce sujet.

A Lasalle, nos édiles s'appliquèrent de leur mieux et firent, ce qu'à notre époque on obtiendrait difficilement, une désinfection de toutes les marchandises du pays. Les procédés mis en usage dénotent que nos aïeux n'étaient pas, il s'en faut, plus méssintelligents que leurs descendants actuels.

A la suite de cette ordonnance de l'intendant portant que, dans ce pays prohibé, les étoffes et marchandises seront transportées dans les maisons ou magasins sous la garde de un ou deux habitants des plus notables, qui en tiendront registre, le Conseil de Santé décide, le 25 juin 1722, que :

1° On affichera et publiera l'ordonnance pour que nul ne l'ignore et que les marchandises soient apportées d'ici au 5 du mois prochain dans les magasins ;

2° On choisit pour magasins une chambre et deux magasins à la maison de sieur Jean Vignolles pour les cadis et deux chambres à la maison d'Abraham Villaret pour y mettre les étoffes, laine non filée, chenvre, toile et généralement tout ce qui peut être passé à l'eau bouillante ;

3° Plus il a été choisi pour magasin le haut de la maison dudit Abraham Villaret où seront portés et remis les soyes fils chaines et étain et rames ou non filés cuirs et toutes marchandises non subceptibles de lessive pour y être mises à l'évent pendant trente jours c'est-à-dire quinze jours sur un costé et quinze jours sur l'autre. Après lesquels elles seront délivrées aux propriétaires avec des certificats authentiques des Conseils et Bureau de Santé dans lesquels certificats le nombre et la qualité desdittes marchandises passées à l'évent seront détaillées ;

4° On nomme pour tenir des registres exacts contenant le nombre et la qualité desdites marchandises et pour avoir au garde la clef des magasins Novis pour les cadis chez M. Vignolles et le sieur Roulet des autres marchandises chez Abram Villaret ;

5° Sont nommés aussi Paul Gras pour les cadis et Jean Guion pour les autres marchandises, « lesquels feront mettre dans l'eau bouillante les cadis étoffes laine non filée chenvre toile et généralement tout ce qui est susceptible de lessive et ensuite à l'air pendant le nombre de jours nécessaires pour les bien sécher ». Après quoi au magasin elles seront timbrées et remises ensuite à leur jour avec un certificat de la purification,

Comme on ne sait comment opérer pour les cocons, on envoie demander, par une députation, l'avis de M. Lefebure, subdélégué de l'intendant. Comme on n'a pas d'argent actuellement pour payer tous ces frais, le Conseil de Santé décide que douze des principaux habitants énumérés au registre, avanceront trois livres chacun à la communauté. Ce qui fut fait.

Mais ces magasins ne suffisent plus bientôt, et le 2 juillet 1721, une délibération du Conseil de Santé ajoute une chambre à la maison de Jean Pourtalès, une chambre à la maison de Jean Guion, une à la maison de Jean Caumel de la Camp, une dans celle de Jean Bouzanquet, marchand, une chez Laune, une chez Mercoires, une chez Simon Barthélemy, la boutique et arrière boutique de la maison de Henry Cabanis, une chambre dans la maison du sieur Rouillet et du sieur Pierre Donadieu.

Le 9 juillet arrive la réponse pour les cocons qui seront mis dans la chambre d'en haut de Cabanis, « après que chaque particulier les aura cuits selon la coutume pour les réduire en filoselle et en ôter par là la mauvaise senteur ».

Vu le nombre de magasins nécessaires pour enfermer ces diverses marchandises, ce travail était considérable.

Donc le commerce de Lasalle, à cette époque, était aussi grand qu'à l'heure actuelle. Ces mesures devaient le gêner beaucoup, mais en face du danger les intérêts particuliers s'étaient tus, on n'avait en vue que l'intérêt général.

M. de Saint-Bonnet s'empresse de remplir avec zèle ses nouvelles fonctions, car nous le voyons, le 9 décembre, rendre compte au Conseil de santé, d'un procès-verbal dressé par lui le dimanche aupa-

ravant. Il était allé, vers 3 heures de l'après-midi, visiter la garde du haut du lieu celle de Capdeville et n'avait trouvé personne. Probablement, que caporal en tête, la garde était allée se rafraîchir chez le mastroquet voisin ! M. de Saint-Bonnet ne trouve ni commandant ni factionnaire, il cherche la clef dans le corps de garde pour fermer la barrière laissée prudemment ouverte et ne la trouve pas non plus. Le conseil de santé, pour rappeler le détachement au sentiment de ses devoirs, inflige au commandant 25 sols d'amende et 10 sols à chaque factionnaire.

La leçon fut salutaire et les factionnaires firent mieux leur devoir, nous ne trouvons plus de procès-verbaux contre eux, mais bien plutôt l'indice qu'ils remplissaient correctement leurs fonctions. Le 21 février 1722, par devant le conseil de santé en l'absence du sieur Pouget, consul, qui était suspect (de quoi ? de maladie peut-être ou de s'être exposé à la contagion, le registre ne le dit pas), il fut représenté que le sieur Bourdarié, tanneur de ce lieu, s'était présenté à la barrière du haut de la ville, avec deux charges de cuir et deux certificats, un des consuls de Meyrueis avec quatorze cuirs achetés du boucher de ladite ville et l'autre du sieur Sanguinède de Fons sans cachet et qui faisait mention de onze cuirs vendus par lui au sieur Bourdarié, sans dire où ils avaient été lavés. Ce certificat n'étant pas dans les formes, le sieur Gras qui commandait la garde refusa l'entrée. Ce commandant était à cheval sur les principes !

Pendant tous le mois de juillet on se livra à ces mesures de désinfection des marchandises. Entre temps, la garde des portes de la ville continuait à se faire aussi rigoureusement que possible.

Cependant, les nouvelles de la contagion arrivaient meilleures, et tout faisait espérer qu'on en aurait bientôt fini et que Lasalle, après cette lessive générale, en serait quitte pour la peur de la contagion. En effet, le 8 août 1722, le consul politique a le plaisir d'annoncer aux habitants que la quarantaine est levée par l'intendant et que les marchandises vont être rendues.

Par mesure de précaution, cependant, on conserve encore les barrières qui ne sont enlevées que le 11 décembre et déposées au palier de la maison presbytérale, avec la permission de M. le Prieur. On les en sortit enfin, le 22 août 1723, six mois après pour les vendre à l'encan.

Si nous examinons maintenant, après ce long historique comment nos aïeux se défendirent contre l'épidémie qui les menaçait, et si nous résumons en quelques mots les mesures prises par eux, nous verrons qu'à l'heure actuelle on ne ferait pas mieux :

1° Isolement complet du village par la fermeture des issues ; le cordon prophylactique renouvelé de nos jours à maintes reprises, entr'autre à Bombay, l'année dernière, et actuellement à Madagascar, produit les meilleurs résultats ;

2° Examen des suspects et des étrangers que l'on isole loin de Lasalle. Encore une bonne mesure qui aurait permis dans le cas où l'un de ceux qui revenaient de pays étrangers aurait été atteint, de localiser la maladie dans une maison écartée, envers laquelle on aurait pu prendre les mesures de désinfection les plus rigoureuses et les plus radicales. Les rats et les mouches agents très puissants de transmission de la maladie (nous ne le savons que depuis peu de temps) avaient peu de facilités pour venir, par exemple, de Vissès à Lasalle ;

3° A cette époque, la doctrine des microbes n'existait pas. On ignorait comment se fait le transport d'une maladie par les objets, mais on savait que ce transport existait. Aussi la mesure consistant à n'admettre que des marchandises indemnes, fut-elle pour beaucoup dans le bonheur d'éviter l'épidémie. De même, la désinfection des marchandises du village, qui eut l'avantage de permettre un nettoyage complet de toutes sortes de marchandises plus ou moins capables sinon de transmettre la peste, du moins de favoriser le développement de germes qu'elles contiennent toujours.

Mais ce n'est pas encore autant les mesures prises qu'il faut admirer, c'est l'énergie et la constance avec lesquelles elles furent appliquées. Pendant deux ans le Conseil politique et le Conseil de santé surent résister à toutes les avanies, à toutes les réclamations que devaient forcément leur attirer ces mesures parfois d'une application délicate.

Notons, de plus, qu'à cette époque le Conseil de la communauté avait bien d'autres soucis. Il fallait contenter la garnison de dragons, leur fournir le logis, le bois, la chandelle. De nombreuses charges pesaient sur la commune dont les seuls revenus étaient le droit de courtage et le bail de la boucherie. A tout instant, arrivaient des ordres de l'intendant pour que Lasalle fournisse des secours en hommes, en argent ou en vivres, aux villes environnantes, en particulier à Anduze et à Saint-Hippolyte. Le pays était dans une situation bien pénible, les exactions, les impôts ordinaires et extraordinaires l'avaient presque ruiné. Ses meilleures familles s'étaient enfuies ou cherchaient à s'enfuir à l'étranger pour cause de religion. Ceux qui restaient

et qui nouveaux convertis par la force, conservaient en secret leur foi, étaient très mal notés et soumis à toutes les vexations.

La situation n'était donc pas brillante ; malgré cela, les consuls, les conseillers politiques, le Conseil de santé furent à hauteur de la tâche qui leur incombait. C'est pour cela que nous ne devons pas hésiter à rendre hommage à ces hommes intelligents, actifs et tenaces, qui eurent en main, il y a près de deux cents ans, les intérêts de notre village.

Si les temps ont changé, les hommes, je l'espère, sont les mêmes, et si jamais de nos jours une épidémie aussi meurtrière que la peste menaçait notre pays, tous ceux qui actuellement ont charge de la santé publique, conseillers municipaux, médecins et notables sauraient, j'en suis persuadé, se montrer les dignes descendants de leurs aïeux de 1720.

D^r MALZAC.

FRAGMENTS D'UNE LETTRE EN VERS

ADRESSÉE A M. BON, PROFESSEUR AU COLLÈGE D'ALAIS

(1856)

.
.

Je sais et je le tiens, Monsieur, de bonne source,
Qu'on m'a dépeint à vous comme un franc bohémien,
Vivant au jour le jour, sans gîte, sans ressource,
Se grisant de paresse et passant bel et bien
Son temps à regarder le ciel si la Grande Ourse,
Se lève à tel ou tel degré du méridien ;

Qui ne sait pas s'il a sous le mamelle gauche
Un cœur; non! car on dit que sans être troublé,
Il l'a fermé naguère au seuil de la débauche,
Et que, le cœur fermé, se croyant consolé,
Il en a mis la clé dans le fond de sa poche ;
Que sa poche trouée, il a perdu la clé !

Que depuis, par le monde il a trainé sa vie
Comme un haillon; — qu'il a par dessus les moulins
Fait sauter son bonnet ; indolent, sans envie.
Que de son long roman les chapitres sont pleins
De bizarres récits ; folle histoire suivie
Sur de nombreux feuillets, mais vierges de vélins.

On vous a dit, Monsieur, que je faisais un rêve
De ma vie et qu'heureux, libre de tout souci,
Comme le lazaronne étendu sur la grève,

Je dormais au soleil, en attendant ainsi,
Quel hasard vers moi s'arrête et me relève,
Pour me donner mon pain sans attendre un « merci ».

Que voulez-vous Monsieur? je ne saurais défendre
Qu'on s'occupe de moi. — C'est un petit malheur.
J'aurais beau m'écrier, gesticuler, me fendre
Comme un X et prouver que chacun fait erreur.
Ce serait inutile. Et je crois, qu'à tout prendre,
Ce concert de ragots n'est pas un déshonneur.

Je fais parler les gens ? — c'est déjà quelque chose
Que n'être point banal, de sortir du commun ;
On me blâme? on me raille? et sur ma vie ou glose ?
Cette glose pour moi jette un certain parfum...
D'orgueil, si vous voulez ? — N'importe ! je suppose
Qu'un peu d'orgueil, Monsieur, n'est pas importun,

Et j'en connais certains... — Mais, bah ! Chacun est libre .
Pourquoi contrarier les hommes ? — Pour ma part,
Je crois qu'on aurait beau changer le cours du Tibre,
Il coulerait toujours. — Donc, loin de tout regard,
Et dans mon petit coin gardant mon équilibre,
Je laisse aller le monde... et j'en ris à l'écart.

.

On me dit bohémien ? — Eh bien, oui ! je l'avoue ;
Voici bientôt neuf ans que j'ai fui le foyer,
Le foyer où l'on dit qu'un bon ange secoue,
Ses ailes d'or qu'il vient chaque soir déployer,
Sur le berceau joyeux-où l'enfant rit et joue
Et que le soir venu sa mère fait prier.

Le foyer paternel ! — vision disparue !
Doux nid de mon enfance entre les fleurs caché,
Quand mon père, varlet, conduisait la charrue,
Ou fauchait l'épi blond dans le sillon couché ;
Où mon instruction fut celle de la rue,
Où j'avais le bonheur que depuis j'ai cherché !

Neuf ans, Monsieur ! neuf ans ! et je suis encor jeune ;
 D'aujourd'hui seulement je compte vingt-six ans.
 Et pendant ces neuf ans j'ai fait plus d'un long jeûne,
 Que l'Eglise n'a point prescrit à ses enfants ;
 Mais je suis Huguenot. Donc, parfois je déjeûne,
 Quand mon gousset *Gaulois* tient captifs quelques *Francs*.

.

A cinq ans, — nous venions d'arriver à la ville,
 Mon père avait quitté le village; — à cinq ans,
 On me mit tout d'abord à la Salle d'asile,
 Que dirigeait alors un homme à cheveux blancs,
 Connaissant mieux Barême ou Lœnsberg, que Virgile.
 Virgile, qui jamais ne traîna sur ses bancs.

Digne homme, s'il en fut, conducteur de l'enfance,
 Sachant bien comme il faut diriger son troupeau,
 Punissant rarement et pardonnant d'avance.
 Je me souviens qu'un jour pour un méfait nouveau,
 Il me mit en prison, — sévère pénitence !
 Dans un petit salon orné d'un grand tableau.

Or, ce tableau c'était la divine légende
 Du Sauveur bénissant les enfants. — Aujourd'hui
 Je sais qu'il n'était pas de l'école Flamande,
 Ce modeste tableau distrayant mon ennui.
 Il était là, tout seul, comme par contrebande,
 Et je m'extasiais cependant devant lui.

La tête de Jésus, par mon vieux maître peinte,
 Rayonnait de bonté, de tendresse et d'amour,
 D'amour, enveloppant l'essaim joyeux, sans crainte,
 D'enfants l'environnant et se pressant autour,
 Jouant avec les plis de la tunique sainte,
 Que des soldats devaient tirer au sort un jour !

.

Le maître m'expliqua le sujet de l'image,
 Et dit, ne croyant pas ses avis superflus,
 Que l'*Ami des enfants*, n'aimait que l'enfant sage,

Et que je n'étais pas, moi, l'ami de Jésus!
Et je lui répondis, des pleurs plein le visage :
— « Pardonnez-moi, Monsieur, je ne le ferai plus ! »

Temps heureux ! quand le soir ma mère vint me prendre,
Je lui racontais tout, et ma punition,
Et le joli tableau. — Je désirais apprendre
L'histoire de Jésus. — Avec émotion
Elle me raconta ce que pouvait comprendre
Ma jeune et désireuse imagination ;

Puis, après le souper ayant dit la prière,
(Car on priait alors comme au temps des aïeux!)
Mon père ouvrit la Bible et nous lut le mystère
De la création. — ô souvenir pieux !
Mon cœur se suspendait aux lèvres de mon père...
Mais que ce temps est loin!... temps où j'étais heureux !

C'est ainsi, cher Monsieur, dans le foyer paisible,
Que ma muse naquit. — Oui, les récits sacrés,
Que j'écoutais le soir, d'un Dieu juste et terrible,
Eveillaient dans mon cœur des pensers ignorés,
Et je devins poète en écoutant la Bible,
Livre aux syllabes d'or des Chantres inspirés !

.

Oui, je devins poète en lisant l'épopée,
Du peuple valeureux des enfants d'Israël,
Qui s'en allaient au loin de l'Egypte frappée,
Dresser dans le désert l'arche de l'Eternel,
Alors que Josué leur montrait de l'épée,
Le pays où coulait le lait avec le miel !

Et mon cœur tressaillait à la voix des prophètes,
Qui venait jusqu'à moi comme un sublime écho !
Des soldats d'Israël j'entendais les trompettes
Sonner vers Chanaan avec un bruit nouveau,
Plus formidable encor que le bruit des tempêtes,
Et je voyais crouler les murs de Jéricho ;

Et je battais des mains, et je... — mais je m'arrête.
 Que vous importe à vous les transports d'un enfant ?
 Pardonnez-moi, Monsieur, j'avais perdu la tête.
 Mais c'était pour vous dire un moment, en passant,
 Comment sans m'en douter, moi, je deviens poète,
 Ou rimeur incorrect, si vous l'aimez autant.

Jusques à dix-sept ans je fis... plus d'une chose.
 J'entrepris et quittais presque chaque métier ;
 Je vendis des primeurs ; le soir à la nuit close,
 J'allais porter le lait, aux bonnes du quartier,
 Puis, comme Maître Adam, de Nevers, Monsieur, j'ose
 Vous dire que je fus quelques temps menuisier.

Et puis, je fus soldat. Engagé volontaire,
 Modeste fantassin ; soldat d'un sou... par jour !
 On voulut me nommer fusilier-secrétaire,
 Chez l'Officier-Payeur vieux, ronchonneur et sourd.
 Mais je rêvais de faire un peu de bruit sur terre,
 Et je briguais l'honneur... d'être élève tambour !

.

Je quittais l'uniforme et fus ce qu'on appelle
 Inspecteur... des pavés pendant un mois ou deux,
 Cherchant un horizon où déployer mon aile,
 Et n'entrevoyant rien qu'un avenir douteux.
 J'aimais la liberté, cette fille immortelle
 Que Dieu fit pour la terre... et qu'il retient aux cieux !

Or donc, un beau matin, sans rien dire à personne,
 Pas même à mes parents, je jetais sur mon dos
 Le sac que je portais étant fils de Bellonne,
 Et je quittais mon nid, asile du repos !
 Avec les rêves d'or que la jeunesse donne.
 J'avais vingt ans, vingt sous... et le jarret dispos.

Je cheminais joyeux, ignorant dans quel gîte
 Je coucherais le soir. Mais le temps était beau.
 Le printemps renaissait, la blanche marguerite

Rayonnait au soleil dans son éclat nouveau,
La nature au réveil me faisait la conduite,
Et j'unissais mon chant aux chansons de l'oiseau.

A sept heures du soir j'avais fait onze lieues,
Dépensé douze sous. — Hum ! dis-je, arrêtons-nous.
Un moment je palpais ma bourse aux mailles bleues,
J'eus beau la secouer vivement des deux bouts ;
Tous les diables d'enfer avec leurs longues queues,
N'en auraient fait tomber que mes huit derniers sous !

Hélas ! que devenir ? — Qu'importe ! — En avant ! Marche !
Demain il fera jour. — Mais le repos est bon ;
Couchons-nous sous la tente, ainsi qu'un patriarche.
Oui, mais de tente, point !... si ce n'est un vieux pont
Que je change en hôtel... — Et je lui loue une arche,
Une arche où je dormis, mieux que sur l'édredon.

Lorsque je m'éveillais, sur le flanc des collines,
Le soleil étalait sa robe de rubis,
Et la bergeronnette aux fontaines voisines,
Allait chercher de l'eau pour ses joyeux petits,
Qui chantaient à travers les blanches aubépines,
Toutes pleines de fleurs, de parfums et de nids.

Notez, je vous l'ai dit, que j'avais dans ma poche
Huit sous pour tout actif, et mon premier repas
Allait les engloutir. — Ah ! certes, sans reproche,
Huit sous, ce n'est pas trop pour dîner, n'est-ce pas ?
Point n'est besoin pour ce, de bien graisser la broche ?
Je me pris par la main et je me dis tout bas :

— « Voyons, mon jeune ami, que vas-tu faire ? » — « Diable !
Mais, déjeuner d'abord. » — « C'est fort bien. Mais, après ? »
— « Après ?... je dînerai. » — « Dîner ? C'est peu probable,
Sans argent. » — « Mais je vais en emprunter exprès. »
— « A qui ? » — « Je n'en sais rien. » — « Ami, sois raisonnable. »
— « Je le suis. » — « calculons. » — « Quoi donc ?.. « Tes
[intérêts » ;

« Tu n'a pas un état. » — « Pas un ? J'en appris quatre ? »
 — « Mais tu n'en sais aucun. » — « Que faire; alors ? » — « Voici;
 La ville est à deux pas et possède un théâtre.
 Tu vas t'y présenter... » A merveille ! Ceci
 Me convient en tout point; il ne faut plus débattre. »
 — « Mon conseil te plaît donc ? » — « Admirable ! merci !... »

Et je fus comédien. — D'abord souffleur. Ensuite
 J'abordais chaque genre et sans m'en étonner.
 Le grave, le bouffon tout avait ma visite ;
 La critique avait beau s'agiter et tonner,
 Bah ! j'en suis arrivé, — je vous le dis bien vite,
 A chanter les ténors... presque sans détonner !

.

Voilà toute ma vie. — Oh ! la joyeuse histoire !
 Oh ! le joyeux métier qui m'a sur mon chemin,
 Epineux ou fleuri, toujours offert à boire
 Dans cette coupe d'or acquise à toute main,
 Alors qu'on rêve amour travail... peut-être gloire !
 En laissant les soucis aux soins du lendemain.

O ma noble compagne ! ô mon indépendance,
 Sainte fille du ciel, sœur des illusions,
 Quelques-uns t'ont jetté l'insulte en leur démente ?
 Ils ne savent donc pas combien tes chauds rayons,
 Ont fécondé mon cœur et mon intelligence,
 Alors que je portais ton manteau de haillons.

Ah ! plaignons-les, vois-tu, ceux-là dont l'ignorance,
 Le ridicule orgueil, voulaient t'humilier.
 Pleins de futiles soins et fats dès leur naissance,
 Ils laissent leur esprit sottement sommeiller,
 Car ils n'ont qu'un seul but, qu'une unique science ;
 Celle de savoir bien comme il faut s'habiller.

Etres efféminés,... Ah ! vous me faites rire.
 Plissez donc vos jabots et motus, désormais.
 Car je ne voudrais pas, — même pour un Empire,

Oh ! messieurs les railleurs, vous ressembler jamais.
A quoi êtes-vous bons ?... A rien !... pas même à dire...
Où brille l'hiatus, qu'à l'instant je commets.

.

Je parle contre ceux qui vinrent à ma face,
Bêtement me jeter leur ironie. — Eh ! bien.
Je leur dis à mon tour, poliment, avec grâce ;
Messieurs, votre mépris n'égale pas le mien.
Sur ce, rangez-vous donc, O faquins ! — place ! place !
Laissez, dans sa fierté passer ce bohémien !

ALEXANDRE DUCROS.

Alais (Gard) 26 mars 1856.

BIBLIOGRAPHIE

Dix ans d'épiscopat, par Mgr Fuzet, évêque de Beauvais
1 vol. in 8, 600 pages, Roger et Chernoviz éditeurs, Paris.

Notre compatriote Mgr Fuzet, évêque de Beauvais, vient de publier sous ce titre *Dix ans d'épiscopat*, un recueil d'Instructions pastorales, de Lettres et de Discours qu'il a eu l'occasion d'écrire ou de prononcer à Saint-Denis de la Réunion et à Beauvais. Pour la plupart connues, ces pages excitent néanmoins un intérêt renouvelé, tant à cause de la vue d'ensemble qu'elles présentent que de la préface magistrale inédite qui les explique et les relie. On y voit une pensée maîtresse d'elle-même, qui a suivi durant une carrière déjà longue une ligne de conduite imperturbable, parce qu'elle était fondée sur des principes arrêtés. Cette unité, cette constance, n'étant pas dans la stérilité et l'effacement, mais dans l'action, hardie, militante, quelquefois orageuse, c'en serait assez, en dehors du titre de compatriote, pour recommander à notre attention l'ouvrage de Mgr Fuzet.

Il respire d'abord un profond attachement à notre pays, à la France, non pas telle que la rêvent encore certains attardés, d'ailleurs respectables, mais telle qu'elle est, dans les conditions présentes de développement démocratique qui semblent devoir rester les conditions définitives de sa vie politique et sociale : « Or notre patrie et notre époque, écrit-il, sont démocratisées ; notre patrie vit même, depuis trente ans, sous la forme la plus logique de la démocratie, qui est la république. Aussi je l'ai toujours dit hautement, la religion ne ferait-elle pas un devoir de conscience de se soumettre aux pouvoirs établis, que la raison et le pa-

triotisme prescriraient d'apporter un concours loyal et fidèle au gouvernement qui est l'expression de la volonté nationale. »

Ce principe a été appliqué par Mgr Fuzet dans des circonstances mémorables. C'est par lui qu'il a été guidé dans son attitude vis-à-vis du droit dit d'accroissement et du droit de l'Etat à enseigner, pour ne citer que ces deux cas. Comme il ne sentait pas sa conscience de chrétien engagée, et qu'au surplus il entendait bien ne pas démordre des droits que la liberté et l'égalité assurent à tous les Français, il a recommandé le paiement de l'impôt (p. 331) et il a reconnu le droit d'enseignement à l'Etat (p. 507). L'incident de la loi d'accroissement lui a même prêté l'occasion d'une lettre à son Eminence le Cardinal Langénieux dans laquelle, sans se départir un instant de la dignité épiscopale, il a prouvé que pour avoir de l'esprit il n'était pas indispensable d'être un prélat d'ancien régime.

L'autre pôle de l'activité de Mgr Fuzet est la doctrine de l'Eglise, pôle absolument fixe, immuable, et c'est précisément ce contraste, ou plutôt cet accord qu'il réalise entre ce qu'il doit à l'Eglise et ce qu'il croit devoir à l'Etat qui fait de lui une figure si originale dans notre monde ecclésiastique contemporain. Aucune trace de gallicanisme. (p. 269). L'Américanisme ne l'a pas séduit (p. 587). La Mère Marie du Sacré-Cœur non plus (p. 595). De même il professe de la répugnance pour les prédicateurs sociologues, les moines journalistes et les curés politiciens (Préface) ; il s'en tient aux œuvres traditionnelles de piété, d'enseignement et de bienfaisance. La grande, l'unique affaire, selon lui, est de multiplier en plus grand nombre possible le type du saint prêtre, type qui peut recevoir quelques retouches de détail selon les temps et les lieux, mais qui est arrêté dans ses grandes lignes : le prêtre pieux, zélé et désintéressé. Son action dans la société sera infaillible.

Cette fidélité à la tradition ne doit pas être confondue avec la routine. Mgr Fuzet connaît trop bien son temps et son pays pour n'avoir pas compris quelles réformes s'imposent, notamment dans la formation sacerdotale des séminaires. Il faut lire à ce sujet la *lettre à MM. les Supérieurs*

et Directeurs du Grand Séminaire de Beauvais sur la formation intellectuelle et morale des jeunes clercs (p. 269). Sur la nécessité pour les prêtres, dans un temps d'incrédulité scientifique comme le nôtre, d'être munis d'une apologie scientifique de la foi, de posséder l'histoire critique du mouvement religieux et social au XIX^e siècle, il y a là des pages remarquables de vérité lumineuse et de bon sens. On admire d'autant plus aisément qu'on sait que Mgr Fuzet entend bien que cette éducation nouvelle ne coûte rien à l'esprit de piété et à l'ascétisme des jeunes clercs, qui restent toujours les bases immuables et fondamentales de leur formation au séminaire (p. 419 et 515).

Mgr Fuzet n'a pas publié cet ouvrage pour ses collègues dans l'épiscopat. Mais les prêtres ont intérêt à le lire, et les laïques le liront avec intérêt. On peut ne pas être du même avis que l'auteur sur certains points, et par exemple j'avoue que, personnellement, les bienfaits du Concordat ne me frappent pas autant que lui, et que je ne suis pas si mal disposé qu'il paraît l'être envers toutes les œuvres sociales, indistinctement, créées par le zèle plus moderne de certains ecclésiastiques. N'empêche que le livre donne bien la vision de l'idéal du prêtre tel que le comporte et l'exige la société actuelle, ferme sur le roc de la doctrine et des questions de conscience, orienté au progrès et à la démocratie pour le reste. Il servira, j'en suis persuadé, à assagir bien des imprudences, mais aussi à rassurer bien des timidités.

Il n'y a pas jusqu'au style qui ne soit adéquat à cette pensée virile et dont on ne puisse tirer une leçon : il est clair, ferme, sobre, sans rien de ce fard ranci que plus d'un abbé prend encore pour de l'élégance, ni de ce sirop que d'autres prennent pour de l'onction.

JACQUES ROCAFORT.

Et le drapeau !... Et le régiment, par E.-N. Rocheverre, chez Chastanier, Nîmes.

Si l'on veut savoir quelles impressions un groupe de zouaves retenus à Paris en 1870 recevaient des événements de la guerre franco-allemande et notamment de la bataille de Sedan, qu'on lise cette nouvelle militaire dont l'auteur

couvre sous le pseudonyme un de nos plus distingués concitoyens. Ces pages sont vivantes parce qu'elles ont été vécues. Par la rondeur, la vivacité familière, la crudité même du langage, c'est bien là la conversation de ces braves « chacals », héros et enfants à la fois. Les sentiments patriotiques qui y sont exprimés et les ressources que peuvent en tirer les officiers en vue de l'éducation morale du soldat ont valu à cette brochure l'honneur d'une souscription du Ministre de la guerre. J. R.

NOTRE-DAME DE VAUVERT, le pèlerinage, la paroisse, par M. l'abbé E. Bouisson, licencié ès-lettres, membre non résident de l'Académie de Nîmes, membre résident du comité de l'art chrétien. — Prix 2 fr. 50. Envoi franco contre 3 fr. (mandat ou timbres-poste) adressés à l'auteur.

« Que l'on assigne au sanctuaire de Notre-Dame de Vauvert une origine apostolique ou simplement carolingienne, les péripéties de son histoire, les invasions sarrasines, l'ouverture d'une université juive, l'agitation albigeoise, son siège par Simon de Montfort, son érection en pèlerinage mineur, la fondation de sa maladrerie, la visite des croisés, le séjour de Saint Louis à la veille de ses divers embarquements, celui de Jacme 1^{er} que la tempête y jeta, le sauvetage miraculeux d'un compagnon de Saint Louis, la visite de Clément V, l'expiation de Guillaume de Nogaret, les pèlerinages flamands, le prieuré et ses fondations, la paroisse et ses accroissements, tout ce qui, en un mot, prouve l'exceptionnelle vitalité de ce centre religieux nous a paru digne d'être raconté, pour l'instruction des générations présentes, à la lumière des documents que les siècles passés nous ont transmis. »

Si un bel ouvrage est celui qui réalise en perfection son objet, notre savant collaborateur a le droit de se vanter d'en avoir fait un dans cet intéressante monographie, qui est une des meilleures contributions qu'on connaisse à l'histoire de notre pays. Documentation abondante et exacte, clarté et vivacité du récit, tous les mérites du genre sont réunis dans ce volume sur lequel nous reviendrons et dont l'auteur n'est plus à son coup d'essai. J. R.

L'Eglise et la Pitié envers les animaux. Textes originaux, puisés à des sources pieuses. Premier recueil sous la direction de la Marquise de RAMBURES, avec une Préface par ROBERT DE LA SIZERANNE 1 vol. in-12, orné d'une gravure. Prix 2 fr. 50. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90.

La pitié envers les animaux est un devoir pour tous et dès les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, le nouvel esprit qui animait le monde se manifesta dans ce domaine spécial de la charité. Depuis lors, c'est toujours chez les hommes attachés à l'Eglise qu'il se manifeste, tandis que dans les milieux hostiles ou indifférents à l'Eglise, il faut descendre jusqu'à Montaigne, pour en trouver un exemple bien caractérisé. Et depuis Montaigne, il faut venir jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, pour apercevoir, en dehors du Christianisme, quelque affirmation d'une loi de la pitié envers le monde inférieur à nous.

Pour mieux mettre ce fait en lumière, un savant auteur a rassemblé en un charmant volume et publié dans leur langue originale, un certain nombre de textes empruntés à des écrivains anciens et modernes, français et étrangers. M. Robert de la Sizeranne a bien voulu présenter l'ouvrage au public.

Nul doute qu'avec un tel patronage le volume n'obtienne un légitime succès.

— Paraîtra prochainement à l'imprimerie Chastanier : **Pour la Patrie, l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce**, un volume in-18, d'environ 250 pages, par M. Marcelin CLAVEL. Prix : 2 fr. 50 chez tous les libraires.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE CHATEAU DE TRESQUES

Il n'est pas un pays plus intéressant, au point de vue du pittoresque, des ruines et des souvenirs historiques, que l'arrondissement d'Uzès. Il faudrait écrire des volumes si l'on voulait raconter l'histoire de tous ces châteaux, qui dominent fièrement les vallées et de toutes ces curiosités naturelles, si fréquentes sur les bords du Gardon, de l'Ardèche ou de la Cèze. Je me bornerai aujourd'hui à ces quelques lignes concernant le château de Tresques, sur lequel M. de Vogué, ancien député de l'Ardèche, et membre de l'Académie française a bien voulu me fournir quelques notes intéressantes.

Après un parcours de quarante kilomètres, la ligne du chemin de fer d'Alais au Rhône, s'engage dans une belle et intéressante vallée qu'elle traverse dans toute son étendue, c'est la vallée qu'arrose le Tave. Elle s'étend de l'ouest à l'est jusqu'au Rhône, sur une longueur de dix-huit kilomètres. Les hautes collines de Bois-Nègre, de Lanèque, de Bernon, et le vaste plateau du camp de César la protègent contre les vents violents du Nord ; les côteaux boisés de chênes-verts et d'oliviers, de la Gardie, de Saint-Vincent, de Saint-Victor Lacoste et de Meyran la bornent au Midi. Le voyageur y arrive, après avoir

descendu les pentes rapides (1) de Fontarèches et de Saint-Laurent-la-Vernède.

Par un singulier privilège, cette vallée profonde, fraîche et riante possède à la foi la spécialité de charmer le poète, d'intéresser le naturaliste et de préoccuper agréablement l'archéologue. Chacun des villages qu'elle renferme, chaque coteau, presque chaque pli de terrain, présente aux regards de l'observateur un château, une ruine un clocher solitaire ou les restes de quelque ancien couvent. Tout enfin jusqu'à ses arbres, ses fontaines, ses roches tertiaires, tout y intéresse le savant (2) et le curieux, tout y rappelle un souvenir ou une légende ; tout y proclame ou une glaive ou une infortune du temps passé.

Ici, c'est Cavillargues avec son château dont les tourelles plusieurs fois séculaires semblent se cacher au milieu des maisons du village. Plus loin, c'est Saint-Pons-la-Calm, avec son antique manoir seigneurial devenu l'humble presbytère du curé de la paroisse. Plus loin encore c'est Tresques se dressant fièrement, comme du milieu d'un nid de verdure, avec son vieux clocher lézardé, sa vieille tour démantelée qui semble regretter depuis plus de trois cents ans sa majestueuse couronne de créneaux ; les murs de son église recouverts d'un verdoyant manteau de lierre (3) ; enfin son vaste château, d'où le regard embrasse toute la vallée.

Le train s'arrête quelques minutes à Connaux ; et

(1) La gare de Fontarèches et Saint-Laurent est à 253 m 18 d'altitude, celle de Cavillargues est à 137 m 40 et celle de Saint-Pons-la-Calm à 96 m 17, La descente totale comprend donc une différence de 157 m d'altitude.

(2) L'étage du grès lustré ferrugineux a été nommé *étage tavier* par M. Dumas, parce que le plus beau type de cet étage se trouve dans la vallée de la Tave.

(3) Cette église vient d'être restaurée d'après les plans de M. Méry, architecte à Nîmes.

là, si le voyageur veut savoir quels sont ces vieux remparts, formant au milieu du village un petit quadrilatère flanqué de quatre tours et dont le milieu est occupé par une église plusieurs fois restaurée, il apprend que ces remparts abritèrent longtemps des moines Bénédictins de Saint-Pierre, que ces religieux, savants copistes, habiles déchiffreurs de manuscrits ne dédaignaient pas non plus de défricher les terres ; et qu'après avoir desséché les étangs, donné d'immenses plaines à la culture, ils quittaient leur couvent de Saint-Pierre de Castres, situé sur la montagne voisine pour venir habiter celui de Connaux, plus propice aux exploitations agricoles.

Les quelques minutes d'arrêt sont bien vite écoulées. Le train reprend sa marche. On peut saluer à droite, en passant, le château de Gaujac, à l'aimable comte de Castries, derrière lequel on distingue à travers les sinuosités de la colline, les bois de Saint-Vincent, où se trouve les ruines d'une commanderie de Templiers.

Bientôt, une courte tranchée, taillée dans les roches calcaires de Sarcin, vous rappelle par cette désignation que les Sarrazins ont autrefois occupé cette aride colline, du pied de laquelle s'échappent les eaux d'une abondante fontaine.

Ensuite, vous voyez apparaître, sur la rive gauche de la Tave, au sommet d'un coteau isolé et de forme conique, les ruines du vieux Castel-de-Bard ; sur la rive droite et sur un autre coteau à peu près pareil, les ruines encore plus imposantes du Castellat de Saint-Victor. Ne dirait-on pas les squelettes gigantesques de deux puissants chevaliers du moyen-âge, dont les restes mutilés et encore debout attellent les nombreux combats ?

Il faut citer encore, au milieu de la plaine, la petite chapelle de Saint-André, si bien conservée depuis le x^e siècle et celle de Saint-Martin dont il ne reste que le clocher roman.

A l'extrémité de la vallée, sur le versant méridional de ce vaste plateau, où l'on a découvert les restes d'un camp de César, voici Laudun, l'antique Sainte-Foi, qui étale majestueusement ses nombreuses maisons en amphithéâtre.

Qu'elle serait intéressante l'histoire de tous ces lieux pittoresques, de tous ces monuments ! Malheureusement l'histoire de cette vallée, ne laisse pas de présenter de grandes difficultés à l'écrivain qui voudrait la composer avec des documents certains. Comme d'autres contrées du département du Gard, celle ci a eu beaucoup à souffrir des guerres de religion et des désastres de la Révolution. Pendant ces époques de troubles, la plupart des archives ont disparu. Néanmoins aidé de quelques parchemins et des notes de M. de Vogué, je vais donner ici ce que j'ai pu recueillir sur le château de Tresques, l'un des plus importants du pays.

Bien que l'origine de ce château soit très ancienne l'histoire ne commence à en faire mention que dans le xii^e siècle. Par un acte passé en 1199 Rostaing de Sabran déclare avoir reçu de Guillaume, seigneur de Montpellier la somme de vingt mille sous d'or melgoriens, pour la dot de sa femme Clémence : et, il lui en passe reconnaissance sur tout le château de Tresques, *super totum castrum de Trescas* (1).

Le mot castrum, employé dans ce document indique bien sans doute que le château de Tresques

(1) Hist. de Languedoc T. II pr. col. 488.

était une forteresse, mais je suis persuadé que la construction a dû remonter à une époque bien antérieure au ^{xii}^e siècle. Il est facile de reconnaître encore aujourd'hui que, pour le bâtir, on s'était servi des ruines d'un ancien fort romain dont on distingue encore quelques vestiges à l'angle original du presbytère. Du reste, les nombreux débris de poterie romaine et les pièces de monnaies, trouvées à Tresques et dans les environs autorisent à penser que les romains avaient déjà établi en ce lieu un fort détaché servant d'avant-poste pour la défense du camp de César, situé non loin de là, sur le plateau de Saint-Pierre de Castres.

Au ^{xii}^e siècle, le castrum dont parle Rostaing de Sabran et dont il ne reste aujourd'hui qu'une tour démantelée, s'élevait isolé et solitaire sur les rochers de grès qui forment l'extrémité du coteau de Tresques. Le village ne commença à se bâtir que vers la fin du ^{xiv}^e siècle.

Rostaing II de Sabran était l'arrière petit-fils de Guillaume I^{er} de Sabran, l'un des héros de la première croisade et l'un de ceux qui eurent la gloire et le bonheur, sous la conduite du comte de Toulouse, d'entrer les premiers dans Jérusalem, le vendredi 15 juillet 1099. Il était petit-fils de Rostaing I^{er} de Sabran, marié avec Roscie ou Rose, fille de Rainon I^{er} du Caylar et de Béatrix d'Uzès. Enfin il était le fils de Guillaume II de Sabran, connétable de Toulouse et de Guillemette Amic. Il succéda à son père dans la charge de connétable, et, après la mort de sa première femme Clémence de Montpellier, il épousa en secondes noces une veuve nommée Adalma ou Almodis en 1215 (1).

(1) Charvet, *la Première maison d'Uzès*, p. 89.

Jusques-là, le château de Fresques avait relevé du roi de France; mais, à cette époque Philippe II le donna à Raymond III, évêque d'Uzès; et à partir de ce moment nous voyons tous les seigneurs de Tresques faire hommage de leur château aux évêques de cette ville.

Rostaing II de Sabran laissa deux fils : Guillaume V de Sabran, qui hérita de la terre de Tresques et Rostaing IV de Sabran qui devint chevalier du Temple en 1252 et commandeur à Orange en 1271 (1). Guillaume de Sabran eut un fils, Rostaing V de Sabran qui ne laissa après lui qu'une seule héritière, Bérangère de Sabran.

Celle-ci se maria avec Pons III de Montlaur, fils de Gui II de Montlaur et arrière petit-fils de Douce, dame de Pasquières. Par ce mariage, sa seigneurie ayant changé de famille, Pons III de Montlaur, agissant en son nom et celui de Bérangère sa femme, fit hommage, le 22 mai 1326, à l'Evêque d'Uzès, Guillaume de Mandagout, de la seigneurie de Sabran, Tresques et autres lieux.

De ce mariage naquirent trois enfants : Pons IV de Montlaur qui continue la descendance; Gui III de Montlaur, dont le fils Pons V fut seigneur de Florac, en 1384, et une fille Isabeau de Montlaur, qui épousa, en 1346, Bernard Pelet IV, co-seigneur d'Alais (2).

Pons IV de Montlaur et de Sabran épousa, en 1347, Raimbaude de Sabran sa cousine au quatrième degré, fille de Gérard Amic V, seigneur de Rochemort et de Fournès. Il laissa pour héritier Guillaume de Montlaur.

(1) Id., *ibid.*

(2) Id., *ibid.*, p. 89 et 89.

En 1382, des bandes de pillards, connus dans l'histoire sous le nom de Tuchins, exercèrent leurs ravages dans le château de Tresques et sa chapelle qu'ils incendièrent ainsi que l'église paroissiale de Saint-Martin-de-Jussan, petite seigneurie relevant du domaine royal et située à un demi kilomètre au nord de Tresques.

Après le départ des Tuchins, les seigneurs de Tresques s'empressèrent non seulement de réparer les dégâts occasionnés par ces vandales, mais ils s'appliquèrent encore à favoriser, par des concessions d'emplacements, la construction des nouvelles habitations par leurs vassaux près de la forteresse seigneuriale. Dès la fin du ^{xiv}^e siècle, on comptait déjà dix maisons, bâties auprès des hautes murailles du château. C'était le commencement du village.

On ignore quels furent les seigneurs de Tresques pendant les cent-soixante-douze années qui suivirent les dévastations des Tuchins. Ce fut pendant cette période que le village de Tresques prit ses derniers accroissements, qu'il fut érigé en paroisse et qu'enfin le pape Innocent VI, après avoir fait construire, en 1356, la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, donna le prieuré de N.-D. de Tresques à ce nouveau monastère pour lui servir de dotation. En 1454, nous trouvons le château possédé par Guillaume, évêque de Poitiers, qui le vendit en 1486 à la famille de Combes, avec les chatellenies de Sabran et de Montclus (1).

Les deux frères Philippe et Cathelin de Combes se partagèrent ces trois domaines, par contrat du 27 avril 1508. Le dernier eut pour sa part la baron-

(1) Renseignements donnés par M. de Vogué.

nie de Sabran, dont la moitié fut aliénée plus tard, par contrats du 27 août 1602 et du 28 janvier 1603 à Pierre d'Augier, prévôt du Languedoc. Philippe de Combes posséda la baronnie de Montclus et la seigneurie de Tresques. Il se maria avec Yolande de Bozon, fonda une chapellainie de trois chanoines, dont le nombre plus tard porté à quatre, en 1540, légua, par son testament daté de 1512, des sommes considérables à l'église et à l'hôpital de Tresques. Il laissa deux filles : Monde de Combes qui fut son héritière et Claudine de Combes.

Monde de Combes se maria avec Gaillard de Montcalm, docteur ès-droit, juge-mage et lieutenant-général de la sénéchaussée de Beaucaire et au siège présidial de Nîmes. A son titre de seigneur de Tresques et de Saint-Martin-de-Jussan, Gaillard de Montcalm ajouta encore celui de Boulidouyre, petit domaine situé au nord de Saint-Pons-la-Calm. En 1549, Gaillard de Montcalm sollicita et obtint du pape Jules III, la confirmation apostolique de l'union faite en 1540, du prieuré de Sabran à la chapellainie de Tresques. Il eut trois fils : Jean I^{er} de Montcalm qui lui succéda, Charles de Montcalm qui épousa Gabrielle de Chavary et Robert de Montcalm.

Dans le mois d'octobre 1567 des bandes de protestants, ayant à leur tête, le sinistre baron des Adrets, s'emparèrent de Tresques et répandirent dans tout le pays et dans ses environs la désolation et les ruines. Mais, dès le commencement de l'année suivante, le vicomte de Joyeuse qui commandait les troupes du Languedoc, ayant quitté Pont-Saint-Esprit pour assiéger Mornas qu'il emporta d'assaut, passa le Rhône le 7 mars, et après avoir pris Orsan

et Laudun, vint remettre Tresques sous l'obéissance du roi (1).

Jean I^{er} de Montcalm épousa Suzanne de l'Estrange. Il en eut deux enfants : Marie I de Montcalm qui épousa Jacques de Nicolaï et Annet de Montcalm qui continua la descendance des seigneurs de Tresques (2).

En 1586, Tresques avait embrassé avec ardeur le parti de la Ligue. Aussi, le 28 mars, le duc de Montmorency, qui combattait les ligueurs avec acharnement vint faire le siège de Tresques (3). Les habitants se défendirent avec un si grand courage que le souvenir d'un de leurs actes de bravoure et de ruse s'est perpétué jusqu'à nos jours. Une tradition locale rapporte que les assiégés, après avoir épuisé tous moyens de défense, prirent le parti, avant de se rendre, de jeter encore du haut de leurs remparts sur la tête des assaillants, des caisses remplies d'abeilles. Cependant, malgré tout, il fallut se soumettre.

Mais, cette soumission fut plus apparente que réelle ; deux ans plus tard, en 1588, Tresques ayant de nouveau donné des marques non équivoques de son attachement à la Ligue, le duc de Montmorency, donna des ordres au comte de Chatillon et au vicomte de Turenne pour achever de soumettre cette place (4), pendant que lui-même assiégerait Laudun.

Les deux généraux eurent en cette circonstance plus de succès que le duc lui-même, si nous en jugeons par une inscription commémorative qui se

(1) *Hist. générale du Languedoc*, 2 V., p. 284.

(2) Notes généalogiques de la famille de Montcalm, fournies par M. le marquis de Saint-Maurice-Montcalm, d'Avèze (Gard).

(3) *Hist. générale du Languedoc*, T. V., page 412.

(4) *Hist. générale du Languedoc*, T. V., page 425.

trouve près de la porte d'une maison de Laudun, au quartier de Santa-Fé On y lit :

VIVE LA FOY CATHOLIQUE
1588 ET LE PREMIER
JVLET M. DE MOMORANC
VINT AVEC LES HVGENAVS
ASIGA LAVDVM ET FAICT
TIRER 694 BOLES DE CANON
SANS LE PRENDRE ET
ABATV CCC MAISON.

Les deux dernières attaques dont nous avons parlé, firent subir au château de Tresques des dégradations si considérables, que le vieil édifice ne s'est jamais relevé de ses ruines. Son antique donjon, qui subsiste encore, se trouve dans le même état où le laissèrent les troupes dévastatrices des huguenots.

Annet de Montcalm, baron de Montclus, et seigneur de Tresques, épousa, en 1602, Mlle Faïn de Férault.

Peu de temps après son mariage, il apprit que la baronnie de Sabran, ancien apanage de sa famille, morcellée et vendue plusieurs fois, avait passé des mains de Cathelin de Combes entre celles de noble Charles de Gabriac, sieur de Saults, que celui-ci en avait cédé la moitié à Simon Bonhomme, pendant que son frère Thibaut de Cadoine cédait l'autre moitié à Pierre de Boches, écuyer ; et qu'enfin celui-ci venait de la transmettre, en 1602, à Pierre d'Augier, prévôt du Languedoc. Il résolut de rentrer en possession de ce vieux domaine. Il avait vu que dans le contrat de partage entre nobles Philippe

et Cathelin de Combes, il avait été stipulé « que si l'un deux ou de leurs descendants venait à vendre ou à aliéner quelque une des places, juridictions ou seigneuries exprimées audit partage, il serait permis à l'autre et aux siens de retirer par préférence et au quart denier moins, la chose vendue. » Là-dessus, Annet de Montcalm, en qualité de successeur de Philippe de Combes, intenta procès à Pierre d'Augier, demandant à son profit le retrait de la baronnie de Sabran. L'affaire fut portée d'abord du Sénéchal de Nîmes, puis au Parlement de Toulouse. Elle se prolongea pendant seize ans, avec des alternatives de succès et de revers pour chaque plaideur. Enfin, elle se termina le 31 octobre 1619, par une transaction, d'après laquelle Jean d'Augier fils, consentit à laisser au seigneur de Montclus et Tresques, l'entière baronnie de Sabran et s'engagea à rendre tous les titres, papiers et documents concernant cette terre.

Annet de Montcalm laissa trois enfants, Jean II de Montcalm, qui lui succéda, François de Montcalm et Marie I de Montcalm mariée au comte de Saint-Remèze

Jean II de Montcalm se maria avec Diane d'Audibert de Lussan et eut quatre filles, parmi lesquelles Marie II de Montcalm, qui hérita de la Seigneurie de Tresques.

Le 16 septembre 1632, Louis XIII, venant de Pont-Saint-Esprit et de Bagnols, s'arrêta à Tresques. L'arrivée du roi de France, coïncida avec les réjouissances de la fête votive, qui se célèbre tous les ans le 14 septembre et les deux jours suivants. Elle donna aux jeux publics de cette année un entrain et une splendeur si extraordinaires, que le souvenir s'en est perpétué jusqu'à nos jours. Comme le châ-

teau « était inhabitable », le seigneur de Tresques donna l'hospitalité au roi dans la maison qu'il possédait au Nord de l'église et qui devint plus tard la propriété de M. Sauvan. Louis XIII fut si satisfait de l'accueil des jeunes gens de Tresques qu'il leur donna treize sous de gratification à chacun.

Après la mort de Jean II de Montcalm, sa veuve, Diane d'Audibert donna, en qualité d'héritière fidéissière, le 31 mai 1639, un dénombrement de tous les biens du château de Tresques. Comme ce dénombrement donne les indications les plus authentiques et les plus capables de nous représenter la situation de la seigneurie, à cette époque, je crois devoir en donner ici les principaux articles :

« Les héritiers du seigneur de Montcalm dénom-
« brent en fief la terre de Tresques au seigneur
« Evêque d'Uzès (1), et en arrière-fief du Roi. — La
« place et juridiction de Tresques, diocèse d'Uzès,
« avec juridiction haute, moyenne et basse, seuls et
« pour le tout ; et à fief franc, noble et honoraire.
« Les émoluments, déduits les gages des officiers
« comme sont, régent, juge, baille, procureur, gref-
« fier et sergent, peuvent valoir, une passant l'autre
« de revenu annuel 10 livres. — Le four bannier
« 30 livres. — Sur les terres en possession des ha-
« bitants 16 livres. — Certaines olivettes, l'une ap-
« pelée le Claux, deux salmées, l'autre appelée des
« Carésieux 12 livres. — Un jardin près de la ri-
« vière de Tave. — Un moulin à blé où il y a deux
« moles, lequel ne moult que certain temps de l'an-
« née, à cause que dans ladite rivière il n'y a guère
« d'eau ; auprès duquel moulin, y a un autre à huile

(1) Mgr Nicolas de Grillé.

« 20 livres. — Château inhabitable, où n'y a qu'une
« tour découverte depuis tant de temps, que n'est
« mémoire d'homme. — Les murailles et fossés du
« dit lieu. — Une maison dans ledit lieu, où ils ha-
« bitent de présent et tiennent pour leur château ;
« toutefois, elle est fort ruinée, la plus grande partie
« étant inhabitable. — Item tiennent en fief franc
« du Roi, notre sire, le terroir et juridiction de
« Saint-Martin-de-Jussan et le devois de la Bouli-
« doyre et de Raymond-Bœuf ; le tout dans les li-
« mites et confrontation dudit lieu de Tresques. —
« Ils sont en litige avec Mgr le prince de Condé,
« seigneur de Bagnols, pour raison du devois de
« Raymond-Bœuf, qu'il prétend lui appartenir quoi-
« que les dénombrans l'aient acquis ou leurs pré-
« décesseurs, depuis fort longtemps, avec l'autre
« devois de la Boulidoyre, en la juridiction de Saint-
« Martin-de-Jussan, de MM. les commissaires pour
« lors députés, par S. M. pour la vente de son do-
« maine et ne leur porte aucun profit (1). »

Marie II de Montcalm se maria avec Louis de Vivet, président à la Cour des aydes et finances de Montpellier. Le nouveau seigneur de Tresques, peu de temps après son mariage, s'occupa de la reconstruction du château resté en ruines depuis soixante-dix-huit ans. Par ses ordres la nouvelle demeure seigneuriale fut bâtie dans le style de la Renaissance, au sud-est de l'église et à peu de distance de l'emplacement occupé autrefois par l'antique manoir. Cet édifice, qui existe encore, forme un vaste parralélogramme dont les côtés se développent sur une longueur de vingt à vingt-cinq

(1) Archives communales de Tresques.

mètres chacun, et dont le centre est occupé par une cour d'honneur, dans laquelle on arrive après avoir franchi un porche voûté. On ne voit plus rien dans les constructions, ni dans les décorations de cet édifice, qui rappelle le souvenir de l'ancienne forteresse, de l'ancien castrum. Au premier coup d'œil, il est aisé de reconnaître que lorsqu'il fut bâti, déjà, dans la série des générations féodales, les seigneurs de robe avaient succédé aux seigneurs d'épée.

Le grand portail de la façade est en plein cintre, encadré entre deux pilastres, dont les sommets sont ornés de caryatides supportant deux consoles sculptées. Un entablement d'ordre dorique repose sur ces deux consoles et porte une frise ornée de triglyphes et terminée par une large corniche tenant lieu de fronton. Le tympan porte les armoiries du seigneur de Vivet, accompagnées de deux grands lions tenants.

Le seigneur Louis de Vivet de Montcalm, marquis de Montclus, seigneur de Tresques et de la Bartalasse, laissa pour héritier Jacques de Vivet de Montcalm, qui se maria avec Gabrielle Trémollet de Bucelli, marquise de Montpézat. Il fut nommé conseiller du roi en ses conseils et premier président au présidial de Nîmes. Sur sa demande, Mgr Poncet de la Rivière, évêque d'Uzès, autorisa, en 1679, la construction d'une galerie couverte, destinée à mettre en communication le château avec l'église de Tresques (1).

Magistrat intègre, fervent chrétien, le seigneur de Vivet se distingua aussi par sa grande libéralité. L'église et les pauvres de Tresques, ceux

(1) Renseignement donné par M. le Curé de Tresques.

de Montclus, le couvent du refuge de Nîmes, les prisonniers et l'Hôpital-Général de cette dernière ville participèrent largement à ses nombreux bienfaits. De son côté, Mme la marquise de Trémollet, son épouse, le seconda toujours dans ses bonnes œuvres et laissa par testament une rente de 250 livres pour établir à Tresques un prêtre « qui serait tenu de faire les écoles et d'enseigner les enfants ».

Jacques de Vivet laissa trois enfants : Henri-François de Vivet, qui devint président, juge-mage à Nîmes ; Louis-François de Vivet, nommé d'abord prieur de Saint-Chaptes et plus tard évêque d'Alais, de 1744 à 1758 ; et enfin Marie-Anne de Vivet, qui resta unique héritière.

Avant de mourir, Jacques de Vivet, par son testament fait à Nîmes, le 14 août 1714, exprima le désir d'être enterré ou bien à Avignon, dans l'église des Carmes, s'il décédait dans cette ville, ou bien dans l'église de Tresques. Il défendit à son héritier de donner aucune solennité à ses funérailles, mais d'y convoquer seulement le nombre de cent pauvres des lieux dont il était seigneur, et de donner à chacun d'eux, en cette circonstance, « une canne de *cadis* et dix sols d'argent ».

Marie-Anne de Vivet épousa Jean-François de Cadolle, dont elle eut François de Cadolle, qui hérita de la seigneurie de Tresques.

François de Cadolle épousa Marie-Anne de Juge de Cadoine, héritière d'une très ancienne famille, et qui apporta par son mariage les terres et châteaux de Cadoine (Lozère) et de la Bastide d'Orniols (Gard).

Le seigneur de Cadolle soutint, pendant trois ans, à Toulouse, un procès en appel comme d'abus contre l'union du prieuré de Sabran à la chapel-

lenie de Tresques (1). Ce procès avait été intenté à l'instigation de l'évêque d'Uzès. Cette union fut cessée en 1759 ; et, par suite de cette sentence, la fondation de Tresques fut replacée dans l'état où elle se trouvait avant l'union et réduite seulement à deux chanoines.

Le seigneur de Cadolle mourut le 30 juillet 1765 et fut inhumé dans l'église de Tresques. Il laissait avec sa veuve, une fille unique Marianne de Cadolle qui épousa, deux ans après la mort de son père M. Florimond-Innocent Annet, marquis de Vogué, lieutenant-colonel des carabiniers de France, fils de haut et puissant seigneur Charles-François Elzéard, marquis de Vogué, comte de Montlaur, baron d'Aubenas et autres lieux, lieutenant-général des armées du Roi inspecteur général de la cavalerie et dragons de France, gouverneur de Montmédy, commandant pour sa Majesté en la province d'Alsace, et de très haute et puissante dame Madeleine de Truchet, comtesse dudit lieu, baronne de Sainte-Agrève et autres places.

De cette union naquirent quatre enfants : Marie-Amélie-Charlotte de Vogué, le 12 décembre 1767 ; Louis-François-Charles Florimond de Vogué le 25 août 1769 ; Gabrielle-Félicité - Françoise - Rose de Vogué le 10 janvier 1774 ; enfin Eugène-Jacques-Joseph-Innocent de Vogué le 7 février 1777 (2).

Lorsque la Révolution arriva, Marianne de Cadolle était déjà veuve. Elle refusa énergiquement de quitter son château de Tresques ; et, elle supporta avec un grand courage tous les affronts et toutes les tracasseries que la municipalité lui fit su-

(1) *Idem.*

(2) Renseignement fourni par M. de Vogué.

bir avec abondance. Un jour ayant appris que des agents révolutionnaires allaient venir chez elle pour détruire ou enlever « tous les vestiges de l'ancien régime », elle s'empressa, avant leur arrivée, de jeter aux flammes toutes les archives du château (1), et lorsque les agents se présentèrent, après avoir longtemps cherché dans toute la demeure, ils ne trouvèrent pour exercer leur fureur dévastatrice que les grandes armoiries sculptées sur le tympan de la façade. On peut encore aujourd'hui, apprécier avec quel soin le marteau révolutionnaire s'est efforcé à les faire disparaître.

Après la mort de Marat, en vertu des prescriptions de la loi contre les suspects, la veuve de M. de Vogué était obligée de comparaître tous les ans devant la municipalité pour la délivrance d'un certificat de résidence. Dans un de ces certificats, il est constaté : « que la citoyenne Marianne de Cadolle était âgée de cinquante-un ans ; qu'elle était de taille moyenne, avait le visage pâle, les yeux et les sourcils châtains, le nez bien fait, la bouche petite et le menton rond. »

Marianne de Cadolle mourut à Tresques le 23 juillet 1804 et fut inhumée dans l'église paroissiale.

Son fils et héritier Louis François-Charles Florimond de Vogué, avait épousé le 21 novembre 1803 Marguerite-Sophie-Gabrielle de Julien de Vinezac. Peu de temps après ce mariage le château de Tresques reçut de nombreuses améliorations. Ses abords du côté du couchant et du midi se trouvaient obstrués par une quantité de vieilles maisons dont la vue était loin de présenter un spectacle agréable et dont la présence gênait tous les projets d'agrandis-

(1) Idem.

sement. M. de Vogué dont la fortune était considérable n'hésita pas à acquérir toute cette partie du village, ajouta à sa demeure un vaste corps de bâtiment, provoqua des échanges avec la commune et les propriétaires des maisons, construisit une nouvelle mairie, de nouvelles routes à titre d'indemnité modifia par des rampes habilement ménagées les chemins qui descendaient du château, remplaça enfin les anciennes maisons par des plantations d'arbres au feuillage toujours vert, et transformera ainsi le difficile accès de sa demeure seigneuriale en un ravissant coteau de verdure.

M. Charles de Vogué fut nommé pair de France, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il se montra toujours non seulement l'ami des lettres et des arts, comme l'attestent plusieurs ouvrages trouvés dans sa bibliothèque et dont les auteurs lui avaient fait hommage, mais encore il voulut établir dans son château un atelier de tourneur et d'horloger. Il se plaisait à y passer de longues heures, exécutant de petits travaux qui témoignent de sa patience et de son habileté (1).

Il mourut à Cambous, château qui lui appartenait, près de Saint-Martin-de-Londres, dans l'Hérault, le 22 mai 1839, à l'âge de soixante-dix ans. Son corps fut transporté à Tresques et inhumé dans la chapelle rurale de Saint-Martin-de-Jussan.

Son fils et héritier, Guillaume-Elzéard de Vogué, né le 18 février 1812, se maria avec sa cousine germaine, Sophie-Victorine-Blanche de Vogué. Il eut de cette union Joseph de Vogué, zouave pontifical, mort glorieusement au combat de Patay et dont le

(1) L'outillage considérable de cet atelier a été donné aux Chartreux de Valbonne.

corps a été transporté, en 1871, dans l'église de St-Martin-de-Jussan ; Marie de Vogué, religieuse ; Raymond de Vogué, décédé ; et Albert de Vogué.

Le comte Elzéard de Vogué acheva l'exécution des vastes projets de son père, pour l'embellissement des abords du château. Il y ajouta la création d'un beau et vaste parc sur les bords de la rivière de Tave. Mais après la mort de son fils aîné, Joseph, il vendit tout le domaine de Tresques et se retira à Cambous. Depuis, Cambous a été acheté par le comte de Turenne.

Aujourd'hui le château de Tresques et ses terres appartiennent à la famille Fraisse, qui continue, dans le pays, à suivre les traditions de charité et de fidélité de ceux qui l'ont précédée dans cette demeure seigneuriale. Elle ajoute à ces qualités l'esprit pratique de notre haute bourgeoisie moderne, et a fait de la terre de Tresques une propriété modèle où la grande culture de la vigne procure à la fois du travail aux ouvriers du pays et de beaux revenus au propriétaire.

ADOLPHE PIEYRE.

A LA FRANÇO !

O ma Franço adourado ! O maire sèmpre bello !
Enebries moun cor... E toun noum agradièu,
Lou voudrièi resplendènt còume uno niue d'estièu,
Trelusènt de grandour e courouna d'estello !

Car t'aime còume abrièu aimo la flour nouvello,
E soufrisse en vèsèn que tu sourdat de Dièu,
Tu lou brès di grand cor, de l'esperit sutièu,
Servigues de sembèu a tant d'errour crudèlo !

Ah ! voudrièi que ti fil, dins l'amour afreira,
Pèr lou drè, la Justico, empli d'un fiò sacra,
Gagnesson sus lou mau la suprèmo bataio !

E la man dins la man, sèns envejo ni fèu,
Aclamesson, groupa sout lou meme drapèu,
La Liberta santo e veraio !...

L. BARD, félibre.

M. CLASTRON

A L'ÉVÊCHÉ DE NIMES SOUS M^{gr} PLANTIER ⁽¹⁾

Au début de son épiscopat, Mgr Plantier avait écrit à l'un de ses amis : « Je voudrais voir mon palais n'être qu'une cellule. » Pénétré de cette idée, il fit autour de lui une loi du recueillement et de la retraite. Rien n'était plus conforme au tempérament de l'abbé Clastron. N'y trouvait-il pas quelque chose de cette vie religieuse dont l'aspiration le tourmentait ? A cinq heures, lever général ; à huit heures, déjeuner en commun ; diner, à midi et demi ; souper à sept heures et demie ; à neuf heures et demie, coucher. Le temps consacré aux repas était court, mais de longues heures étaient données à l'étude, à la réflexion et à la prière.

La récréation se prenait au jardin en été, dans la salle du billard en hiver. Le billard était le délassement favori de la famille épiscopale. L'abbé Clastron qui, étant vicaire à Alais, ne refusait pas de jouer aux cartes et même, au besoin, y conviait les amis, ne se permit plus d'y toucher. Mgr Gerbet l'en eût blâmé, lui qui avait si bien chanté les défaites des joueurs de cartes, à l'évêché d'Amiens, en compagnie de Mgr de Salinis ! *Trahit sua quemque voluptas* ! Mais Mgr Plantier voulait faire de son palais

(1. Nous empruntons l'extrait suivant, à un travail en ce moment sous presse, *Notes et souvenirs sur M. l'abbé Clastron, vicaire général de Nîmes*, par l'abbé Louis Bascoul.

On peut dès aujourd'hui souscrire à cet ouvrage, qui sera tiré à un très petit nombre d'exemplaires, au prix de 2 fr. 50 cent., en envoyant son adhésion à M. Gervais-Bedot, libraire-éditeur, Nîmes.

L'auteur de cet article, préparant une biographie complète de Mgr Besson, adresse un chaleureux appel aux personnes qui pourraient le documenter, au moyen de notes, de souvenirs, de lettres ou extraits de lettres, etc., sur ce grand évêque de Nîmes et les prie de lui adresser leurs communications à *Roche fort*.

une cellule et sa Maison fut, en effet, un « modèle de régularité, de travail, de discrétion et de cordialité. »

Quelles jouissances goûta le jeune secrétaire dans les causeries de son évêque ! Quel plaisir à écouter, avec les Plantier, les de Cabrières et les d'Alzon ! *Miscuit utile dulci* ! Quelles délices, quels entraînements, quelles lumières ! M. d'Alzon parlait des œuvres catholiques, de Rome, de l'Église, dénonçait les mœurs de l'époque, et, comme un chevalier du temps jadis, foudroyait les mécréants. « Cette âme vigoureuse était une flamme, » a écrit l'un de ses enfants. Et la flamme allume parfois des incendies.

L'abbé de Cabrières abordait de préférence les discussions théologiques et les questions philosophiques. A la distinction héréditaire de sa race, aux avantages de la forte éducation reçue chez le P. d'Alzon, il joignait les richesses d'un travail opiniâtre et des études les plus variées.

Mgr Plantier éclairait, jugeait, dirigeait les conversations avec cet art fait de noblesse et de science qui marquait ses discours et ses écrits.

S'il fallait en croire M. Boucarut, sévère gardien de la tradition et de la règle, représentant attristé de l'Écriture et des Pères, il arrivait à la causerie de s'égarer sur le terrain païen, je veux dire sur les auteurs classiques, et dès que le nom de Virgile ou d'Horace frappait ses oreilles le vénérable vieillard se retirait. N'avait-il pas assez de peine à pardonner son *malheureux Télémaque* au pieux Fénelon ?

Cette faiblesse du saint homme put quelquefois récréer l'abbé Clastron, mais toujours le secrétaire s'édifia au contact du vicaire général qui par les droits des cheveux blancs se crut autorisé à montrer la bienveillance d'un père pour la jeunesse du nouveau venu. Son influence rendit plus nette et plus inébranlable dans l'esprit de l'abbé Clastron, cette règle de vie que la pensée de Dieu doit planer au-dessus des affaires administratives, et que l'esprit de discipline est la sauvegarde de la vie sacerdotale.

A côté de lui, l'abbé Thibon, excellent esprit, bon cœur,

nature mystique, aimant à pénétrer dans l'intérieur des âmes et à redire les douceurs de la vraie et solide piété, les attrait du saint tabernacle de nos autels, que son mysticisme ne mettait pas toujours à l'abri des malices, ou même des railleries du jeune secrétaire ; mais, entre frères, tout ne se pardonne-t-il pas ?

L'abbé Clastron subit surtout la domination spirituelle de son évêque, le rayonnement de son intelligence souveraine. Si bien qu'un jour, il put s'écrier en toute vérité : « son âme attirait tellement à elle les autres qu'en son absence on se croyait sans lumière et sans force, comme les arbres privés des rayons du soleil. »

Ainsi entouré, ainsi éclairé, le cœur du jeune prêtre pouvait-il ne pas tendre toujours plus haut dans les voies de la vertu ? Pouvait-il ne pas subir une sorte de fascination dans le commerce intime et familial de ce prélat dont les lumières et l'affection le pénétraient de toutes parts ? Et si, plus tard, on le surprit souvent à louer son évêque, ce n'était point jouer le rôle d'un fade complimenteur, mais c'était accorder les justes louanges d'une admiration profondément sincère.

D'ailleurs, quand l'abbé Clastron est appelé par Mgr Plantier, sa nature, son âme, son cœur, le prédisposent à recevoir l'empreinte de son Maître. Et, comme une cire molle, il reçoit et garde l'ineffaçable impression des vertus et des talents du grand évêque. Est-il surprenant que, vers les derniers jours de sa vie, l'illustre prélat ait dit : « Je remercie Dieu d'avoir eu la main aussi heureuse. L'abbé Clastron est pour moi le fils le plus fidèle, et pour ma faiblesse le plus délicat serviteur. »

Délicat, le dévoué secrétaire s'efforçait de l'être en tout, dans les relations, dans les lettres, dans les affaires administratives. Mais si la satisfaction de son évêque parvenait quelquefois à le rassurer sur l'accomplissement de ses fonctions, elle ne suffisait pas toujours à calmer ses inquiétudes. Cependant Mgr Plantier appréciait de plus en plus les qualités intellectuelles et la vertu peu commune de son secrétaire. Il remarqua son esprit pondéré, son jugement solide, et mit bientôt à l'épreuve, dans les tournées pastorales, sa modération prudente et son esprit de justice.

Heureux de découvrir en lui un homme de bon sens et de tact, le prélat ne tarda pas à lui faire partager sa confiance avec l'abbé de Cabrières, ce vicaire général bien aimé, destiné à faire revivre sur le siège de Montpellier la grandeur de caractère de l'illustre évêque de Nîmes, son ami et son modèle.

On sait avec quel soin Mgr Plantier procédait à un office pontifical, et combien il tenait à ce que, soit dans les séminaires, soit dans les paroisses, toutes les parties du culte divin fussent remplies avec l'exactitude, la décence et la dignité que demande le respect et qu'exigent les lois de l'église. L'abbé Clastron dut s'appliquer à faire observer les préceptes liturgiques et veiller sur l'ordre des cérémonies. Il le fit avec zèle, aimant lui-même, par esprit de foi, toutes les pieuses pratiques du culte. Mais est-il toujours aisé d'obtenir, comme le désirait le pontife: « la gravité facile et simple dans les cérémonies qui sont le propre des enfants de la maîtrise? » Est-il toujours possible « de pourvoir à la bonne tenue, à la régularité complète dans le costume de chœur? » Le prêtre, au village, est à l'autel, et les enfants... un peu partout. Dans certains cas, des reproches sont mérités, mais seraient-ils toujours justes?

On raconte que, dans une visite pastorale, un bon curé dont la fabrique était aussi pauvre que lui-même, avait oublié de se procurer des gants blancs pour les enfants de chœur de sa paroisse. Ceux-ci de leur côté, avaient oublié de se laver les mains. L'abbé Clastron s'adresse au curé : « Je comprends, lui dit-il, que, par économie, vous ne fassiez pas mettre des gants blancs aux porte-insignes. Mais il ne fallait pas les autoriser à mettre des gants noirs ! »

Le rôle de secrétaire particulier dans les tournées pastorales ne devait pas se borner à veiller au recueillement, à l'ordre et à la propreté. La faible santé de l'évêque supportait difficilement toutes les fatigues des visites pastorales. Quel soulagement pour lui d'avoir à ses côtés, un aide jeune, zélé, habile ! car l'abbé Clastron est un aide précieux pour le prélat : il prend pour lui toutes les pei-

nes qu'il peut se réserver, accepte toutes celles que lui impose son évêque. Obligé de monter en chaire, il parle avec distinction et autorité, si bien que Mgr Plantier. ne craint pas de dire un jour devant lui : « voilà mon Chrysostôme ! » C'était une parole de paternelle reconnaissance.

A ce père, l'abbé Clastron voua le dévouement le plus absolu. On le vit bien : les douleurs de son évêque le frappaient au cœur et ses larmes le faisaient saigner. Au petit séminaire de Belley, le 24 juin 1868, Mgr Plantier perdit la parole dans les larmes qu'il accordait au souvenir d'un ami disparu, et le secrétaire ému lui-même, ne put s'empêcher de s'écrier : « comme il aimait ! »

Aussi se troublait-il toutes les fois que le prélat laissait échapper un avertissement des progrès de la maladie qui le minait. Il en prenait tristement note dans son cœur. Dès 1866, il recueillait ce premier mot de l'évêque affaibli : « l'automne de ma vie commence. » En 1868, il retenait cette autre parole : « depuis quelque temps je sens que les coups de la mort m'inclinent à l'aimer. » Enfin, l'année suivante, il détachait d'une lettre de Mgr Plantier cette phrase symptomatique : « cette tournée pastorale me fatigue, le travail me devient lourd. » Et le dévoué secrétaire s'alarmait d'un mal incurable ; son âme languissait en voyant l'âme de l'évêque tomber dans une sorte de douleur métaphysique et rêveuse. Peut-être cette contemplation contribua-t-elle à voiler de deuil l'âme de l'abbé Clastron si souvent repliée sur elle-même !

Aussi, appelé à Rome, pendant le concile, après l'accès terrible qui valut à l'évêque de Nîmes la visite de Pie IX, crût-il ne jamais donner assez de soins à ce maître aimé. Le 18 février 1870, il écrivait à l'abbé Lévêque : « depuis mon arrivée, j'ai les yeux fixés sur Monseigneur, et je tâche de suivre les plus légers mouvements de sa maladie. » A la fin de sa lettre, il ajoutait : « je vais à merveille, je cours, je prie, j'admire, j'étudie, je pleure. — Ah ! Rome ! Rome ! Rome pendant le concile ! » N'y buvait-il pas la science sacrée au milieu de tant d'hommes admirablement instruits ? et quelle simplicité dans leurs rapports, quelle bienveillance dans leurs entretiens ! La science.... !

Je ne sais quel prélat italien, bibliophile convaincu, sans doute, avait établi cette gradation : Espagnols, in-folio — Italiens, in-4° — Français, Anglais, Belges, in-8° — Allemands, in-18, etc. ! Pauvre science allemande ! Ce classement dut causer quelques surprises à l'abbé Clastron. Mais n'était-il pas « tout entier à contempler cette étonnante merveille qu'on appelle un concile ? »

Tout entier, non hélas ! car la santé de son évêque le préoccupait grandement. Le médecin ne venait-il pas de déclarer que le climat de Rome serait fatal à Monseigneur ? Ce qu'il en fût, on le sait : Mgr Plantier contraint de fuir la mort, dut se résigner à rentrer en France, avant le vote de l'infailibilité.

Plus qu'aucun autre peut être, l'abbé Clastron avait souffert de cet état d'alarmes incessantes. Son âme était triste. Il reprit alors un travail, inspiré de Saint Ambroise, commencé autrefois sous le coup d'épreuves amères. Plusieurs années, que remplissaient déjà les occupations administratives, n'avaient point suffi à mener cette entreprise à bonne fin. Dans le jour, le secrétariat l'absorbait, le soir, son état de santé ne lui permettait pas de prolonger les occupations de l'esprit. Un tel travail, accompli d'une manière si hachée, conserverait-il quelque valeur ? Il y avait lieu de s'en inquiéter. La préface manuscrite de l'auteur témoigne qu'il en eut réellement souci. « Quel peut-être, y lisons-nous, le mérite d'un travail commencé, poursuivi et terminé, au milieu des agitations souvent les plus douloureuses, par une âme que l'expérience de sa stérilité a mille fois jeté dans le trouble et qui se répétait sans cesse à elle-même qu'elle devait se garder de se livrer ? Mais Dieu bénit l'aumône la plus légère, quand celui qui la fait donne tout ce qu'il a et le donne avec simplicité et avec amour. De cet humble tribut de la pauvreté, il forme un trésor pour ceux qui souffrent de la soif et de la faim. »

Ayant souffert, il voulait consoler ; de là, cet écrit, plein de pitié, où son âme compâtissante répandait le baume des célestes espérances sur les plaies vives ouvertes par la mort. Ses propres douleurs et sa charité lui inspirèrent les *Paroles de Consolation aux personnes affligées de la perte de leurs parents ou de leurs amis*.

Bon, oui, certes, il l'était. malgré cet extérieur un peu compassé, dont certains ont cru pouvoir s'autoriser pour conclure à une sécheresse de cœur. Mais peut-être aux yeux de plusieurs se garda-t-il trop de se livrer. A cause de cela on crut distinguer deux hommes en lui. Est-il vraiment à penser que l'homme officiel étouffa la cordiale nature de l'homme privé ? Le combat qu'il soutint contre sa sensibilité, contre son cœur, *par devoir et par dignité*, — c'est son mot. — après lui avoir coûté son repos personnel, autorisa-t-il ses contemporains à l'accuser de je ne sais quelle duplicité ? Ainsi, pendant que l'abbé Clastron gémissait dans cette lutte incessante entre deux vies juxtaposées, des jugements incomplets, erronés parfois, se formaient et se transmettaient, de ci, de là, sous le manteau de la cheminée... et ailleurs. Pauvre humanité ! Pourquoi nous semble-t-il toujours que ce que nous accordons de mérite à autrui est retranché du nôtre ?

Cependant, qui dira les services rendus par ce prêtre secourable aux âmes inquiètes et troublées ? Qui soulèvera les voiles qu'il jetait sur les épreuves de la vie sacerdotale, sur les œuvres de la calomnie et de la médisance ! Sa discrétion a mis un sceau inviolable sur la plupart de ses bienfaits, sur ses actes de charité personnelle, nous ne le briserons pas, mais est-ce le rompre que de rappeler avec quel zèle — bien souvent anonyme, — il facilitait aux âmes tourmentées l'approche de son évêque ? Combien de fois a-t-il ouvert la voie à ces communications intimes et secrètes des consciences avec le Docteur et le Père ? Combien de fois, vit-il, aux dernières heures du jour — consacrées par Mgr Plantier à l'étude et à la composition de ses écrits — des personnes connues, mais désireuses de ne l'être point, venir se consoler auprès du bon prélat ? que de scènes touchantes il soupçonna ! et quelle délicatesse ! Telle noble dame qui pour passer inaperçue devant sa secte, se rendait en visite auprès de Monseigneur avec un voile très épais, a-t-elle jamais entendu le discret secrétaire dire un mot de cela, même à elle ?

.

Le deuil allait entrer dans l'évêché de Nîmes. Le 23 dé-

cembre 1871, la mort emportait le secrétaire général, l'abbé Louis Thibon, à l'âge de 51 ans à peine. Nul ne ressentit un regret pareil à celui de l'abbé Clastron. Avec un ami fidèle, il perdait un frère. Ame candide, à la foi profonde, l'abbé Thibon avait pu vivre dans les travaux arides des statistiques et des calculs, dans la sécheresse des écritures administratives sans affaiblir le sens exquis des choses spirituelles dont chacun pouvait jouir autour de lui.

Peut-être l'abbé Clastron avait-il en vue ce pieux confrère lorsqu'il prenait, dans une de ses retraites, la résolution d'« éviter les railleries à l'adresse des gens et des choses de piété. » Plus tard, se trouvant à Alais, le 21 juin, jour de la fête de Saint-Louis de Gonzagues, patron de son ancien collègue du secrétariat, il écrivait : « Maintenant que je souffre à mon tour, je devine ce qu'a dû être le martyre de ce saint, notre modèle à tous, je le revois sur ce lit de douleur où vous l'avez admiré avec moi souriant et résigné, ne regrettant de la vie que son bréviaire et sa messe interrompue. Je comprends mieux et trop, en voyant mes forces diminuer de jour en jour, quelle angoisse lui causait à lui-même la perte progressive de ses meilleures facultés. » A la fraternité d'état s'ajoutait maintenant la fraternité de la souffrance.

Appelé à succéder à son ami, il se fit un devoir d'approfondir l'étude de la législation canonique et des lois civiles. Craignant d'être inférieur à sa tâche, il se livra, au péril même de sa santé, au travail le plus absorbant. Jamais secrétaire ne se montra plus scrupuleux observateur de la teneur des pouvoirs indultaires de Rome, ni plus exact conservateur des dossiers de l'administration.

Trois mois après, la mort frappait encore, à ses côtés, près de l'évêque. Le père de Mgr Plantier s'éteignait, le 23 mars 1872. L'abbé Clastron fut le témoin discret de la grande douleur de son évêque. Sa Grandeur voulut qu'en souvenir de belles fleurs cultivées par son père, des roses de toute saison fussent plantées au-dessus de la tombe, pour former près de la dépouille paternelle comme une couronne toujours renouvelée. Ce pieux désir fut exaucé. Le secrétaire général veilla lui-même à la réalisation permanente de ce touchant témoignage d'amour filial. Bien

de fois ensuite, il reçut, dans des causeries intimes ou dans des lettres particulières, les mélancoliques épanchements de son évêque. Le 22 avril 1872, il recevait de Mgr Plantier, en tournée pastorale, ces lignes assombries : « Le temps est triste depuis quelques jours. Ce deuil de la nature va bien à celui de mon âme, lequel est d'autant plus profond et douloureux que mon devoir est de l'empêcher de trop paraître. »

De son côté, l'abbé Clastron avait pleine liberté d'épancher dans le cœur du prélat les inquiétudes de son âme. Et souvent, pendant les absences de celui qu'il regardait comme un père, il reçut de lui des lettres pleines de consolations. « Ne vous laissez pas affaïsser, mon cher abbé, sous les coups de la Providence, lui écrivait un jour Mgr Plantier. Dieu qui envoie les épreuves les fait tourner à notre avantage. Il en est de cela comme des tempêtes, elles dégagent et purifient l'air.... Et puis, n'avez-vous pas votre évêque ?... »

Une autre fois, il reçoit la mission d'avertir son ami l'abbé X... « qu'il tempère sa fougue cistercienne, » et, par ricochet, ces paroles s'appliquent à lui-même. Dans sa réponse, l'abbé Clastron se montre tout ému. Quel incident l'a-t-il bouleversé ? Il est sur le point de publier ses *Paroles de consolation*, et il vient d'apprendre que Palmé va éditer un travail analogue de l'Evêque de Nîmes. O désolation ! pauvre pygmée ! Comment oser paraître et se faire comparer ! Voilà perdu le fruit de tant de labeurs ! Restez dans le tiroir, feuilles inutiles ! dormez en paix, *Paroles de consolation*.... vous ne verrez pas le jour !

Mais le prélat calme son émotion pour une lettre datée de Tassin, le 11 septembre 1872 : « Ne vous désespérez pas, mon cher abbé. Je ne glanerai pas même dans le champ dont vous vous apprêtez à recueillir la moisson. Palmé s'est mépris. Ce ne sont pas les *consolations des âmes affligées* que je lui ai promises, mais les *consolations du chrétien malade et mourant*. Votre sujet, vous le voyez, reste intact. » Malgré cette bonne lettre, l'abbé Clastron hésite..., il laisse prendre les devants à son évêque, et, pour une fois, il ne le suit pas.

,

Cependant, l'état d'épuisement de Mgr Plantier s'était tellement aggravé, qu'il avait paru désespéré. Comme le nouveau vicaire général s'empressait autour du vénéré malade ! Quelles paroles de feu il entendit de ses lèvres flétries ! Quelle émotion filiale et quelle joie ce fut pour lui de donner la communion à son Evêque, à son père ! Oh ! cette date du 15 mai 1874 ! quel souvenir de foi, de de piété, de résignation et d'amour !

Mais Dieu voulait conserver encore le serviteur fidèle, et Mgr Plantier dût traîner quelque temps une vie affaissée et languissante, inquiétant toujours, de loin comme de près, le cœur dévoué de son vicaire général.

Brisé par les émotions, l'abbé Clastron voulut renouveler les forces de son âme. Vicaire général depuis quelques mois, il se dit à lui-même, dans une retraite faite à Valbonne, du 8 au 12 octobre 1874 : « Je ne puis mettre en doute que je suis bien au-dessous de la confiance que me témoigne mon évêque et du ministère qu'il m'appelle à remplir dans le diocèse. La piété peut seule suppléer à ce qui me manque. » Ne pouvant échapper à d'aussi périlleuses fonctions, il formule quelques principes de conduite. Citons en cinq ou six : « Ne jamais m'attribuer le mérite d'aucun bien... effacer la trace de ma propre initiative très soigneusement. — Me défier de certains amis qui m'excitent à la défiance ou à l'animosité contre certaines personnes. — Ne faire jamais de questions particulières des questions d'intérêt diocésain. — Etre très discret dans l'appréciation de mon prochain. — Bien réfléchir avant de juger sévèrement et de porter mes opinions au conseil. »

Toutes ces maximes étaient sages, mais cela ne l'empêchait pas d'être homme. Seulement ne jetons la pierre que si nous même nous sommes sans fautes.

« C'est pour moi un *devoir capital* d'avoir une tenue parfaitement *digne*. » souligne-t-il avant de clore ses notes de retraites ; c'est l'homme officiel qui, fatalement sera en lutte avec l'autre. Mais n'est-ce pas aussi l'esprit de foi qui parle, le sentiment du devoir qui s'impose ? Pourquoi faut-il que cette conviction ait donné à son allure générale un certain air de diplomatie polie ?

Sorti de retraite, l'abbé Clastron reprit avec courage sa

carrière de dévouement et de fidélité, gagnant de plus en plus la confiance de Mgr Plantier. Vivant toujours sous le rayonnement de cette grande âme d'Evêque, il parut finir par en être comme un reflet.

Auprès du prélat, ses idées sur l'autorité dans l'Eglise et dans le monde, sur le gouvernement de l'Eglise et sur celui des nations, se fortifièrent. Ne l'entendit-il pas remercier Dieu, d'avoir, au moment où la décomposition sociale se manifeste de toutes parts, relevé dans le monde moderne la notion de l'autorité, en permettant la définition de l'infailibilité ? Par là, disait le Pontife, Dieu assure, dans l'avenir, une défense à la saine liberté

Cependant le corps du prélat succombait peu à peu sous le poids des travaux et de la maladie. Au mois de Juin 1875, Mgr Bourret, revenant de Rome, descendait à l'évêché de Nîmes. Plus tard, il communiquait ses impressions à l'auteur de la *Vie de Mgr Plantier* : « C'était le soleil couchant, et l'arc du lutteur exténué après une vie de combat. Il avait alors cette amabilité et cette sérénité que donne une expérience complète, une vie traversée par mille contradictions, cet état de paix de l'âme où l'on se dit : plus ne m'est rien, rien ne m'est plus. » L'abbé Clastron épiait anxieusement cette approche fatale de la fin. N'était-il pas destiné à « faire ressortir, selon l'expression de l'évêque de Rodez, cette touche de la souffrance morale et intérieure qui avait si souvent résonné dans cette âme souverainement impressionnable ? »

Le 25 mai 1875, le vicaire général écrivait, entre deux larmes, dans une hâte fébrile, ces simples mots à son frère Ulysse : « Celui que j'aimais comme un père, mon évêque bien aimé n'est plus. Pleurez avec moi... »

La mort avait été soudaine. Il parut à l'abbé Clastron qu'elle creusait sous lui un vide dont il avait peur.

LOUIS BASCOUL,

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(*Suite*).

V

EXCURSION A BEAUCAIRE, TARASCON, ARLES ET SAINT-GILLES

Samedi, 22 mai.

Malgré la pluie, une centaine d'excursionnistes sont réunis à la gare de Nimes pour prendre part à l'excursion de Beaucaire, localité située à 24 kilomètres du chef-lieu du département du Gard.

Le paysage n'offre aucun intérêt, attendu que nous traversons une vaste plaine couverte de champs de luzerne et plantée d'oliviers, dont la teinte grisâtre porte à la mélancolie. Mais en approchant de Beaucaire, la voie ferrée passe sur un viaduc dominant tout le pays jusqu'au Rhône, indiquant son cours par une ligne à demi-éclairée. Des bouquets de peupliers ornent les levées du grand tributaire de la Méditerranée. Après avoir traversé le canal d'Aiguesmortes à Beaucaire, le train s'arrête à la station de cette ville.

La population de ce chef-lieu de canton est évaluée à 10.000 habitants. J'ai vu quelque part que ce lieu célèbre par ses foires, — qui ont lieu en juillet,

— suffisait aux habitants pour dormir toute l'année, mais je puis affirmer que les Beaucairoises paraissent, au contraire, très éveillées. Pendant que nous passions dans une ruelle tortueuse conduisant au Rhône, notre aimable conférencier d'hier soir, — je veux dire M. Cartailhac, — braquait son appareil photographique sur un groupe de jeunes filles à physionomie enjouée ; celles-ci firent une ovation bruyante à notre savant collègue, qui disparaît en leur faisant un salut du plus haut comique.

D'après les anciens auteurs, Strabon, Sidoine Appolinaire, etc., etc..... Puis en consultant les tables de Peutinger, on voit que la ville de Beaucaire occupe l'emplacement de l'ancien *Agernum* et servait de relais de poste sous les Empereurs romains.

- En 1067, l'ancienne forteresse qui domine la ville fut appelée *Bellum-Quadrum* ou *Bellicadrum*, puis enfin Beaucaire, ce qui veut dire probablement *beau carré*. L'histoire de cette localité se rattachant en partie à son château, j'en reparlerai dans un instant.

Les monuments successivement visités sont d'abord le vieux couvent des Urselines, un ancien hôtel seigneurial du xvii^e siècle, bâti par Mansard, maintenant servant d'hôtel de ville. Très belle frise et bas-reliefs romans, seuls vestiges intéressants de l'ancienne église de Notre-Dame des Pommiers. L'église paroissiale, appartenant autrefois aux Cordeliers, est placée sous le vocable de saint Paul et son portail ogival du xiv^e siècle mérite d'être signalé. Il paraîtrait que Jacques Cœur, argentier de Charles VII, fut enfermé dans ce couvent pendant deux années, étant accusé d'abord de malversation puis d'avoir empoisonné Agnès Sorel, appelée, par

les chroniqueurs du temps, le bon génie du petit roi de Bourges. L'histoire a depuis longtemps réfuté lesdites accusations.

L'assemblée entière des congressistes se trouve réunie au château, n'offrant, à l'heure actuelle, que d'imposantes ruines. Le paysage est ravissant !!! Le Rhône coule silencieusement dans une vallée délicieuse. La ville de Beaucaire s'étend au pied de cette imposante forteresse dominant le fleuve ainsi que la cité pittoresque de Tarascon. Les deux villes sont réunies par un beau pont suspendu orné de cinq travées. Sur l'autre rive, Tarascon paraît abritée derrière son donjon, présentant un aspect sévère avec ses deux tours massives. Dans le lointain, on aperçoit le Mont-Ventoux et la chaîne boisée des Alpines.

L'ancien château-fort était appelé autrefois Belli-cadro, défendait la vallée du Rhône depuis Arles jusqu'à Aramon. Saint Louis fut, dit-on, son fondateur. Avant cette époque, la ville de Beaucaire faisait partie de l'ancien royaume de Bourgogne, puis elle passa entre les mains des Comtes de Toulouse. Je ne puis passer sous silence les singulières fêtes qui se donnaient dans ce château à l'époque du moyen âge. Le chevalier Bertrand Rambaut fit mettre en terre, dans un champ avoisinant Beaucaire, trente mille sous destinés à être déterrés par les manants de l'endroit. Pendant ce charivari indescriptible, la cuisine du *noble comte*, l'archi-fou Gros de Martel, se faisait à la fumée des flambeaux de cire.

En 1214, Simon de Montfort, s'empara de la place de Beaucaire, mais les habitants aidèrent Raymond VII à reprendre son patrimoine. Ce fut en raison de leurs services que le jeune seigneur ac-

corda à ses sujets de nombreux privilèges (1217). La foire de Beaucaire daterait de cette époque. Cependant le cartulaire de Franquevaux en fait mention en 1168. Cette ville fut occupée par les calvinistes en 1576, qui y restèrent pendant près de quarante années. Le cardinal de Richelieu, vint en personne faire le siège de la place défendue vigoureusement par le duc de Montmorency. Après s'en être rendu maître, le ministre du roi Louis XIII, fit raser les fortifications de cette ancienne motte féodale (1632).

La porte d'entrée du château existe encore, ainsi que la chapelle romane de Saint-Louis, montrant aux visiteurs des sculptures délicieuses. Une courtine dominant le Rhône se relie à un donjon triangulaire.

La pluie ayant cessé, je profite d'une éclaircie pour faire une petite promenade au bord du fleuve. On me montre l'endroit où se tient la foire bien déchue de son ancienne splendeur, depuis l'ouverture des voies ferrées. Un vaste terrain planté de superbes platanes, dont le feuillage épais ne peut être traversé par les rayons du soleil, sert de champ de foire. Autrefois, c'était le rendez-vous des commerçants des provinces environnantes qui se coudoient avec les Levantins et par les trafiquants de tout le littoral baigné par la Méditerranée. Trois cent mille étrangers venaient à Beaucaire. D'après une statistique datant de 1836, les affaires montaient au chiffre prodigieux de 30,000,000 de francs ; tandis que l'année 1880, ne donnait que la somme de deux millions.

Le magnifique pont suspendu qui relie les deux rives du Rhône, date de 1829 et remplace un ancien

pont de bateaux. La longueur peut être évaluée à 500 mètres. Le pont divisé en cinq travées produit un effet superbe avec ces trois arcs de triomphe, s'élevant au-dessus de la voûte à une hauteur de 7 mètres, tandis que les culées peuvent être évaluées à une profondeur de 20 mètres. L'auteur de ce travail remarquable est M. Seguin-Montgolfier (1786-1875) Cet habile ingénieur fut le premier qui expérimenta la résistance du fer.

La traversée du fleuve étant effectuée, nous entrons en Provence. La ville de Tarascon rendue populaire par le roman d'Alphonse Daudet, paraît dans tout son éclat. L'ancien château des ducs d'Anjou, bâti sur un rocher, dont la base est arrosée par la grande rivière déversant ses eaux dans le lac intérieur, se présente tout d'abord aux regards du touriste avec sa masse imposante, ayant défié depuis le xv^e siècle les injures du temps. Un cloître se trouve devant la porte de l'ancien château, mais je regrette de n'avoir pu l'examiner en détail.

Un passage étroit établi sur les fossés de la forteresse, remplaçant le pont-levis, permet aux visiteurs de pénétrer dans la cour, ayant un aspect lugubre. J'apprends que cette demeure seigneuriale, est convertie en maison de correction. Ce qui forme un singulier contraste, en se rappelant que le roi René dépossédé de ses domaines de l'Anjou, menait joyeuse vie dans son château de Tarascon. Le prince artiste s'adonnait à la poésie et à la peinture.

Ce chastel fortifié fut commencé en 1291, sur l'emplacement de l'ancien *castrum* des Romains, puis terminé en 1408, par Louis II, duc d'Anjou. Du côté de la ville, ce château montre deux tours rondes ;

et tandis que la façade regardant le Rhône, est flanquée de deux autres tours carrées irrégulières. René d'Anjou, roi de Naples, *in partibus*, surnommé par les gens de Tarascon, *le bon roi*, fit de ce séjour, sa résidence favorite. La Provence lui doit les roses de Provins, les raisins muscats, la canne à sucre, les paons et les perdrix rouges.

Les salles de cette demeure princière, étaient mublées avec magnificence. Malgré les mutilations faites sous le premier Empire, on a conservé deux pièces pourvues de splendides plafonds peints à l'époque du suzerain le plus affable de la poétique Provence.

L'église Sainte-Marthe, construite au XII^e siècle, a été remaniée à différentes époques, XIV^e et XV^e siècles. Beau portail roman avec porte latérale, sont les seuls restes de l'édifice primitif, achevé en 1197, et béni la même année par Robert d'Aiguères, archevêque d'Avignon. Il y a lieu de mentionner, parmi les curiosités de cette église, le mausolée du duc de Provence Louis II, père du roi René, et une très belle collection de tableaux, provenant d'Annibal Carrache, Vien, Mignard, Carle Vanloo et le Parrocel. Dans une crypte on remarque la statue moderne de Sainte-Marthe, patronne de la paroisse. D'après la légende, la sœur de Lazare et de Marie-Magdeleine, revenant de Judée en compagnie de Maximin, qui devint plus tard premier évêque d'Aix, firent naufrage aux environs de Marseille, prêchèrent l'Evangile en Provence et s'établirent aux environs de Tarascon. Vénérée par les habitants du pays, sainte Marthe vit un jour un groupe d'habitants de Tarascon accourir vers elle pour lui demander aide et protection. Un monstre hideux, ré-

fugie sur les bords du Rhône, se nourrissait de chair humaine. Marthe suivit ces pauvres gens conternés et rencontra dans un bois l'effrayant dragon qui finissait de dévorer un homme. La sainte femme fit sur lui le signe de la croix, puis l'ayant aspergé d'eau bénite, les forces du redoutable animal furent paralysées. L'héroïne le lia avec sa ceinture et l'amena dans l'endroit où se trouve actuellement Tarascon. Les habitants tuèrent à coups de hache cette épouvantable bête devenue inoffensive. Il est possible que Tarascon vient de *Tarasque*, chose horrible.

La ville de Tarascon possède comme toutes les anciennes cités, des ruelles tortueuses, bordées de maisons qui n'annoncent point l'opulence, mais l'archéologue peut voir des habitations remontant au xvi^e et xvii^e siècles. Des passages voûtés donnent à cette ville un aspect curieux en rappelant l'époque du moyen âge. La rue conduisant à l'hôtel de ville est pourvue d'arcades permettant aux flancurs de se promener en temps de pluie. Les boulevards qui entourent la ville, remplacent sans doute les anciennes fortifications. La magnifique promenade sur laquelle est situé l'hôtel du Louvre, local dans lequel nous devons déjeuner, est plantée de beaux platanes, mais dans ce moment la voie publique est obstruée par une escouade d'ouvriers occupés à des travaux de terrassements. Chemin faisant, nous rencontrons une confrérie de pénitents noirs, revêtus de la cagoule, la croix en tête et quêtant pour je ne sais quelle bonne œuvre.

Avant de laisser Tarascon, je suis allé voir la fameuse Tarasque. Dans une remise, se trouve ce monstre peint mi-partie en rouge, mi-partie en noir ; le dessous est verdâtre. Fabriquée en bois et en

toile, la Tarasque est affreuse avec sa tête hideuse couverte de crins, puis l'épine dorsale est hérissée de pointes. Le jour de la Pentecôte, est consacré à la procession de ladite Tarasque, parcourant les rues de la ville au son des tambours et des fifres. Une demi-douzaine de portefaix renfermés dans ses flancs, font mouvoir cette lourde machine, faisant un bruit infernal en lançant des pétards par les orifices de la tête. Un levier à bascule, placé à l'intérieur met en mouvement la mâchoire inférieure. La queue, servant de martinet, cingle les curieux.

A 4 heure, le signal du départ est donné pour Arles, vingt minutes suffisent pour se rendre à la station de cette ville. Jules César la cite dans ses Commentaires. Ancienne capitale des Gaules, l'Empereur Constantin en fit sa résidence et la dota de superbes monuments. Soumise à l'autorité des Romains pendant six siècles, elle passa sous la domination des archevêques, puis des comtes de Provence, vassaux des Empereurs d'Allemagne. En 1131, cette cité se constitua en République, gouvernée par un Consulat. Arles était alors l'égale de Gênes et de Pise. Son commerce était florissant et ses navires sillonnaient en tous sens la Méditerranée. Les podestats furent élus à partir de 1220. Assiégée par Charles d'Anjou, comte de Provence, elle se soumit à ce prince en 1254, d'après les conseils du chef suprême, Baral des Baux.

Notre entrée en ville, est saluée par un orage, comme on en voit dans le Midi. Dans l'espace de cinq minutes, les rues pavées de cailloux de la Crau, de forme ovale, ressemblent à des canaux, puis les visiteurs sont forcés de se réfugier dans les cafés, dans les maisons, dans les magasins des

habitants, accueillant avec des éclats de rire les pauvres archéologues trempés comme des barbets.

Le temps presse ! Il faut pourtant visiter les curiosités de la ville. On s'achemine vers l'amphithéâtre dont la masse sombre apparaît à l'extrémité d'une petite rue étroite. Placé sur un monticule, ce monument domine la ville et rappelle quelque peu celui de Nîmes, mais moins bien conservé que son voisin. Les deux tours, dites sarrazines, élevées au ^{viii}^e siècle, font mauvais effet, mais on les garde à titre de souvenir.

Quelques uns de nos confrères, pensent que cet amphithéâtre dû à la munificence des Romains a été bâti quelques années avant celui de Nîmes, à cause de certaines imperfections observées dans la construction. De forme attique, le grand diamètre mesure environ 69 mètres 40 et le petit 39 mètres 63. Deux rangées de portiques sont superposés, comptant chacune 60 arcades, le premier d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien ; mais le sommet est complètement détruit. Ceux du rez-de-chaussée sont protégés par une grille et à chaque extrémité des arcs, il y a quatre grandes portes. Celle du Nord était la principale. Le corridor dans lequel, cette ouverture donne accès est un chef d'œuvre de construction et supérieurement disposé.

L'intérieur est en mauvais état, les tablettes en pierre du *podium* ont été arrachées et les gradins sont fortement endommagés. Il y avait autrefois 48 rangs de degrés étagés les uns au-dessus des autres et l'amphithéâtre pouvait contenir 25000 spectateurs. Au moyen-âge, une colonie de gens sans aveu, s'était établie comme à Nîmes dans l'enceinte du monument. En 1825, la municipalité prit un ar-

rété, pour démolir les huttes placées dans l'amphithéâtre. Cependant on a conservé une de ces échoppes comme spécimen. Sous le gouvernement de Louis Philippe, on commença à restaurer l'édifice, puis la rangée de masures qui le masquaient complètement à l'extérieur, a été rasée en 1835.

Arles possède les restes d'un théâtre romain, construit vraisemblablement sous le règne d'Auguste. De ce monument qui pouvait rivaliser avec celui d'Orange, il ne reste plus qu'une porte latérale, trois arcades, deux colonnes pourvues de chapiteaux corinthiens, le mur d'avant-scène (*proscenium*) les dalles de marbre formant le pavé et quelques gradins complètement détériorés. J'ai vu quelque part que les places étaient au nombre de 16000. L'évêque d'Arles Saint-Hilaire, ayant soulevé en 446 la population contre les monuments érigés par les païens fit démolir le théâtre, enleva les marbres et les statues furent brisées. Le diacre Cyrille, continua l'œuvre de destruction. Les débris du théâtre s'élevèrent si haut qu'ils cachèrent pendant des siècles les magnifiques colonnes qui subsistent encore. Ces décombres servirent dans la suite de carrière. En faisant des fouilles on a découvert en 1651, la fameuse Vénus, dite d'Arles, offerte à Louis XIV et qui se trouve actuellement au musée du Louvre.

La place de l'hôtel de ville est entourée de plusieurs monuments remarquables. Il faut citer, l'église Saint-Trophime, l'hôtel de ville bâti sous Louis le Grand, d'après le plan de Jacques Pitret, architecte Arlésien, l'ancienne église Sainte-Anne, monument gothique, convertie en Musée lapidaire depuis 1813. Le centre de la place est occupé par un obélisque en granit de l'Esterel (près Fréjus) haut de 15 mètres

et reposant sur un piédestal de 4 mètres 35. Ce superbe monolithe qui servait sans doute de *spina* (arrête) à l'ancien cirque d'Arles, fut découvert en 1389 dans les vases du Rhône. Il fut malheureusement avarié sous le règne de Charles IX, qui voulait le faire transporter à Paris. Le 20 mai 1676, on le traina au moyen de puissants rouleaux sur la place de la ville, puis les notables de l'endroit en firent don à Louis XIV. Quatre lions sont accroupis aux angles et on lit cette inscription : *Ab ira Léonis*. Un globe terrestre chargé des armes de France et d'un soleil se montre au sommet de cette pyramide étroite et longue.

(*A suivre*)

ED. DU TRÉMOND

LES PRIMES SÉRICICOLES

ET LE BULLETIN DES SOIES ET SOIERIES

A l'occasion de la récente publication de l'enquête séricicole de 1898, constatant une notable réduction de la récolte des cocons, qui n'a été que de 6.893.033 kilogr., le journal Lyonnais attaque vivement le système des primes à la sériciculture, qui, selon lui, ne produit aucun résultat. Nous citons textuellement :

« Des résultats aussi inattendus et déconcertants sont
» faits pour inspirer des réflexions mélancoliques aux
» partisans de la loi qui a institué les primes en faveur de
» la sériciculture, et qui espéraient, des libéralités officiel-
» les, un rapide essor de la production soyeuse de notre
» pays.

« Non seulement les récoltes ne se sont pas relevées
» *comme elles le promettaient* (sic) à l'ancien chiffre de 20
» à 24 millions de kilogr., qui a marqué le *summum* de
» notre production soyeuse en 1850-1852, mais encore elles
» fléchissent, et cette diminution regrettable est due
» moins à des circonstances atmosphériques peu propices,
» comme celles auxquelles sont soumises les autres récol-
» tes, qu'à une désaffection des sériciculteurs. »

Eh bien non, cher confrère, nous ne sommes pas convaincus et nous ne faisons pas de réflexions aussi mélancoliques que vous pensez, parce que les récoltes ont manqué de parole après avoir promis, d'après vous, de revenir à l'ancien chiffre de 20 à 24 millions de kilogr., de cocons. Il est vrai que nous ignorons qu'elles aient fait cette imprudente promesse.

Mais, ce que nous savons bien, et ce que nous allons

démontrer, c'est que les primes sérícicoles ont promptement relevé la séríciculture, lorsqu'elles n'ont pas été annulées par une baisse correspondante du prix des cocons et des soies.

Reprenons notre tableau des récoltes depuis dix ans :

Production des cocons

	Années	1889	7.409.830 kilogr.
	—	1890	7.797.423 —
	—	1891	6.883.577 —
1 ^{re} année primée	1892	7.680.169	—
2 ^{me}	—	1893	9.987.410 —
3 ^{me}	—	1894	10.484.491 —
4 ^{me}	—	1895	9.300.727 —
5 ^{me}	—	1896	9.348.765 —
6 ^{me}	—	1897	7.760.432 —
7 ^{me}	—	1898	6.893.033 —

Faut-il expliquer et l'augmentation rapide de la production pendant les premières années primées et la diminution des dernières années en mettant hors de cause l'année 1898, dont la récolte a été détruite par la grande gelée du 26 mars, que vous paraissez ignorer.

Voici l'explication aussi claire qu'évidente du phénomène :

L'année 1892 est d'abord en augmentation de plus de un dixième sur la précédente, l'influence des primes se fait donc sentir d'une manière incontestable.

L'année suivante est en augmentation de 3.103.523 kilogr., c'est-à-dire de près de moitié sur la dernière année non primée (1891). De plus, les cours des soies s'étant vivement relevés, les éducateurs vendent, cette année-là, leurs cocons au-dessus du prix de 5 fr. le kilogr. Cette fois, l'élan est donné ; la séríciculture va progresser. Les cultivateurs, encouragés, se remettent à planter le mûrier et à élever des vers à soie.

On met à l'incubation quinze mille onces de graines de plus que l'année précédente, et l'on obtient 10.584 491 kilogr. de cocons, soit 3.700.904 kilogr. de plus qu'en 1891, dernière année non primée.

A ce moment, la récolte française, sous l'influence des primes, a augmenté de *cinquante pour cent* comparative-ment aux trois dernières années non primées.

Mais, arrivé au moment de la vente de ses cocons, l'éducateur ne trouve que le prix de 2 fr. 30 à 2 fr. 40 par kilogr. dans les Cévennes et de 2 fr. dans les autres régions. La filature, presque entièrement ruinée par la baisse des soies de l'année précédente, qui, de 75 fr. le kilogr. tombèrent à 45 fr., ne peut payer un prix supérieur et n'a pas même le capital nécessaire pour acheter la récolte à ce prix avili ; il faut que la spéculation lui vienne en aide. Profondément découragé par cette mévente, qui, malgré la prime de 0 fr. 50 par kilogr., ne lui laisse que de la perte, le sériciculteur s'arrête dans la voie du progrès et du développement de ses cultures de mûriers de ses élevages de vers à soie.

Est-ce le système des primes qui est la cause de cette fâcheuse situation, ou la baisse de la valeur de l'argent, qui permet au producteur chinois ou japonais de toucher plus de 60 fr. en monnaie de son pays de la soie qu'il vend 30 fr. et plus de 80 fr. de celle qu'il vend 40 fr., tout en obligeant le filateur européen de vendre au même prix que lui en or ?

Telle est la question que nous nous permettons de poser à notre confrère lyonnais.

A partir de 1894, la production reste stationnaire pendant deux ans à 9.300.000 kilogr. et les prix se tiennent dans les limites de 2 fr. 50 à 3 fr. le kilogr. L'année suivante, quelques variations de température réduisent la récolte à 7.760.132 kilogr. et les prix sont de 2 fr. 80 dans les Cévennes et de 2 fr. 50 ailleurs ; enfin, en 1898, la grande gelée du 26 mars, qui détruisit la presque totalité de la feuille de mûrier dans la vallée du Rhône et le département du Gard, a obligé les éducateurs à réduire leurs éducations ou à les abandonner complètement.

Mais, sous l'influence de la rareté, le prix des cocons s'est relevé ; il a été de 3 fr. 50 dans les Cévennes, de 3 fr. à 3 fr. 25 dans les autres départements séricicoles. La prime a été élevée à 0 fr. 60 c. ; en sorte que, avec le prix et la prime, les éducateurs ont retiré près de 4 fr. le kilogr

de leurs cocons. Bien que ce prix ne soit pas la parité des anciens cours, non de l'époque de disette, mais de l'époque de prospérité comprise, si vous voulez bien, de 1815 à 1850, il a été suffisant pour encourager le sériciculteur, et nous n'avons pas besoin d'être prophète pour prédire que cette année même il s'élèvera une plus grande quantité de graine que l'année passée et que, s'il ne se produit pas de gros accident climatique, la production des cocons sera sensiblement supérieure.

Ce qui est vrai, c'est que les primes ont sauvé ce qui reste de la sériciculture et de la filature qui, sans elles, n'existeraient plus dans notre pays.

Ce qui est vrai, c'est que lorsque le prix des cocons a été, non ce qui était aux époques de disette de 1850 à 1870 que vous citez, mais ce qui était à l'époque de la prospérité séricicole, c'est-à-dire de 4 à 5 fr. le kilogr., les éducateurs ont fait de très sérieux efforts et de très réels progrès, ainsi que l'indiquent les récoltes de 1893 et de 1894. Ce qui a arrêté ce progrès, si bien commencé, c'est la grande baisse de 1894, qui a d'ailleurs persisté jusqu'en 1898.

Les primes ont donc produit tout l'effet que l'on était en droit d'en attendre, et si la sériciculture n'a pas continué le mouvement de progrès et de développement commencé en 1892, c'est uniquement parce que la baisse des prix ne le lui a pas permis.

Vous comparez deux époques qui ne sont pas comparables : la période de la maladie, qui va de 1855 à 1870, et la période actuelle, et vous faites encore cette comparaison avec des chiffres qui ne sont pas l'exactitude même. Ce qu'il faudrait comparer, ce serait l'époque de la prospérité séricicole de 1815 à 1850 avec la période actuelle. Dans ces deux périodes, nous avons une réussite à peu près égale, soit de 40 kilogr. à l'once.

Quels étaient les prix moyens de vente à cette époque ?

Je trouve précisément dans un vieux journal de 1837 un tableau comprenant vingt-trois années (1815 à 1837) et donnant le prix moyen d'achat du plus important filateur des Cévennes de cette époque, M. Tessier du Cros, de Valeraugue.

Ce prix moyen est de 1 fr. 78 c. la livre ou 4 fr. 31 c. le kilogr.

Ne perdez pas de vue qu'à cette époque les cocons s'achetaient tels quels, c'est-à dire avec les doubles, que l'on doit enlever aujourd'hui. C'est environ 0 fr. 20 c. par kilogr. que perd, actuellement, l'éducateur, et qui porteraient la parité de ce même prix à 4 fr. 51 c. le kilogr.

Nous avons déjà démontré que le bas prix des cocons est de beaucoup la principale cause de l'état stationnaire où est restée jusqu'ici la sériciculture en France, mais il existe aussi d'autres causes qui ont fait négliger cette branche d'agriculture. Au nombre de ces causes, nous pouvons citer : 1° La faveur dont jouit la vigne dans toute la région séricicole ; 2° L'éloignement de plus en plus marqué que la femme fin de siècle a pour les travaux de la ferme ; 3° le souvenir encore vivace des ruines causées par la désastreuse maladie qui, de 1855 à 1875, a réduit à la misère presque tous les sériciculteurs ; 4° La lente croissance des mûriers, qui, avec la mauvaise culture actuelle, demande une période de dix ans pour donner un revenu ; 5° Enfin, l'absence complète d'un enseignement séricole pratique.

Examinons séparément chacune de ces causes de découragement :

Il existe en agriculture, comme dans les autres branches de la production, des courants, des engouements que les résultats ne justifient pas toujours ; de 1815 à 1850, c'est la sériciculture qui était en vogue, nous pourrions dire à la mode, dans tout le Midi et jusques dans le centre de la France ; depuis 1880 ou 1885, c'est la culture de la vigne qui est la grande favorite et qui prend une extension véritablement extraordinaire. A la vérité, le phylloxera fait en ce moment la fortune des viticulteurs, qui se sont hâtés de reconstituer leur vignoble ; car, en détruisant le vignoble Espagnol et Italien, il permet aux vignobles reconstitués de trouver l'écoulement de leurs produits ; mais il n'y a pas moins dans l'ardeur que l'on met à la culture exclusive et intensive de la vigne, un réel danger de surproduction que la première année de grande récolte fera éclater à tous les yeux. En attendant, nos agriculteurs ne voient plus qu'une seule culture rémunératrice : la vigne ; ils arrachent souvent des mûriers cinquantenaires et en plein rapport, des oliviers séculaires représentant un capital considérable pour faire place à la vigne.

Les résultats donnés dans les plaines par la viticulture excusent, jusqu'à un certain point, ces agissements ; mais, pour tous les terrains en coteaux de peu d'étendue, qui ne peuvent être labourés en tous sens, la culture de la vigne ne donnera jamais ce que peut donner le mûrier et même l'olivier bien cultivé, et c'est une véritable folie d'arracher ces arbres en plein rapport pour y planter des vignes greffées qui sont à renouveler tous les quinze ou vingt ans et qui, dans ces terrains, ne donneront jamais plus de trente à quarante hectolitres de vin à l'hectare.

C'est cependant ce que l'on a fait et ce que l'on fait encore ; emportés par l'engouement, la contagion, la mode, beaucoup de petits propriétaires suivent l'exemple donné par quelques grandes exploitations, sans se douter qu'ils n'obtiendront jamais les mêmes récoltes et qu'ils se préparent de grands regrets pour l'avenir. La mode est tellement à la vigne, *qu'aujourd'hui même* le professeur spécial de sériciculture d'Alais fait à la Société d'Agriculture de notre ville une conférence sur.... *la pyrate de la vigne !...*

Aujourd'hui, que la sériciculture se trouve spécialement appelée à reprendre une meilleure place dans la production agricole ; *aujourd'hui, que toutes les récoltes soyeuses du monde réunies ne suffisent plus à la consommation ordinaire et que des prix bien meilleurs sont probables pour plusieurs années pour les cocons et les soies*, nous adjurons les agriculteurs et principalement les petits propriétaires de nos départements du Sud-Est de résister énergiquement, absolument à l'entraînement général. Non seulement ils ne doivent pas arracher leurs mûriers en plein rapport, mais encore ils doivent les remplacer ou les planter sur les coteaux et en cordon autour de leurs champs de vignes.

On criera peut-être à l'hérésie agricole ; eh bien ! n'en déplaise à l'École et à tous ses adeptes, les cultures exclusives sont faites pour enrichir peut-être temporairement une région ; mais pour la ruiner inévitablement lorsqu'un accident ou une maladie atteindra cette culture, tandis qu'avec des cultures diverses et variées, si l'on arrive moins vite à de gros revenus on évite toujours la ruine totale.

Nous avons montré l'engouement exagéré des agriculteurs pour la vigne et démontré qu'il est l'une des causes qui ont empêché à la sériciculture de se développer ; il nous reste à passer en revue les autres causes qui s'opposent à l'extension de l'élevage du ver à soie. On sait que, dans la ferme, l'éducation du ver à soie est principalement le travail de la femme pendant les trois quarts du temps qu'elle dure ; ce n'est qu'au dernier âge, c'est-à-dire de la quatrième mue à la montée, que le fermier, le cultivateur, prend sa part de ce travail depuis que les élevages sont réduits à une ou deux onces.

Eh bien ! nous le disons à regret, mais nous sommes bien obligés de le constater : les jeunes femmes de nos fermes tâchent d'éviter ce travail et n'encouragent pas leur mari à faire de la sériciculture.

Elever des vers à soie ! c'est-à-dire soigner de la graine à une température égale pendant quinze jours, aller ensuite cueillir de la feuille aux mûriers, donner trois ou quatre repas tous les jours aux jeunes vers en plus des soins du ménage, c'est ce qui ne convient pas beaucoup à nos jeunes ménagères ; sans doute l'élevage du ver à soie donne le premier revenu de l'année, porte souvent l'aisance au foyer de l'agriculteur, mais il exige pour sa femme cinq semaines de travail minutieux et continu. Cette perspective qui plaisait à nos mères, cette satisfaction qu'elles avaient du devoir accompli, d'avoir apporté par elles-mêmes, une large part de bien-être au foyer familial, ne paraît plus exercer aujourd'hui assez de charme sur beaucoup de nos jeunes fermières. Nous dirons plus, un courant très vif et contre lequel on ne saurait trop réagir, porte nos jeunes campagnardes et villageoises à abandonner le travail et la vie libre des champs pour la vie de la ville, qui leur paraît plus douce et plus agréable. Aussi, le cultivateur trouve moins facilement à se marier que le dernier petit employé d'une administration quelconque. Nous avons vu trop souvent de jeunes filles appartenant à de très anciennes familles de propriétaires aisés, riches même, refuser de se marier au village et préférer à un bel et robuste campagnard, dans une situation aisée, un employé de 100 fr. par mois !

C'est là une aberration déplorable, mais très commune, trop répandue chez nos jeunes filles des campagnes ; elles rêvent la ville, le petit logement où il n'y a rien à faire que les légers travaux du ménage, ce qui laisse le temps de caqueter longuement entre bonnes voisines et amies ; les approvisionnements sont faciles, il n'y a pas de boue sur le trottoir qu'éclaire le gaz ou l'électricité ; on voit de jolies toilettes, on s'efforce de les imiter, on va quelquefois au théâtre, plus souvent au café-concert, et l'on se figure que c'est le bonheur. On ne réfléchit pas que la lumière du gaz et les tentations de la ville flétrissent plus en un an le teint et le cœur que dix années de vie large et libre sous le soleil, le grand air et la simplicité de la campagne. Ce n'est que lorsque la famille s'augmente, que la gêne apparaît dans le ménage, que la misère en redingote et en robe à la mode se fait sentir, que l'on regrette la table frugale, mais abondante de la ferme, le vêtement solide et commode, la large habitation ensoleillée où avaient vécu calmes et heureux le père et l'aïeul. Mais il n'est plus temps alors de recommencer sa vie ; où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute, tant pis pour elle si elle a abandonné les vertes prairies penchées aux flancs des coteaux pour venir brouter l'herbe étique et les orties qui poussent entre les pavés et sur les décombres des villes.

Il faudrait réagir contre cet affaïssement moral, qui sévit non seulement sur les jeunes filles, mais aussi sur les jeunes gens des campagnes. Seront-ils plus heureux lorsqu'ils seront devenus homme d'équipe, homme de peine dans un magasin, facteurs ou cantonniers, que s'ils étaient restés paysans vivant dans la maison de leur père et se livrant au travail agricole, qui est bien certainement le plus conforme à la constitution de l'homme, celui qui donne le plus de force, le plus d'indépendance, le plus de dignité ? Ce que nous disons pour l'homme s'applique également à la femme, qui est la reine, la providence de la petite ferme où elle gouverne son intérieur au lieu de devenir la bavarde désœuvrée et envieuse, si ce n'est pis, qui cache la pénurie de son existence au quatrième ou cinquième étage d'une caserne de rapport.

Si vous voulez m'en croire, jeunes filles nées dans nos belles campagnes et dans nos villages ensoleillés de Provence et du Languedoc, restez auprès de vos familles, cherchez autour de vous le travail qui manque rarement aux personnes de bonne volonté. Intéressez-vous aux travaux de la ferme, mais spécialement à l'élevage des vers à soie, qui est particulièrement votre lot, votre domaine. Et si, après avoir fortement peiné et travaillé pendant cinq ou six semaines pour élever deux onces de graines de vers à soie, vous apportez à votre maison, en revenant de vendre vos cocons, 4 ou 500 fr. de belles pièces d'or, qui produiront l'aisance, la joie, un peu d'élégance et de luxe même dans votre intérieur, ne serez vous pas plus heureuse, plus fière du résultat obtenu qui sera votre œuvre, que si vous aviez passé votre temps à rêver et à envier la misère dorée des grandes villes ?

Vous ne dérogerez pas, d'ailleurs, en vous livrant à ce travail. C'est une impératrice de Chine qui a commencé l'élevage des vers à soie, et la mère de M. Loubet, le nouveau Président de la République, qui nous a donné ce détail lui-même, a toujours tenu à honneur de conduire son éducation de vers à soie.

Imitez-là, mes jeunes lectrices ; vous voyez que cela n'empêchera pas vos enfants de faire leur chemin dans le monde.

Une autre cause de délaissement pour la sériciculture réside dans le souvenir, encore très vivace dans la génération qui s'en va, des pertes considérables, des ruines imméritée et soudaines causées par les maladies de la pébrine, qui, de 1850 à 1875, ont causé d'incalculables désastres chez les sériciculteurs.

Ainsi que nous l'avons dit, la sériciculture, comme actuellement la vigne, a eu sa période de vogue, de mode d'engouement général ; de 1820 à 1850, on a vu, grâce à elle, s'élever, dans toute la région du Sud-Est, particulièrement dans les Cévennes, ces belles fermes à deux étages solidement construites en belles pierres, percées de larges et nombreuses fenêtres qui leur donnent des airs de villas ou de petits châteaux, placées aux flancs des collines et entourées d'un joli verger de mûriers aujourd'hui sou-

vent à moitié détruit. Ces belles constructions, nées de l'aisance produite par l'élevage du ver à soie, lui étaient destinées, tandis qu'une grande pièce du rez-de-chaussée, soigneusement pavée, servait de ramier pour la feuille de mûrier ; le premier et second étage contenaient, à côté de la chambre à coucher de la famille, la magnanerie, le logement de l'insecte précieux qui portait l'aisance dans le ménage : le ver à soie — *le magnan* — en languedocien et en provençal. Ce qui veut dire le principal, le plus important, le plus grand, du latin *magnus*.

La construction de ces belles fermes, les nombreuses plantations de mûriers qui surgissaient alors de terre comme par enchantement, absorbaient le produit de la vente des récoltes ; on faisait peu d'économies, ou plutôt on en faisait beaucoup, mais on les convertissait sans retard en constructions ou en plantations. Toutes les autres cultures étaient, en ce moment, négligées ; tous les soins allaient aux mûriers, comme ils vont maintenant à la vigne. Aussi, le désastre fut-il terrible et sans précédents lorsque, envahissant les magnaneries, la pébrine, facilitée par l'extension même prise pour l'élevage du ver à soie, se répandit, en deux années, sur toute la surface de la France séricicole.

On vit alors le propriétaire riche, possédant un revenu de 8 à 10.000 fr., le paysan aisé retirant 3 à 4.000 fr. de sa récolte de cocons, ruinés du jour au lendemain, n'ayant plus aucun revenu et obligé de s'endetter pour vivre. Nous ne parlerons pas du modeste fermier, qui se trouva dans l'impossibilité de payer sa ferme et de nourrir sa famille.

Toute la génération née pendant cette longue et triste période de 25 ans a vu de telles souffrances, de telles misères à son foyer pendant les premières années de son existence, celle dont on garde le plus vivace souvenir, qu'elle a pris en horreur ce qu'elle a cru la cause de sa ruine : l'éducation du ver à soie.

Il est difficile, aujourd'hui encore, d'arracher de l'esprit des personnes qui ont éprouvé ces désastres, la prévention injustifiée qu'elles ont contre cette culture, malgré les succès incontestables et plus beaux qu'à une époque précédente qu'obtiennent maintenant tous les sériciculteurs

soigneux qui élèvent avec intelligence les graines régénérées qu'on leur fournit.

C'était moins, cependant, la sériciculture que la manière dont on l'avait pratiquée qui avait été la cause de ces déceptions. Toutes les fois que l'on s'adonne à une culture exclusive, on multiplie, par l'agglomération des plantes, ou des insectes, ou des animaux de même espèce, les chances de maladies infectieuses ou parasitaires particulières à ces espèces ; enfin, lorsque l'agriculteur travaille toute l'année en vue d'une récolte unique, si cette récolte vient à lui manquer, c'est la misère qui l'attend. Il n'en est plus de même lorsqu'il divise son travail et ses risques sur trois ou quatre récoltes différentes, comme les cocous, le vin, l'huile, les blés et les fourrages et le bétail, le manque d'une récolte se fait sans doute durement sentir ; il amène la gêne, mais non la misère.

Nous craignons beaucoup qu'avec leur engouement pour la viticulture, nos agriculteurs et cultivateurs ne se préparent de grandes déceptions pour un avenir plus ou moins prochain ; aussi, insisterons-nous une fois de plus auprès d'eux pour leur répéter : Abandonnez vos préventions injustifiées contre la sériciculture, qui va devenir une branche de production normale et sûre, conservez avec soin vos mûriers et plantez-en d'autres.

Que diriez-vous d'un capitaliste qui mettrait absolument toute sa fortune sur une même valeur, sur un même titre ? Vous l'accuseriez d'imprudenc, et vous auriez raison. Ne commettez-pas, vous aussi, la même faute, ne comptez pas exclusivement sur la vigne, divisez vos risques ; faites du vin, sans doute, mais élevez des vers à soie, faites un peu de blé et de fourrages, si votre terrain le permet ; en un mot, variez vos cultures selon la nature de votre sol et de votre climat, et vous n'éprouverez jamais les cruels revers qui ont atteint les sériciculteurs lors de l'invasion de la pébrine et les viticulteurs lors de l'invasion du phylloxera.

Ce ne sont peut-être pas là les pures doctrines de la science agricole officielle, mais ce sont les règles formulées par deux conseillères qui méritent bien quelque attention, et qui s'appellent : la Prudence et l'Expérience.

LAURENT DE L'ARBOUSSET.

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

SAINT-ANDRÉ-DE-VALBORGNE ET SES ENVIRONS

I. DESCRIPTION PHYSIQUE

Cinq communes, Peyroles, l'Estréchure, Saumane, les Plantiers et Saint-André-de-Valborgne composent le canton. Il n'est pas facile de déterminer d'une façon précise l'étymologie de ces diverses appellations, mais il est permis de supposer que Peyroles et l'Estréchure doivent leurs noms à leur situation au fond d'une vallée étroite, étranglée (en patois *dëstrëch*); au fond d'un chaudron (en patois *péiro*). Le mot Plantiers vient probablement des plantations de châtaigniers qui y furent faites au XIII^e siècle, par les Bénédictins; Saint-André fut consacré au saint de ce nom et bâti dans le haut d'une vallée fermée, *borgne*. Quant à Saumane, son étymologie est difficile, sinon impossible à établir; il est probable cependant que son nom lui vient d'un ancien château Saumane-le-Castellas, dont les ruines se trouvent non loin du village actuel.

La commune de l'Estréchure portait autrefois le nom de Saint-Martin-de-Corconac, petit hameau situé à un quart de lieue.

Par décret en date du 3 février 1893, elle a été autorisée à prendre celui qu'elle a maintenant. Avant 1789, cette commune fit un moment partie du canton de Lasalle, district de Saint-Hippolyte-du-Fort. Dans le courant de l'année 1790, les municipalités de Saint-Martin de Corconac et de Saumane unirent leurs efforts pour demander leur fusion en une seule qui aurait pris le nom de Saint-Martin-de-Saumane. Ces démarches n'aboutirent pas, non plus que celles tendant à faire de Saint-Martin-de-Saumane le chef-lieu d'un canton comprenant outre les communes de Saint-Martin de Corconac et de Saumane, celles de Saint-Marcel-de-Fontfouillouse, Peyroles, Soudorgues (Gard) et Moissac (Lozère). La réunion des deux communes en question au canton de Saint-André ne tarda pas à être décidée. La commune des Plantiers s'est appelée jusqu'en 1872, commune de Saint-Marcel-de-Fontfouillouse ; ce nom reviendra plusieurs fois dans ce travail.

Le canton de Saint-André a une étendue de 11.812 hectares 4.961 centiares. Il est limité au nord et au nord-est par le département de la Lozère ; les cantons de Valleraugue, Lasalle et Saint-Jean-du Gard, le limitent en ses autres parties. Vu d'un endroit élevé, le canton offre à l'œil un tel enchevêtrement de montagnes qu'il est d'abord assez difficile de s'y reconnaître ; cependant si l'on remarque que les Cévennes, dont il fait partie intégrante, affectent généralement la forme de chaînons parallèles dirigés du nord-ouest au sud-ouest et que les deux chaînons qui enserrent la vallée s'appuient sur l'Aigoual, ce « géant des Cévennes » et le revers méridional de la cham de l'Hospitalet, pour aboutir ensuite au Liron, non loin de Lasalle, on s'en fera

une idée plus nette. Une faible portion de la ligne générale de partage des eaux de la France limite par instants le canton au sud-ouest.

Le Gardon, né en Lozère, à la Bastide, commune de Bassurels, au-dessous du plateau calcaire de la cham de l'Hospitalet, parcourt entièrement la vallée. Son lit, creusé dans le schiste et le granit, ne contient à l'étiage qu'un faible volume d'eau, mais il n'en est pas de même après les orages et les pluies diluviennes qui s'abattent quelquefois sur la contrée. Alors l'humble ruisseau, transformé en torrent impétueux et grossi par les eaux de tous ses affluents se précipite à grand bruit sur les rochers emportant avec les arbres déracinés et sous forme de boue liquide, cette terre que les habitants avaient eu tant de peine à amasser et à retenir. Les crues sont subites, les inondations terribles, je citerai celles de 1790, 1826, 1848, 1890, 1891.

Deux affluents de droite du Gardon, les ruisseaux de Tourgueilles et des Plantiers, arrosent, surtout ce dernier, des vallées assez importantes. Le ruisseau des Plantiers est constitué par les deux *Borgnes* : Borgne du col de Laseliers et Borgne du Pas qui se rejoignent aux Plantiers même. Toutes ces eaux, réunies en aval de Saint-Jean, à celles de la rivière de Mialet, forment le Gardon d'Anduze, lequel avec le Gardon d'Alais, constitue le Gard, rivière qui donne son nom au département.

La faune de nos pays n'est pas très riche, ainsi les loups qu'on rencontrait autrefois en grand nombre dans nos montagnes, témoin *la bête du Gévaudan*, sous Louis XIV, ont presque complètement disparu, et les forêts de châtaigniers n'abritent plus guère que des renards, des lièvres et des hérissons,

tous animaux très pacifiques. Les oiseaux de l'ordre des passereaux sont nombreux ici et les insectes figurent aussi en un bon rang ; parmi ces derniers, j'ai remarqué des libellules magnifiques.

En ce qui concerne la flore, nous avons outre le chêne et le châtaignier, le noyer, le frêne, le vergne, etc., les plantes caractéristiques des terrains où elles poussent spontanément ; je citerai la chicorée sauvage, la potentille printanière, le coquelicot, l'oseille, la bruyère, l'ajonc, la fougère, la digitale, l'arnica des montagnes, le sureau à grappes, l'ellébore, le framboisier, etc..

Si notre région, grâce à ses montagnes et à ses eaux courantes, offre des sites on ne peut plus pittoresques et variés, les curiosités naturelles proprement dites manquent. On rencontre ça et là des ruines provenant d'anciens châteaux ou d'antiques églises ; nous en parlerons dans le chapitre suivant.

II. — HISTORIQUE

I. LES ORIGINES

A un demi kilomètre de Saint-André, sur un petit sentier menant du fond de la vallée du Gardon au sommet de la montagne située au nord du bourg, et passant par le château de Nogaret, existe une pierre énorme, apportée à force de bras sur une élévation formée par des rochers et maintenue en parfait équilibre par de petites pierres placées au-dessous. Au dire de certains habitants, cette pierre avait dû servir d'autel au druides ; mais en présen-

ce des explications nouvelles de la science, il faut abandonner cette hypothèse et ranger simplement ce prétendu autel au nombre des monuments mégalithiques, c'est-à-dire « construits de grandes pierres. »

Au cours de mes promenades, j'ai rencontré deux autres pierres brutes, semblablement placées. Cela n'est pas étonnant, attendu que des monuments pareils se retrouvent dans la Lozère, en Bretagne, en Afrique, même dans l'Inde et en Amérique.

A propos de palets de Gargantua, on cite une vieille légende transmise de père en fils parmi les habitants du hameau de Masbolguier. Au-dessus des maisons le composant se trouvent deux rochers dont l'un, beaucoup plus élevé que l'autre, était jadis un géant du nom de *Margotton*. Celui-ci, dans un de ces élans de colère propres aux personnages de la mythologie, aurait donné un violent coup de pied à sa fille *Margotte* qui serait tombée un peu plus bas et changée en rocher, de même que son père. Cette fable, fruit de l'imagination naïve de nos ancêtres, prouve tout au moins qu'en dépit des lacunes de leur civilisation, ils dépeignaient avec de vives couleurs les choses les plus simples.

Les traditions locales veulent que la région soit restée inculte et inhabitée jusqu'au moment de l'invasion musulmane. Pendant la période d'occupation, c'est-à-dire de 721 à 739 environ, les bergers sarrasins faisaient paître leurs immenses troupeaux dans le pays, et y avaient de loin en loin bâti des tours servant de lieux d'observation, ou d'abris. On en trouve une dans les environs, à la Canourgue, commune de Molezon (Lozère).

Autre souvenir des Arabes : j'ai vu dans les Registres de la communauté de Saint-André-de-Valbor-

gue (année 1776), qu'il existait non loin de Saint-André, au-dessus du chemin allant de Nogaret à Gardossels, une pièce de terre, déjà en friche à cette époque, désignée sous le nom de « bois de Castille. » Les Musulmans l'avaient sans doute ainsi dénommée en mémoire de leur long séjour en Espagne !

La région était couverte de chênes blancs (en patois *roubès*). De là les noms de Roubière, Roubigès, Rouveyrolles, donnés plus tard à certains villages ou hameaux qui furent bâtis en ces lieux-là.

Pour ceux de mes concitoyens qui ne connaissent pas les écrits de M. Germer Durand sur la matière, je dirai qu'au milieu du XIII^e siècle les Bénédictins, imitant la conduite de Charlemagne à l'égard des Saxons, emmenèrent dans nos pays une grande partie des Albigeois vaincus et faits prisonniers à la suite des croisades prêchées contre eux par le pape Innocent III et successivement commandées par Simon de Montfort, et Louis, fils de Philippe-Auguste. C'est alors qu'auraient aussi été bâtis les villages portant tous des noms de saints : Saint-André-de-Valborgne, Saint-Martin-de-Corconac, Saint-Marcel-de-Fontfouillouse, Saint-Martial, Saint-Jean, etc, (Gard) et Saint-Martin-de-Campze-lade, Saint-Martin-de-Bobaulx, Saint-Flour-du-Pompidou, Sainte-Croix, etc, (Lozère). D'après Court, au contraire, les noms originaux de ces différents villages auraient été échangés contre ceux de différents saints plus tard, par ordre du pape.

II. — VOIES ANCIENNES, MONUMENTS DIVERS, CHATEAUX.

Depuis les temps les plus reculés, un chemin tracé parallèlement à la rivière, a donné accès dans

la vallée, mais il n'était pas le seul. Si des plaines avoisinant la Méditerranée l'on veut se rendre dans la haute Lozère, on peut prendre un chemin qui suit presque constamment la crête des montagnes, et, dans la partie supérieure du vallon de Saint-André, exactement la ligne de partage des eaux. Cette route, désignée aujourd'hui sous le nom de « *drayo* » et où passent chaque année, au printemps et à l'automne, les troupeaux transhumants se rendant du fond du Languedoc sur les Causses lozériens, ou en revenant, a été, selon toutes probabilités, construite par les Romains au temps de Jules César. Ce général se rendant en toute hâte dans le pays des Arvennes pour réprimer la révolte suscitée par Vercingétorix, y aurait passé à la tête de son armée l'an 52 avant Jésus-Christ. La tradition veut que les roues de son char aient laissé l'empreinte dans le rocher, à un endroit de la route dominant le vallon de Valleraugue. A l'époque des Dragonnades, Baviile, intendant du Languedoc, fit retourner cette route et s'en servit comme d'un chemin stratégique pour l'exécution de ses opérations militaires.

Une autre voie romaine partait des environs du lieu où fut bâti plus tard Anduze et se rendait dans les régions du massif central en passant par la partie haute des montagnes séparant la vallée longue (Gard) de la vallée française (1) (Lozère), et la Cham de l'Hospitalet. On peut encore en reconnaître en divers endroits les traces lorsqu'on se rend du Pompidou à Saint-Jean-du-Gard par l'ancienne route nationale.

(1) Les Anglais ne l'occupèrent jamais, rapporte la tradition, ce qui, le cas échéant, expliquerait la dénomination de « Vallée française. »

D'autres voies de moindre importance faisaient communiquer les deux voies principales dont je viens de parler, en coupant transversalement la vallée borgne. L'une d'elles partait de la montagne de Tarnon, située au sud-ouest de Saint-André et faisant partie de la ligne de partage, descendait obliquement sur ledit bourg, franchissait le Gardon qui, en temps ordinaire, est une rivière très guéable, et allait rejoindre la voie principale en passant par Rougeyresques. Non loin de cette maison, située à deux kilomètres au nord de Saint-André, j'ai pu suivre cette voie secondaire, taillée dans le roc et désignée encore par les habitants sous le nom significatif de « chemin des Romains ». Un autre sentier prenant naissance au moulin de la Brousse, sur le Gardon, à 400 mètres en amont de Saint-André, conduisait au sommet de la montagne en passant non loin du château de Nogaret, et suivant constamment la ligne de faite.

Il est à remarquer que la plupart des voies anciennes avaient été tracées sur les bords des rivières ou sur les sommets des montagnes. Cela s'explique par deux raisons principales. 1° Le pays étant couvert d'arbres et de broussailles, il n'aurait pas été facile de construire rapidement un chemin au travers de ces forêts impénétrables dont on a peine à se faire une idée aujourd'hui ; 2° Les rencontres de bêtes féroces étaient plus rares et les embuscades moins faciles à tenter sur un chemin découvert.

A 3 kilomètres de Saint-André, en aval, sur les bords d'un maigre ruisseau, qui apporte ses eaux au Gardon, et à 600 mètres environ de la maison du Lozert, quartier de Pomaret, l'on voit une source minérale à laquelle nos pères demandaient la gué-

rison de certaines maladies. Des habitants du pays se rappellent fort bien y être allés, il y a quelque 40 ans, faire des cures merveilleuses. Cette source est généralement désignée sous le nom de *Fontaine de santé* (1).

Saint-André-de-Valborgne (2), bourg comptant à peine 1000 habitants agglomérés, occupe le fond d'une vallée profondément encaissée. Le Gardon, né sur le flanc méridional du plateau calcaire dit Cham de l'Hospitalet, le traverse. Deux ponts et une passelle en pierre, jetés sur la rivière à peu près à égale distance les uns des autres, établissent la communication entre les deux rives. Les maisons, bâties sur un seul rang, à cause du voisinage de la montagne, s'étendent des deux côtés de l'eau. Deux quartiers font seuls exception : le faubourg, au nord ouest, dont toute la largeur est prise par la route nationale n° 107 de Nîmes à Saint-Flour, qui parcourt Saint-André d'un bout à l'autre, et la Cantonnade, ou vieux Saint-André, au centre, composé de plusieurs maisons anciennes échelonnées sur le revers même d'un contre-fort de la montagne.

L'église est située sur la rive droite, en amont, sur la grande place du bourg ; le temple, en aval, rive gauche, ouvrant sur la placette, fait face au château, vieux bâtiment remplaçant probablement une construction plus ancienne. Les fenêtres coupées d'une croix dont il est percé font supposer qu'il a été construit à l'époque de la Renaissance ; les murs, d'une épaisseur peu ordinaire, laissent voir ça et là des meurtrières ; des oubliettes, comblées

(1) Emilien Dumas, dans sa carte géologique du Gard a relevé cette source.

(2) Voir la note 1, à la fin du travail.

ou murées aujourd'hui, existaient dans la profondeur des caves. De l'autre côté de la voie, on remarque une vieille fontaine désignée sous le nom de Griffon.

Une tour carrée, placée sur une petite élévation, derrière le temple actuel, renferme l'horloge. Sa cloche, ornée de dessins, a son histoire : en 1685, la maison où les protestants s'assemblaient pour prier, leur fut enlevée par décision royale et donnée à M. de Jean, subdélégué de Lamoignon de Bâville, intendant du Languedoc, pour la paroisse de Saint-André. La cloche fut offerte à la commune qui l'accepta. L'année de la fonte : 1573, est inscrite en relief sur le métal de même que le nom de M. Pierre Chabal, consul (1).

Non loin de l'église, et faisant légèrement saillie sur les maisons qui l'enserrent, se trouve une tour paraissant dater d'une époque fort reculée.

La tradition n'a conservé le souvenir d'aucun des lieux où se trouvaient des temples païens. L'église catholique a été bâtie vers la fin du xiv^e siècle par les Pères Bénédictins. Ces religieux, établis depuis environ cent ou cent cinquante ans dans le pays, fondèrent, à Saint-Martin-de-Fontfouillouse, à une lieue de Saint-André, près des Plantiers, une abbaye. Les ruines de l'église attenante sont assez bien conservées. La porte, de style roman, existe encore de même que la voûte de la nef et une tour carrée où devait être renfermée la cloche, dont la bénédiction, sous l'invocation de Saint-Marcelle, eut lieu le 3 septembre 1686 (2). Une inscription symbolique est gravée sur un bloc de granit scellé dans la ma-

(1) Voir la note 2; à la fin du travail.

(2) Registres du culte catholique de la commune des Plantiers,

çonnerie, à droite et un peu au-dessus de l'entrée principale (1). Ces hommes rendirent un grand service au pays en y apportant les châtaigniers, qui constituent aujourd'hui la principale source de richesse de la population. Ils fondèrent, outre l'église de Saint-André, celles de Saumane, de Saint-Martin-de-Corconac, etc. •

Pour en revenir à l'église de Saint-André, j'ajouterai qu'elle appartient au style roman, comme l'église mère, à l'exception de deux chapelles gothiques ou ogivales. Une seule ouverture a été conservée intacte, elle est même très belle ; les autres ont une forme tout à fait moderne. L'église est voûtée il n'y a aucun ornement à l'intérieur ou à l'extérieur, pas de crypte ni de porche. La grande plaque de Saint-André était autrefois un cimetière, et cela s'explique par le voisinage de l'église. Dernièrement, en creusant un égout, on déterra des squelettes parfaitement conservés. Les corps avaient été enfermés dans des cercueils formés par l'assemblage grossier de pierres ordinaires.

Comme il a été dit plus haut, les Bénédictins fondèrent aussi des églises à Saumane et à Saint-Martin-de-Corconac (aujourd'hui l'Estréchure). Celle de Saumane est toujours consacrée au culte ; quant à celle de Saint-Martin, c'est tout simplement une ruine.

Le temple de Saint-André date de l'année 1828, celui des Plantiers de 1829, celui de l'Estréchure de 1848, celui de Tourgueilles de 1873, celui de Saumane de 1876. L'architecture de ces monuments est simple, comme celle de tous les édifices affectés au culte protestant.

(1) Voir la note 3.

Au commencement du XVIII^e siècle, l'Estréchure possédait déjà un pasteur qui baptisait les enfants des paroisses voisines : Soudorgues, Saint-Marcel-de-Fontfouillouse, Valleraugue, Saint-Etienne-Vallée-Française, etc. Le temple des Plantiers occupe l'emplacement d'un ancien temple bâti en cet endroit vers 1648 et démoli ou brûlé à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. (1)

Si, à partir de Saint-André, l'on suit durant une demi-heure la route nationale conduisant dans la Lozère, on aperçoit, à 300 mètres environ au-dessus de la voie, un pan de mur, dernier vestige de ce qui fut jadis le manoir de Guillaume de la Fare, seigneur de Saint-André et autres lieux, vassal du comte d'Alais. Ce château, bâti sur un rocher à peu près inaccessible, fut assiégé au mois de mai 1422 par Antoine de Caylarie, capitaine de Meyrueis, agissant au nom du comte d'Armagnac, son suzerain. Des événements fort dramatiques dans lesquels le plus beau rôle appartint à la « noble dame » Almuyez de Montclar, épouse du « maître de céans », s'y déroulèrent durant les six mois qui suivirent. Enfin le 18 décembre 1422, le chevalier de la Fare, qui avait perdu dans cette lutte tous ses biens, droits et privilèges, les recouvra sur un ordre du roi Charles VI, enregistré par le parlement de Toulouse. (2)

En face, sur la croupe d'une colline séparée de celle où s'élevait le donjon de la Fare par la vallée profonde d'un affluent de droite du Gardon, se trouvent quelques murs croulants et des restes de tours dont l'une, restaurée, sert de pigeonniers. Le châ-

(1) Archives communales de l'Estréchure et des Plantiers.

(2) Voir la note 4.

teau qui s'élevait là, il y a 400 ans, et qui portait le nom de Follaquier, appartenait au sire Frédol, l'un des agresseurs de Guillaume de la Fare.

Toujours sur la rive droite du Gardon, mais en aval de Saint-André, à 400 mètres de la rivière, on rencontre une construction ancienne, pourvue de machecoulis et d'une tour carrée garnie de meurtrières, désignée sous le nom de château des Barbuts, propriété de M. de Broche, seigneur de Saint-André. Ce château a sa légende que je vais conter ici. A une époque bien éloignée de nous, les maîtres des Barbuts vivaient en famille dans leurs terres, qu'ils faisaient travailler sous leurs yeux. Le père, la mère et leurs fils jouissaient là du bonheur que l'on goûte aux champs, quand on n'a pas d'ambition. Cette vie calme ne convint pas longtemps à l'un des enfants qui, doué d'une imagination ardente, demanda un jour à son père la permission d'échanger la vie tranquille de la famille contre celle plus agitée des camps. Ce dernier lui présenta les objections que lui dictait son cœur de père, mais elles demeurèrent sans succès, ses frères essayèrent sans plus de bonheur de le faire renoncer à son projet ; enfin, sa résolution était tellement arrêtée dans son esprit que les larmes et les supplications d'une mère adorée échouèrent aussi ; il partit.

Les années se passèrent sans que l'absent donnât signe de vie. Son père et sa mère moururent sans avoir eu la suprême satisfaction d'embrasser leur enfant. Les frères prirent de tous côtés des informations sur son compte, mais leurs démarches restèrent infructueuses : on le crut mort.

Cependant les fils du châtelain avaient vieilli. Un

jour, ils voient arriver un étranger, qui s'avance vers eux en disant d'une voix vibrante : « Je suis votre frère, ne me reconnaissez-vous pas ? Où sont mon père et ma mère ? — D'abord, une certaine émotion se lit sur leurs traits, mais le visage de l'inconnu est tellement différent de celui de leur frère qu'ils ne peuvent croire à la vérité de ses paroles et l'aîné lui répond tristement : « Hélas ! notre frère chéri est mort, de même que nos vénérés parents ; en vain voudriez-vous nous en imposer, vous ne ressemblez pas du tout à celui que nous pleurons encore. Entrez cependant, et, bien que l'action que vous commettez soit blâmable, il ne sera pas dit que nous avons fermé notre porte à un étranger, quel qu'il fût. » A ces mots, l'inconnu baisse la tête, mais des larmes que l'obscurité du soir empêche de distinguer, coulent de ses yeux.

Le lendemain, au matin, les gens du château recevaient dans la cour d'honneur les ordres et les instructions de leurs maîtres pour la journée. L'étranger, son bâton de pèlerin à la main, s'approche de ces derniers comme pour les remercier de la généreuse hospitalité qu'ils lui ont accordée et prendre congé. Arrivé en face d'eux, il s'écrie dans le patois du pays : « Il est l'heure de déjeuner ! — Pourquoi ? lui est-il répondu. — Parce qu'il est huit heures, attendu que le soleil éclaire l'*Asé blanc* ! (1). » Ces paroles produisent sur ceux à qui elles s'adressaient

(1) Pour expliquer le saisissement des maîtres du château, à l'ouïe de ces simples paroles, il suffit de savoir que, en face des Barbut, de l'autre côté de la rivière, sur les bords d'un de ses affluents, se trouve un rocher ressemblant de loin à un âne, et dont la couleur blanche tranche vivement sur le gris foncé des schistes environnants. La tradition veut que lorsque le soleil atteint ce bloc de pierre, il soit 8 heures. Du reste, même aujourd'hui, les fermiers du château s'y fient comme à une horloge. Le ruisseau est toujours désigné sous la dénomination de *Ruisseau de l'Asé blanc*.

un effet magique ; ils se précipitent vers l'inconnu de la veille, l'embrassent, lui prennent les mains et lui disent : « Oui, tu es notre frère, nous te reconnaissons maintenant ; béni soit Dieu de t'avoir conduit ici sain et sauf ! » Inutile d'ajouter que désormais l'enfant prodigue reprit au foyer la place restée vide durant sa longue absence.

Du côté exposé au midi, sur le flanc de la dépression formée par le ruisseau de Nogaret, à mi-côte, se trouve le château du même nom appartenant à la famille Delon. Des tourelles percées de meurtrières placées aux quatre coins, tranchent sur le reste de la construction. Ce château fut brûlé deux fois : en 1628, pendant la dernière guerre que Henri, duc de Rohan, chef des calvinistes français, soutint contre le roi Louis XIII, et en 1706, par les Camisards vaincus cherchant des représailles.

Au hameau de Monteils, dans la commune des Plantiers, l'on voit les ruines d'une vieille tour dont aucun document n'a encore éclairci les origines.

III. — SAINT-ANDRÉ ET LA RÉGION AVANT LA RÉVOLUTION

L'origine de la commune est inconnue. Il est à présumer que, à l'exemple de la plupart des cités du midi de la Gaule, Saint-André eut dès sa fondation, une organisation municipale semblable à celle que les Romains avaient établie partout au temps de leur domination.

J'ai dit plus haut que les Albigeois, convertis, — du moins en apparence, — aux doctrines catholiques, habitaient le pays. Leurs vieilles croyances ayant couvé pendant trois siècles sous la cendre prirent feu au premier souffle de la Réforme. De bonne

heure un culte protestant s'établit d'une façon très régulière dans une maison appartenant à un habitant de Saint-André. Déjà perçaient, dans l'âme des Cévenols, l'amour de la religion et l'esprit de ténacité dont la plupart de leurs descendants donnèrent plus tard des preuves éclatantes.

François 1^{er} établit l'état-civil en France par l'ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539), complétée sous Henri III (1579), par celle de Blois. Les registres des naissances, mariages et décès devaient être désormais tenus par les curés. A partir de 1559, date du premier synode réformé (1), les pasteurs protestants furent autorisés à tenir les registres de l'état-civil de leurs coreligionnaires. Cet état de choses dura jusqu'en 1685. Ces registres existent à la mairie, de même que ceux renfermant les « délibérations de la communauté de Saint-André-de-Valborgne depuis le 1^{er} janvier 1624 jusqu'au 30 ventôse, an VII, de la République française. » J'y ai puisé d'utiles renseignements qui m'ont plus encore fait regretter l'absence de l'un des plus importants, celui s'étendant de 1670 à 1690.

Pendant les années qui précédèrent la révocation de l'Édit de Nantes, les deux consuls se rendaient au commencement du mois de janvier, dans le temple paroissial et y prêtaient le serment de fidélité au roi « la main levée à Dieu et sous la forme de la religion prétendue réformée dont ils font profession. » A cette époque, plus des deux tiers de la population appartenait à la religion de Calvin, ce qui décida M. de Marcillac, 65^{me} évêque de Mende, à prier

(1) Charles Coquerel, dans son *Histoire des Eglises du désert* prétend que le premier synode de la religion réformée se tint dans une caverne au-dessus du hameau nommé Aigladine, dans la paroisse de Mialet, non loin de Saint-Jean-du-Gard.

Louis XIII d'établir à Florac, sous le nom de mission royale des Cévennes, un couvent de capucins. Ces religieux eurent pour mission de convertir au catholicisme le plus grand nombre possible d'habitants, ce dont ils s'acquittèrent en conscience (1).

La révocation de l'Edit de Nantes laissa indifférente la presque totalité de la France, mais elle entraîna dans notre vallée des événements que j'essaierai de retracer avec impartialité.

A Saint-André, tous les huguenots ne demeurèrent pas fermes dans leur foi et j'ai pu, en consultant le Registre des actes des naissances, décès et mariages catholiques, de 1679 à 1693, relever 1160 noms appartenant à des protestants qui, paralysés par la crainte, abjurèrent dans l'espace de quelques jours, du 16 au 27 octobre 1685, la religion de leurs pères (2). Il en fut de même aux Plantiers. D'autres, au contraire, refusant de se parjurer, se cachèrent et suivirent hardiment plus tard les chefs camisards. Les proscrits se réunissaient au *désert* pour prier. L'un de ces anciens lieux de culte se trouve à 4 kilomètres de Saint-André, près de Rougey-

(1) *Archives départementales de la Lozère.*

(2) Ce registre est curieux à consulter. Ainsi, plus loin, l'on rencontre encore quelques conversions, de même que des publications de bans et des enterrements. Le dernier acte qu'il renferme, daté du 27 décembre 1693, relate la conversion d'un certain Pierre Plantier, « fugitif depuis huit ans en Suisse, et venant de désert des troupes ennemies de Savoie. » — Suit la liste des personnes « qui ont fait leur devoir pascal. » Le nom de celles qui ont simplement confessé est précédé de la lettre S, tandis que la lettre C est la marque distinctive de ceux qui ont confessé et communie. Le registre se termine par trois listes : 1° « le rôle de ceux qui ont été confirmés par Monseigneur l'évêque d'Alais dans la paroisse de Saint-André-de-Valborgne, le 2 octobre 1695 ; » j'y relève environ 171 noms, dont plusieurs appartenant à des personnes notables : — 2° le mémoire de ceux qui ont fait leur devoir pascal en 1696 (82 noms seulement) : et enfin, 3° « le rôle des vieux catholiques », comprenant 75 chefs de famille. — (*Archives communales de Saint-André-de-Valborgne*) —

resques, à la naissance du « Vallat » (1) dit de « l'Asé blanc. » A côté, l'on rencontre les ruines d'un petit fortin destiné sans doute à assurer la sécurité des exercices religieux. Un autre lieu de réunion est situé sur la montagne de Tarnon, au sud-ouest de Saint-André. Un troisième se trouvait aux environs du Bruel, dans le vallon encaissé de Tourgueilles.

On sait, grâce aux écrits de Court, Coquerel, etc. que le premier acte du terrible drame connu dans l'histoire sous le nom de Guerre des Camisards, eut lieu au Pont-de-Montvert en juillet 1702 : les huguenots, poussés à bout par l'abbé du Chaïla, archiprêtre des Cévennes, qui exerçait contre eux les plus horribles persécutions, le massacre dans sa demeure (2). Quelques-uns des prêtres assemblés à Saint-Germain-de-Calberte pour assister à ses obsèques, craignant pour eux le même sort, se réfugièrent dans le château de Saint-André.

(à suivre)

Henri Roux.

(1) Vallat ou vala : ce mot, en patois cévenol, signifie ruisseau,

(2) Voir la brochure de feu M. le pasteur Dardier : *la Révolte des Camisards justifiée.*

LE SCULPTEUR DE JATTES

I

N'ayant jamais eu beaucoup de goût pour fureter parmi la moisissure des archives, je ne saurais dire sous quel nom patronymique il figurait sur les registres communaux, ni quel nom de chrétien lui avait été assigné, aux Actes de la paroisse. Une désignation bizarre lui tenait lieu de tout cela : on l'appelait Gloria.

Tel avait été d'abord le surnom de son père, digne marguillier de l'église des Auriolles, mais point grand clerc, puisque du latin des divers psaumes il n'avait jamais pu apprendre que le *Gloria* qui les termine tous. Tant que, du chœur à la nef, porté sur les langues déliées des jeunes filles ou traînant sur les lèvres épaisses des chantres, le psaume déroulait ses versets, il observait un silence prudent. Le psaume fini, sa grosse voix sans apprêt entraînait en ligne et triomphait sur le *Gloria*.

Gloria père s'en est allé au repos verdoyant du cimetière, laissant à la garde de sa femme Léone un fils étrange d'allures, aux goûts inquiétants. Dans un corps débile s'est éveillée une âme ardente qui transparait dans la candeur du regard franc et l'avenante douceur de la physionomie. L'intelligence, qui parfois très vivement scintille, semble par intervalles subir des éclipses. On dirait tout au moins qu'elle est capricieuse et choisit ses sujets. Assurément, les travaux des champs, au milieu desquels il a grandi, demeurent pour ce rêveur un inquiétant mystère. Il n'est point capable de s'y livrer utilement, ni d'en vivre. Son père en a été attristé, mais il n'a pas voulu déraciner son fils du sol ancestral pour le jeter parmi les cohues du fonctionnarisme ou de l'intellectualisme des villes. Du paysan impropre au labour il a fait tout simplement un

berger. L'emploi est modeste, aisé à remplir, et c'est encore une forme nécessaire de l'agriculture.

Plutôt petit, presque dépourvu d'épaules, et partant doué d'une vigueur médiocre, il restait sympathique, en ses attributions de pâtre, sous la souquenille brune. Peu causeur, du reste, et avare de ses confidences. A l'âge où les visages se rident et où les chevelures grisonnent, sa vie encore n'avait pas d'histoire. Il habitait la maison du Mas-Ovide où son père avait vécu et où sa mère aussi était morte. L'humble demeure s'ouvrait sur le bord d'une petite lande où végétaient quelques genêts épineux, des ajoncs, des salicornes, et, par places, un genévrier de Phénicie, un prunelier ou un chêne-nain. Tout contre la porte d'entrée, un micocoulier dressait son feuillage menu au bout de ses tiges à l'écorce lisse. Un préau précédait l'étable à moutons, simplement clos d'une haie où la large feuille du néflier se mariait à la pâle fleur du cognassier et où des cormes, rouges comme des lèvres d'enfants, se dissimulaient derrière les ombelles du sureau. Au loin, la lande se prolongeait en des bosquets, en de grands espaces libres et des côteaux aux pentes gazonnées et aux frondaisons verdoyantes.

En l'immensité de la lande et de la montagne, la garde du troupeau était une tâche aisée. Tout le soin de Gloria, tout son labeur journalier se bornait à une lente promenade au travers des pacages, avec de longues haltes en certains vallons plus riches ou mieux abrités.

Les bergers sont gens de loisir. Si même leur philosophie rudimentaire et paysanne ne leur venait point en aide, ils connaîtraient la langueur et l'ennui. Entre leurs repas de pain bis et de lait fumant, il leur reste de longues heures que ne traverse aucun notable incident. Heureux si une occupation préférée vient à propos donner le change à leur rêverie par trop solitaire !

On ignore longtemps à quelle tâche utilitaire ou fantaisiste Gloria employait ses loisirs. On ne l'avait jamais surpris à recueillir aux ronces les flocons de laine laissés par ses brebis et à les filer en tournant le fuseau. Jamais on ne l'avait entendu jouer de la musique pastorale sur un flageolet. Si des promeneurs solitaires ou des chasseurs

l'avaient rencontré parfois dans certains bas-fonds fleuris, ils ne l'avaient point vu se charger de fleurs officinales ou de simples, comme tels de ses confrères qui se faisaient un revenu de l'herboristerie. Ni le blé du diable, ni les variétés de barbe-à-bouc, ni les baies des nerpruns et des morvens, ni la sarriette, la tithymale ou l'asphodèle n'emplissaient sa besace pour encombrer ensuite sa chambre transformée en séchoir. De même Gloria ne passait point pour un dénicheur de fauvettes des bois ou d'alouettes huppées, de mésanges ou de bergeronnettes. Il ne tendait pas de filets aux grives, aux merles ni aux perdrix. Jamais libellules, mantes religieuses, blancs papillons ou lézards gris ne se débattaient sous l'étreinte rapace de sa main. Les insectes, les oiseaux et les fleurs n'avaient rien à redouter du pâtre. Il avait sa manière à lui de jouir de tout cela. On le surprenait bien souvent en contemplation devant une aile vibrante ou une patte dentelée, ou devant la cassolette de l'armoise sauvage, le calice du lotier doré ou l'urne renversée des gentianes bleues répandant sur le sol des trésors de pollen jaune. Quand il s'était empli le regard du spectacle familial de ces merveilles, il s'isolait, suivant la saison, en un ravin herbeux, ou dans le chaud abri d'une roche. Là, voluptueusement assis en bonne place, avec, devant lui, le décor de la montagne féérique et l'immensité des étendues panoramiques, Gloria retirait du fond de sa besace certain objet mystérieux, qu'entourait l'enveloppe d'un mouchoir blanc, et, sûr de n'être vu de personne, il déplaçait l'objet et longuement le regardait.

II

Les pâtres sont souvent soupçonnés de magie. Sans parler des livres mystérieux où ils sont censés lire, n'ont-ils pas toujours sur eux quelque talisman de légende, hâche de silex ou pierre de tonnerre, figurine plus ou moins orthodoxe, monstruosité végétale ou curiosité d'ordre minéral ? Il n'est point bon de déranger leurs pratiques solitaires. Mieux vaut éviter leur rencontre et se garder des suites fâcheuses d'une fatale indiscretion. Toutefois, les

soirées d'hiver seraient bien monotones, si quelque récit, notoirement embelli par le talent du narrateur, ne mettait en scène les vieux bergers et leurs secrets.

De Gloria l'on ne pouvait dire avec certitude qu'une chose, c'est qu'il possédait, lui aussi, un secret. En quoi celui-ci consistait-il ? Nul ne l'ayant jamais pu pénétrer, un vaste champ restait ouvert aux imaginations les plus inventives.

Or, à force d'explorer en cachette le contenu de sa besace, tout un travail intérieur s'était opéré dans l'esprit du berger Gloria ; une résolution, longtemps délibérée, s'était enfin précisée en son âme de primitif. Quelque chose d'inépuisé lui faisait battre le cœur, rayonnait en son fin visage, luisait en la profondeur de son regard. C'est pourquoi, après avoir enfermé, certain soir, son troupeau dans l'étable, au lieu de s'asseoir devant l'âtre pour une veillée solitaire, Gloria prit, dans sa besace, son mystérieux trésor, et, suivi de son chien-loup, il s'engagea dans le sentier de la lande.

A égale distance du Mas-Ovide et des Auriolles, la maison du Portet se dissimulait entre deux peupliers décapités par l'orage et une aube au branchage bizarrement irrégulier. C'était moins une maison qu'une hutte, étroite, basse, avec un toit d'esquilles en façon d'ardoises. Arrachée à son emplacement séculaire et isolée du paysage, elle eût paru un abominable gîte. Grâce à l'accoutumance, ses propriétaires trouvaient ce logis habitable et les voisins en louaient l'aspect pittoresque et presque engageant. Dès le seuil, Gloria, qui depuis de longues années ne s'y était point présenté, fut frappé de l'air de propreté décente qui y régnait. La table de hêtre, le banc de chêne, la huche de noyer reluisaient sous la pâle clarté du lumignon, appendu au manteau de la cheminée. Auprès d'un foyer de brindilles, la mère Bezolles reposait ses vieux membres épuisés par une journée de travail merceuaire, tandis que Jeannon, sa fille, vaquait aux besognes du ménage avec l'entrain courageux et la gaieté un peu forcée qu'elle mettait à tout, à causes des idées noires qui auraient pu venir à la vieille femme. A l'une et à l'autre l'entrée inattendue de Gloria parut comme l'irruption d'un élément nouveau

dans leur pauvre vie. Elles étaient dès longtemps déshabituées des visites de leurs voisins, sevrées des témoignages de sympathie qui vont de préférence aux riches et aux heureux. Gloria, pour expliquer sa démarche, cherchait des mots qui ne lui venaient point : balbutiant des excuses embarrassées et acceptant, en désespoir de cause, la chaise que lui offrait la jeune fille.

Le paquet mystérieux fut, en ce désarroi de son esprit, la ressource suprême du pâtre. Avant que la mère et la fille fussent revenues de leur surprise, il avait dénoué le blanc mouchoir. L'objet qu'il renfermait apparut alors dans sa perfection naïve. C'était, en sa toilette neuve, quelque chose d'intermédiaire entre le vulgaire verre à pied que les deux femmes avaient pu voir sur les tables de l'auberge, et le cratère des urnes d'or d'où s'élançaient les lys de l'autel, aux jours de fêtes. Le bord de l'étrange coupe était enguirlandé de minuscules narcisses. Deux sauterelles, emmantelées dans leurs élytres, en constituaient les anses. Sur le pied courait une souris campagnole, menant une famille de petits rongeurs à l'assaut de la jatte. Tournée et retournée entre les mains du pâtre, l'œuvre apparaissait merveilleuse de patience et d'art, sans un défaut, sans une cassure, sans lacune aussi dans le détail de chacun des sujets représentés.

C'était donc là le secret de Gloria, le mystère qui avait donné crédit à tant de bizarres conjectures ! Par un mouvement irréfléchi, Jeannon a tendu la main vers l'objet, désireuse de le toucher, de le tenir, ne fût-ce qu'un instant. Et avant que sa mère ne se fût récriée devant tant d'indiscrétion, la jatte est dans ses mains. Le pâtre a seulement prononcé ces mots : « C'était pour elle. » Puis, subitement enhardi : « Mère Bezolles, dit-il, vous savez de qui je tiens, et que je suis capable de gagner votre vie et celle de Jeannon. Voulez-vous me la donner pour femme ? »

Et comme la paysanne, interloquée, promenait un regard éperdu de cette maturité à cette jeunesse, partagée entre des visions de bonheur inespéré et de vagues appréhensions d'avenir, le chien-loup, attentif gardien de la jatte sculptée, avait dressé ses pattes velues et recueillait sur son affreux museau les caresses de Jeannon. Par lui l'al-

liance était conclue et paraissait tout à coup plausible entre ce printemps et cette automne. Il fut évident aux yeux de la vieille paysanne que sa fille, si raisonnable, si paisible, si laborieuse, ne pouvait rencontrer de protecteur plus honnête et plus affectueux que ce pâtre dont le fin visage rayonnait d'idéal et respirait la plus parfaite loyauté.

La paroisse entière ratifia les engagements réciproques de Jeannon et de Gloria : Oui, vraiment, ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils furent heureux d'un bonheur modeste. La jatte qui avait été le gage de leurs fiançailles et avait figuré au repas des noces, fut soigneusement abritée dans l'armoire au linge, en la maison du Mas-Ovide, devenue le gîte du nouveau ménage. La mère Bezolles y avait naturellement suivi sa fille. Si peu de pâtres avaient autant d'expérience de leur métier que Gloria, nulle fruitière ne s'entendait comme elle à traire le lait et à confectionner le fromage. Le soin de la maison et l'entretien du linge étaient les occupations de Jeannon.

III

Stimulé par le succès inespéré de son art, le pâtre y consacra désormais tous les loisirs de ses longues stations dans les bois. Tenté de s'écrier, comme un grand artiste : « Et moi aussi, je suis sculpteur ! » il multiplia rapidement les œuvres de son couteau à forer. Il céda délicieusement à ce qui avait été la passion tenace de toute sa vie élémentaire, depuis le jour où il avait gravé, sur l'écorce des chênes, ses premiers *ex-voto*, initiales ou millésime, jusqu'à celui où il avait chantourné en une jatte le dur tronc de néflier. Chaque matin, il partait pour la forêt, traqué par quelque idée nouvelle, séduit par quelque image d'art. Et, tandis que le troupeau de ses moutons tondait l'herbe savoureuse, il recherchait entre les roches ces vieux plants de buis qui enlacent, étreignent les cailloux des sinuosités monstrueuses de leurs branches gourmandes. Il les débitait ensuite, à l'aide d'un solide couteau et les sculptait suivant des modèles préconçus, les appropriant à des destinations diverses. Parfois, choisissant des

tiges parfaitement droites, il s'exerçait à les couvrir d'ornements de son invention. Ce rameau de frêne devenait une quenouille décorée d'entailles et de dessins au trait. Cette tige de prunelier, creusée dans toute sa longueur et percée de trous harmoniques, fournissait un pipeau pastoral. D'un jet bien choisi de genévrier il formait une canne pittoresque. Pour l'exécution de ces divers travaux, il est parmi les pâtres des traditions séculaires qui remontent, dit-on, aux gardeurs de moutons arabes que l'Orient déversa en nos contrées, lors de la conquête sarrazine. Des modèles anciens existent dont l'imitation s'est perpétuée. Pourvu qu'on choisisse avec ingéniosité un sujet qui convienne et qu'on le reproduise avec sincérité, il suffit. Innover n'est point à la portée du commun des pâtres.

Gloria était seul capable de plier des procédés rudimentaires, qui datent de plusieurs siècles, à l'exécution de jattes dont le type ne se trouvait nulle part ailleurs que dans la nature. Il en creusait la coupe sur le modèle des nids qui peuplent les buissons : nids de fauvette, de rossignol ou de colibri. Il y figurait tout autour soit une enveloppe de lichens, soit une couronne de fines graminées, si toutefois il n'y gravait pas une scène vivante de myrmillons menant leur ronde ou d'insectes trotinant parmi des plantes bocagères. A voir avec quelle virtuosité ce pâtre exécutait ces diverses figurines, on rêvait de ces maîtres huchiers qui ont illustré de leurs « ymaiges » les vieilles stalles ou les retables des églises claustrales.

Un bonheur autrement précieux allait s'ajouter aux jouissances du pâtre artiste : la maternité de sa bien-aimée Jeannon. Pour avoir été espéré plus longtemps, l'enfant serait accueilli avec d'autant plus de joie. Il survint en surprise. Tandis que le berger, recherché en hâte, se pressait anxieux au seuil de sa demeure, on lui remit entre les mains sa fille. La mère Bezolles, qui fut marraine, tint à la nommer de son propre nom d'Herminie. Or, le nom d'une grande personne âgée a bien trop d'ampleur pour un enfant : il fut naturellement adouci en un diminutif familial.

Méniquette devint, dès ses premiers bégaiements, la

plus importante personne de la maison. Elle était leur orgueil à tous. Jeannon n'en était pas la moins fière, bien que, depuis sa naissance, tout l'équilibre de sa santé eût été ébranlé, puis définitivement troublé et perdu. Les soins les plus tendres ne purent rien contre les progrès d'un mal lent, mais inexorable. Jeannon mourut, et, pour ne point trop attrister l'enfant dont l'intelligence déjà vive comprenait tout, sa mère et son mari la regrettèrent plus qu'ils ne la pleurèrent. Puis ils s'appliquèrent à la remplacer auprès de Méniquette, par un redoublement d'affection. Malheureusement la douleur de cette perte fut insurmontable pour la mère Bezolles. Sa soudaine maladie et sa mort furent, pour la maison du Mas-Ovide, un effondrement épouvantable.

Gloria restait l'unique soutien d'une enfant de cinq ans, bien venue et grande pour son âge. N'ayant pas le choix des moyens, il dut l'élever en plein air, dans les pâturages et sur la montagne. Faute de quelqu'un à qui la confier, il l'emmenait avec lui, dès le matin, à l'heure où le troupeau déserte l'étable. En sa besace il emportait le pain et le sel : le sel pour les brebis, le pain pour l'enfant et pour lui, qui le tremperaient à même le lait chaud dans une jatte sculptée. Tandis qu'il portait la besace, Méniquette traînait la houlette, précédant le troupeau, excitant les abois joyeux du chien-loup et rivalisant parfois d'agilité téméraire avec les jeunes chevreaux hondissants.

A ce régime, l'enfant parut d'abord se fortifier et gagner en santé autant qu'elle croissait en taille. Puis, d'année en année, son visage s'amincit en des traits d'une régularité harmonieuse. Son petit corps s'allongeait toujours, mais demeurait alangui, mince, ondulant. Elle gagnait en élégance, mais perdait visiblement de sa force. Gloria s'en aperçut alors : la vie au grand air, surtout la vie en montagne réserve de douloureuses surprises aux tempéraments frêles. La montagne, plus que la plaine, est variable. Trop ombreuses, les vallées sont malsaines. Les combes, en lesquelles s'engouffre le vent, comme en des couloirs, sont toujours funestes et parfois meurtrières. Quand vint l'automne, une toux inquiétante secoua la poitrine de l'enfant. La fièvre mina ce corps débile, mettant des rou-

geurs sur les joues. Il fallut lui accorder des jours de repos à la maison, puis des semaines de soins au lit. Le pâtre dut appeler à son aide toutes les bonnes volontés. Des visiteurs attristés vinrent prodiguer leurs encouragements à la petite malade et à son père. En dépit des bonnes paroles qu'ils leur adressaient, la plupart, en se retirant, hochaient anxieusement la tête.

Le prêtre qui avait béni l'union des parents annonça l'intention de préparer l'enfant à une Première Communion anticipée. L'on ne pouvait prudemment attendre la date fixée pour la Première Communion de ses compagnes des Auriolles.

Le jour venu, Méniquette, recueillie comme une jeune sainte, pria silencieusement et fit à son père de tendres adieux. Comme un feu intérieur incessamment la dévorait, elle désira boire d'une eau de la montagne qui avait la réputation de couper la fièvre. Le pâtre courut en puiser dans une fiole, et quand il en eut rempli une jatte aux bords fleuris de cyclamens menus, l'enfant n'eut plus la force d'en boire. Résignée, en une paix hiératique, elle s'endormit pour toujours, les coins de ses lèvres retroussés en un suprême sourire.

IV

De ce qu'il advint ensuite, de son désespoir, de la veillée funèbre, du cortège de fillettes vêtues de blanc qui emportaient son enfant, et, sur son cercueil, jetaient à pleines mains des soucis, les seules fleurs de la saison, le malheureux père craignait de n'en pouvoir garder le souvenir, tant tout cela lui semblait vécu en rêve. Se retrouvant seul dans sa maison, seul dans le pacage, il revivait tout ce passé avec une intensité plus douloureuse. Il emportait partout avec lui l'image de l'enfant morte, raidie en la pureté géométrique de son corps immobile, de ses mains croisées pour la prière suprême, de ses pieds dépassant à peine la blanche robe, des plis trop harmonieux de la jupe, de l'ovale légèrement tiré du visage, des cheveux posés en bandeaux sur la pâleur du front, et, au lieu des paupières closes par la main affectueuse de son père, des

yeux de rêve, le regard profond, enfiévré, perçant de l'agonie. Puis, il se rappelait chacune des dernières paroles de sa fille, les mots d'adieu, le rendez-vous assigné auprès de la mère en une vie idéale dont le mystère de la tombe n'était que le préambule nécessaire et l'acte préliminaire.

Gloria s'absorba pour toujours dans ces pensées : il en vécut désormais. On l'avait connu rêveur et toujours concentré en lui-même : on put croire que sa douleur sauvage l'avait rendu misanthrope.

S'il venait encore, chaque dimanche, entendre la Messe aux Auriolles, que de fois, chaque jour, dirigeait-il de préférence son troupeau vers la chapelle romane qui se dressait, depuis un temps immémorial, au sommet de la plus haute des montagnes de la paroisse, sous le vocable de Saint-Gérard-aux-Chalumeaux. Le sanctuaire, ouvert à tout venant, avait reçu souvent la visite de Méniquette. L'enfant avait même observé que certaine béquille, appendue au mur par un pèlerin reconnaissant, était moins ouvree que la canne de genévrier, à la poignée en museau de renard, sculptée par son père. Elle avait trouvé les chalumeaux de buis, dont la chapelle tirait son nom, moins jolis que le flageolet dont il l'avait gratifiée pour ses jeux.

Pour la première fois, le pâtre remarqua, un jour, l'absence de toute statue au-dessus de l'autel rustique. Tandis que les églises des paroisses étaient peuplées de saints, la chapelle n'en possédait aucun. Ni la touchante légende de l'ermite Saint Gérard, ni le poème de Marie, la Vierge-Mère, n'avaient donc inspiré aucun artiste. Ou plutôt, nulle opulente générosité, nulle humble gratitude n'avait songé à combler cette lacune. Ah ! s'il se fût agi d'une figurine à tailler dans une racine de buis, le sculpteur de jattes s'en fût aisément chargé. Mais l'idée qui, peu à peu entrée en son cerveau, le tourmentait irrésistiblement était autrement ambitieuse. L'imitation servile de la réalité visible ne suffisait plus à son rêve. Se haussant jusqu'à l'expression symbolique, la vraie vision d'art, il lui avait prêté peu à peu une consistance obsédante. Le rêve entrevu était devenu volonté, impulsion instinctive, et pouvait suppléer à tout désormais, même au « métier », même aux règles conventionnelles qui dominent la matière.

Un jour, des bûcherons achevaient de débiter un chêne. Gloria, s'approchant, entraîna, à l'aide d'une solide corde, un tronçon jusqu'en sa demeure. On n'eut garde de contrarier son dessein. Mais on ne put deviner à quel usage il destinait son étrange capture. Comme au temps où il avait sculpté sa première jatte, on fit toutes sortes de suppositions, hormis la vraie.

Le premier, le curé des Auriolles fut mis dans la confidence. — « Je voudrais, lui dit le pâtre, en souvenir de ma petite morte, faire un don à Saint-Gérard-aux-Chalumeaux. » — « Et quel objet voudriez-vous offrir ? » — « Une statue de la Vierge. »

L'on remarqua de mystérieuses allées et venues du prêtre. L'annonce d'une procession champêtre ne tarda point à intriguer toute la paroisse, malgré l'innocent prétexte de l'approche des rogations. Au jour fixé, le cortège sortit de l'église, au chant des litanies, et s'engageant dans la lande, se dirigea vers l'ermitage Saint-Gérard. Mais une surprise l'attendait devant la maison du Mas-Ovide. Sur le pas de la porte, un brancard de Fête-Dieu, verdoyant et fleuri, s'inclinait doucement, pour l'émerveillement de tous ces yeux naïfs. Ce qui avait été un tronc de chêne, transformé par l'ébauchoir rustique du pâtre, se présentait en une statue couchée, ou plutôt en apparition subitement reconnue de tous. Cette sveltesse de la taille, cette raideur des membres emprisonnés dans la gaine de la robe, ces pieds à peine séparés, ces bras collés aux côtés, ces mains jointes, cette immobilité sereine du visage, ce regard éteint, c'est sans doute d'une Vierge, mais c'est encore plus de la morte, la petite Méniquette, taillée en madone, avec un touchant mélange de lignes hiératiques et de traits humains. C'est Méniquette mieux qu'en portrait, revivante, avec la gaucherie naïve de son attitude paysanne et la raideur triste de ses traits de jeune morte. Mais c'est tout de même une Vierge, réalisant le type traditionnel de majesté harmonieuse et tranquille. Car jamais il ne fût venu à la pensée du pâtre de consacrer tout uniquement, dans une chapelle, l'image de son enfant. Mais, dans son âme de primitif, une association indissoluble avait combiné ensemble, pour n'en faire qu'une,

l'image de la Vierge, entrevue en une exaltation de foi, et l'image de son enfant, conservée indélébile et fidèlement transparue en l'ardeur de ses regrets intenses.

Les jeunes filles qui avaient emporté le cercueil de Méniquette, grandies maintenant, soulevèrent le brancard et conduisirent la statue en la chapelle Saint-Gérard. Toutefois, elles pensaient : « Celle-ci n'est pas l'enfant du berger. Méniquette avait une jupe toute pauvre, tout unie, et la robe de la statue porte de si beaux dessins ! D'ailleurs, le jour où nous emportâmes l'enfant, c'étaient des fleurs de soucis qui garnissaient son cercueil, et le socle sur lequel reposent les pieds de la madone, est, au contraire, enguirlandé d'églantiers. »

L'œuvre du pâtre Gloria, dressée au-dessus de l'autel, entre les chalumeaux de buis, a été fort brunie par le temps, hâtivement vieillie par les rafales auxquelles est ouvert de toute part l'édicule délabré. Elle a pris déjà une teinte de vétusté. Elle devra assurément à cette circonstance de passer bientôt pour une antiquité d'art immémorial. Quelque connaisseur ne manquera pas d'en rapporter le style à l'époque byzantine, et il se trouvera bien un archéologue « éminent » pour décider sans réplique qu'elle fut ravie à quelque basilique d'Orient par un croisé originaire des Auriolles.

L'humble sculpteur de jattes, byzantin sans le savoir, n'est plus là pour protester, mais tout le monde, aux Auriolles, se rira de l'homme éminent.

E. BOUISSON.

LA CONFÉRENCE DE M. BRUNETIÈRE

A AVIGNON

LE GÉNIE LATIN

De magnifiques fêtes de musique religieuse ont été célébrées ce mois d'août à Avignon, sous la présidence de Mgr l'Archevêque, avec le concours de l'éminent maestro Vincent d'Indy et de la *Schola cantorum* des chanteurs de Saint-Gervais. Pendant trois jours entiers ce ne fut que messes, vêpres et saluts en musique, auditions et concerts qui enveloppèrent de flots d'harmonie les pèlerins d'art accourus en foule dans l'antique cité. Mais les organisateurs avaient voulu que les Lettres fussent aussi de la partie, et c'est M. Ferdinand Brunetière qui avait été chargé de les représenter. Il eut été difficile de faire un choix plus heureux.

M. Brunetière avait pris pour texte de sa conférence *le Génie latin*. Oh ! la bonne inspiration ! Il est bien calomnié de nos jours, ce génie latin, renié même par les siens comme un parent pauvre, abandonné comme une maison qui croule. Tout est au génie anglo-saxon, au génie germanique. Quelle tâche plus opportune que de le relever à ses propres yeux, de lui rendre confiance en lui-même, en lui montrant ce qu'il peut être par l'exemple de ce qu'il a été ?

Sujet bien à sa place aussi au milieu d'auditions de musique grégorienne et palestrinienne, dans la ville

de Pétrarque et des Papes, et, pourquoi ne pas le dire ? devant une auditoire catholique, dont les prêtres formaient une partie notable, et qui comptait deux prélats. Car c'est la faveur ou la faute de l'histoire (à ne pas faire intervenir la Providence), si génie latin et catholicisme ne font qu'un. Ils se sont porté aide et bonheur l'un à l'autre, réciproquement, dans le cours des siècles, et les progrès actuels du catholicisme en Angleterre et aux États-Unis le sont aussi en quelque manière du génie latin.

Il faut être résolument ce que l'on est, pose en principe M. Brunetière. L'Anglais porte partout l'Angleterre avec lui, et il a raison, car si on vaut par soi, on vaut aussi par ce qu'on représente, par la société dont on est membre. C'est à nous d'être Français comme nos voisins sont Anglais ; non pas par les mêmes procédés de morgue, de sans-gêne et d'exploitation universelle, mais par les traits de physionomie qui nous sont propres, et qu'il faut revendiquer fièrement.

Il importe à la conservation de ces traits caractéristiques que nous maintenions les études classiques, car c'est à l'école de l'antiquité qu'ils furent peu à peu modelés. Les Français ne sont pas à proprement parler une race, ils sont un groupement historique, un nation constituée, moralement surtout, par l'influence lente et efficace des anciens. Et de ces anciens, c'est surtout aux Latins qu'il faut donner le premier rang.

J'ai dit cela ailleurs en réclamant le maintien au lycée du latin à l'exclusion du grec, et j'ai goûté, à l'entendre répéter avec l'autorité qui s'attache aux paroles de M. Brunetière, le plaisir qu'on devine de reste. Autant le génie latin a d'affinités avec le génie

français, autant le génie grec nous est facilement étranger. On ne s'explique pas autrement le peu de trace que le grec, enseigné par les méthodes de Port Royal aussi bien que par les allemandes, a de tout temps laissée sur les cerveaux français. Il a fallu, à l'Académie de Nîmes, tout le charme, toute la poésie de mon excellent confrère M. le chanoine Ferry, pour faire planer du doute sur cette incontestable vérité.

Connaissions-nous donc bien nous-mêmes, pour nous mieux diriger. C'est-à-dire connaissons bien le génie latin, de quels éléments il est fait, quels sont ces traits de physionomie qui sont de l'aveu unanime les siens.

M. Brunetière n'a pas prétendu apporter sur ce point des révélations. Les historiens de Rome et ceux de la littérature latine en ont tous traité avec plus ou moins de bonheur. J'ai signalé ici même, il n'y a pas longtemps, l'histoire de la littérature latine de mon collègue M. René Pichon, et l'étude remarquable de M. Michaut dans la *Quinzaine*. M. Brunetière leur a apporté une éclatante confirmation.

Mais M. Brunetière est unique par l'accent qu'il donne aux idées, même déjà émises, qu'il adopte. Elles prennent en passant par sa bouche — comme aussi par sa plume — un mordant, un relief, un air de logique impérieuse, qui ne sont qu'à lui, et qui créent la conviction, quand, au dire de ses adversaires, ils ne la veulent pas. Gros mot et grand éloge.

Le premier caractère du génie latin, l'essentiel, auquel tous les autres se rapportent, c'est l'universalité : en politique, en jurisprudence, en littérature, en art, les Romains ont eu une tendance à créer pour tous les hommes et pour l'éternité.

De là une préoccupation du positif, du réel, de la manière commune de penser et de sentir, à l'exclusion de la fantaisie individuelle, de la spéculation abstraite et du dilettantisme.

Le génie latin est sérieux, il aime à se mettre au service de la patrie et de la société. Il ne jouit pas de lui-même, il se subordonne à quelque chose qui le dépasse.

Et ce quelque chose, qui est son œuvre, c'est la formation du sentiment d'humanité ou de solidarité : *caritas humani generis*. Rien ne différencie plus le génie latin du génie anglo-saxon, égoïste et exploiteur. En conquérant le monde, il ne l'a pas seulement civilisé, il a voulu davantage, il a conçu et dans la mesure possible réalisé l'idée de la société générale des hommes. A ce point de vue les invasions germaniques, loin d'avoir été chez nous le principe de régénération qu'on a prétendu, ont été un temps d'arrêt dans les progrès de notre civilisation gallo-romaine.

Enfin le génie latin s'est créé une langue adéquate à ses aspirations d'universalité, claire, concise, forte et majestueuse.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de nier les défauts du génie latin, ou plutôt les revers de ses qualités, la raideur de sa langue, son manque de sensibilité et de gaieté, la médiocrité de sa poésie entendue au sens septentrional et moderne de mystère et *d'au-delà*. Mais, outre que saint Ambroise et saint Augustin ont peu atténué tout cela, il faut se consoler de ces lacunes par la considération que la perfection n'est pas de ce monde et que le génie anglo-saxon a les siennes, et aussi le génie german.

Quant à nous, Français, nous devons rester fidèles

à notre génie national, qui est le génie latin. A le contrarier nous ne gagnerions rien, car nous nous ferions difficilement saxons, et nous perdriions beaucoup, puisque nous nous rendrions inintelligibles à nous-mêmes. Nous ne pouvons pas ne pas être Latins, sous peine de cesser d'être Français. La destinée des nations l'a voulu ainsi. Le monde lui-même n'aurait pas d'avantage à notre reniement de nous-mêmes, car le génie latin, tel qu'il est incarné dans notre nation, constitue un élément essentiel de l'équilibre intellectuel et moral de l'humanité.

Cette superbe conférence de M. Brunetière a eu le succès qu'elle méritait. Elle a été soulignée à chaque instant par les applaudissements et les marques d'approbation d'un auditoire subjugué et charmé, qui était reconnaissant à l'orateur d'exprimer si bien ce que chacun sentait dans son âme de méridional, profondément latine et française.

Cela n'empêchait pas une bande d'énergumènes de pousser dans la rue des vociférations hostiles. Ceux-là aussi étaient des Latins, mais ils avaient la grande excuse de protester de confiance, sans savoir contre quoi ils protestaient, puisqu'ils n'entendaient pas. Et, si par-delà ces égarés on avait pu atteindre les meneurs, si on avait pu discerner de quels sanctuaires étaient partis les mots d'ordre, — est-il si difficile de le deviner ? — la conférence de M. Brunetière aurait reçu cette confirmation inattendue qu'on aurait mis très probablement la main sur des étrangers, sur des métèques, sur des anglo-saxons ou des germains de tendances et de mentalité.

JACQUES ROCAFORT.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE GARD ET LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC

2^{me} ARTICLE ⁽¹⁾

M. Aulard est parvenu au tome XI de son *Recueil des actes du Comité de salut public*. Dans un premier article, j'ai fait connaître ce que les tomes I à V contiennent de plus intéressant pour le Gard. La période que nous avons vue s'étend du 10 août 1792 au 14 août 1793. La journée du 10 août amène la suspension des droits du roi et son emprisonnement au Temple. L'Assemblée Législative convoque une *Convention* pour rédiger une constitution nouvelle. Les massacres de septembre 1792, la victoire de Valmy, l'abolition de la royauté par la Convention (21 septembre), la victoire de Jemmapes, le procès et la mort de Louis XVI, la première coalition, la défection de Dumouriez (4 avril 1793), qui eut pour conséquence la création du Comité de salut public, la proscription des Girondins (2 juin), tels furent les principaux événements de cette première période.

Avec le tome VI, nous entrons dans une phase héroïque. La levée en masse est ordonnée par la Convention. Dans son décret du 23 août 1793, rendu sur la proposition de son Comité de salut public, elle dit :

(1) Voir la livraison de janvier 1896.

Article I^{er}. — Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition pour le service des armées.

Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances ; les femmes feront des tentes , des habits et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront les vieux linges en charpie ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République. •

Quelle était la situation de la France dans cette crise terrible ? Privée de la plupart des officiers de son armée et de sa marine, émigrés et combattant sous les drapeaux de l'étranger, elle tenait tête à l'Europe coalisée et à la cruelle insurrection de la Vendée, véritable coup de poignard dans le dos de la patrie, au moyen de quatorze armées, soldées avec des assignats, qui perdaient plus de la moitié de leur valeur et dont le discrédit augmentait sans cesse. Les soldats étaient sans pain, sans habits, sans souliers. Les fusils, les canons étaient rares. Les fournisseurs volaient comme dans un bois. Les généraux trahissaient à l'envi et les représentants de la Convention en mission étaient obligés de les surveiller de très près. La bourgeoisie, la noblesse, le clergé, s'opposaient de tout leur pouvoir à la Convention. Les administrations départementales, après la proscription des Girondins, s'étaient unies pour marcher contre Paris. C'est le *Fédéralisme*. Les commerçants des grandes villes, troublés dans leurs habitudes , avaient soulevé Lyon , Bordeaux , Marseille , Toulon , pour ne parler que du Midi. Le général

Carteaux, venu de la Drôme, avait repoussé les Marseillais. Toutes nos frontières étaient envahies. Des conventionnels en mission avaient été bâtonnés à Bordeaux par d'élégants muscadins ; ils avaient été emprisonnés à Lyon, Marseille, Toulon et ailleurs. Les Toulonnais livraient Toulon et les vaisseaux de la France aux Anglais, de concert avec l'amiral français comte de Trogoff.

Le peuple versatile, ignorant, suivait le dernier qui lui parlait. Divisé contre lui-même à l'intérieur, indiscipliné aux armées, il semblait vouloir précipiter, par son inconscience et son inconsistance, la suprême catastrophe, préparée par l'acharnement de l'Angleterre et des rois du continent. Brochant sur le tout, la guillotine fauchait les contre-révolutionnaires ou les patriotes, suivant les localités.

Les sociétés populaires maintenaient seules la tradition de la Montagne, sous l'éloquence enflammée des représentants en mission, apôtres de la Révolution, qui avaient fait depuis longtemps le sacrifice de leur vie, et que l'échafaud attendait à la réaction thermidorienne.

C'est au milieu de ces luttes passionnées, de ces haines mortelles, de ces torrents de sang, de ce chaos indescriptible, que retentit l'appel de la Convention.

L'antiquité n'a rien qui égale cette tragédie, où sont acteurs des millions d'hommes, où les ruines matérielles s'accumulent, où le désespoir torture les cœurs, où l'on meurt de faim dans les campagnes et dans les villes, où enfin, quelques hommes d'une trempe supérieure, s'exposant à une mort prochaine, contemplent d'un œil ferme la dislocation générale, ne pâlisent pas devant leur responsabilité, saisis-

sent les rênes hardiment, trouvent le langage qu'il faut tenir, et sauvent, par leur sombre énergie, l'idée révolutionnaire et le droit nouveau.

Il n'est pas étonnant que, dans le cours du XIX^e siècle, tous les peuples opprimés aient tourné les yeux vers la France, admirant qu'elle ait pu résister à tant de causes de destruction par la seule vertu d'une idée sociale, et tâchent de l'imiter. La mission de la France, pour la diffusion des idées de liberté et d'égalité, est un fait historique incontestable, mais c'est un honneur qui nous a coûté bien cher.

Un César a confisqué la grande Révolution, aux applaudissements des classes dirigeantes. Il en est résulté les invasions de 1814 et 1815, suivies chacune de démembrements de territoire.

Un Césarion a escamoté la révolution de 1848, toujours aux applaudissements des classes dirigeantes. Il en est résulté une troisième invasion en 1870, suivie d'un troisième démembrement de territoire.

Ces démembrements sont irréparables. Ils ont marqué le point de départ d'une décadence qui nous a fait tomber au cinquième rang des puissances européennes. Ils sont le fruit de l'aveugle résistance des anciens partis aux idées nouvelles.

Mais laissons ces tristes considérations et venons au département du Gard.

Le 8 septembre 1793, les représentants du peuple Rovère et Poultier, chargés par la Convention de se rendre dans les Bouches-du-Rhône et les départements voisins, pour y prendre les mesures nécessaires au salut de la République, écrivent de Nîmes, au Comité du salut public, une lettre où ils expo-

sent ce qu'ils ont fait en Vaucluse, et l'état du Midi.

Le passage suivant est relatif au Gard :

« Citoyens nos collègues, nous vous annonçons encore que depuis quelques jours nous nous sommes rendus dans la ville de Nîmes pour y mettre à exécution les décrets de la Convention nationale et destituer les membres des administrations fédéralistes. A notre arrivée, les patriotes se sont tous ralliés ; nous avons sondé la profondeur du mal fait à la Révolution par un système d'hypocrisie, de modérantisme et de royalisme constamment suivi et exécuté. Nous avons renouvelé l'administration du département et la municipalité de la ville de Nîmes, et nous vous faisons passer l'arrêté que nous avons pris en conséquence (1). Les motifs sur lesquels il est appuyé vous feront connaître combien la République a été exposée par les séductions de ces hommes coupables, qui, avec le visage de la vertu, recélaient toute la noirceur du crime. Nous vous ferons successivement connaître toutes nos opérations ultérieures, mais nous pouvons d'avance vous assurer que le patriotisme s'y est subitement élevé à toute l'énergie qu'exigent les circonstances. Tous les mauvais citoyens ou suspects de fédéralisme y ont été désarmés, et les armes sont distribuées aux jeunes gens qui partent pour aller combattre les Espagnols, dont les succès font craindre pour les départements qui avoisinent ceux des Pyrénées. » (*Recueil*, VI, p. 368-369).

Le 9 septembre Rovère et Poultier informent le Comité de salut public qu'un ouvrier intelligent et

(1) Cet arrêté, du 7 sept. 1793, est publié et annoté par M. Rouvière, dans son *Hist. de la Révol. dans le Gard*, IV, p. 2 à 5.

de bonne volonté s'est offert à eux pour commencer lui-même l'établissement d'une manufacture d'armes près de Nîmes. Ils demandent au Comité de les autoriser à lui faire une avance de 20.000 livres. — *Réponse du Comité*, sans date : « Vos vues sur l'établissement d'une manufacture d'armes près de Nîmes embrassent un des grands moyens de salut public ; vous avez des pouvoirs suffisants pour les réaliser, et sans doute l'avance de 20.000 livres sous cautionnement serait un encouragement utile. Le Comité désire qu'il n'y ait pas en ce genre des régies, dont vous connaissez les abus ; vous sentirez comme nous que les simples entreprises sont préférables. Vos lumières vous dicteront ce qui convient le plus : nous sommes convaincus que vous choisirez toujours les meilleurs moyens de servir la chose publique. » (p. 390).

Le 14 septembre, les représentants écrivent de Nîmes à la Convention : « Depuis notre arrivée dans le département du Gard, tout a changé de face. Le patriotisme s'y déploie avec énergie. En huit jours nous avons levé douze bataillons ; ils sont en marche, et nous espérons que d'autres les suivront bientôt. Nous ne sommes parvenus à ce succès qu'en destituant les administrations malveillantes et en les remplaçant par des hommes vraiment républicains. Tout plie actuellement devant vos décrets et le Gard va devenir un des meilleurs départements de la République... » — *Réponse du Comité*, sans date : « Votre lettre du 14 septembre a été renvoyée de la Convention nationale au Comité de salut public. Vous avez montré une énergie qui déjouera ici tous les projets des malveillants, échauffera l'esprit public et procurera des défenseurs à la patrie. Le

Comité est toujours plein de confiance dans votre sagesse et dans votre fermeté. » (p. 486-487).

Le tome VII va du 22 septembre au 24 octobre 1793.

Le 24 septembre, le conventionnel Servièrre écrit de Montpellier au Comité que 25.000 hommes ou environ, tous jeunes gens des départements de l'Hérault et du Gard, sont arrivés à l'armée des Pyrénées-Orientales ou sont en marche pour s'y rendre. « Si l'on peut finir de les armer, les Espagnols se rappelleront longtemps cette campagne ; l'esprit public fait toujours des progrès, et, malgré qu'on en dise, cela va grand train » (VII, p. 50-51).

Dans une lettre du 30 septembre, le représentant Javogues, assiégeant Lyon révolté contre la Convention, fait connaître la belle conduite des « bataillons de l'Ardèche, du Loir-et-Cher, de la Charente, de l'Ariège et du Gard, » dans la redoute prise sur les rebelles près du pont de Perrache, et attaquée trois fois inutilement par ceux-ci.

Le même jour, le conventionnel Sébastien de Laporte, commandant une autre colonne des assiégeants de Lyon, annonce la prise des redoutes des Brotteaux sur les muscadins. « ...Nos soldats ont montré le plus grand courage dans cette affaire : les Lyonnais y ont perdu beaucoup de monde ; nous avons eu onze hommes tués et trente-quatre blessés ; mais, parmi les républicains dont la perte excite nos regrets, nous devons distinguer le valeureux Devigne, commandant du bataillon de Paris, qui est mort comme un héros, et le brave Valette, adjudant-major du premier bataillon du Gard, qui a eu la cuisse emportée par un boulet de canon, et qui, au moment où quelques volontaires se sont pré-

sentés pour l'emporter, leur a dit : « Si votre présence est nécessaire ailleurs, laissez-moi, et volez où la patrie vous appelle ». Ce citoyen, sentant ses forces s'affaiblir, demanda un morceau de papier, et, écrivant à son père, il ne traça que ces mots : « Je meurs pour ma patrie et pour la liberté, *signé* : Valette. » Ce brave homme vit encore, et j'espère que nous parviendrons à le conserver ; car des hommes de cette trempe devraient être immortels ; au demeurant je puis vous dire que nos braves soldats vont à l'attaque comme s'ils allaient à la noce. Notre artillerie a fait comme son ordinaire, c'est-à-dire des merveilles. » (P. 152-156).

Le 4 octobre, le conventionnel Leyris, représentant à l'armée des Pyrénées-Orientales, écrit de Nîmes au Comité de Salut public : « ...Les routes sont couvertes de volontaires qui se portent en masse vers les frontières et qui marchent avec l'enthousiasme de la liberté et le dessein bien formel de vaincre. La joie est peinte sur le visage de ces braves défenseurs de la patrie, et l'armée des Pyrénées-Orientales doit être dans ce moment de plus de 60.000 hommes. L'Ariège, l'Aude, la Haute-Garonne, le Gard, ont fourni chacun plus de 12.000 hommes. » Leyris a vu son collègue Nioche, qui réclame des subsistances pour l'armée de Carteaux (assiégeant Toulon livré aux Anglais). Le département du Gard en fournira, mais à condition qu'elles lui soient rendues en nature, ce que Nioche a promis (P. 224-225).

Le 15 octobre, Rovère et Poultier écrivent de Beaucaire :

« Citoyens nos collègues,

« Nous vous avons fait connaître, par plusieurs

lettres que vous avez reçues de nous, toutes nos opérations dans les départements où la Convention nous a envoyés. Celui du Gard est absolument pacifié. Les fédéralistes destitués de leurs fonctions, les patriotes ralliés autour de la Constitution, la levée en masse exécutée sans désordre et sans aucune altération de la paix publique, 16.000 hommes partis de ce département et allant aux frontières des Pyrénées repousser les Espagnols ; enfin toutes les côtes, depuis Aigues-Mortes jusqu'à la ville de Cette, purgées des rassemblements des contre-révolutionnaires et mises à l'abri de toute tentative de la part de nos ennemis : voilà ce que nous avons fait dans le département du Gard.

La Convention, en nous envoyant dans ces contrées si longtemps stérilisées par les menées de l'aristocratie, avait voulu que nous y brisassions, par des mesures sages, ce noyau de contre-révolution qui y a toujours existé et qu'avaient grossi le fanatisme le plus profond, le royalisme le plus perversement répandu, et le fédéralisme le plus hypocrite ; et en effrayant par la terribilité des lois ceux que tourmente toujours le désir de la nouveauté ; mais, si nous pouvons nous féliciter d'avoir réussi dans cette partie essentielle de notre mission, combien n'est-il pas consolant pour nous d'avoir fait aimer la Constitution et ses auteurs, et d'avoir relevé l'esprit public et la confiance que le peuple doit avoir en ceux de ses représentants qui l'ont toujours sauvé ! »

Rovère et Poultier font connaître leurs travaux dans le département de Vaucluse, où ils ont réussi comme dans le Gard.

« Il nous restait à remplir la mission que la Conven-

tion nous a donnée pour le département des Bouches-du-Rhône, et en particulier pour la ville de Beaucaire (1). Déjà nous avons remplacé les membres de l'administration que le décret des 22 juillet et 1^{er} août a destitués. Nous allons actuellement faire prendre toutes les informations relatives aux troubles qui ont agité cette cité au mois d'avril (2).

Rovère et Poulthier rendent compte de la situation de Marseille, qu'ils n'ont pu améliorer parce qu'ils n'étaient pas entièrement libres, à cause de la présence de leurs collègues délégués près les armées d'Italie et de Toulon.

« Conformément aux décrets de la Convention, nous avons établi dans la ville de Nîmes un Comité de surveillance, composé de douze membres pris dans les administrations de département et de district, dans la municipalité et la Société populaire. Nous avons supprimé tous les autres, quant au caractère politique qu'ils s'étaient arrogé. Ces sortes d'institutions peuvent être des moyens de salut public chez un peuple où l'hypocrisie n'a pas été aussi perfectionnée ; mais, lorsque tant de traltres, de conspirateurs, et d'ennemis de tout ordre ont des moyens sûrs pour s'introduire dans ces Sociétés, que ne doit-on point craindre ? Et pourquoi l'or de nos ennemis ne pénétrerait-il pas, ainsi que tous les autres vices qui conduisent à la désorganisation, prolongent l'interrègne des lois et préparent les déchirements civils du sein desquels naissent les tyrans ? Enfin, ces institutions sont inutiles et même

(1) Beaucaire est dans le Gard, mais touche aux Bouches-du-Rhône.

(2) J'ai reproduit dans mon premier article une importante lettre à ce sujet.

dangereuses, lorsque les autorités constituées ne peuvent pas faire leur devoir ou n'ont pas la volonté de le faire ; mais elles sont bien plus inutiles, lorsque les magistrats du peuple sont respectés.

« Nous pourrions, par des faits, vous convaincre combien ces mesures sont susceptibles d'être corrompues par les intrigues de nos ennemis.

« Nous avons observé que, dans plusieurs communes, ceux qui avaient basement rampé devant les commissaires marseillais et avaient provoqué la prestation de serment aux sections, étaient les principaux agents de ces désordres. Plusieurs étaient suspectés d'aristocratie avant les époques du 10 août et du 31 mai. Aujourd'hui, couverts du masque du sans-culottisme le plus exagéré, ils répandent la terreur, égarent le peuple et le conduisent à tous les excès. »

« Nous vous avons dénoncé plusieurs fois de prétendus commissaires, se disant envoyés par le pouvoir exécutif ou le Comité de salut public. Nous croyons que vous avez trop d'expérience dans la Révolution pour confier les intérêts de la République à des têtes jeunes, sans expérience, et dans lesquelles fermentent les idées les plus extravagantes et les plus opposées à la Révolution.

« Un d'eux, nommé Benaben, jeune homme de dix-neuf ans, envoyé dans le département du Gard par un adjudant général de l'armée des Pyrénées pour un objet fort étranger aux opérations civiles, après avoir mis en combustion une grande partie de ce département par ses féroces prédications, a poussé l'impudeur et l'extravagance jusqu'à venir dans la ville de Nîmes donner des ordres, à la mode des visirs, à l'administration du département et à méconnaître nos pouvoirs.

« Un autre, La Croix (de Paris), s'est montré dans la ville d'Avignon haranguant le peuple avec un poignard dans ses mains, et l'invitant à massacrer toutes les personnes suspectes, et annonçant que la lenteur de vos lois, la sagesse de vos opérations, étaient un obstacle aux progrès de la liberté.

« Nous ne ferons aucune réflexion sur le caractère de ces envoyés ; cependant, nous pensons que c'est avilir les lois et la nation française que de déléguer une mission quelconque à des hommes pareils.

« En approuvant les mesures révolutionnaires que la Convention prend pour le salut du peuple, parce qu'elles sont calculées avec sagesse et employées avec précaution, nous ne pouvons vous dissimuler que nous détestons les maximes sanguinaires et exagérées, parce qu'elles perdront le peuple et le livreront à la tyrannie.

« Enfin, nos principes et le bien que nous avons fait nous mériteront peut-être des dénonciations de la part des brigands et des contre-révolutionnaires ; mais le salut du peuple, la patrie, la liberté, notre conscience et les patriotes seront écoutés de préférence aux clameurs de la rage et de l'hypocrisie.

« Salut et fraternité, J.-S. ROVÈRE, F. POULTIER.

« P.-S. Les rassemblements de Jalès sont dissipés ; la reddition de Lyon a déconcerté les contre-révolutionnaires (VII, p. 434-438).

Le 16 octobre, Boisset, représentant chargé de la levée en masse dans la Drôme et l'Ardèche, écrit de Montélimar qu'une force importante est dirigée sur Saint-Ambroix pour anéantir les nouveaux conspirateurs de Jalès (p. 460).

Le 17 octobre, Leyris, un des représentants à l'armée des Pyrénées-Orientales, mande de Nîmes que

le département du Gard fourmille de conspirateurs et d'hommes suspects, et qu'on n'y sera tranquille « qu'en purgeant les huit districts de la quantité d'ennemis de la chose publique qui s'y tiennent cachés. » Dans le district d'Alais, ils avaient essayé de former un attroupement de déserteurs de l'Ardèche et du Gard, qui a été tout de suite dissipé. Les deux chefs des rebelles, pris les armes à la main, ont été exécutés militairement. Pour achever de dissiper ce rassemblement, on a pris un moyen infailible en faisant arrêter les parents des déserteurs, ainsi que les officiers municipaux qui ont favorisé cette désertion (1). (p. 478).

Le 22 octobre, le représentant Delbrel, chargé de la levée de chevaux à Montpellier, écrit de Nîmes au Comité de Salut public pour annoncer qu'il dirige des troupes sur Millau, afin de réprimer les troubles qui se sont élevés dans le département de l'Aveyron, sur les confins de celui de la Lozère. (VII, p. 581).

Le même jour, le représentant Goupilleau (de Montaigu,) chargé de la levée de chevaux à Arles, écrit de Marseille et fait part de ses observations sur la situation actuelle des départements méridionaux. Quoique la ville de Lyon soit réduite, les conspirateurs qui ont pu s'en échapper ont des points de réunion à Millau et à Nîmes, et, si on ne prend sans délai de grandes précautions, on entendra bientôt dire que le sang français a encore ruisselé pour détruire l'abominable camp de Jalès... (Ibid.)

Le tome VIII va du 24 octobre au 26 novembre 1793 (4 brumaire — 6 frimaire an II.)

Le 30 octobre 1793 Boisset, représentant chargé

(1) Voir les détails de ces événements, comme de la mission des représentants Kovère et Poulter, dans F. Rouvière. *op. cit.*, IV, chap. I^{er}.

de la levée en masse dans la Drôme et l'Ardèche, écrit de Montpellier au Comité du Salut public : (1)

« Citoyens collègues,

« Un foyer terrible, une autre Vendée, allait s'élever non loin de Nîmes. Les malheureux habitants des montagnes du district d'Alais et lieux circonvoisins, fanatisés, avaient persuadés aux jeunes gens de la première réquisition qu'il fallait servir *la cause commune* (c'était là leur mot de ralliement), et non voler au secours d'une République qui ne pouvait exister. Un nombre considérable de ces égarés étaient rassemblés, les anciens partisans de du Saillant et les fanatiques se préparaient à former un noyau d'armée contre-révolutionnaire.

« Les ordres que j'ai donnés ont été exécutés. L'ardeur des républicains a porté la terreur dans l'âme des rebelles. Les armes de nos défenseurs ont été inutiles : les fanatiques ont été glacés d'effroi. Vainement ils se sont cachés dans les bois, dans les montagnes : aucun n'a échappé. Tous les chefs tous les prêtres, qui par leurs perfides conseils dirigeaient cette révolte, ont été conduits à la citadelle d'Alais ; le curé de Saint-Ambroix, Chapu, a été arrêté et sa correspondance saisie ; il appelait Bouillé et ses complices. Plus de 1500 jeunes gens ont été pris ; un désarmement général a eu lieu dans la partie du nord du district d'Alais et dans cette ville, et des monceaux d'armes se sont élevés : elles passeront dans des mains républicaines. L'Aveyron, bientôt, d'après les mesures fortes que Delbrel et moi avons prises, sera rendu à la raison et digne de la République..... » (VIII, p. 140-141).

(1) Voir sur la mission de Boisset, F. Rouvière, *op. cit.*, IV, ch.2

En octobre 1793, sans indication du jour, le Comité de salut public écrit à Rovère et Poultier, représentants dans les Bouches-du-Rhône. Il a reçu leurs deux arrêtés relatifs à des suspensions qu'ils ont jugé nécessaire de faire dans le département du Gard. « L'édifice de la liberté ne peut être ni établi ni consolidé que par des mains fermes et hardies. Continuez donc d'employer, suivant les circonstances, une sage et prudente fermeté, et d'assurer ainsi l'impérissable ouvrage de la Révolution » (p. 159).

Le 8 novembre, Rovère et Poultier font passer, de Nîmes, deux arrêtés contenant des suspensions de juges de paix de la ville de Nîmes et de membres de différentes administrations, et ordonnant leur remplacement. (P. 304).

Le tome IX va du 27 novembre au 31 décembre 1793 (7 frimaire — 11 nivôse an II).

Le 28 novembre, Rovère rend compte par écrit au Comité de Salut public de ses dernières opérations dans le Gard. Il a visité les postes et les forts des côtes, pour les armer contre les Espagnols, qui, guidés par des Français, y ont déjà fait des incursions. Il va faire vendre dans les salines de Peccais des sels appartenant à la nation. « J'ai vu du zèle et du civisme par tout le département du Gard, la représentation nationale chérie et respectée. Les honneurs funèbres, rendus à la mémoire de Marat par le peuple d'Aigues-Mortes, m'ont paru la fête la plus touchante et la plus civique que j'aie encore vue durant ma commission. Les mesures que nous avons prises précédemment pour assurer le républicanisme dans le département du Gard ont les plus heureux effets. Bientôt il n'y existera plus un seul fédéraliste. Toutes les lois y sont exécutées, toutes

les autorités constituées marchent d'accord, et les principes de la justice et de l'égalité y sont généralement professés par tous les sans-culottes » (IX, p. 36).

Le 2 décembre, Rovère écrit de Beaucaire au Comité :

« Citoyens collègues,

« J'ai reçu votre lettre imprimée concernant mon rappel à Paris, si ma mission est terminée, et les mesures que je dois prendre, si elle n'est point encore parachevée. Après avoir mis la côte du Gard à l'abri des insultes, je me suis rendu à Beaucaire pour clore l'information sur l'affaire désastreuse arrivée dans cette commune le 1^{er} avril dernier ; elle sera close dans la huitaine ; elle donnera de grands éclaircissements sur les troubles qui ont agité le Midi.

« La démarcation des cantons du département de Vaucluse n'est pas achevée ; l'assiduité la plus complète au travail ne nous a pas encore permis de terminer une opération de la plus grande nécessité ; toutes les autorités du département du Gard ne sont pas renouvelées, ayant été obligé de destituer depuis le président du département jusqu'au gardien des prisons. Les communes qui avoisinent la Lozère étaient si mal administrées que nous avons été obligés d'appeler des patriotes du voisinage pour exercer les places municipales. La Société populaire de Nîmes, toujours ferme dans les bons principes, a été une source féconde pour régénérer ce département, qui, après Paris, servira d'exemple et de modèle aux autres.

« Votre attention et votre vigilance doivent se porter sur les Comités établis dans chaque commune.

Mon collègue Poultier (1) a dû vous dire les actes arbitraires qu'ils se permettent. A Alais, trois membres du Comité, exagérant sans cesse le patriotisme, viennent de massacrer inhumainement un patriote, qu'ils avaient taxé 500 livres ; ils l'ont lâchement assassiné en sortant de souper chez lui ; on a trouvé dans la maison de l'un des assassins, qui dénonçait toute la terre, 30,000 livres en écus, 24,000 livres en assignats, de l'huile et du blé à l'avenant, le tout [extorqué] aux dépens des gens timides qui ne voulaient pas être compromis par des dénonciations. Au Saint-Esprit, le même forfait avait été commis. Le tribunal criminel fera bientôt justice de ces monstres, qui profanaient et déshonoraient le nom sacré de patriote.

.

» Salut et fraternité, J.-P. ROVÈRE.

» Je pars demain pour Nîmes, j'y passerai quelques jours pour compléter l'information de Beaucaire. Je me rendrai ensuite à Avignon. La fonderie de canons va très bien. » (P. 118-119).

Le 6 décembre, Rovère écrit de Nîmes qu'il n'a reçu que ce matin la lettre du 25 novembre par laquelle le Comité le rappelle. S'il n'est pas déjà parti, c'est que par des lettres antérieures, on lui avait ordonné de continuer ses opérations. Il va obéir et il se serait mis en route aujourd'hui même si la ville d'Aigues-Mortes « n'était menacée d'une descente » ; il va en renforcer la garnison. (P. 232).

Au milieu des perpétuels soulèvements de l'intérieur, les succès sur les Vendéens, la reprise de Lyon et de Toulon avaient réconforté les cœurs

(1) Poultier était depuis quelque temps de retour à la Convention.

républicains, mais les affaires allaient mal sur la frontière espagnole. Boisset, représentant dans l'Hérault et l'Aveyron, écrit de Montpellier, le 22 décembre (1).

« L'horrible plan de trahison, citoyens collègues, s'exécute, se suit toujours avec cette perfidie qui caractérise et nos ennemis et les traitres. Banyuls, Port-Vendres, Collioure, sont au pouvoir des Espagnols : les forts ont été livrés ; l'armée est totalement en déroute. Je tremble de vous faire paraître mes soupçons, je crains qu'il n'y ait de grands coupables. On ne sait ce qu'est devenu Fabre (2) et Gaston est renfermé dans Perpignan. J'ai mis toute la célérité possible pour qu'Aigues-Mortes, Cette et Agde soient en état de se défendre. Je me rends moi-même demain à Agde, j'irai à Cette et à Aigues-Mortes..... (P. 599).

Le 29 décembre, Boisset écrit deux lettres de Montpellier au Comité de Salut public.

1° « Il expose que, tandis qu'il prenait avec les généraux Voullaud, Grandpré et Tisson des moyens hardis pour arrêter la marche audacieuse de l'Espagnol, la malveillance s'agitait dans l'intérieur et tentait de désunir les patriotes de l'Hérault. Déjà elle avait fait méconnaître l'autorité nationale dans celui du Gard.

» Il dénonce l'attentat commis par Courbis, maire de Nîmes et président du Comité de sûreté générale de surveillance, qui, contre ses ordres, a lancé un mandat d'arrêt contre le patriote Bosanquet, qu'il venait de remettre en liberté. Il transmet l'arrêté portant sa destitution...

(1) Voir sur la mission de Boisset, F. Rouvière, *op. cit.*, IV, ch. 2.

(2) Tué au combat de Collioure.

» Le maire de Nîmes a envoyé à Paris, pour intriguer, un certain Moulin. Il invite le Comité à se tenir en garde contre la malveillance. »

Dans la seconde lettre Boisset dit qu'on a calmé les femmes de Lodève en leur lisant sa proclamation aux habitants du Gard. (P. 762-763).

Si le Gard a donné lieu, pendant l'année 1793, à une correspondance moins sensationnelle, entre le Comité de Salut public et les conventionnels en mission, que celle d'autres départements moins importants ou plus éprouvés, cela tient à ce que la résistance à la Révolution n'y a pas pris le caractère général et terrible qu'il a revêtu dans la Lozère, par exemple, cela tient aussi à ce que l'étranger n'y a pas pénétré, comme à Toulon.

Dans un troisième article, j'examinerai ce que contiennent sur notre pays les volumes suivants. Dès à présent il faut rendre hommage à la publication de M. Aulard, monument impérissable élevé à la France de la Révolution, où ses heures de fièvre et d'indomptable énergie dans le péril revivent de la manière la plus saisissante, sous la plume des inspireurs et des acteurs d'une épopée unique dans l'histoire.

ED. BONDURAND.

FRANCHISE

Que chacun ici-bas dirige seul sa barque ;
Qu'on laisse le poète en son enivrement ;
Que l'amant rêve encor des sonnets de Pétrarque ;
Que l'artiste sourie au chef-d'œuvre charmant.

Chacun n'est pas taillé sur le même modèle
Et le grand Créateur nous a faits différents ;
L'un s'éclaire à peu près avec une chandelle
A l'autre il faut au moins des lustres de cent francs.

Je trouve abrutissant le métier que vous faites
D'aligner tout le jour des chiffres à compter,
Vous trouvez démontants, vous, Messieurs les poètes,
Qui font des vers mielleux et semblent radoter.

Il faut se supporter, voyons un peu, de grâce !
J'ai toujours détesté le métier d'aboyeur.
Il est assez de jour, de soleil et d'espace
Pour que chacun se meuve et sans être piailleur.

Je respecte de plus tous les métiers honnêtes,
Et je sais bien, lecteurs, que si le genre humain
Ne comptait en ses rangs que de troublants poètes
Il risquerait bien fort de rester en chemin.

Mais avouez aussi que quelque doux poème
Venant vous délasser après de durs travaux,
Un rêve aventureux que l'on suit, que l'on aime,
Trainé superbement par de fougueux chevaux,

Une idylle, un baiser sous un rayon de lune,
Un froufrou de jupon ou quelque bruit guerrier,
Un portrait bien tracé de blonde ou bien de brune,
Un courage vanté que l'on ceint de laurier,

Ne vous déplaisent pas, que vous aimez le rêve
Après tous les accrocs de la réalité,
Qu'un voyage au pays où le bonheur se lève
Ne manque pas de charme et de sérénité.

Voilà ce qu'il nous faut : qu'on veuille nous comprendre !
Et qu'on ne dise pas et sans nous avoir lus :
« Comme ils sont ennuyeux avec leur rêve tendre,
Leurs amours, leurs baisers, tous ces riens vermoulus. »

Eh ! si le monde est vieux, voyons, est-ce ma faute ?
Je ne puis pas pourtant pour être un peu moins creux,
Pour qu'on ne dise pas, lecteurs, que je radote,
Commencer par la fin et faire de l'hébreux !

Et puis, je ne veux pas aller en décadence ;
Je vais comme je puis en tachant d'aller droit,
Je fais comme autrefois des effets de cadence
Et ne m'en trouve pas pour cela maladroit.

On ne veut plus trouver dans un vers le mot « ange »,
Plus de romance enfin, c'est trop sentimental !
On veut du névrosé, du chic, et de l'étrange
En des écrins de bois de rose ou de santal.

Parbleu ! qu'en des moments on figole, on cisèle,
Qu'on écrive des vers pour écrire des vers,
Qu'on y mette beaucoup, énormément de zèle,
Qu'on chante sur des airs élégants et divers,

Je l'admets comme vous et je le fais moi-même
Mais si vous enfourchez Pégase pour de bon,
Si vous vous envolerez dans un grand vol suprême,
Que vous fassiez, poète, à chaque vers un bond,

Alors, qu'on vous écoute et qu'on vous dise maître,
Mais qu'on ne vienne pas vous souffler du mépris,
Qu'on ne vous dise pas : « Vous seriez grand peut-être,
Mais vous venez bien tard et votre poste est pris. »

Dites, quand dans les bois, sous le couvert des feuilles,
Un rossignol nouveau chante les mêmes airs
Que chantait autrefois, aux mêmes chèvrefeuilles,
Un autre rossignol, tous les oiseaux des airs,

Viennent-ils lui crier : « Ami, ton doux poème
Un autre l'avait dit, tu viens chanter bien tard ! »
Ils ne le disent pas, ils n'ont pas de blasphème,
Ils écoutent, ravis, sous un rayon blafard.

Nous, faisons-en de même et soyons plus artistes
Ou du moins, tout autant, que les petits oiseaux,
Et si, tout près de nous, il vient des mélodistes,
Écoutons-les chanter leurs couplets les plus beaux.

Laissez-donc exhaler d'un cœur ce qui le charme,
Et lorsque vous aurez, pur comme le cristal,
Un poème divin, laissez choir une larme
Et laissez-vous aller à rêver d'idéal !

Alfred GUÉRIN.

LA RELIGION DES CONTEMPORAINS

ESSAIS DE CRITIQUE CATHOLIQUE

PAR L'ABBÉ DELFOUR ⁽¹⁾

Il paraît chaque année trop de livres littéraires pour que celui qui veut se tenir au courant ait le temps de les lire ; il s'en rapporte à la critique, afin de connaître ceux qui ont quelque valeur. Mais il lui faut encore se mettre en garde contre les écrivains critiques eux-mêmes ; leurs conclusions sont souvent précipitées, leurs appréciations très divergentes. Les lecteurs catholiques, surtout, sont désorientés ; ils rencontrent si rarement une critique assise sur la base fixe et intégrale de leurs croyances ; aussi est-ce pour eux que M. l'abbé Delfour prend la plume ; il commence par dépouiller de leurs artifices les ouvrages des littérateurs contemporains les plus en vogue, il insère ensuite, dans diverses revues de Paris, *la Quinzaine*, *l'Enseignement chrétien*, *la Revue du Clergé français*, etc., etc., ce qu'il pense de leur religion ; ces jugements, tous remarquables, enliassés et revisés, forment insensiblement des volumes. Dans le Tome I^{er} paru en 1895, il avait dépeint MM. Anatole France, Zola, Bourget, Alphonse Daudet, etc. Le Tome II éclos cette année, impatientement attendu par ceux qui ne reçoivent pas tous les périodiques ci-dessus indiqués, est encore plus intéressant. Bien entendu ces volumes n'ont rien de commun avec *l'Année littéraire*, de Paul Ginesty, avec la

(1) Paris, *Société française d'Imprimerie et de Librairie*, rue de Cluny, 15. — 1899, in-18 jésus. 332 pages.

Revue des livres nouveaux et autres de même genre qui abritent beaucoup trop de réclames complaisantes. D'autre part, l'auteur de la *Religion des Contemporains* n'est pas un critique de profession (c'est pour nous déjà une excellente garantie d'impartialité) ; il est professeur de rhétorique au collège Saint-Stanislas ; et l'on s'aperçoit vite combien il aime ses fonctions.

A propos d'un livre de M. Émile Faguet, il nous dira comment il prépare ses leçons :

Un professeur de rhétorique possède en moyenne une demi-douzaine de critiques sur chacun des grands chefs-d'œuvre du xvii^e siècle ; il lit forcément quelques pages des maîtres eux-mêmes ; il prend goût à ses lectures, et au bout de quelques années, le voilà à même de dominer ses critiques. Il a, sur chacun des hommes supérieurs qu'il fait admirer à ses élèves, un petit nombre d'idées personnelles. L'admirable et rare chose !...

Les manuels portent terriblement sur les nerfs d'un professeur, mais quelque envie que l'on ait de les contredire, force est bien de parler quelquefois comme eux....

Les programmes d'études n'exigent pas des élèves une connaissance bien approfondie du xix^e siècle ; on l'effleure à peine. Les grands maîtres du xix^e siècle en général, les maîtres chrétiens en particulier, défilent au hasard de l'improvisation quotidienne dans un cours de littérature classique... Nos préoccupations ont principalement pour objet ceux qui vivent encore. Nos chers élèves vont entrer dans le monde ; il faut bien leur dire : on vous vante tel écrivain célèbre, défiez-vous, ne vous laissez pas prendre aux apparences, voyez les côtés faibles de son œuvre....

Nous aurons l'occasion de citer, dans le courant de ce travail, d'autres passages où le professeur nous parlera de sa classe. Mais ne l'oublions pas, car lui s'en souvient toujours, ce professeur est prêtre ; il prévoit de loin les dangers qui environnent les jeunes âmes à lui confiées. Apprend-il qu'il vient de paraître, dans un joli petit format, les plus belles pages de Pierre Loti, *pages choisies*, et pouvant pénétrer, d'après l'éditeur, dans les foyers les plus chastes, il a peur que l'enfant amorcé désire ensuite lire les œuvres complètes. Ce qu'il fait pour ses élèves, son cœur brûle du désir de le faire pour les gens du monde. Voilà, certes, une noble ambition. Êtes-vous sûr,

nous dira-t-on, qu'il ne sent pas « *un vague et faible tourment de la renommée* » ?

On peut se poser cette question, même lorsqu'il s'agit d'un prêtre.

C'est lui-même qui va nous répondre :

Rêver de la mitre et de la crosse, se complaire dans la pensée qu'on portera du violet et qu'on fera baiser sa bague par les dévotés, c'est d'un pauvre esprit, d'un fat... Un ecclésiastique intelligent, qui aura le malheur d'être ambitieux, formera d'autres projets. Son rêve sera de gouverner des hommes, des groupes d'hommes puissants, de fonder des œuvres durables... Aux prêtres de cette trempe l'Église de France, en ce siècle, n'offre pas un champ d'expérience très vaste... Un prêtre intelligent peut n'avoir que des ambitions religieuses, intellectuelles et morales, ce qui s'harmonise moins difficilement avec son ministère. Il aspire à diriger non des hommes, qui ont trop souvent pour mobiles l'intérêt et la passion, mais des intelligences. Celui-là rencontre sur sa route nombre d'obstacles, qui proviennent du manque d'organisation de la presse et de la librairie catholiques, et surtout de l'état de l'opinion publique ; mais il peut compter davantage sur son travail et sur son talent...

Ces phrases, que nous empruntons au chapitre consacré à Ferdinand Fabre, l'auteur de *l'abbé Tigrane*, nous ouvrent un horizon sur l'état d'âme de M. l'abbé Delfour.

Les ecclésiastiques et les religieux de nos jours, dit-il encore, à propos de Lacordaire, qui s'efforcent de remuer les foules... veulent-ils prendre part de trop près au mouvement populaire et social, ils s'exposent à passer pour démagogues ; restent-ils chez eux, on les accuse d'être rétrogrades et de préférer leur tranquillité égoïste au bien des âmes.

M. l'abbé Delfour ne veut pas passer pour un démagogue, et il a raison ; encore moins veut-il être rétrograde.

Nous autres catholiques, dit-il, nous sommes des vaincus, humainement parlant ; malgré certaines apparences, nous sommes pauvres, nous ne disposons d'aucune grande revue, d'aucun journal comparable au *Temps*, par exemple (page 191).

Aux forces catholiques, il faut un état-major très instruit, très expérimenté, rompu aux recherches scientifiques et aux travaux de longue haleine ; il faut une organisation sage, pratique, adaptée au

temps présent ; il faut, surtout, de la cohésion. Avec les ressources matérielles et surtout morales dont ils disposent, les catholiques seraient invincibles, s'ils avaient la faculté de communiquer entre eux pour pouvoir s'entendre et lutter avec homogénéité. Les organes de publicité, qui pourraient remplir ce rôle, ne sont peut-être pas proportionnés au parti qu'ils représentent ou sont censés représenter... Il est facile de constater que les hauts administrateurs ecclésiastiques n'expliquent jamais leur manière de voir aux fidèles sur les sujets qui nous tiennent tous à cœur.

M. l'abbé Delfour semble regretter ces assemblées générales (1), ces conciles métropolitains qui unissaient les prélats les uns avec les autres ; cette cohésion était-elle supérieure à celle qui existe en fait, aujourd'hui, malgré l'article 4 du titre premier des Articles organiques ? Il est certain que la formule : *après avoir pris l'avis de nos vénérables frères les chanoines de notre cathédrale* n'est plus qu'une vaine formalité ; l'autorité épiscopale est devenue plus étendue, plus indépendante. Cette indépendance absolue a-t-elle eu de fâcheux effets ?.— Nous ne blâmerons pas M. l'abbé Delfour de nous avoir ainsi ouvert un peu son cœur de prêtre et nous avons voulu à notre tour par ces quelques citations montrer sa franchise. Et maintenant que nous avons présenté au public celui qui a écrit *la Religion des Contemporains* voyons d'un peu plus près ce que contient son dernier ouvrage.

II

Voici d'abord un poète.

M. l'abbé Delfour cite comme le chef-d'œuvre de Paul Verlaine un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie...
Et comme j'étais faible et bien méchant encore
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

(1) J'ai lu plusieurs volumes de la collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France ; cela m'a prouvé l'inutilité de ces réunions ; le roi demandait au clergé beaucoup d'argent, on en votait le moins possible. Que disait le futur cardinal Maury prêchant devant les députés du clergé le 28 août 1775 : *Episcoporum est regum obedientiam præcipere.*

Peut-être, ajoute-t-il *prudemment*, ces quelques vers immortaliseront-ils le nom de Paul Verlaine. En tout cas ce ne sera pas son *Art poétique* qu'on réimprimera ; en voici deux vers :

Préfère l'impair

Plus vague et plus soluble dans l'air.

Un est plus harmonieux que deux. A est blanc, E bleu, U violet.

Ce poète décadent est mort. N'en parlons plus. M. l'abbé Delfour nous permettra bien pourtant de relire quelquefois : *Femme et Chatte et Sagesse*.

De Paul Verlaine l'auteur passe à Henriette Renan dont la correspondance avec son illustre frère venait d'être publiée dans la *Revue de Paris*.

Ernest Renan est, d'après M. l'abbé Delfour, la source de tout le mal présent :

Renan a marqué de son empreinte presque toute la littérature religieuse ou pseudo-religieuse de notre temps...

Si de nos jours tous ceux qui ont du vague à l'âme se sentent tourmentés de la nostalgie du divin, si les cabotins littéraires qui pullulent à Paris se proclament prophètes avec la mission de réformer la société religieuse, si des libres-penseurs peuvent, sans étonner personne, aspirer à remplir les fonctions de Pères de l'Église, si les romanciers, les fantaisistes accommodent au goût des mondains les plus hautes vérités du christianisme, nous le devons à Renan ; à Renan nous devons toutes les dévotions et toutes les conversions à la mode qui depuis quelques années viennent périodiquement réjouir les bonnes âmes candides. Il est de bon ton aujourd'hui d'étaler la profondeur de son sentiment religieux, d'autant qu'on peut le faire sans renoncer à de vieilles habitudes que réprouverait certainement la bonne morale du temps jadis. De tout cela c'est la faute à Renan.

Il attaque trop le frère pour sympathiser avec la sœur, d'autant que si Renan a mal tourné, c'est sa sœur qui l'a perdu ; elle s'est opposée à ce que la religion eut la première place dans son cœur ; sans cette fille, l'abbé Renan eut été prêtre, évêque ensuite, mais la fine diplomate a arrêté le jeune séminariste.

« Mon Ernest, tu ne connais pas la vie, garde-toi de

« prendre des engagements irrévocables que tu regrette-
« rais plus tard. »

C'est ce que M. l'abbé Delfour appelle « *lancer de ces mots révélateurs qui apportent un trouble décisif dans une âme déjà atteinte par le doute.* »

Nous ne partageons pas la colère de notre critique ; tout le monde ne sera peut-être pas de notre avis, c'est possible. Que ne s'est-il rencontré, auprès des réformateurs du xvi^e siècle, des sœurs animées de semblables sentiments ! L'Église n'eut pas souffert les terribles déchirements que lui ont fait les moines luthériens ou calvinistes. Pauvre Henriette !

Il fallait que l'orgueil, l'ambition et peut-être le souvenir des maux soufferts autrefois eussent tout à fait étouffé en elle cette délicatesse d'âme par laquelle les femmes chrétiennes ont fait tant de bien dans l'Église...

Henriette représente un des types les plus curieux de cet éternel féminin qui flatte les passions des hommes et les entraîne à leur perte. C'est l'ange de l'orgueil, mais un ange un peu bourgeois qui se rappelle le temps où il remplissait les fonctions de maître d'école...

Henriette et lui sont deux âmes essentiellement bourgeoises, préoccupées avant tout du pot-au-feu.

Quels gros mots à l'égard d'une femme décédée depuis longues années !

Attaquez Renan tant que vous voudrez, et encore ; rappelez-vous les paroles de saint Paul aux Ephésiens : *irascimini et nolite peccare.*

Que M. l'abbé Delfour parle de Loti, de Lacordaire, de Jules Lemaitre, de Maurice Barrès, il décoche quelque trait contre Renan ; il s'excuse de revenir si souvent sur son œuvre à cause de l'influence qu'il a eue sur la plupart des écrivains contemporains. C'est vrai. Encore faut-il ne l'accuser que lorsqu'il est coupable. Or voici quelques phrases qu'il déclare *équivoques, méchantes, et qu'il n'a jamais lues sans une certaine douleur* :

La chapelle de Doreur brûla en 1828 ; elle ne tarda pas à être rebâtie et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien dans cette circonstance la fidélité qui est

le fond du caractère breton. La statue neuve ne recevait presque pas de prières ; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné ; tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la Vierge neuve on eut cru faire une infidélité à la vieille.

Renan se trompe ; il voit une marque du caractère breton dans un fait qui se produit partout. La nouvelle église de Fourvière est déserte ; la petite chapelle ancienne continue à être pleine de croyants. Mais il n'y a pas lieu pour cette erreur de traiter Renan de fumiste.

M. l'abbé Delfour est mieux inspiré en reprochant au clergé et aux catholiques d'avoir contribué au succès de la *Vie de Jésus*. Lorsque ce livre parut, évêques, cardinaux crièrent comme des paons ; on sonna les cloches pour réparer le scandale causé. Les croyants furent mieux inspirés en 1885 lorsque fut mis en vente *Le prêtre Nemi*. « Les hommes, observait M. Henry Fouquier après avoir lu cet ouvrage, veulent bien qu'on attaque ou qu'on défende leurs croyances, qu'on affirme ou qu'on nie, ils ne supportent pas qu'on doute » Le commun des hommes a soif en effet de certitude, et le paradoxe à jet continu lui fait pitié. Et l'on n'accusera pas M. Fouquier de cléricisme !

III

L'épithète de fumiste appliquée à Renan est, dit-on, de Sarcey, et c'est de Sarcey que nous entretient M. l'abbé Delfour après les pages consacrées à Henriette Renan. « Le régime végétarien, dit-il, que suit Sarcey, lui permettra selon toute vraisemblance de vivre longtemps encore. »

Le diagnostic ne s'est pas vérifié ; notre critique a vu plus juste lorsqu'il indique le rang qu'assignera le xx^e siècle à mon oncle.

Après Sarcey, défile M. Brunetière. Le portrait qu'en trace l'abbé Delfour pouvait être ressemblant il y a trois ans ; depuis lors l'original s'est transformé ; s'il n'est pas encore complètement catholique, il s'avance, dit-on, sur la route qui conduit à la foi intégrale des chrétiens, mais qu'il ne s'attarde pas trop en chemin. Notre abbé n'aime pas les demi-catholiques ; on se souvient encore de son

étude sur M. Paul Bourget. M. Paul Bourget venait de faire paraître sous le titre d'*Outre mer* les notes prises au jour le jour pendant son voyage en Amérique. Après l'avoir félicité de n'avoir pas craint de dire hautement ses profondes sympathies pour le christianisme en général et pour l'église catholique en particulier, M. l'abbé Delfour ajoutait : (1) « Il est toutefois quelques points sur lesquels nous aimerions d'être fixés... M. Paul Bourget va-t-il à confesse ? Lorsqu'il dînait chez les protestants de New-York, faisait-il maigre le vendredi ? Il ne semble pas qu'il est assisté souvent à la sainte messe... Peut-être ai-je tort de poser ces questions..... »

M. l'abbé Delfour est devenu plus circonspect ; le critique ne doit pas se transformer en confesseur ; un livre n'est pas un confessionnal (2). Il ne m'est jamais venu l'idée, en allant voir à Paris un membre de l'Institut, de m'informer s'il avait assisté au prône dominical de son curé, s'il avait, le vendredi précédent, mangé au buffet de Chantilly une aile de poulet ; il est vrai que je ne suis pas prêtre, je ne suis pas ministre d'une religion *qui ordonne d'arracher l'œil qui scandalise*. Dans nos relations mondaines, nous laïcs, nous sommes amenés, petit à petit, à nous pardonner nos petites faiblesses, nous biaisons ; lorsqu'on attaque notre foi, nous nous montrons timides ; notre paisible modération se transforme vite en molle insouciance. Le prêtre doit être plus ferme. Le sentiment de son caractère, la grandeur de sa mission lui ordonnent de démasquer les champions d'un catholicisme bâtard. Et je ne serais pas surpris que le reproche que je faisais à M. Delfour paraisse immérité aux yeux de ceux qui, comme Bossuet devant Fénelon, sentent les grands mouvements du zèle et les élans héroïques de la piété.

IV

Voici maintenant MM. Doumic, Gabriel d'Annunzio, François de Curel, Gilbert-Augustin Thierry, Albin Valabrègue, Paul Adam, Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier.

(1, Tome 1 p. 187.

(2) Tome 2 p. 1. Lettre d'approbation de Mgr l'Evêque de Nîmes : « Pour nous prêtres, plus encore que pour les gens du monde, la polémique littéraire doit être courtoise. »

M. Doumic, dans son livre intitulé *les Jeunes*, nous signale les prétentions des jeunes écoles poétiques, des jeunes revues qui pullulent au quartier latin, et il finit en appréciant ainsi leur œuvre :

«...Exemple encore inouï et le plus complet qui se puisse
« encore imaginer de la fatuité dans l'impuissance. »

Comme M. Delfour nous donnons rendez-vous à tous ces jeunes gens en l'an de grâce 1906.

Le chapitre *De la supériorité des Anglo-Saxons*, renferme beaucoup de déductions remarquables ; mais ne pouvant donner à un simple compte rendu une ampleur démesurée, nous passons vite pour nous arrêter plus longtemps à l'étude sur Pierre Loti.

M. l'abbé Delfour reconnaît l'immense talent de cet écrivain ; *Pêcheurs d'Islande*, *mon frère Yves* sont pour lui comme pour nous de beaux livres. Ces paysages bretons rentrent si avant dans notre imagination que nous croyons les avoir réellement vus ; les descriptions de Loti sont toutes admirables ; après les avoir lues, on brûle du désir d'aller visiter ces pays lointains. Mais Loti ne croit à rien, il l'a déclaré lui-même ; il peut donc s'attendre à être rabroué, et vite ; il vient sans malice de parler de l'amiral Courbet.

Je m'inclinais, *dit Loti*, devant cette grande figure du devoir. Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie.

« Vieux mots ! voilà une façon de parler renaniste qui me déplaît et m'impatiente grandement. » M. l'abbé Delfour me fait souvenir d'un industriel que je voyais quelquefois à Alais. Lorsqu'il rencontrait un de ses anciens ouvriers, il l'abordait en lui disant : *Vous voilà, ancien brave homme !* L'ouvrier levait la tête et répondait : ancien ? je ne suis donc plus un brave homme ? — Pardon, répliquait alors le patron, je vous connais depuis longtemps, et comme vous n'avez pas changé, je me suis permis de vous appeler : ancien brave homme. Ai-je eu tort ? — Et tous deux riaient.

M. l'abbé Delfour est trop susceptible. Qu'il sourie en voyant Loti se moquer des Japonais et admirer les Chinois qui ont été vaincus, cela est de bonne guerre ; qu'il pense

que Pierre Loti n'est pas un homme de génie et n'a qu'un beau talent, ceci lui est permis, mais n'est-ce pas oiseux que de lui chercher une place, et de la lui trouver entre Froissart et Bernardin de Saint Pierre?

« Nous avons quelque peine à nous figurer ce que les connaisseurs penseront de la laque japonaise de Pierre Loti, en l'an de grâce 2399. »

Je crois pouvoir répondre à M. l'abbé Delfour. Dans cinq cents ans on ne lira ni Loti, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni beaucoup d'autres.

« O misère des critiques qui passent leur temps à étudier les auteurs contemporains ! »

« Nous n'en sommes pas moins tenus de donner sincèrement nos impressions. » C'est tout ce que le lecteur demande.

V

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous abordons les vingt pages consacrées par notre critique à Lacordaire.

Lacordaire est le plus grand orateur catholique français du XIX^e siècle, tout le monde en convient, mais ce n'est pas de son éloquence qu'il s'agit, c'est de sa vie.

Heureux ! Heureux Lacordaire, dit l'abbé Delfour, qui vécut à une époque où les efforts individuels comptaient pour quelque chose !

Tous ceux qui de nos jours tâchent de combattre le bon combat, même dans les rangs les plus modestes de l'armée du bien, ne peuvent se défendre d'un sentiment d'envie lorsqu'ils se rappellent 1830. Tout s'est réuni pour rendre sympathiques les héros de cette belle croisade, la grandeur de la cause, le talent et la jeunesse des combattants. Leurs erreurs elles-mêmes — qui aujourd'hui n'offrent plus guère de danger — ajoutent comme un attrait particulier à leur fières physionomies...

On ne doutait de rien. Si on émettait quelque opinion de nature à faire frémir la plupart des évêques et des vétérans du clergé, on était libre de l'aggraver, le lendemain et les jours suivants. Rome était très loin, et elle ne parlait que rarement, après avoir été longtemps sollicitée, presque violente par ceux-là mêmes

qu'elle devait condamner. Aujourd'hui le Souverain Pontife intervient très souvent ou par lui-même ou par son secrétaire d'État ; les évêques, à leur tour, émettent collectivement des conclusions motivées que la presse de toutes les nuances se hâte de reproduire... Heureux temps que celui qui vit le triomphe éphémère et la chute de l'*Avenir*, etc. etc...

Je clos la citation, car les lecteurs de la *Revue* s'empresseront de se procurer l'ouvrage de M. l'abbé Delfour pour savourer tout ce qu'il dit de Lacordaire et de son époque ; ils ne partageront pas peut-être tous les regrets de M. l'abbé Delfour, mais n'importe. Nous nous contenterons d'une simple remarque. Il existait en 1830 comme en 1899 deux autorités, l'une spirituelle établie pour régler les choses de la religion, l'autre temporelle pour régler les choses civiles et politiques. Chacune des deux autorités accusait l'autre d'entreprendre sur ses droits ; n'est-ce pas de la nature de toute autorité de s'étendre tant qu'elle peut ?

Lacordaire, nous dit M. l'abbé Delfour, s'est exprimé très sévèrement sur les évêques nommés par Louis-Philippe ; tant pis pour Lacordaire ; ce que je sais, c'est que ce roi nomma dans le Gard Mgr Cart qui a laissé des regrets éternels : *In memoria æterna erit justus*.

VI

M. l'abbé Delfour analyse ensuite l'*Esquisse de la philosophie de la Religion*, par M. Auguste Sabatier. Je ne parlerai pas de cet ouvrage, que je n'ai pas lu, ni de sa critique qui m'entraînerait dans un ordre d'idées en dehors du cadre et des habitudes de la *Revue*.

C'est maintenant à Ferdinand Fabre d'être sur la sellette. L'auteur de *Courbezon*, de l'abbé *Tigrane*, a disparu de ce monde, et l'oubli s'étend déjà sur ses dix-huit romans. Ferdinand Fabre avait été séminariste ; par quelle porte était-il sorti du séminaire de Montpellier ? Par la petite, aussi passa-t-il sa vie à ridiculiser les gens d'église. M. l'abbé Delfour n'épargne pas cet ennemi, ennemi est le vrai mot (les types de ce romancier sont si invraisemblables), et il ajoute :

Tome XXVII, 1^{er} Octobre 1899.

21

« Si quelques écrivains résolus, formant un petit groupe
 « bien uni, s'imposaient la tâche de repousser vigoureu-
 « sement les attaques dirigées contre le clergé, ils ne tar-
 « deraient pas à obtenir des résultats sérieux. En tout cas
 « nous ne devons pas, par notre silence, ou par nos réti-
 « cences, ou par nos sourires à la fois diplomatiques et
 « littéraires, laisser croire au public que les dires de nos
 « calomniateurs et de nos détracteurs ont leur raison
 « d'être. Il ne suffit pas en effet de défendre les principes
 « chrétiens, il faut encore mettre à l'abri du soupçon le
 « personnel qui a mission d'enseigner ces principes. »

Très bien, très bien, et si ce groupe se forme il peut choisir pour directeur M. l'abbé Delfour ; les imprudents bavards seront châtiés comme il convient.

Lestrente-huit pages consacrées à Ferdinand Fabre sont d'une humour délicieuse ; citations, réflexions s'enchaînent avec un art consommé. Fabre a voulu jeter un peu de boue sur le clergé, et cette boue est retombée sur lui.

Au sortir de cette comédie satirique, nous trouvons la traduction du récit de la conversion d'une Suédoise Mme Nyblom, femme du doyen honoraire de l'Université d'Upsal.

De l'étude consacrée à M. Jules Lemaitre nous voudrions extraire plusieurs fragments. M. Jules Lemaitre jouit en effet, à l'heure qu'il est, d'une situation littéraire absolument incontestée. Seulement de quel Lemaitre parler ? De celui de 1897, ou de celui de septembre 1899 ? L'ancien a mis de l'eau dans son vin. Sainte-Beuve avait bien raison en republiant ses *Portraits contemporains* de prendre pour devise ces mots de Sénac de Meilhan : *Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles.*

VII

Un Lamennais inconnu ! Cet article parut à l'occasion des lettres intimes de Lamennais à Benoît d'Azy que venait de publier M. l'abbé Auguste Laveille, prêtre de l'Oratoire.

Il y avait de mon temps, à Saint-Stanislas, comme professeur de seconde, un aimable prêtre qui apportait quel-

quefois en classe son *Reboul* et nous lisait les vers envoyés par le poète nimois à Lamennais en août 1834.

..... Roi de l'intelligence
 En de divines mains abdique ta puissance ;
 Tu seras bien plus grand en abaissant ton front.
 Je sais l'immensité de ta douleur intime.....
 Sur ton front foudroyé d'autres jettent l'outrage ;
 Mais mon cœur a banni tout sentiment amer.
 Ah ! loin de t'affliger que ma voix te console etc. etc...

Nous étions émus et nous nous mettions à prier pour l'ami de Reboul, mais nous aurions prié avec encore plus d'ardeur si nous l'avions su tout à fait malheureux, comme il appert de la lettre que reproduit M. Delfour :

« J'ai été obligé de prendre ce parti (il s'agit de la vente
 « de sa bibliothèque) pour achever de payer mes dettes.
 « Ceci me conduit à te prier, quand tu m'écritas, d'affran-
 « chir tes lettres. Une lettre venant d'Alais me coûte plus
 « que je ne dépense et ne peux dépenser chaque jour, pour
 « ma nourriture. »

Le mystère Lamennais n'est pas encore éclairci ; M. l'abbé Delfour en convient ; pourquoi alors certaines phrases si dures sur cet homme de génie ? « Lamennais
 « n'eut qu'une piété malade, une foi incomplète et une
 « érudition ecclésiastique à peu près nulle. La bizarrerie
 « de sa sensibilité, l'immensité de son orgueil inconscient
 « et calme, achevent de faire de lui un prédestiné de la
 « révolte..... Lamennais fut toujours un déclassé... Lamen-
 « nais, c'est une sorte de Macbeth ecclésiastique. »

M. l'abbé Delfour nous objectera que la faute de Lamennais a eu des conséquences incalculables, mais l'attribut suprême de Dieu n'est-il pas la bonté ?

Après le scepticisme du XVIII^e siècle, et les ruines amoncelées par les disciples de Voltaire, il y a eu au XIX^e siècle un besoin immense de croire. Mais si ce retour aux idées religieuses est si lent, est-ce la faute à Lamennais comme il le dit ? Non. « A plusieurs reprises durant ce siècle, en
 « 1832, en 1848, en 1852, en 1871, aux environs de 1890 l'opinion
 « publique a paru se déclarer en faveur du catholicisme.
 « Puis tous ces bataillons compacts d'amis, qui nous arri-

« vaient de tous les points de l'horizon, se sont évanouis, et
 « nous sommes restés seuls. De tous ces échecs, politi-
 « tiques et intellectuels, je suis persuadé que c'est la faute
 « à Lamennais... Un peuple voltairien ne peut pas redeve-
 « nir chrétien du jour au lendemain, à plus forte raison
 « lorsqu'il a été évangélisé par un Lamennais... »

En annonçant trois ouvrages parus récemment sur Lamennais la *Revue des questions historiques* dit :

Quoi de plus saisissant, quoi de plus digne d'attirer l'attention que la destinée de ce prêtre qui, après avoir engagé si hardiment l'Église dans les deux voies où elle devait marcher au cours de ce siècle, refusa de s'arrêter au signal de celui à qui il appartient de la diriger, et mourut en pleine révolte contre cette Église qu'il avait servie avec un incomparable éclat ? Quelle leçon, que ne sauraient trop méditer ceux que la richesse de leurs conceptions ou la fougue de leur tempérament expose à inventer pour les maux de l'Église des remèdes toujours nouveaux qu'ils finissent par croire les seuls bons, les seuls opportuns ! Quel argument vivant en faveur de cet esprit de soumission et d'humilité toujours si recommandé par l'Église à ceux qui se disent ses enfants et veulent devenir ses vrais défenseurs !

M. l'abbé Delfour a vu le premier le danger de ces publications sur Lamennais.

VIII

Le dernier chapitre est consacré à la *Bonne Souffrance* de M. François Coppée. Certes en voilà un sincèrement et pleinement chrétien. Lui aussi recevra pourtant un petit coup de férule et pour une incorrection légère. Le poète avait jadis célébré sa mère par ce vers :

Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes...

Halte-là. « Les paroles de l'Ange à l'unique Immaculée
 « ne doivent pas être appliquées aux autres créatures,
 « toutes atteintes par le péché. »

Je ne voudrais pas faire de la peine à M. l'abbé Delfour, mais je déclare avoir commis mille et mille fois le péché qu'il reproche à M. Coppée.

« La piété contemporaine n'est que trop imprégnée, malheureusement, de féminilité » nous disait-il déjà dans son étude sur Lacordaire. Et à qui la faute ? Qui est-ce qui a orné les autels de petits crucifix et de colossales mado-nes ?

Et maintenant concluons, voilà un livre fortement pensé, très intéressant, très bien écrit ; c'est aux catholiques à le propager ; que d'ouvrages, que de journaux ils achètent qui ne valent pas la *Religion des contemporains* !

L'auteur nous pardonnera nos quelques critiques ; nous nous les sommes permises parce que nous savons qu'il préfère la vérité aux compliments.

ACHILLE BARDON.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(Suite).

L'église cathédrale d'Arles, appelée dans l'ancien temps Saint-Étienne, a été primitivement construite par saint Virgile, évêque d'Arles en 631. Plus tard, elle prit le nom de Saint - Trophime, quand les reliques de ce dernier prélat y furent transportées, vers 1152.

Le portail de Saint-Trophime peut être comparé à ceux des belles cathédrales du Midi et paraît remonter à l'époque de transition, c'est-à-dire au temps de la décadence de l'époque romane. Les habiles constructeurs du moyen âge introduisirent les préceptes de cet art naïf qui fait notre admiration.

Précédé d'un escalier de dix marches, ce portail se compose de trois séries circulaires de bas-reliefs, séparés par des colonnes en granit, auxquelles sont adossées les statues des apôtres reposant sur des animaux chimériques, des vagues et des méandres (1). La façade se termine par un fronton, dont les deux côtés inclinés, portant une corniche soutenue d'espace en espace par des consoles représentant des figures allégoriques ou des parties de feuillage. La porte d'entrée, élevée de deux marches au-dessus

(1) J.-B. Pélissier.

du premier palier, est divisée par une colonne d'un superbe granit violet provenant de l'île d'Elbe. Des figures humaines ont été sculptées sur le chapiteau et sur la base. De chaque côté du portail, il y a cinq niches encadrées par six colonnes de différentes formes, les unes carrées, les autres octogones ou rondes. Les statues représentent les patrons de l'Église et celles de quatre apôtres vêtues de longues robes. Le tympan reproduit la scène du *Jugement dernier*. Jésus-Christ occupe le centre, puis au-dessous, de chaque côté du linteau, il y a un groupe de personnages. A droite du Sauveur, les Elus et à gauche les Damnés, nus, liés par une corde et faisant des contorsions épouvantables. Ce magnifique portail a été commencé en 1221 par l'archéologue Hugues-Birouard, et ce fut J. Beaussan qui eut la gloire de le terminer. Quoique gothique, ce portail, apprécié par Emeric David, le qualifie « *comme le dernier soupir du ciseau grec* ». Les petites portes latérales, surmontées de niches, rappellent l'époque des Jésuites.

L'intérieur est vaste, mais ne peut être comparé à l'éclat de la façade. Une petite nef entoure le sanctuaire. Le chœur et les chapelles contiguës ont été construites par le cardinal-archevêque Alleman, de 1421 à 1450. Deux bons tableaux du peintre belge Finsonius, *la Lapidation de saint Étienne* et une *Adoration des Mages*. Cet artiste brugeois exécuta lesdites œuvres en 1614, puis il se fixa en Provence. D'après les historiens du temps, il se noya dans le Rhône, près d'Arles, en 1632. Dans la chapelle des Rois, on admire le tombeau de Gaspard de Laurent, évêque d'Arles (1613-1630), œuvre remarquable de Dedieu. Les restes de Robert de Montcalm et de

l'archevêque de Croze reposent dans la chapelle du Saint-Sépulcre.

La cathédrale de Saint-Trophime avait autrefois un chapitre de vingt chanoines, observant la règle de saint Augustin. Le cloître, servant de passage à ces religieux, est attenant à l'église. Formé de quatre galeries à cinquante arcades entourant un préau servant de cimetière, ce cloître a été construit à différentes époques. Les galeries du nord et du levant sont à plein ceintre et ont été construites en 1221, par Hugues-Birouard, à peu près dans le même temps que le portail de la cathédrale ; celles du midi et du couchant sont en arc brisé, par conséquent postérieures aux autres. La partie supérieure de l'ouest date de 1389, est, d'après mon humble avis, la plus gracieuse avec ses trèfles et ses colonnettes ornées de chapiteaux variés à l'infini. Ce fut sous l'épiscopat de François de Gouzie que cette galerie fut restaurée. Les chapiteaux et les colonnettes sont en marbre blanc. Un grand nombre de statues, placées contre les pilastres des angles antérieurs, donnent des scènes de la vie de Jésus-Christ : *La Cène, le Baiser de Judas, Jésus-Christ tenté dans le Désert, la Résurrection, la Lapidation de saint Étienne*, etc., etc. D'après M. Jacquemin, on retrouve, dans le cloître de Saint-Trophime, toute l'Histoire Sainte racontée en pierre et en marbre.

Le musée lapidaire peut passer, sans contredit, comme un des plus riches de France, je ne puis, à mon grand regret, énumérer toutes les choses curieuses qui ont fixé mon attention. Je ne parlerai seulement que des principaux objets trouvés sur le territoire d'Arles. Il faut citer, au premier rang, Mithra, statue enveloppée d'un long serpent, entre

les plis duquel sont sculptés les signes du zodiaque : le groupe de Médée égorgeant ses enfants ; une borne milliaire portant les noms des empereurs Théodose et Valentinien. Un autel antique muni d'un bas-relief représentant Marsyas et Apollon. Toutes ces sculptures de grande valeur sont placées à côté de tombeaux romains du plus haut intérêt et d'une grande quantité de cippes, d'autels votifs, de tuyaux en plomb servant à l'alimentation des fontaines de la ville à l'époque de la domination romaine.

Les Alyscamps ou Champs-Élysées sont une des curiosités d'Arles. C'était autrefois un vaste cimetière, situé au sud de la ville, remontant à la plus haute antiquité. Les Romains succédèrent aux Gaulois ; plus tard, les représentants du paganisme firent place aux chrétiens. Des cippes carrés aux grandes dalles marquèrent l'emplacement des corps qui n'étaient plus incinérés. Les plus hauts personnages, tels que les princes et les évêques étaient enterrés dans cette vaste nécropole, qui avait eu l'insigne honneur, d'après la tradition, d'être bénie par Jésus-Christ. Je donne cette assertion sous toutes réserves. Toutes les villes et lieux environnants placés en amont d'Arles, confiaient aux eaux du fleuve les cadavres destinés à reposer dans les Alyscamps. Les corps étaient renfermés dans des tonneaux enduits de résine et pourvus de l'argent destinés à couvrir les frais des funérailles. Le mot Alyscamp vient d'une chanson de geste datant du XI^e siècle. C'est le récit de deux batailles, chanté par un troubadour de l'époque. Guillaume, comte d'Orange, avait été mis en déroute par l'émir Abdérame qui s'empara des domaines du seigneur

provençal. Encouragé par sa femme Guiboure, Guillaume repris sa revanche et tailla en pièces l'armée des Sarrazins, au même lieu, où il avait, quelques mois auparavant, éprouvé une défaite. Je répète que ce champ de bataille a servi de lieu de sépulture pendant des siècles.

Je ne puis laisser cette ville, sans adresser un mot aimable à la plus belle moitié de sa population — je veux dire les Arlésiennes — jouissant d'une beauté et d'une distinction justement renommées. Trois types sont faciles à reconnaître : le grec, le romain et le sarrazin. La physionomie entourée d'une chevelure d'un noir d'ébène, l'œil vif, le teint d'une blancheur de lys, rappellent les sémillantes Andalouses à la démarche cadencée. Les extrémités sont d'une finesse extrême, puis la toilette, ce puissant auxiliaire de la beauté, font de l'arlésienne, le modèle suprême de l'élégance.

Madame Louise Collet — la muse provençale — a chanté ainsi les filles d'Arles.

Parmi tant de cites que le Rhône orageux
Arrose de son cours ou limpide ou fangueux,
Celle où mon souvenir sans cesse me ramène.
C'est Arles, à la fois gothique et romaine,
Ville des grands débris et des grandes amours.
Là l'idéal des Grecs, plus pur renaît toujours.
Là de leurs frais atours, les femmes revêtues
Ont la taille et les traits des antiques statues.
Et la fille du peuple au jupon écarté,
De la Vénus du lieu rappelle la beauté.
Oh ! quel marbre divin vaut ces femmes divines,
Fleurs riantes sans cesse au milieu des ruines ! (1)

(1) P. Boucoiran, p. 173.

La dernière étape de la journée, doit avoir lieu à Saint-Gilles-les-Boucheries, localité éloignée d'une vingtaine de kilomètres. Aussitôt après avoir laissé la gare d'Arles, on traverse le grand Rhône sur un pont métallique, puis on entre dans la Camargue, île de 50,000 mètres, entourée par le Rhône, se partageant en deux branches. La partie appelée le petit Rhône coule à l'ouest. Cette partie de la Provence, consiste dans une grande plaine marécageuse, renfermant peu de villages, mais peuplée de *mas* (fermes). Les habitants se livrent à l'élevage du bétail et les taureaux de la Camargue, forts et vigoureux, errent à l'état de sauvage dans ces terrains humides et bourbeux. Cette race de bêtes à cornes est celle qui a la préférence dans les courses taumachiques, si appréciées dans le Midi. Après avoir dépassé le petit Rhône, coulant lentement entre deux rives garnies d'arbres au feuillage mêlé de noir et de blanc, on descend à la station de Saint-Gilles.

Cette ville possédait un port très florissant à l'époque phocéenne. Au ^{xii}^e siècle, avant la création du port d'Aiguesmortes, c'était l'entrepôt de la Provence et ses navires transportaient les pèlerins en Palestine. Des ensablements considérables eurent lieu au ^{xvi}^e siècle et le fleuve changea de direction. Le canal de Beaucaire à Aiguesmortes passe par Saint-Gilles, mais sans lui donner la prospérité d'autrefois.

Saint-Gilles, important chef-lieu de canton du département du Gard, est situé au pied d'une colline peu élevée mais à pente fort raide : ville industrielle de 7.000 habitants, jadis renommée par ses vins avant l'invasion du phylloxéra, la superficie de ses vignobles atteignait 5200 hectares.

Certains érudits ont prétendu que Saint-Gilles était l'ancienne *Héraclée*, ville greco phénicienne, mais cela n'a pas été prouvé. Au vi^e siècle, un centre de population assez considérable, s'était groupé au pied du Val-Flavien (*Vallis Flamina*) lorsqu'un saint ermite, nommé *Ægilius* ou Gilles, vint d'Athènes afin de jeter les fondements d'une abbaye. La bulle d'érection date de 685. Six cents ans plus tard, l'abbaye fut assez puissante pour commencer à bâtir une église (1116). Son fondateur fut Alphonse Jourdain, fils de Raymond IV, comte de Toulouse. Malheureusement, ce superbe édifice resta inachevé et il n'existe de la construction primitive que le portail principal, une partie de l'église souterraine et les ruines du chœur.

Le portail comme celui de Saint-Trophime d'Arles est précédé d'un escalier comptant plusieurs degrés. Trois grandes portes en plein cintre ornées de colonnes en marbre, de statues donnant la figure en pierre du saint patron et celles des apôtres, des reproductions d'animaux et des bas-reliefs richement sculptés etc., etc., enfin tout le caractère de l'architecture romane du xii^e siècle.

L'église souterraine ou crypte est divisée en deux nefs. En 1865, après avoir opéré des fouilles, on découvrit au milieu des pierres et d'un amas de plâtras entassés depuis un temps immémorial, le tombeau de Saint-Gilles et le cippe romain, sur lequel le cénobite disait la messe. M. l'abbé Nicolas, curé de la paroisse nous a fait la lecture de plusieurs documents très intéressants sur ce lieu souterrain et sur son église.

Le chœur de la primitive église a été commencé en 1150, mais n'a pu être terminé. La disposition

des matériaux fait supposer l'architecture du style ogival naissant. La fameuse *vis de Saint-Gilles* existe encore. Elle consiste dans un escalier renfermé dans une tour cylindrique. La dite vis passe pour être un chef-d'œuvre de coupe de pierres, c'était autrefois le pèlerinage obligé des compagnons de la corporation — je veux dire des tailleurs de pierres résidant dans le Languedoc et dans la Provence. — La nef de l'église fut bâtie parcimonieusement en 1264, par les moines de l'abbaye, sous la direction d'un maçon de village, Pierre de Posquières. Cette partie de l'église jure avec l'ensemble de l'édifice.

Le presbytère, maison romane du XII^e siècle, a servi sous l'ancienne monarchie, d'hôtel des monnaies. Magnifique cheminée située au second étage de cet ancien logis. M. le doyen se fait un véritable plaisir de montrer cette superbe cheminée romane aux membres de la Compagnie. C'était sans doute la chambre du gouverneur.

Le dîner a eu lieu dans la salle du théâtre de l'endroit, attendu qu'il était difficile de trouver à Saint-Gilles, une salle assez spacieuse pour contenir cent personnes. Au dessert M. le comte de Baroy et M. le Maire de la localité ont porté des toasts aux archéologues français et étrangers. Vers dix heures on rentre à Nîmes, après une ravissante journée, mais qui n'a pas été sans fatigue.

VI

SÉANCE. — VISITE A LA PORTE D'AUGUSTE. — BANQUET

Dimanche, 23 mai.

La cinquième séance est ouverte à neuf heures. L'assistance assez nombreuse a eu le plaisir d'en-

tendre M. Bruguier-Roure, donnant lecture d'une étude biographique très documentée sur Gilbert Franque, architecte d'Avignon au xvi^e siècle.

Lecture d'une monographie le logis Saint-Jacques, hôtellerie nimoise au xv^e siècle par M. François Rouvière. Ce travail provenant d'un érudit a été très goûté par l'assemblée.

Le Pont-Saint-Esprit bâti sur le Rhône, — appelé à être visité mardi par le Congrès — est souvent en butte aux tracasseries de l'administration des Ponts et Chaussées, donnant comme prétexte que ce passage intercepte le cours du fleuve. M. Bruguier-Roure dépose un vœu pour la conservation intégrale du Pont-Saint-Esprit, après avoir donné des développements concernant l'étude des ponts construits au moyen âge par les confréries des Pères Pontifes.

Le portail de la cathédrale de Nîmes ayant été détérioré sous la Restauration, l'Assemblée approuve une motion déposée par un membre pour que ledit portail soit remis dans l'état primitif.

Très intéressante communication faite par M. Carrière, sur la voie romaine d'Orange à Bollène, ouvrage de M. Albert Philippot.

M. de Saint-Venant, inspecteur des forêts à Nevers, nous fait connaître les marques et les dégradations faites aux monuments de l'ancienne Narbonnaise.

Autre étude de M. Bruguier-Roure sur les plafonds peints de la vallée du Rhône.

MM. de Marsy, de Saint-Venant, Brutails, archiviste de la Gironde, de Roumejoux et Carrière discutent sur l'art des Visigoths. La séance est levée à 11 heures,

Demain nous devons laisser Nîmes. Je dois une visite à la porte d'Auguste, située en face de l'église Saint-Baudile. Sous les Romains, la ville de Nîmes, entourée de remparts, comptait dix portes. C'est à peine si maintenant, on peut retrouver les restes de trois. La Porte de France, la Porte d'Auguste et quelques vestiges d'une autre dont le nom me fuit.

La porte d'Auguste était placée sur la voie Domitienne, au point d'intersection des routes d'Arles, de Beaucaire et d'Orange. Elle est formée de quatre portiques : deux grands et deux petits. Il est hors de doute que les premiers servaient de passage aux lourdes charges et à la cavalerie, tandis que les autres étaient destinés aux gens de pied. Deux niches demi-circulaires sont établies au-dessus des portiques et devaient abriter des statues, soit des divinités, soit à Caius et Lucius, petits fils adoptifs d'Auguste. Deux pilastres encadrent les passages des côtés, tandis qu'une colonne dorique sépare ceux du milieu, portant à la clef de voûte, une tête de taureau. Une inscription sur deux lignes se lit dans la frise ayant 60 centimètres de hauteur :

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. XI.
TRIBVTV. POTES. VIII. PORTAS.
MVROS. COL. DAT.

« Cæsar, Empereur, fils du divin Cæsar, en l'année onzième de son consulat et huitième de sa puissance tributienne, donne à la colonie des portes et des murs. »

Cette inscription prouve que cette porte date de l'an 738 de Rome, correspondant à celle qui fut la quinzième avant l'ère chrétienne. Les lettres en bronze n'existent plus, mais les archéologues

nimòis et autres ont pu après de patientes recherches retrouver la signification de l'inscription à l'aide des rainures dans lesquelles les lettres étaient enchassées.

Le roi Charles VI séjourna à Nîmes en 1390, et décida de bâtir un château-fort à l'endroit où se trouve la porte d'Auguste. Ce château fut rasé en 1752. La surprise des démolisseurs fut grande, quand ils découvrirent un monument romain au milieu du castel féodal. Il avait été question en 1793 de le détruire, mais des citoyens courageux s'y opposèrent. Sous le gouvernement de Juillet, la porte d'Auguste servait d'entrée à une caserne de gendarmerie. Depuis quelques années, l'ancienne porte d'Arles — appelée ainsi au moyen âge — parfaitement déblayée, sert maintenant de musée lapidaire, dans lequel on a déposé nombre d'objets découverts dans les environs. Il y a lieu de signaler la borne milliaire destinée à compter les distances sur la voie Domitienne. Elle consiste dans une colonne encastrée entre les deux arcades.

Le banquet traditionnel a eu lieu le soir, dans les salons de M. Durand, restaurateur. Longue série de toasts, prononcés par MM. de Marsy, Adolphe Francart, Jacques Rocafort, notre sympathique directeur de la *Revue du Midi*. M. le pasteur Fabre, président de l'Académie de Nîmes, a levé son verre en l'honneur de la société française d'archéologie et à son distingué président ; puis il nous a donné la primeur d'une pièce de vers de sa composition, ayant été fort applaudie par l'assistance, chaque strophe se terminait ainsi : « *L'archéologie a du bon.* » Les congressistes se séparent à une heure assez avancée de la soirée.

(*A suivre*).

Ed. du TRÉMOND.

CRÔQUIS DE VOYAGE

TROISIÈME EXCURSION ⁽¹⁾

Si le touriste visite plus facilement les monuments et les paysages connus, l'amateur photographe, au contraire, aime l'inédit, et tient surtout à reproduire artistiquement les sites que le vulgaire ignore.

Notre troisième excursion nous permettra de visiter Lédénon, Saint-Bonnet, le Pont-du-Gard, Saint-Privat, Remoulins, Montfrin et Beaucaire. Quelle débauche de plaques Lumière !

DE NIMES A BEZOUCE.

Montés dans un élégant omnibus de louage, qu'escortent plusieurs cyclistes de nos amis, nous partons de Nimes, à six heures du matin, par une belle matinée de juillet. Le ciel est pur, l'air frais, quoique le soleil brille de tout son éclat. Mais gare à la chaleur, et surtout au mistral, cet ennemi de l'amateur-photographe.

Nous suivons la route d'Avignon. Les garrigues de Nimes, le champ de tir, défilent successivement devant nous. *Courbessac*, comme un oasis de verdure au milieu d'un désert aride, montre bientôt ses maisonnettes blanches.

(1 Voir *Revue du Midi*, t. XXI, p. 179, t. XXII, p. 73.

Marguerittes apparaît à droite, avec son joli clocher et ses maisons agrestes. La situation de ce village, à quelques kilomètres de Nîmes, l'a exposé bien des fois à la ruine, lors des guerres civiles des xvi^e et xvii^e siècles.

Ancien fief des seigneurs de Vauvert, *Marguerittes* entra successivement dans les maisons d'Andron, de Gévaudan et de Teissier. La seigneurie consistait, surtout, dans certaines redevances féodales, avec très peu de possessions terriennes.

Les environs de ce village ont plusieurs maisons de campagne très ombragées et dont le séjour est agréable : tel *Luc*, qui fut longtemps la propriété de la famille de Chazelles.

Nous voici bientôt à *Saint-Gervasy*, où nous admirons, dans la petite église romane, les belles peintures de M. Doze, l'artiste nimois. Nous jetons aussi un coup d'œil sur le *Puech-Icard*, dont le sommet est couronné par l'oratoire de la Croix, but de pèlerinage annuel.

Saint-Gervasy était un fief des évêques de Nîmes, que l'un d'eux, Anthime Cohon, céda aux habitants, sous la redevance annuelle de 200 livres.

De ce village à Bezouze, les vignobles sont parsemés de beaux oliviers, qui donnent au paysage une teinte un peu uniforme.

Cabrières se présente à nous, sur la gauche, — entre deux collines, — avec le clocher de son église gothique et les tourelles de son vieux castel, possédé par l'ancienne famille des Rovérié.

Voici *Bezouze*, qui appartenait autrefois aux vicomtes de Nîmes, puis aux comtes de Toulouse, et après ces derniers à la Couronne. La route traverse ce village dans toute sa longueur, nous la

suivons toujours au milieu des champs de vignes et d'oliviers, et après trois ou quatre kilomètres, notre véhicule s'engage dans un chemin de traverse et nous conduit à *Lédenon*.

LE CHATEAU DE LÉDENON.

Sur une colline où croissent le chêne-vert, le thym et la lavande, le château féodal de Lédenon dresse ses hautes murailles, pendant que, sur le versant méridional, les maisons du village s'étagent en amphithéâtre. Le soleil dore, de ses rayons de feu, les ruines du vieux castel, et il estompe, d'une couleur laiteuse, le clocher de la nouvelle église. L'ensemble du paysage est ravissant ; tous nos amis ne manquent pas de le fixer.

Une halte de demi-heure est décidée ; nous grimpons à travers les rues étroites et tortueuses du village, pour arriver jusqu'au château-fort. On y accède par une cour encombrée de grosses pierres et de ronces, et entourée de murs branlants aux fenêtres éventrées ; plusieurs salles existent encore sous le sol de la cour.

La chapelle qui est à côté, percée de trois fenêtres romanes aujourd'hui murées, a des voûtes en berceau, aux nervures en pierre de taille d'une belle construction ; elle est spacieuse, — 20 mètres sur 6, — et possède une porte en arc à accolade postérieure à sa construction.

Du côté nord, le mur de la chapelle, qui se confond parfois avec le rocher, est flanqué d'une haute tour carrée démantelée, qui devait servir de clocher. Le mur du levant est percé presque à sa

base de larges meurtrières en forme de croix, correspondant aux salles qui existent sous la cour.

Quoique des réparations successives en aient modifié l'architecture sur plusieurs points, on peut faire remonter au ^{xii}^e siècle la construction de cet édifice.

Relié autrefois aux remparts du village, — percés seulement de deux portes, — le donjon planait, comme un nid d'aigles, sur tous les environs.

Ancienne possession des seigneurs d'Uzès, la baronnie de Lédenon passa, vers le ^{xiv}^e siècle, dans la famille d'Aramon, entra au ^{xvii}^e dans celle des Georges, et au ^{xviii}^e dans celle des Romieu de Cornillon. Barthélemy Fornier en fit l'acquisition en 1779, avec les fiefs de Clausonne et de Laugnac, et prit, dès lors, le nom de *Fornier de Clausonne, baron de Lédenon*.

L'abbesse de Saint-Sauveur de la Font, de Nîmes, avait la juridiction ecclésiastique du village.

Nous donnions ces renseignements historiques à plusieurs de nos amis, lorsqu'une trompe cycliste nous avertit que le moment du départ est arrivé.

L'EGLISE ROMANE DE SAINT-BONNET.

Notre coquet omnibus roule, de nouveau, sur la route d'Avignon, et nous amène bientôt devant l'élégante fontaine de Saint-Bonnet, ombragée de beaux arbres, et autour du bassin de laquelle les femmes du village se pressent, avec leurs corbeilles de linge.

Saint-Bonnet est étagé sur le versant nord-ouest d'un rocher appelé *Pousterle*; ses rues très étroites possèdent plusieurs portes que l'on devait barrer en temps de guerre. Le sommet du village est cou-

ronné par une vieille église romane que des ouvriers rajeunissent en ce moment ; la teinte dorée dont le soleil et les siècles ont imprégné les murs de ce monument va disparaître pour toujours.

D'après M. Révoil, l'éminent architecte des monuments diocésains, cette église daterait du ix^e siècle, et son constructeur ne serait autre que *Pontius*.

Comme toutes les vieilles églises, celle de Saint-Bonnet a été plusieurs fois remaniée, mais son ordonnance et son appareil primitifs présentent un véritable intérêt. Cette église était fortifiée ; la toiture est formée de dalles avec parapet, et sur l'abside se dressent deux tours carrées, auxquelles on a restitué les créneaux qu'elles avaient autrefois, les murs latéraux ont encore d'énormes gargouilles en pierre. La façade possède deux piliers massifs encadrant la porte d'entrée, et dont le sommet est réuni par une arcade à plein cintre.

La terre de Saint-Bonnet appartenait aux seigneurs d'Uzès, qui se la virent disputer par les prieurs du village ; elle leur avait été cédée, en partie, par les rois de France, en échange des salins de Peccais.

LE PONT-DU-GARD

De Saint-Bonnet à Remoulins le paysage change complètement. A droite de hautes collines boisées, à gauche une élégante villa élevée au milieu d'une végétation luxuriante, un moulin agreste alimenté par un petit ruisseau qui jette ses eaux limpides dans le Gardon, près de Lafoux, station balnéaire très fréquentée.

Nous dépassons le pont de Remoulins aux colon-

nes de style égyptien, et nous arrivons après demi-heure de marche au *Pont-du-Gard*, que nos yeux éblouis contemplent avec admiration.

On a tellement décrit ce monument, que nous n'essaierons pas de le détailler.

« Comment, dit un écrivain, parler dignement de cette merveille des âges antiques, de ce géant à triple corps, dont les pieds majestueux reposent noblement dans les ondes d'un fleuve, dont les bras puissants enlacent deux montagnes, et dont les soixante bouches annoncent la grandeur de la cité reine, qui plaça dans un sauvage désert ce trophée immortel de sa gloire ? (1) »

« Le laborieux génie de Rome improvisait des merveilles... Chaque soldat sacrifiait à son pays ce contingent de gloire qui lui revenait pour une œuvre accomplie... Ils apportaient tous leur grain de pierre au monument, en pensant à l'honneur qui devait en rejaillir sur la cité capitoline. Ils jouissaient de l'admiration que la merveille bâtie exciterait chez les peuples voisins... On ne gravait point sur les dalles les numéros des légions qui les avaient équarries, c'était Rome qui faisait tout. Le Pont-du-Gard n'est pas signé ; dites nous le nom de l'architecte : c'est Rome qui l'a bâti ? (2) »

Assis en face du colosse romain, nous admirons le riche coloris que le soleil a laissé sur les pierres de ses arches, le beau paysage qui l'encadre, le ciel bleu qui le domine. Pendant que nos amis fixent le monument sur leurs plaques, l'un d'eux chante la douce romance du félibre Aubanel :

(1) M. de Montrond, *Souvenirs d'un Voyage dans le Bas-Languedoc*.

(2) Méry. *L'Italie des Gaules*.

De cèu bleu n'a plen si bàrri,
Dre sus li gourg doù Gardoun,
Lou porto-aïgo soulitàri,
Lou vièi pont à l'abandoun.

.....
Lou vièi porto-aïgo, o ma bello,
Sèmblo i gènt en ca proun aut :
Se vos un bouquet d'estello,
L'apoundren qu'auqui pourtaou.

LE CHATEAU DE SAINT-PRIVAT

Nous suivons le chemin ombragé tracé entre des collines rocheuses, complantées de chênes verts, et la rivière, aux méandres gracieux, qui prend ici les allures d'un fleuve.

Bientôt les vieilles tours de *Saint-Privat*, tapis-sées de lierre, se montrent à nous dans un cadre enchanteur de verdure. Cet édifice, sans cesse réparé et agrandi, possède tous les genres d'architecture ; ses deux tours, aux machicoulis bien conservés, rappellent l'âge de la féodalité ; le corps de logis principal, dans lequel on entre par une porte très étroite, présente des frontons et des voûtes de la Renaissance ; la façade du nord se rattache au xvii^e siècle.

L'intérieur du château est un véritable musée ; ici, le lit dans lequel Louis XIII a reposé ; là, des meubles de tous les styles ; ailleurs, des tableaux de toutes les écoles. Un peu plus d'ordre dans le classement de ces objets d'art satisferait davantage l'artiste et l'amateur.

Certains écrivains assignent à Saint-Privat une origine celtique. Les Templiers l'ont possédé, après eux les rois de France et les seigneurs d'Uzès. Les

Prohin vinrent ensuite, puis les Faret qui l'ont vendu, de nos jours, à M. Calderon. Ses murs sont abrité de grands personnages, et ont été témoins de fêtes magnifiques.

REMOULINS

Après un déjeuner pris à l'Hôtel du Pont, nous repartons en suivant la route adossée au colosse romain, et qui nous conduit à *Remoulins*, par la rive gauche du Gardon. Une belle avenue de platanes précède cette petite ville. Nous apercevons, à droite, les dépendances ruinées de l'ancienne église romane de N. - D. de Bethléem, dont le vaisseau principal est devenu, de nos jours, l'Hôtel de Ville.

Nous saluons, en passant, deux tours garnies de machicoulis, vénérables débris des anciens remparts, et nous voilà devant la mairie. Une petite place plantée de quelques arbres, en précède l'entrée, pourvue d'un perron de quinze marches. L'ensemble de l'édifice est de style roman, mais à l'intérieur les voûtes en ogive indiquent une période de transition entre le style roman et le style ogival. Le clocher, plus moderne que l'église, est percé de sept arcades à plein cintre superposées sur trois rangs.

La nouvelle église paroissiale n'a rien de bien artistique. On nous dit que deux petites chapelles ruinées, curieuses à voir, existent dans les environs ; le temps nous manque pour les visiter.

MONTFRIN

La route de Remoulins à Beaucaire côtoie la rive droite du Gardon, et passe derrière les collines ro-

cheuses de Saint-Bonnet. *Sernhac* se montre bientôt, adossé en amphitéâtre, contre un mont boisé. Nous dépassons le château de *Clausonne*, avec ses bois pittoresques, et jetons un coup d'œil sur *Meynes*, le pays des briques et des poteries. Ce village a eu son ère de célébrité aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, alors que plusieurs rois et reines de France et de nombreux personnages, vinrent se baigner dans les eaux bienfaisantes de sa fontaine d'eau minérale.

Un kilomètre plus loin, se détache le chemin de traverse qui nous amène à *Montfrin*, par le beau pont suspendu jeté sur le Gardon.

Montfrin est une petite ville, aux rues inégalement percées et en grande partie étroites, que domine une haute tour, encadrée du côté de la ville par de vieilles maisons, dernier vestige de l'ancien château féodal. Le château moderne, qui date du règne de Louis XIV, s'élève tout auprès sur un plateau et en fer à cheval autour d'une vaste cour. C'est une des résidences les plus opulentes de la contrée. De cet endroit l'on jouit d'un panorama splendide, l'œil embrassant une immense étendue de pays.

En parcourant la ville nous visitons l'ancienne église Notre-Dame-de-Malpas, et l'hôtel des Templiers, possédé plus tard par les chevaliers de Malte.

Montfrin appartient, à son origine, à des seigneurs particuliers ; les d'Arpajon et les Albaron vinrent ensuite, puis au *xvii^e* siècle les Monteynard, qui possèdent encore le château et le domaine qui en dépend. Louis XIII et Louis XIV ont séjourné plusieurs fois à *Montfrin*.

LES RUINES DE SAINT-ROMAN

Nous poursuivons notre route dans une plaine unie, dont le paysage est monotone ; à droite quelques collines complantées d'oliviers, à gauche le Gardon qui décrit des méandres capricieux, avant de se jeter dans le Rhône, près de *Comps*, petit village que nous laissons à quelques mètres.

Meis bientôt le paysage change d'aspect ; de hautes collines dominant la route resserrée entre leurs bases et les rives du fleuve. Trois pics émergent de cette chaîne ; l'un d'eux, appelé de *Saint-Roman*, est couronné par les ruines d'un château-fort.

Notre omnibus fait une halte, et, pendant que plusieurs de nos amis braquent leurs Murers ou leurs Kodaks sur le vieux repaire féodal, nous escaladons, avec les autres, le piton de Saint-Roman.

Parvenus au sommet, un panorama saisissant se déroule sous nos yeux. Malgré la beauté du spectacle, nous visitons, à la hâte, les ruines. Partout des murailles éventrées, des voûtes effondrées, des tombeaux entr'ouverts, des couloirs en partie démolis et des débris de sculpture. Si nous interrogeons ces ruines, elles nous apprendraient d'étranges choses ; monastère à l'origine, château-fort ensuite, on ne peut distinguer aujourd'hui, en les contemplant, l'habit militaire de la robe du moine.

BEAUCAIRE

Lorsque nous reprenons notre excursion, nous entendons sonner quatre heures au beffroi de *Beaucaire*, et bientôt après nous arrivons dans cette ville.

La route qui se confond avec celle de Nîmes, à l'entrée de la ville, nous conduit auprès du portail de l'ancien château.

Situé sur une immense roche qui s'élève aux bords du Rhône, cet édifice domine entièrement la ville et dresse majestueusement ses vieilles tours, en face du château de Tarascon, comme pour le défier. Ses ruines, que le temps a recouvertes d'une teinte gris sombre, impressionnent vivement, et l'on éprouve auprès d'elles ces douces émotions que fait naître en nous la vue des monuments du passé.

Nous gravissons l'élégant perron qui donne accès, par un portail en fer, dans un jardin spacieux. A gauche les remparts hérissés de créneaux, sur lesquels court un chemin de ronde. Une tour éventrée se montre un peu plus loin ; à travers la verdure s'élève une seconde tour ronde bien conservée et crénelée ; à côté se dresse la haute tour triangulaire, appelée improprement *Tour Carrée*, garnie de machicoulis et très bien construite.

Une lourde porte donne accès dans cette tour, par un escalier bien étroit, qui conduit à la salle du premier étage. Cette salle est surtout remarquable par ses voûtes en ogive surbaissées, dont les bases portaient autrefois des têtes de griffons, à peu près disparues. Un trou circulaire, qui servait de porte-voix, lors de l'attaque du château, est percé dans l'une des voûtes et correspond au deuxième étage.

On accède à ce dernier par un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur du mur ; la salle de cet étage est peu curieuse ; à l'inverse de celle d'en bas, dont les murs sont percés de meurtrières, elle n'a qu'une fenêtre donnant sur le Rhône.

Quelques marches de plus, et l'on se trouve sur

la plate-forme de la tour, remarquable par ses dalles qui sont réunies triangulairement au centre, de même que les anneaux concentriques d'un cercle. Treize meurtrières, surmontées de créneaux, sont percées dans les murs de la tour ; un tourillon cache l'escalier.

Nous avons lu un peu partout, sur les murs et sur les dalles, les noms des touristes qui ont visité ces ruines. Pieuse coutume, qui apprend aux générations futures le nom des amants de l'art et de l'antiquité.

Juchés au sommet de la tour carrée, nous embrassons un panorama saisissant. En abaissant nos regards une foule immense, attirée par la foire, grouille aux pieds du château, et inonde de ses flots tumultueux la prairie de la ville ; plus bas le Rhône roule capricieusement ses eaux verdâtres, sur lesquelles glisse, comme l'alcyon sur la mer, la barque du pêcheur. Derrière le fleuve, la ville de Sainte-Marthe et du roi René, présente ses clochers et son château aux sombres murailles ; dans le lointain les alpines montrent leurs cimes neigeuses. Ici, Arles, la cité romaine, et les ruines de Montmajour se dressent dans la brume ; d'un autre côté, une plaine immense étale une végétation luxuriante, aux pieds de collines nues et arides ; de temps à autre le sifflet aigu des locomotives, qui passent sur le beau viaduc du chemin de fer, nous arrache à la contemplation du paysage et nous ramène à la réalité.

Nous quittons la tour pour visiter la chapelle romane de Saint-Louis, au clocher formé de colonnettes élégantes. L'intérieur peu remarquable a des murs sans ornements. La corniche extérieure est décorée de griffons d'un joli effet ; le clocher est d'un goût fin et délicat.

Ces nobles ruines ont été classées parmi les monuments historiques. Des restaurations intelligentes viennent successivement les consolider, afin de les conserver longtemps à l'admiration de l'artiste et du voyageur, venus de loin pour les contempler.

En parcourant le sol, où s'élevait autrefois la forteresse, on découvre des fondations de murailles affectant la forme d'un demi cercle, que certains archéologues disent être les fondements de tours, et d'autres des silos romains. S'il faut en croire un auteur, le château aurait été composé, à l'époque de sa construction, de deux enceintes et de sept tours très élevées, probablement de la même forme que celle qui est encore debout.

Le château de Beaucaire a été mêlé à toutes les phases de notre histoire nationale et à toutes les vicissitudes de la royauté. Il a vu les splendeurs de la féodalité et son abaissement ; les guerres des Albigeois, comme celles de religion, ensanglantèrent souvent ses murailles ; ses gouverneurs résistèrent parfois aux ordres de la cour, et c'est après la révolte de l'un d'eux que Richelieu le fit détruire.

L'ancienne porte du château, située près de la chapelle de Saint-Louis, et qui subsiste encore, seul reste de la tour qui la dominait, nous permet de descendre dans la ville.

Notre attention est fixée par bon nombre de maisons aux fines sculptures, aux fenêtres géminées et aux balcons en encorbellement, d'un effet gracieux, notamment sur la place du Marché.

Nous visitons, ensuite, l'hôtel de ville, construit par Mansard au xvii^e siècle ; l'église Notre-Dame des Pommiers, ancienne collégiale, qui possède une frise romane remarquable, incrustée sur son ancienne

façade ; l'église des Cordeliers, paroisse moderne de Saint-Paul, au portail ogival d'une jolie structure ; enfin à un kilomètre de la ville, et à la jonction des routes d'Arles et de Saint-Gilles, un oratoire appelé *Croix couverte*, petit édicule gothique, de forme triangulaire, dont les arceaux peuvent abriter l'artiste ou le voyageur.

Mais un bruit assourdissant nous attire du côté du champ de foire. De superbes allées de platanes présentent de véritables rues de boutiques en plein air ; là, des marchands étalent toutes sortes de produits ; ici, des baraques foraines montrent une série de spectacles variés, au milieu d'une musique discordante. C'est là tout ce qui reste de l'antique foire de Beaucaire, aujourd'hui bien déchue de sa splendeur séculaire.

L'histoire de cette ville est trop connue, pour que nous essayions d'en crayonner une esquisse. Du reste, Beaucaire n'a joué un rôle dans l'histoire que par sa forteresse et par sa foire célèbre, rivale de celle de Francfort.

Prosper FALGAIROLLE.

31 Juillet 1899.

A LA RECHERCHE D'UNE INSCRIPTION

Depuis plus de quatre siècles, le Palais de Justice de Nîmes se trouve sur l'emplacement qu'il occupe de nos jours et où s'élevait jadis un somptueux édifice d'ordre corinthien, tout en marbre, la Basilique de Plotine qu'Adrien fit construire avec un art admirable, d'après certains auteurs. Il a été bien des fois démoli, reconstruit, agrandi, approprié aux besoins qui se sont produits. Une monographie relatant ces transformations successives serait précieuse à plus d'un titre. En attendant ce travail, dont s'occupe, croyons-nous, un de nos immortels, les détails suivants sur le Palais remplacé par le monument actuel qui date de 1830, ne paraîtront peut-être pas dépourvus d'intérêt. Ce sont, d'ailleurs, de simples notes que nous livrons sans prétention à la publicité (1).

* *

En vertu d'une loi du 27 ventôse an XI (18 mars 1803), un devis, montant à 100.279 fr. 71 c., fut dressé par l'ingénieur ordinaire Charles Durand, pour l'établissement des tribunaux et l'agrandissement de la maison d'arrêt et de justice.

Les plans firent l'objet des critiques de M. Mayneaud, président de la Cour d'Appel : « La salle des audiences de la Cour, — dit-il, — n'a pas plus d'étendue que celle des audiences du tribunal de première instance. Cependant, il me paraît que ces audiences étant plus majestueuses, et par la suprématie que la Cour d'Appel tient sur les tribu-

(1) Tous les documents que nous publions ci-après sont empruntés aux *Arch. dép.*, 5, N, 1.

naux et par ses jugements qui sont en dernier ressort, la salle de ses audiences devrait, non seulement présenter un ensemble plus imposant, mais encore avoir une étendue plus considérable ». Il trouve aussi le greffe de la Cour trop « éloigné de la Chambre du Conseil », et fait remarquer qu'on a omis les bûchers.

Pour lui donner satisfaction, on fait un devis supplémentaire montant à 7.500 francs, et les entrepreneurs commencent les travaux, mais « de manière à mettre la Cour criminelle dans l'impossibilité de siéger (1) », et avec un tel défaut de précaution, qu'une pierre de démolition d'un mur va percer le plafond de la Chambre du Conseil et tomber aux pieds du juge instructeur, de son greffier et d'un témoin (2).

Le dessus du cabinet du procureur général fut bientôt enlevé et la Chambre des jurés mise en communication avec l'Esplanade, dont elle n'était plus séparée « que par une porte à vitre sans serrure (3) ».

Le greffier de la Cour voyant que les entrepreneurs dirigeaient leurs travaux près de son bureau et allaient intercepter sa communication avec l'extérieur, demande qu'on lui indique un local pour y transporter les archives de la Cour. Il avait une autre raison : « Les rats, dit-il, chassés des alentours par les démolitions qui ont eu lieu, doivent être arrivés en grand nombre dans mon bureau, si j'en juge par les dégâts considérables dont je m'aperçois chaque matin. Rien n'est à l'abri de leur dent meurtrière. Ils ont achevé un plein tiroir de pains à cacheter, se sont jetés sur les registres et les procédures. Tout porte l'empreinte de leur voracité, et s'ils continuent comme ils ont commencé, dans huit jours les papiers et les livres seront en lambeaux (4) ». L'ingénieur en chef Grangent fait remarquer, en réponse à cette plainte, que la partie des bâti-

(1) Lettre du procureur général impérial Cavalier, 8 messidor an XIII (27 juin 1805).

(2) L'accident faillit coûter la vie au démolisseur. Lettre de Grangent, ingénieur en chef, 13 messidor an XIII.

(3) Lettre du procureur général impérial Cavalier, 9 messidor an XIII (28 juin 1805).

(4) Lettre du 20 thermidor an XIII (8 août 1805).

ments dont il s'agit doit rester intacte, que rien n'empêcherait les rats de suivre les archives dans un autre local, et que le greffier « peut obvier aisément aux ravages des rats en employant les remèdes connus de tout le monde, les pièges, le poison, etc... » ; cependant on décide, le 8 fructidor (26 août 1805), de transporter les vieux papiers dans une pièce assignée au procureur général pour lui servir de cabinet et qui devint aussi « Chambre du Conseil, Chambre des jurés, Chambre des témoins, Cabinet du greffier, dépôt des archives, salle du greffe et des commis, Chambre des huissiers, etc... Il n'est rien, — disait le procureur général, — que nous ne soyons disposés à faire pour économiser les fonds publics. Si, dans l'instruction des procédures et l'examen public des affaires, nous ne pouvons exécuter la loi, qui veut que l'instruction préliminaire soit secrète, que les jurés ne communiquent avec personne, que les témoins soient enfermés dans des pièces séparées lorsque l'accusé le requiert, etc..., j'espère que je serai déchargé de toute responsabilité par la loi de la nécessité à laquelle nous sommes forcés d'obéir. Et comment les jurés pourraient-ils être enfermés pendant plusieurs jours sans communiquer au dehors, lorsqu'il n'existe pas même des latrines au Palais ?

« J'avais demandé des rideaux pour cette pièce universelle, parce qu'il n'y a ni contrevents extérieurs, ni volets intérieurs. Cette fenêtre donne sur un passage public, de sorte que dans nos délibérations, desquelles dépendent l'honneur et la vie des citoyens, nous sommes exposés à la vue des passants et détournés par le bruit qu'ils font. A deux pas, en face, il existe une fenêtre des prisons par laquelle les détenus voient ce que nous faisons contre eux et pourraient nous atteindre sans peine si la prévoyance du concierge ou sa vigilance étaient un seul instant en défaut. » (1)

Si encore tout s'était borné aux inconvénients de diverses sortes qu'éprouvèrent les magistrats dans l'accomplissement de leur mission pendant l'exécution des travaux ! Le sans-gêne et l'imprevoyance de l'entrepreneur devaient

(1) Lettre du 16 fructidor an XIII (3 sept. 1805).

amener un funeste événement : Le 12 juin 1806, la voûte du vestibule, — décintrée alors qu'elle « aurait dû rester encore au moins quatre mois sur le cintre, » — s'écroula ; trois ouvriers furent tués sous les décombres, un quatrième expira peu après et un autre fut relevé grièvement blessé. On distribua des secours aux veuves (1).

Trois jours après le désastre, les travaux reprenaient avec d'autant plus d'activité qu'alors, comme aujourd'hui, on savait procéder par « petits paquets » et que deux autres devis supplémentaires avaient été préparés et approuvés : l'un de 1039 fr. 78 « pour reprendre en sous-œuvre les murs du palais, du côté des arènes, ouvrages nécessaires en raison de l'abaissement du sol, » le second, — bien plus important que le devis primitif même, — s'élevant à 148,327 fr. 23 et contenant le détail des travaux à exécuter en vue de l'achèvement du nouveau Palais (2).

On ne fit, — cela est entendu, — que ce qui était urgent. On ajourna la construction de la grille, les inscriptions, les bas-reliefs en marbre, les canelures des colonnes du péristyle et la sculpture des caissons de la voûte du vestibule. Et cependant les nouveaux travaux ne montèrent pas à moins de 79,662 fr. 39 (3) ; ils donnèrent lieu aussi à diverses observations.

Quand les entrepreneurs se mirent en mesure d'élever l'estrade sur laquelle la Cour était appelée à siéger dans la nouvelle salle qui lui était destinée, le premier juge président de la Cour d'appel, Noaille, écrivit au préfet :

« Cette estrade aura moins d'un demi-mètre d'élévation, ce qui est la moitié de celle de l'estrade actuelle... Cette élévation est insuffisante : 1° quand les juges seront sur leurs sièges, ils seront dominés par l'orateur qui sera de-

(1) Grangent, chargé de la direction des travaux, donna 300 fr., Durand, auteur du projet 300 fr., et le président du conseil d'arrondissement 100 fr. qui furent ainsi répartis : veuve Bresson 200 fr., veuve Portal 200 fr., veuve Mathieu 100 fr., veuve Dayan 100 fr., Auziol, blessé, 75 fr., Souchon, blessé, 25 fr. (Lettre du maire du 16 août). Il y avait, porte une lettre du 23 juin, « beaucoup d'orphelins ».

(2) Le premier de ces devis est du 8 juin 1806 et le second du 22 juillet ; ce dernier fut approuvé par le préfet le 9 août.

(3) 14 Mars 1807, homologation du procès-verbal de réception définitive des travaux.

bout, la voix de celui-ci s'élèvera au-dessus d'eux, et ils auront peine à l'entendre ; 2° les avoués et avocats étant debout, les juges ne pourront pas voir ce qui se passera dans la salle et ne seront pas vus eux-mêmes par les spectateurs. Ces inconvénients ont paru très graves aux membres de la Cour... » (1).

Puis, il fallut murer, jusqu'à la hauteur de l'imposte, la fenêtre d'une cuisine par laquelle, malgré divers avertissements, Mazier, « concierge des Cours et Tribunaux, » jetait, contre le mur de la nouvelle salle d'audience du tribunal de première instance, des ordures et des immondices exhalant une odeur désagréable et entretenant une humidité qui avait taché les enduits et les peintures intérieures (2).

Lorsque la Cour eut suspendu ses audiences pour permettre d'opérer les changements à effectuer dans le mobilier (3) et que le nouveau palais eut été « livré au public » (4), on enleva plusieurs planches formant « la clôture provisoire du perron ; les statues, — écrivait Grangent, — vont être découvertes la semaine prochaine et, pour en prémunir la mutilation, il est indispensable qu'une sentinelle veille à la conservation de ce monument. » (5).

« La nouvelle salle d'audience, — écrit ensuite Noaille, premier juge président la Cour d'Appel, — a encore toute l'humidité d'un bâtiment neuf. Nous l'avons fait chauffer inutilement : cette humidité, l'odeur de la chaux ont incommodé plusieurs membres de la Cour et l'un de Mes-

(1) Lettre du 28 novembre 1806. — Cette opinion ne fut pas partagée par l'ingénieur en chef qui estima suffisante la hauteur de l'estrade qu'on ne pourrait élever davantage « sans détruire l'harmonie de la décoration de la salle. »

(2) 8 Décembre 1806.

(3) 8 Mars 1807.

(4) Lettre de Grangent, 28 Mars 1807. — « Etat descriptif des appartements provisoirement destinés à la Cour de justice :

« Rez de chaussée : salle du conseil, cabinet de M. le président, cabinet du procureur général, salle de vestiaire, loge du concierge, salle des audiences, dessous de l'escalier.

« 1^{er} étage : petit vestibule, salle des archives, greffe, cabinet du greffier, escalier de la tribune. » (21 mars 1807).

(5) Lettre du 28 mars 1807. — Le préfet écrivit dans ce sens, le 4 avril, au capitaine de la compagnie de réserve.

sieurs les juges est depuis dix jours malade d'un catharré que le séjour dans cette salle lui a occasionné.

« Le défaut de communication directe de l'air la rendra toujours malsaine et si on ne prend le parti d'ouvrir les vitraux ou de faire quelque ouverture dans les côtés, nous serons toujours exposés aux incommodités résultantes d'un séjour dans un appartement où l'air ne se renouvelle pas.

« Cette nouvelle salle est tellement sonore qu'il n'est pas possible aux juges d'entendre les avocats plaidant, à ceux-ci de s'entendre entre eux et d'entendre les organes de la cour.

« Ces deux inconvénients nous ont forcé de tenir, depuis trois semaines, les audiences, dans la chambre du conseil (1)... »

La Cour ne pouvant bientôt pas « continuer de tenir ses audiences à la salle du conseil à cause des grandes chaleurs qu'elle y éprouve, — ajoute-t-il quelques semaines après, — s'était déterminée de passer dans la grande salle ; elle avait fait avancer ses sièges jusqu'au bord de l'estrade afin de pouvoir entendre les avocats, mais le soleil venait frapper sur la tête de ses membres par le vitrail, ils étaient obligés de se déplacer successivement, et outre l'incommodité qui en résultait, la décence était blessée par ces divers mouvements... Le service souffre de ces diverses incommodités et il sera impossible de ne pas le suspendre, si la store qui doit la garantir des ardeurs du soleil n'était bientôt en place (2). »

On plaça ce store, les plâtres se séchèrent et les réclamations cessèrent.

Le Palais paraissait d'ailleurs « suffisant », même au moment où, vingt ans plus tard, on songeait à le démolir (3). « Sa façade, — lit-on dans un *Guide* imprimé vers 1825 et attribué à Pelet, — est une copie, sur de plus petites proportions, des fameux propylées d'Athènes. Deux

(1) 26 Avril 1807.

(2) 13 Juin 1807.

(3) Roux-Ferrand, *Souvenirs...* p. 163. — Dans l'intervalle, on avait exécuté les travaux de raccordement de la façade du palais avec celle des prisons. Voy. *Arch. dép.* 5, N. 4.

avant-corps rachètent la profondeur du grand perron qui conduit à l'entrée principale. Ces deux pavillons sont décorés à leurs angles de pilastres d'ordre dorique grec, et ils portent, au-dessus des trois croisées dont ils sont percés, des bas-reliefs représentant les arts, les sciences, l'agriculture et le commerce protégés également par la justice. Les statues de la vigilance et de la surveillance terminent de chaque côté du perron le stylobate qui forme la base de tout le monument. Le frontispice principal est formé par un péristyle à six colonnes d'ordre dorique grec, d'un mètre de diamètre. Elles supportent un fronton dans le tympan duquel est un bas-relief représentant Thémis qui distribue la justice, punit les méchants et récompense les bons. Le plafond du péristyle, construit dans le système antique, sans tirans ni support de fer, est décoré par de grands caissons avec rosaces. Un grand vestibule, servant de pas perdu et construit dans le même système, donne entrée aux trois salles principales d'audience et aux quatre escaliers qui conduisent aux bureaux, greffes et chambres du conseil. A droite du vestibule est la salle d'audience de la Cour d'Appel ; à gauche, celle du Tribunal de première instance ; en face celle de la Cour d'Assises. Toutes sont éclairées par le haut et ont des tribunes ; la dernière en a deux rangs et est entourée de colonnes à la manière des basiliques antiques (1). »

..

La construction terminée, il restait une question à régler : le choix de l'inscription à placer au fronton du nouveau monument.

Le 30 novembre 1807, Grangent écrivit à M. d'Alphonse, préfet :

« J'ai communiqué hier à l'Académie plusieurs inscriptions pour le Palais de Justice de cette ville, et j'ai cru cet

(1) Malheureusement les planches annoncées dans ce *guide* n'ont jamais paru, et nous devons aujourd'hui nous contenter de cette description sommaire. — Le Palais de Justice figure sur le plan de la ville annexé par Perrot à son *Histoire des antiquités...* ; ses constructions n'atteignaient pas la rue Régale.

objet assez important pour consulter cette société littéraire et avoir son approbation dans le choix et la composition de cette inscription.

« L'Académie a donné la préférence à celle que j'ai l'honneur de vous transmettre (1) ; et comme je désire avoir aussi sur cet objet l'approbation du premier magistrat de ce département, je vous prie, Monsieur, de l'examiner avec soin et de me faire part de vos observations et de votre avis...

« Comme il est essentiel de profiter de l'échaffaudage dressé pour la sculpture des canelures des colonnes du péristyle afin de graver cette inscription dans la table de marbre déjà posée, je vous prie de me faire connaître votre décision le plus promptement possible... »

Le préfet lui répondit, le 2 décembre :

« Je ne puis, Monsieur, qu'applaudir au parti que vous avez pris de consulter l'Académie sur l'inscription à placer au Palais de justice. Celle que vous m'adressez par votre lettre du 30 novembre dernier m'a paru propre à remplir son objet. Cependant, en y réfléchissant davantage, il me semble que les inscriptions placées sur les monuments doivent être par préférence dans la langue de la nation chez laquelle les monuments sont construits et que, si l'on peut emprunter, pour la construction, le style des autres nations, l'on peut se dispenser d'emprunter leurs langues. Alors peut-être conviendrait-il davantage que l'inscription à mettre sur le Palais de justice fut plutôt en français qu'en latin. Alors tous ceux qui pourraient la lire pourraient la comprendre aussi, sans recourir à des interprètes, et, dans ce cas, l'on pourrait peut-être se borner à mettre pour inscription :

A LA JUSTICE

MDCCCVII

« Avant de prendre aucune détermination à cet égard, je vous invite à vouloir bien me communiquer vos obser-

(1) Je n'ai pu retrouver le texte de cette inscription. Les procès-verbaux des séances de l'Académie de 1807 n'ont pas été conservés par la docte compagnie.

vations et même celles de l'Académie ou de ceux de ses membres que vous aurez cru devoir plus particulièrement consulter. »

Grangent soumit le cas à l'Académie qui persista dans son premier avis ; il sollicita une décision administrative lui permettant, avant d'ordonner l'exécution en bronze de cette inscription, d'en faire l'essai à l'huile sur la table même qui devait la recevoir afin de pouvoir mieux juger de l'effet (1).

« Je cède à l'opinion de l'Académie et à la votre concernant l'inscription que vous m'avez proposée, — répondit le préfet. Mais il m'est difficile de partager cette opinion et de croire que l'on doit emprunter une langue étrangère et connue d'un très petit nombre d'individus pour apprendre à tous la destination d'un monument français. Quoi qu'il en soit, vous pourrez faire exécuter l'inscription qui a été adoptée (2).

La manière de voir de M. d'Alphonse était d'ailleurs partagée par « l'abbé Maury, de l'Académie de Paris, » qui lui avait soumis les observations suivantes :

«... 1^o Une inscription est faite pour tous les siècles, par conséquent elle doit être très simple et très exacte. Celle en question paraît manquer de la dernière qualité. Au lieu de *Napoleone regnante* il fallait *imperante*. L'idée d'empereur est bien plus imposante et plus étendue que celle de roi. Roi vient de *regere* qui signifie conduire ; empereur vient de *imperare* qui signifie commander. Lorsqu'on parle d'un empereur, on dit, en français, sous l'empire d'un tel, et non pas sous le règne, qu'on traduit, en latin, par *imperante*. C'est l'expression dont tous les auteurs latins se servent.

« 2^o Lorsqu'on emprunte le langage d'un peuple, on doit aussi emprunter leur orthographe. Les Latins ne connaissaient point l'*u* voyelle ; ils n'avaient que l'*v* consonne, comme on le voit sur toutes les médailles antiques, et notre inscription porte deux *u* voyelles, lesquels sont modernes et de notre invention. Il est aussi plaisant de donner

(1) Lettre du 14 déc. 1807.

(2) Lettre du 15 déc. 1807.

aux Latins un *u* qu'ils n'ont pas, qu'il le serait si les allemands voulaient nous donner une lettre.

« On m'a dit que vous aviez proposé cette inscription française toute simple : *Palais de justice*. Il me paraît qu'il fallait l'adopter. Si l'on objecte que la langue latine a plus de majesté que la française, je réponds que les grecs n'ont point emprunté, dans leurs inscriptions, le langage des latins, ni les latins celui des grecs.

« De toutes ces observations, la plus sérieuse est celle sur *regnante*. Je puis me tromper, mais on gagne toujours à soumettre ses doutes à une personne aussi éclairée que vous (1). »

Le mot *imperante* dut être substitué au mot *regnante* si nous en jugeons par la lettre que le préfet adressa à Grangent le 24 décembre.

Sur ces entrefaites, Soustelle, président du tribunal criminel, ancien député du Gard aux États-Généraux de 1789, avait fourni son contingent à la recherche d'une inscription pour le Palais de justice, en proposant celle-ci :

*Justitiæ sacrum,
regnante illo Napoleone qui majestatem
imperatoriam non solum armis decoravit,
sed etiam Legibus armavit
anno MDCCCVII*

Il ne faisait sans doute « qu'accomoder au sujet la première phrase de la Préface des Instituts romains ; mais il est évident, — disait-il, — pour tout le monde, que l'idée que ces belles paroles présentent s'applique beaucoup mieux, même dans la vérité historique, à Napoléon qu'à Justinien (2). »

Le préfet lui avait répondu le même jour :

« ... L'on ne peut qu'applaudir à la juste application que vous faites de la pensée de l'orateur romain. Mais il me reste toujours le doute si, pour l'inscription à placer sur un monument français, l'on doit emprunter le secours

(1) Lettre de « Nîmes » s. d.

(2) Lettre du 12 décembre 1807.

d'une langue étrangère, ou si l'on ne doit pas plutôt y employer son propre langage. Je doute aussi beaucoup que la longueur de l'inscription puisse permettre de l'inscrire sur la table qui lui est destinée...»

* *

Le 15 avril 1815, les lettres qui formaient l'inscription du Palais de justice furent enlevées par « la populace ; » le concierge les recueillit et l'inscription fut rétablie pendant les Cent-Jours, d'après une lettre du Procureur général Cavalier du 13 juin 1815.

F. ROUVIÈRE.

LE DÉSERT

Le soleil a fondu son plomb, la steppe immense
Brunit, l'air chaud circule en effluves moins lourds,
Les sables ont éteint leurs brasiers et leurs fours
Au souffle du soleil et du soir qui commence.

Et le désert s'étend et meurt dans sa démente,
Dans son obscurité pareille à du velours,
Après l'or du couchant ralentissant leur cours,
Comme un effort du ciel dans sa vaste clémence.

Et c'est la nuit et son secret de volupté,
Mais parfois, dans un coin d'horreur toujours tenté,
Comme un reflet d'étoile en un morne décombre,

L'Arabe, en cherchant bien, aperçoit un point vert,
Dont la lueur, parmi la plaine, trahit l'ombre
D'un chacal engourdi, dont un œil est ouvert.

ABEL LETALLE.

UN INTELLECTUEL AU TEMPS DES CÉSARS

SÉNÈQUE (2-66).

On a désigné le chef de la famille des Sénèque, Marcus Annéus, sous le nom de Sénèque le rhéteur. On a donné à l'auteur anonyme d'*Hercule furieux*, de *Thyeste*, des *Phéniciennes*, le nom de Sénèque le Tragique. Lucius Annéus, dénommé le philosophe, fut le type achevé, et, du reste, éminent, de ce que nous appellerions aujourd'hui un intellectuel (1).

Ses écrits, sa vie publique et privée, ses succès et ses infortunes présentent de nombreuses analogies avec les actes et les paroles de ceux qui ont mis à la mode, parmi nous, en se l'attribuant, ce titre, d'ailleurs assez fallacieux (2).

Aspirer au rang de penseur, de moraliste, de philosophe stoïcien, et n'être tout au plus que le premier et le plus grand des intellectuels, quelle ironie ! Quelle tare secrète, intime, bien que soigneusement dissimulée sous de brillants dehors ! Male-

(1) Martial, on le voit, pouvait, avec raison, louer la famille trois fois illustre des Sénèque : *Et docti Senecæ ter numeranda domus*. *Epigr.* L. IV, XL.

(2) L'« intellectualisme » descend en droite ligne de la sophistique grecque, en passant par la néo-académie, les écoles de rhétorique, la byzantinisme, et, en général, toutes les manifestations littéraires qui se sont développées à côté et sous les dehors de la vraie philosophie ou de la science véritable.

branché a cruellement mis à nu la tare de Sénèque (1). Diderot l'a niée. La simple vie de Sénèque et ses propres écrits apportés en témoignage permettent de se former là-dessus un jugement motivé, que nous voudrions exempt de tout parti-pris.

Il naquit en Espagne, comme Martial, et à Cordoue, comme Lucain (2). Son père, Marcus Annéus Seneca (3), en Cordouan fidèle, après avoir amassé, à Rome, une grande fortune, dans l'enseignement de la rhétorique, sous Auguste, le prince ami des lettres, était revenu dans son pays se marier avec Helvia, alliée à la famille de Cicéron, une orpheline qui n'avait point connue sa mère, mais qui avait été élevée par une belle-mère dévouée et une sœur aînée, judicieuse et grave. Trois garçons naquirent en peu de temps de ce mariage : Annéus Novatus, Marcus Annéus, Méla et Lucius Annéus (4).

La province ne donnant pas de grandes facilités d'instruction, de carrière et de fortune, la famille Sénèque émigra à Rome, l'an 757, trois ou quatre ans après Jésus-Christ.

La sœur d'Helvia et son époux, nouvellement mariés, ainsi qu'un vieil oncle, furent du voyage (5). C'est la tante grave et judicieuse qui portait dans ses bras le jeune Lucius Annéus, âgé de deux ans, et soignait sa frêle santé. Nous ne savons si le cou-

(1) Cf. *La Recherche de la Vérité*, l. II, ch. III, où Sénèque est représenté comme un séducteur et un poète, et le ch. IV, consacré presque tout entier à l'imagination de Sénèque.

(2) *Duosque Senecas, unicumque Lucanum
Facunda loquitur Corduba*
MARTIAL, *Epigr.* l. I, LXII.

(3) Le surnom de Sénèque (*Senex*) exprime l'idée de longévité qui était l'un des apanages de la famille.

(4) Le père d'Helvia demeura en Espagne. *Consol. à Hel.*, XVI.

(5) On remarquera que le stoïcien Cornutus avait même nom et même prénom que Sénèque.

sin Annéus Serenus profita de celle occasion pour faire son entrée à Rome. Nous retrouverons ce louche personnage mêlé d'une manière inattendue à l'éducation de Néron (1).

Le rhéteur, ayant renoncé à l'enseignement public, s'occupa de l'éducation de ses fils, dont il se contenta de poser les bases, tout en achevant la publication de ses *Controverses* et de ses *Exhortations* (2). Il les lança plus tard dans la variété des écoles alors ouvertes (3). Lucius Annéus reconnaît avoir eu pour maîtres le stoïcien Attale (4) le pythagoricien Sotion (5), et l'académicien Fabienus (6).

Il est curieux que le rhéteur, homme très cultivé, se soit toujours opposé à ce que sa femme entreprit, comme ses fils, des études proprement dites. Il lui permit seulement de s'initier aux diverses branches

(1) La réputation de ce personnage était détestable. Martial, du moins, l'a mis en fâcheuse posture dans une de ses épigrammes. Après avoir décrit le culte qu'avait pour ses bijoux une certaine Pellia et sa crainte qu'on ne les lui dérobât, il ajoute : « Ah ! le beau coup à faire pour la main subtile d'Annéus Serenus ! » l. VIII, épig. 81.

(2) D'un fragment de la *Vie* de Sénèque le rhéteur par son fils, nous apprenons qu'il avait composé une histoire, qui allait des guerres civiles à son temps.

(3) Les principaux philosophes qui faisaient des cours publics étaient alors : Attale et Photion, stoïciens ; Démétrius, cynique ; Sotion, pythagoricien ; Fabienus, académicien.

(4) « J'assiégeais l'école d'Attale, le premier à m'y rendre, et le dernier à la quitter. *Lettre CVIII à Lucilius*.

(5) Cf. *Lettre XLIX* : « *Apud Sotionem philosophum puer sedi ;* » et *Lettre CVIII* ; « Puisque je vous ai commencé l'histoire des premières ferveurs de ma jeunesse philosophique, suivies des tiédeurs du vieil âge, je puis sans honte vous avouer de quel beau feu Sotion m'a enflammé pour Pythagore. »

(6) Nous savons par Sénèque comment on se comportait au cours de Fabienus : « Fabienus discourait en public, mais on l'écoutait avec calme. Parfois un cri d'admiration universelle s'élevait, provoqué par l'élévation des idées, non par l'effet d'une période bien conduite et agréablement terminée. » *Lettre XII*. A l'époque de sa retraite, Sénèque suivait encore les cours publics, notamment celui de Métronax, *Lettre LXXVI*.

des connaissances humaines (1). Il s'occupa sans doute aussi de dégrossir sa grave belle-sœur, dont la « timidité villageoise » se transforma par la suite en un certain esprit de tournure sarcastique, allié à un grand sens pratique. Quand il fallut songer à l'établissement de ses neveux, « trop timide pour parler, pour faire publiquement sa cour, elle osa, par tendresse pour eux, sortir de sa réserve habituelle. Pour eux, elle devint ambitieuse (2). Son mari, ayant obtenu la charge de gouverneur d'Égypte, et s'étant maintenu, pendant seize années, à la tête de cette province « médisante et ingénieuse à outrager ses préfets, » l'influence du ménage s'établit et grandit sur la base, alors si solide, du fonctionnarisme. C'est cette influence qui devait être le principal agent de l'avenir administratif des fils du rhéteur.

Méla, « par sagesse », ne voulut rien être (3).

(1) Il professait peut-être, sur la question féministe, l'opinion que Martial formulera ainsi : « Une femme doit être inférieure à son mari ; sans cela il n'y aurait pas d'égalité entre eux. » *Epigr.. L. VIII, XII.*

(2) *Cons. ad Helv. XVII.*

(3) Sa sagesse toute pratique, et qui ne se démentit point durant toute sa vie, consistait à mettre la fortune et les jouissances qu'elle procure au-dessus de tout. Il se constitua donc son propre homme d'affaires, consacrant toute son activité à l'administration de ses richesses. Simple chevalier, il avait toute liberté d'action, tandis que, s'il fût devenu sénateur, bien des démarches lui eussent été interdites par sa dignité. Il réalisa, d'ailleurs, son rêve de se voir plus riche, plus considéré, à cause de sa fortune, que les plus illustres consulaires. On sait qu'il fut le père du poète Lucain, et qu'après le meurtre de ce dernier, accompli, en 65, par l'ordre de Néron, il mit tant d'apreté à ne rien laisser perdre de sa succession, que, sur la dénonciation de Fabius Romanus, l'empereur impliqua Méla dans un complot et le mit en demeure de se faire ouvrir les veines. — Nous ne voyons nulle part que Marcus Annéus Méla ait eu des prétentions à la littérature. Il ne saurait y avoir identité entre le frère de Sénèque et Pomponius Méla, le géographe. Il pourrait y avoir parenté. Pomponius Méla était né en Espagne : quelques auteurs en font un petit-fils de Sénèque le rhéteur, mais ils n'en donnent aucune preuve plausible.

Annéus Novatus, « grâce à ses talents », obtint les principales magistratures électives, et nous le retrouverons sénateur, sous le nom de Junius Gallion. Lucius Annéus, « par le crédit de sa tante », obtint la questure. En même temps, il se produisit au Forum. Le succès de ses plaidoyers éveilla la jalousie de Caligula, qui affichait, sous la pourpre impériale, des prétentions à l'éloquence. De l'aveu de tous les historiens, Sénèque déployait, au barreau, une diction souverainement élégante, et un style orné qui faisait les délices du peuple. Caligula lui était inférieur pour la culture intellectuelle, mais l'emportait par certains dons naturels, tels que l'abondance et la facilité de son discours, la chaleur de son action et un beau timbre de voix. Il n'était point malaisé, à un tel rival, de rabaisser la valeur de plaidoiries qui émanaient d'un simple questeur. Il les qualifia ouvertement d'amplifications d'école. Il fit ensuite un mot sur la diction, légèrement intermittente, de Sénèque, qu'il compara à du *sable sans ciment* (1).

Ces critiques avaient la valeur d'un avertissement que Sénèque comprit. Il s'abstint temporairement de plaider, feignit d'être malade et chercha à se faire oublier. Vivre était alors chose si chanceuse, et mourir était un si fréquent accident ! Pour les besoins de sa cause, Sénèque s'efforça d'accréditer partout l'opinion de sa mauvaise santé. Il suivra désormais cette même ligne de conduite, durant toute sa vie. Il vieillira en répétant sans cesse qu'il va mourir. Il s'appliquera aux plus graves labeurs, tout en disant qu'il n'est apte à rien, que tout au plus espère-t-il

(1) SUÉTONE, *Caligula*, LIII.

vivre. « Un léger mieux, écrira-t-il, me tient lieu de santé (1) ».

Cet ébranlement subit de son tempérament parut suspect à Caligula, et il aurait ordonné la mort de Sénèque, si une courtisane, — protection bien digne d'un intellectuel, — ne l'eût dissuadé d'un meurtre inutile, en l'assurant que ce garçon n'avait que le souffle (2).

Or, Sénèque était de ceux à qui il est particulièrement difficile de se faire oublier. Il ne pouvait rien entreprendre qu'il n'y réussit merveilleusement. Il renonça au barreau, et s'adonna à l'étude de la philosophie. Mais précisément le choix qu'il fit du système stoïcien parut une censure indirecte du relâchement tout épicurien qui régnait à la cour. L'adoption du régime végétarien et une extrême tempérance conseillée par sa santé autant que par les leçons du pythagoricien Sotion, faillit, d'autre part, le compromettre, en le rangeant parmi les judaïsants ou les chrétiens.

Caligula mort, Sénèque se reprend à la vie de tout le monde. Il ouvre une école, et sur le conseil de son père, se mêle à la politique, à laquelle son titre de questeur lui donnait accès. Aussitôt les contrariétés surgissent. La questure, au lieu de lui ouvrir une brillante carrière administrative, le met sur la voie de l'exil. Son école de philosophie, qui devait assurer son indépendance, l'expose aux basses manœuvres de l'envie. La renommée de ses cours y ayant attiré les premiers personnages de l'empire,

(1) *Lettre LXXII.*

(2) La faiblesse de constitution de Sénèque était réelle. Il en fut même, à cette époque, si affecté, que, n'eût été la crainte d'affliger son vieux père, il aurait cherché un refuge dans le suicide. *Lettre LXXVIII.*

Claude en conçut de l'ombrage comme d'un club de factieux.

Pour finir, Sénèque publia soudain, sous couleur de moraliser, et sous un appareil très philosophique, son *De irâ*, dédié à son frère, Annéus Novatus. C'était la censure la plus sévère, la mieux raisonnée de toute passion en général, de tout excès, de toute haine, de toute cruauté, mais surtout des cruautés impériales. Caligula n'y est que très rarement désigné, mais il y est l'objet d'allusions sans nombre. « Ce n'est pas, dit-il, la cruauté d'un Caligula, ce sont les maux sans nombre de la colère que je me suis proposé de décrire » (l. III, XX). Il fait toutefois intervenir, à titre épisodique, le récit de ses actes les plus barbares. Chacun des trois livres du traité s'achève sur un trait de violence de Caligula. Il stigmatise ce mot célèbre dont cet empereur paraissait avoir fait sa devise : « Qu'ils me haient, pourvu qu'ils me craignent ! » Il dit que de telles bravades ont provoqué justement le meurtre du prince (l. I, XVI). Il cite l'anecdote épouvantable dont Pastor fut le héros (l. II, XXXIII). Il narre un certain nombre de faits qui pourraient passer pour invraisemblables, si, par ailleurs, les *Annales* de Tacite et le *Caligula* de Suétone ne nous en donnaient pas la confirmation (l. III, XVIII-XXII).

Le succès de ce livre fut immense (1). Tout le patriciat voulut le lire. Julie, fille de Germanicus, se permit, à ce moment, de prendre ouvertement parti, avec Sénèque, contre la mémoire de Caligula. Claude, qui s'était posé en censeur des mœurs, af-

(1) C'est aussi à la même époque approximativement que Sénèque dédiait à Annéus Serenus son traité *De la constance du sage*, composé des mêmes considérations stoïciennes que la plupart de ses traités de morale subséquents.

fecta, sur le conseil sans doute de Messaline, de découvrir une liaison coupable entre Julie et le philosophe, et prononça contre ce dernier la peine de l'exil.

Ainsi, à trente-huit ans, rien n'a encore réussi à Sénèque. Il s'en va tristement ronger son frein en Corse.

Nul exil n'était plus rigoureux. La Corse était alors, au milieu de la mer Intérieure, ce qu'étaient, dans la mer Egée, Sciathos, Sériphe et Gyare : une île de déportation parfaitement appropriée à sa destination. « Quoi de plus aride, s'écrie Sénèque, en y arrivant, quoi de plus désolé que le rocher que j'habite ? Quel pays plus pauvre en ressources ? Quels habitants plus barbares ? Quel aspect plus affreux ? Quel climat plus dût ? » (1) Le naturaliste qu'il était, qui devait exposer, dans les sept livres de ses *Questions naturelles*, toute la *Physique* stoïcienne, explique ainsi ce premier jugement : « La terre où je suis ne produit ni arbres utiles, ni arbres d'agrément ; elle n'est point arrosée par des fleuves profonds et navigables ; elle ne porte rien qui puisse attirer les peuples étrangers, et suffit à peine à la nourriture de ses habitants ; on n'y taille point de pierres précieuses : on n'en tire point de filons d'or ou d'argent. » (2).

Aussi quelle vigueur, digne de Martial, dans les épigrammes que ce séjour lui inspire : « Pas de pain pas une goutte d'eau ; point de feu même pour le bûcher funèbre ; on n'y trouve que deux choses : un exilé, un exil. » (3).

(1) *Consol. à Helv.* VI.

(2) *Cons. à Helv.* IX.

(3) *Epig.* II. Martial a décoché aussi quelques traits de sa malignité contre la Corse. Cf. l. IX, III.

Dans sa détresse, il tourne ses regards vers la maison paternelle, plongée dans le deuil par la mort récente du rhéteur. Il se souvient qu'il lui reste quelque part une mère tendre (1), qu'il a trop longtemps négligée. Il se la figure inconsolable de chagrins dont l'exil de son fils est assurément le moindre. Le vicil oncle, amené d'Espagne, vient de mourir. Trois des petits-fils d'Helvie sont morts aussi en quelques mois, dont un, l'unique enfant de Lucius Annéus, a expiré dans ses bras. Mort aussi l'époux de la sœur d'Helvie, le gouverneur d'Égypte. Sa dernière traversée lui a été funeste. Par un de ces accidents, alors très fréquents, de navigation, un coup de mer l'a précipité du vaisseau. Le sauvetage n'a pu être fait à temps. Le pauvre homme a péri sous les yeux de sa femme. Mais, « cette épouse courageuse, oubliant la faiblesse de son sexe, oubliant la mer si redoutable même au plus intrépides exposa ses jours pour ramener du moins le cadavre, afin qu'il ne fût point privé de sépulture. » (2).

Morte également la femme de Novatus, dont la fille Novatilla, adoptée par Lucius Annéus, devait se trouver doublement orpheline depuis l'exil de celui-ci, bien qu'il lui restât son père. En attendant qu'elle donne à sa grand'mère Helvie des arrière-petits-enfants, celle-ci veille sur ses mœurs et sur sa beauté.

A côté de Novatilla, c'est le jeune et gracieux Marcus Annéus Lucain, fils de Méla, dont Sénèque regrette d'autant plus vivement d'être privé, qu'il

(1) « Qui ne sut jamais rien refuser à son fils. » *Cons. à Helv.* I.

(2) *Cons. à Helv.*, XVII

semble pressentir la gloire future du poète de *la Pharsale* (1).

Ces souvenirs assaillent tumultueusement l'exilé. Il se croit tenu d'en faire le tableau à sa mère, tout en y joignant les réflexions qu'ils lui suggèrent. Il pense que ces réflexions tireront de sa situation présente une originalité rare. L'académicien Crantor a adressé une *Consolation* à Hippoclès, qui avait perdu ses fils. Cicéron a écrit un *Traité*, qui est perdu, sur la mort de sa fille (2). Mais, « il n'y a pas d'exemple d'un homme qui ait consolé sa famille lorsqu'il était lui-même pour elle un sujet de deuil (3). » Il aborde donc ce thème peu banal, et c'est le sujet de sa *Consolation à Helvie*.

Diderot, dont l'admiration pour Sénèque fut sans bornes, a fort contribué à fausser l'histoire, en confondant, dans un même jugement enthousiaste, l'homme et l'écrivain. Or, la vie, la conduite de Sénèque, telles que nous les connaissons, sont loin de concorder toujours avec l'idéal du sage si bien pensant et si bien disant de ses œuvres. C'est ainsi que, malgré ce grand étalage de tendresse filiale, et en dépit de cette dépense d'éloquence qui paraît venir du cœur, nous ne pouvons nous résigner à voir, dans le futur apologiste du meurtre d'Agrippine, le modèle des fils.

Quant aux motifs de consolation qu'il suggère à sa

(1) Puisse Marcus, qui dans son doux langage, ne fait encore que bégayer, défier un jour, de sa voix éloquente, ses deux oncles. » *Epigr. VIII, Votum*.

(2) Nous avons, par contre, la *Consolation à Apollonius*, dans laquelle Plutarque a reproduit une partie du livre de Crantor, lequel ne nous est point parvenu autrement. Enfin, la *Consolation* de Boèce est assurément le modèle de ce genre, en même temps qu'un des plus beaux ouvrages inspirés par la philosophie.

(3) *Cons. à Helv., I.*

mère, ils sont aussi variés et aussi puissants que possible. Le fonds stoïcien en fournit en abondance.

Cédant au besoin de se mettre en scène, il nie que son exil lui soit pénible. Il n'y a pas d'exil pour le sage. « Marcus Brutus, dit-il, regarde comme un dédommagement suffisant la faculté qu'ont les bannis d'emporter leurs vertus avec eux (1). » Il n'est même pas éloigné de voir dans la Corse sa véritable patrie, une nouvelle Espagne, peuplée de Ligures, portant la coiffure et la chaussure des Cantabres, ayant quelque chose de leur langue et de leurs mœurs (2).

Malgré tout, après deux années de séjour, la Corse et surtout l'inaction lui sont devenues intolérables. Aussi est-il décidé à tout pour obtenir son retour à Rome. Il descendra, s'il le faut, jusqu'à la basse flatterie. Saisissant l'occasion de la mort de l'un des frères de Polybe, il adresse à ce tout puissant affranchi, alors secrétaire de Claude pour les belles-lettres, et collègue de Narcisse dans la confiance de l'empereur, une *Consolation*. Le ton de cet écrit est si platement obséquieux, qu'on voudrait pouvoir le ranger parmi les œuvres apocryphes dont l'antiquité nous a laissé de nombreux exemples. Malheureusement, nous sommes certains, par ailleurs, que Sénèque écrivit en effet une lettre à Polybe, et, n'en connaissant pas d'autre que la *Consolation*, ce nous est là une présomption sérieuse contre la dignité de caractère de Sénèque.

Dans les dix-sept chapitres qui seuls nous restent de cette œuvre, nous ne voyons guère que trois choses : l'éloge constant de l'empereur Claude, les flatteries

(1) *Cons. à Helv.*, VIII.

(2) *Ibid.*

les plus outrées à l'endroit de Polybe et la peinture non moins exagérée des propres maux de Sénèque. Qu'il nous suffise d'en citer la conclusion : « Voilà, dit-il, telles que j'ai pu les rédiger, les réflexions d'un esprit dès longtemps affaissé et appesanti par la disgrâce. Si elles vous semblent au-dessous de votre génie, ou peu propres à soulager votre douleur, songez combien l'homme qu'enlacent et absorbent ses propres maux, manque de loisir pour consoler autrui, et que les termes de notre idiome viennent difficilement au banni entouré de barbares, dont le langage discordant, choquant même pour des barbares un peu civilisés, frémit incessamment à ses oreilles (1). »

Ajoutons que, suivant son habitude, Sénèque cite, dans cet écrit, un trait de la cruauté de Caligula (2). C'était, à l'égard de son successeur, une flatterie de plus, bien qu'indirecte.

Quelle ne dut pas être la déception de Sénèque, sa rage concentrée, quand il vit tant de bassesses demeurer inutiles, et son exil se prolonger cinq années encore !

En 47, seulement, une révolution du palais amène, par contre-coup, un rappel si longtemps désiré. Polybe a perdu son crédit. Messaline, femme de Claude, s'est déconsidérée par des débordements inouis. Elle vient de soudoyer des assassins contre l'empereur. Profitant d'un voyage de son mari à Ostie, elle a épousé publiquement le jeune Silius. Ce mariage a été consigné dans les registres officiels,

(1) *Cons. à Polybe*, XXXVII. — Nous possédons en outre, de Sénèque, une *Consolation à Marcia*, dame romaine qui avait perdu son fils, et, une *Consolation à Marulle*, pour la même circonstance. Ce dernier écrit se trouve reproduit dans la *lettre XCIX à Lucilius*.

(2) *Ibid.* XXXVI.

contre-signé par le peuple, le sénat et l'armée, consacré par les prières des augures, célébré par des sacrifices et des banquets. Ni Calliste ni Pallas n'ont le courage d'en avertir l'empereur. Seul, Narcisse, s'enveloppant de mille précautions de prudence, fait parvenir à Claude l'outrageante nouvelle. Le faible empereur revient d'Ostie, se saisit de la personne des principaux officiers de sa femme, et au moment où, par un retour de faiblesse, il allait faire grâce à celle-ci, il apprend qu'elle vient d'être égorgée, dans les jardins de Lucullus, entre les bras de sa mère Lépida.

Claude prend alors conseil de ses favoris pour le choix d'une nouvelle épouse. Narcisse lui propose Elia Pétina ; Calliste parle en faveur de Lolliia Paulina ; Pallas l'emporte en faveur de Julie Agrippine, fille de Germanicus, et veuve d'Ahénobardus. Or, Agrippine est la propre nièce de Claude (1). Mais un décret du sénat permet à propos l'union des oncles paternels avec leurs nièces.

Le jour de ce mariage, que le scrupuleux Claude persistait à redouter comme incestueux, n'eût été marqué que par des faits de mauvais augure (2), si Agrippine, pour conjurer le sort, n'eût, ce jour-là même, obtenu le rappel de Sénèque, et ne l'eût fait élever en même temps au rang de préteur.

Tacite donne trois raisons de la faveur dont Sé-

(1) Drusus, fils d'Auguste et de Livie, surnommé Germanicus, avait laissé trois enfants : Livilla, Claude et le second Germanicus, le père d'Agrippine.

(2) Outre la maladresse de Claude qui venait d'ordonner des sacrifices en expiation, comme pour un inceste, suivant le rite du roi Tullius, il y eut le suicide de Silanus, fiancé d'Octavie, fille de Claude, qui se voyait préférer Domitius (Néron), le fils d'Agrippine. Enfin, comme pour assombrir encore l'humeur superstitieuse de cette dernière, l'exil de Junie, sœur de Silanus, avait été prononcé ce même jour.

nèque fut l'objet. Son retour, après sept années d'exil, devait causer une joie au peuple, « qui s'intéressait à un talent célèbre » ; l'on aurait là un maître tout désigné pour élever Domitius ; enfin, la reconnaissance en ferait une créature d'Agrippine, comme le souvenir de son exil un ennemi-né de Claude (1).

La suite de ce récit montrera qu'Agrippine avait bien jugé. Poursuivant ses projets ambitieux, l'impériale intrigante obtint d'abord qu'Octavie, fille de Claude, fut fiancée officiellement à son fils Domitius, encore enfant. Puis, elle décida Claude à adopter celui-ci, sous le nom de Néron, qui était un des surnoms en usage dans la famille Claudia, et signifiait, en langue Sabine : *brave et vaillant* (2).

C'est alors que Sénèque fut chargé, par Agrippine, de l'éducation de cet enfant de onze ans. Suétone raconte qu'après une première entrevue avec son élève, Sénèque, « la nuit suivante, rêva qu'il était précepteur de Caius César (Caligula), et Néron vérifia bientôt ce songe en donnant, le plus tôt qu'il put, des marques de son caractère exécrationnel. » (3).

Dans cette éducation princière, dont les résultats furent, du reste, pitoyables, Sénèque se révèle sous un jour peu favorable à son bon renom philosophique.

(A suivre)

E. BODISSON.

(1) TACITE, *Ann.* l. XII, VIII.

(2) SUET. *Tib.*, I.

(3) SUET., *Néron*, VII.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE NIHILISME DE LECONTE DE LISLE

S'il est vrai que « les plus beaux vers sont ceux qui ont de l'âme » les beaux vers doivent être assez rares chez Leconte de Lisle.

Cela tient-il à son origine ou à son éducation ? Libre à chacun d'en juger à sa guise. Elevé par son père selon les théories de l'*Émile*, Leconte, devenu de Lisle beaucoup plus tard parce qu'il était né à la Réunion, s'échappa dès qu'il le put des serres paternelles et de son lieu d'origine. Il voyagea pour se créer une situation, mais chez les âmes bien nées le repos n'attend pas le nombre des années, et il n'avait pas trente ans quand il se reposa. Dès 1847 il se fixait définitivement à Paris.

Pendant qu'il se livrait à la poésie et qu'il faisait des traductions, il vit naître et tomber la République sur laquelle s'éleva l'Empire. Puis, à son tour, celui-ci sombra sous les coups de ses ennemis du dehors et du dedans. Le poète vécut en sage païen sous ces deux derniers régimes qui l'aidèrent de leurs pensions ou de leurs sinécures.

Un jour Leconte de Lisle eut des adorateurs. Voici comment M. François Coppée raconte la chose : « En vérité, vers 1866, mes camarades et moi nous allions tous les samedis soir, chez Leconte de Lisle, comme les croyants à la Mecque. » Mais, M. Alexandre Dumas recevant à l'Académie Française le suc-
T. XXVII, 1^{er} Novembre 1899.

cesseur de Victor Hugo put lui dire qu'ils étaient rares ceux qui allaient vers l'autel dressé par ses mains poétiques à la muse, et il en donna ce motif : « c'est que tout en étant né Français, c'est que tout en vivant et en respirant au milieu de nous, comme chacun peut le voir aujourd'hui, par hasard, pour ainsi dire, ce n'était pas nous qui étions intellectuellement vos compatriotes et vos contemporains, c'étaient les Grecs et les Indous ». Et c'est dans la grande nature « pendant de longues courses solitaires, sous votre soleil tropical que vous avez vu

A travers les massifs des pâles oliviers
L'archer resplendissant darder ses belles flèches
Qui, par endroits, plongeant au fond des sources fraîches
Brisent leurs pointes d'or contre les durs graviers. »

Bref, « c'était bien au soleil de l'Extrême-Orient que vos jeunes disciples venaient se réchauffer et s'éclairer. »

Si, plus tard, la réputation du poète sortit du cénacle, n'avons-nous pas le droit de croire que Leconte de Lisle en est encore plus redevable à son naturalisme et à son paganisme qu'à ses beaux vers ? En tout cas, il nous sera permis de voir quel philosophe cache le poète, quelle religion illumine ses vers.

I

A ses débuts, Leconte de Lisle connut Victor. Considérant qui en fit un collaborateur de la *Démocratie pacifique*. Bientôt même il fut chargé de lire les manuscrits adressés au bureau du journal. On raconte que formant à lui seul le comité de lecture, il se

montrait fort sévère sur la question du style et jetait tout au panier. Le directeur, lui, recherchait plutôt les idées que la forme ; or, un jour qu'il fouilla le panier, il ramassa des articles condamnés par le comité qui donna sa démission.

Arrive 1848, l'enthousiasme saisit le jeune écrivain qui se lance dans le parti révolutionnaire ; il est même délégué par le *Club des Clubs* pour préparer les élections en Bretagne. Malheureux dans sa propagande, il se consola par des lettres violentes contre « les sales populations de la province (1). »

Son ami et son confrère de la *Phalange*, recueil où ils versaient leurs poésies, reçut ses doléances : « vous vous figurerez à grand peine l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette Bretagne. » Le résultat des élections lui fait entrevoir « une autre royauté » — « eh bien ! on en verra de rudes, s'écrie-t-il. Je ne désespère pas pour mon compte d'aller crever au Mont-Saint-Michel. » Il nous suffira de constater ici que le bouillant politique s'est toujours tenu bien loin de la route qui mène à cette prison célèbre, mais il n'en garda pas moins dans son cœur « la trois fois sainte tradition conventionnelle. » Réfugié sur le Parnasse, il continua son rêve politique, et le voici mêlé à sa pensée sur l'avenir religieux :

« La révolution s'accomplira, parce que l'humanité contient virtuellement un dogme nouveau qui se manifestera après une durée normale de gestation. L'ordre social actuel sera anéanti par tous les moyens, parce qu'il est irréligieux, c'est-à-dire stupide et mauvais ; mais pas un seul des démocrates actuels

(1) Voir les *Lettres* de Leconte de Lisle dans le *Figaro* suppl. litt. 4 août 1894.

n'a le sens de cette transformation magnifique. Ils sont trop bêtes et trop ignorants. Il m'est impossible de vivre avec eux. Ce qui n'empêche pas, au contraire, que je sois très révolutionnaire et irrévocablement dévoué à la réorganisation future et supérieure de la société européenne, c'est-à-dire à la théocratie nouvelle. » Or, pour le parnassien, cette théocratie nouvelle consiste à n'avoir point de Dieu et à établir le règne de l'intelligence par une aristocratie de l'esprit destinée à disparaître dans le néant sublime !

Naturellement Leconte de Lisle aspirait à être l'un des fondateurs de cette aristocratie ou théocratie ; c'est pourquoi, sans doute, il voulait être seul juge et souverain juge de ses actes. Dans ses vieux jours ne voulait-il pas amener en champ clos un critique dont les sévérités lui avaient déplu ! On sait d'autre part comment il rompit toutes relations avec sa famille.

C'était sous la deuxième République, l'Assemblée venait de voter l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. En qualité de créole il proposa de féliciter les élus de la nation ; il fut chargé de rédiger une adresse aux représentants du peuple. Peu après, son frère lui écrivait de l'île Bourbon où il gérait la fortune et les biens paternels : « J'ai rencontré l'autre [jour M. X... Il m'a raconté je ne sais quelle histoire, prétendant que tu t'es mis, à Paris, à la tête d'une manifestation de créoles qui auraient remercié l'Assemblée d'avoir aboli l'esclavage. J'ai traité M. X... comme le dernier des insolents et l'ai provoqué en duel. Je suis décidé à tuer quiconque t'accusera, en ma présence, d'une ignominie dont je t'estime incapable. » Leconte de Lisle répondit sè-

chement : « Je ne reconnais à personne le droit de me faire la leçon. Toutes les fois que j'aurai à choisir entre des intérêts personnels et la justice, je choisirai la justice ». Sa famille lui supprima la pension mensuelle destinée à le mettre à l'abri de la misère.

Le cœur du poète éprouva-t-il un grand chagrin de cette rupture ? D'autres le diront peut-être, mais il se consola dans ses rêveries païennes et sauvages.

Au reste, dans le monde moderne, remplaçant la Grèce et Rome, il ne trouvait rien à aimer. Il fallait, selon lui, passer d'un bond aux « grands écrivains du XVIII^e siècle », à « leurs idées émancipatrices ». Pourquoi ? parce qu'« ils ont préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le vieux despotisme et le vieux fanatisme ; ils avaient précipité l'heure de la Révolution française, dont un célèbre philosophe étranger a dit, dans un noble sentiment de solidarité humaine : « Ce fut une glorieuse aurore ! Tous les êtres pensants prirent part à la fête. Une émotion sublime s'empara de toutes les consciences, et l'enthousiasme fit vibrer le monde, comme si l'on eût vu, pour la première fois, la réconciliation du ciel et de la terre ».

Cette pensée ou ce culte lui inspira, en 1872, un *Catéchisme populaire républicain*, dans lequel Dieu n'a pas trouvé de place. Mieux que cela, l'auteur se moque d'un autre catéchisme quand il dit : « Ceux qui prétendent que Dieu a créé l'homme afin d'être connu, aimé et servi par lui, n'exigent pas autre chose de l'homme que de renoncer à sa raison, à son intelligence, à sa liberté morale, de se nier soi-même et de s'anéantir en face d'une puissance abso-

lue, dont il ne lui est accordé de comprendre ni la nature, ni la justice ». On voit que le poète n'y allait pas, comme on dit, de main morte. M. de Lorgeril, député des Côtes-du Nord, dénonça le livre à l'Assemblée qui siégeait à Versailles ; et ce fut une fortune pour l'auteur. Encouragé par ce succès, Leconte de Lisle récidiva en publiant une *Histoire populaire du Christianisme* ; cette fois il n'y eut pas de dénonciation, parlant pas de succès. Le *Catéchisme* était drôle, l'*Histoire* fut plaisante : le pape n'était plus qu'un « Grippe-sou monstrueux » !

Tranchant avec Dieu, avec sa famille, avec l'histoire, avec la papauté, le chef des parnassiens ne l'était pas moins avec les poètes qui l'avaient précédé. M. A. Dumas, le recevant à l'Académie, s'est amusé à lui rappeler sa page fameuse :

« Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates ; le cycle chrétien tout entier est barbare....., etc....., etc..... » Et l'auteur de *Françillon* ajoute : « une telle profession de foi n'était pas seulement le coup de clairon qui sonne l'assaut de l'avenir ; c'était le coup de cloche qui sonne le glas du passé et surtout du présent ». C'était par dessus tout l'exclusion du christianisme et de son influence intellectuelle et morale.

La poésie attendait donc depuis longtemps le successeur d'Homère. Enfin, Leconte vint de l'Ile de la Réunion, et le vide immense fut comblé. L'émotion personnelle chassée des vers fut remplacée par la vision des choses extérieures, et le poète cessant

d'entretenir les hommes des choses de l'âme trop intimes et trop communes, ne chante plus que la science, la philosophie brutale et la nature matérielle.

Ainsi, l'art poétique est renouvelé. S'il y a là quelque prétention, il n'y manque pas de simplicité. On supprime l'histoire, les siècles, la philosophie, la religion, le christianisme, et, délivré de tous ces embarras, on vole vers les régions sereines de l'Olympe, on réveille les dieux endormis du paganisme, on évoque Zeus, Kronos, Éros, Artémis, et la vieille poésie chrétienne est renversée, détrônée. Dans sa passion parnassienne, Leconte de Lisle ressuscite les *Barbares* et les *Antiques*, il célèbre les gloires de Kaïn, de Thogorma, de Çunacépa, des Nornes, de Baghâvat, d'Argantyr, de Néféroura, il va chercher toutes les bêtes aux griffes jaunes, celles qui bondissent, celles qui planent, celles qui rampent, les vautours, les gavials, les jaguars, les taureaux, les condors, les chiens, tous les animaux de ménagerie ou de jungles, de forêt ou de désert. Et la France peut s'enorgueillir d'avoir enfin son poète, un poète hindou, grec, celte, un grand-prêtre du nirvâna, un chantre des rives du Gange sur les bords de la Seine.

Cependant, quand le poète veut aborder le théâtre, il ne sort pas de la Grèce. Mais Eschyle est son modèle : de là les *Erynnies*, C'est l'antique histoire d'Agamemnon et de Clytemnestre, une imitation de l'*Orestie*, une trilogie eschylienne. La partie la plus neuve se trouve dans l'orthographe des noms propres : Klytaimnestra, Talthybios, Eurybatès, Aïgisthos, Elektra, Hadès, Héphaïstos. Parmi les vers les plus remarquables, on peut citer celui du prudent Eurybathès à Talthybios :

Pour nous, ayons un bœuf sur la langue, silence !

Lisez maintenant les premiers vers de la pièce et vous aurez une idée du succès qu'elle dut obtenir :

TALTHYBIOS

O chers vieillards, depuis dix très-longues années,
Ils sont partis, les rois des nefs épéronnées,
Entrainant sur la mer tempétueuse, hélas !
Les hommes chevelus de l'héroïque Hellas,
Qui, tels qu'un vol d'oiseaux carnassiers dans l'aurore
De cent mille avirons battaient le flot sonore.
Et nul n'est revenu, des guerriers ou des chefs !

EURYBATÈS

Tant de braves, ô dieux d'Hellas ! et tant de nefs ?

Heureusement que le poète a complé de meilleurs vers dans cette tragédie, et il s'y montre souvent digne de son modèle. Mais pourquoi désorienter le public avec ces Arès, ces Daimonès, ces Poséidon et toutes ces terminaisons ou contrefaçons plus ou moins grecques ? Aussi, quand l'auteur des *Erynies* (tout autre aurait dit les *Euménides*) voulut mettre à la scène un second drame : l'*Apollonide*, on y trouva trop de grec pour une pièce en français. Le poète s'était inspiré de l'*Ion* d'Euripide.

Il est probable que Leconte de Lisle avait empiré sa manie d'helléniser en traduisant les anciens, car, on le sait, Théocrite, Hésiode, Homère, Sophocle, Euripide étaient ses meilleurs amis et ses confrères bien avant Messieurs de l'Académie. Il s'attachait à la lettre du texte, prétendant, par là, rendre plus exactement la couleur, comme il s'attachait aux formes : Agamemnôn, Akilleus, Orestès, Ouranos. Enchaîné à son système, il conservera le nom grec

Xanthos pour le Xanthe, Skamandros pour le Scamandre, Upnos pour le Sommeil, et il commencera ainsi l'*Iliade* : « Chante, déesse du Péléiade Akilleus, la colère désastreuse qui, de maux infinis, accabla les Akhaïens... » Vous voyez le reste. Il est arrivé que des esprits chagrins ont demandé qui traduirait la traduction.

Il semble bien qu'on n'a pas reproché sans raison à l'auteur des *Poèmes antiques* d'avoir « rejeté la terminaison latine adaptée aux noms grecs, on ne sait trop pourquoi, ce qui enlève à ces mots si beaux en eux-mêmes une partie de leur sonorité et de leur couleur. » Il se peut que voulant changer la poésie, le successeur d'Homère et d'Eschyle voulut aussi trouver une autre sonorité personnelle. Mais peut-être pousse-t-il la logique de son système trop loin lorsqu'il appelle les Parques, les Moires, les Destinées, les Kères et autres variantes inconnues de noms connus. Plus d'un lecteur a dû ne pas s'y reconnaître et même se décourager. Assurément la nouvelle forme est singulière, elle est faite pour attirer l'œil mais a-t-on pris garde qu'elle pouvait aussi le blesser ? Un nom plus fameux encore, un nom biblique connu du dernier ignorant, celui de Caïn a subi la même opération, il est devenu Kaïn par un K, puis Qaïn par un Q. Le changement finit ainsi par aboutir à une variante de la variante.

Pourtant, le culte de l'antiquité valut à Leconte de Lisle quelques pièces heureuses, et il s'est assimilé les maîtres de la Grèce au point de les rappeler parfois. Ce *Paysage* n'a-t-il rien de Théocrite ? (1)

(1) Cette citation devrait commencer par les quatre vers placés à la deuxième page de cette étude : *A travers les Massifs*. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

Dans l'air silencieux ni souffles ni bruits d'ailes.
Si ce n'est enivré d'arôme et de chaleur,
Autour de l'églantier et du cytise en fleur,
Le murmure léger des abeilles fidèles.

Quelques nobles béliers aux luisantes toisons,
Grandis sur les côteaux fertiles d'Agrigente,
Auprès du roc moussu que l'onde vive argente,
Dorment dans la moiteur tiède des noirs gazons.

Des chèvres, çà-et-là, le long des verts arbustes,
Se dressent pour atteindre au bourgeon nourricier,
Et deux boucs au poil ras, dans un élan guerrier,
En se heurtant du front courbent leurs cols robustes.

Par-delà les blés mûrs alourdis de sommeil,
Et les sentiers poudreux où croît le térébinthes.
Semblable au clair de lune de la riche Korinthe,
Au loin la mer tranquille étincelle au soleil.

Et ne trouvez-vous pas une grâce idyllique dans
cette scène de la vie grecque ?

Non loin du Pélion couronné de grands pins,
Par les sentiers touffus, par les vagues chemins,
Les pasteurs, beaux enfants à la robe grossière,
Qui d'un agile élan courent dans la poussière,
Ramènent tour à tour et les bœufs indolents
Dont la lance hâtive aiguillonne les flancs,
Les chèvres aux pieds sûrs, dédaigneuses des plaines,
Et les blanches brebis aux florissantes laines.
Sur de rustiques chars, les vierges aux bras nus
Jettent aux vents du soir leurs rires ingénus.
Et tantôt de narcisses et d'épis couronnées,
Célèbrent Démeter en chansons alternées.
Durant l'éclat du jour, au milieu des joncs verts,
En d'agrestes cours d'eau de platanes couverts,
Les unes ont lavé les toiles transparentes ;
Les autres ont coupé les moissons odorantes, —

Seulement la cheville apparaît quelquefois et
vous constaterez une surabondance rare d'épithètes.

En effet, Leconte de Lisle possède admirablement la poésie des adjectifs et des adverbes ; il en a trop joué, ce qui nuit parfois à l'harmonie de sa lyre.

Lisez, par exemple, la seconde strophe des *Raisons du Saint-Père* :

Du dôme surbaissé, seule, une lampe antique,
Argile suspendue au grêle pendentif,
Éclairait çà et là le retraits ascétique,
Et le visage osseux du Saint-Père pensif.

ou, si vous préférez, voyez :

Ekhidna, moitié nymphe aux yeux illuminés,
Moitié reptile énorme écaillé sous le ventre.

ou bien encore suivez le poète allant dans les îles glacées du Nord *adorer* les météores nocturnes :

Et les grands ours blanchis par les neiges antiques,
Çà et là, balançant leurs cous épileptiques,
Ivres et monstrueux. —

Il ne recule devant aucun adverbe, il accepte tout ce qui

Vient, passe et disparaît majestueusement.

Peut-être voudrait-il rester :

Impérissablement jeune, innocent et beau.

Mais il n'échappera pas à la loi commune :

Car les siècles s'en vont irréparablement.

Et je m'arrête de peur qu'à ce jeu ma plume agaçante ne vous énerve *épouvantablement*.

II

La manière et la manière de sa poésie découvertes, Leconte de Lisle est resté fidèle à sa méthode. Il s'y est enfoncé par tous les moyens, sans renoncer même à ceux que l'on pourrait dire légèrement puérils : on nous pardonnera cette expression en pensant à la transcription littérale des noms grecs, sanscrits, scandinaves ou autres, ce qui ne rend pas les vers faciles à prononcer ni peut-être à admirer. Jugez-en ; l'Homme se livre à sa vision :

Or, il vit Ammon-Râ,.....

.....

Puis, tous ceux qu'engendra l'épais limon du fleuve :
Toth le Lunaire, Khons, Anubis l'Aboyeur,
Qui pourchassait les morts aux heures de l'Epreuve,
Isis-Hator, Apis, et Ptâh le noir rieur ; etc., etc...

Perdu dans le vieux monde, dans les légendes Védiques ou dans les fables anciennes, le poète n'oublie qu'une chose dont M. A. Dumas lui rappela finement l'existence : « Depuis Valmiki et Homère, un fait extraordinaire et imprévu, quoique prédit, a eu lieu. Au milieu des poèmes orphiques et védiques, tout à coup on a vu tomber du ciel, dit-on, un petit livre, un tout petit livre, dont le contenu ne remplirait pas un chant de l'*Illiade* ou du *Ramayana* ; et ce petit livre racontait aux hommes la plus merveilleuse histoire qu'ils eussent jamais entendue, et leur proposait la morale la plus pure, la plus intelligible, la plus consolante et la plus profitable qui eût jamais été proclamée sur la terre...

.....

Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient ;
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

« Voilà ce que Victor Hugo dit de ce petit livre. »

Mais Leconte de Lisle n'en dit rien, il ne l'a pas aperçu, il n'en a pas entendu parler. Il lui faut autre chose que l'Évangile.

C'est dans l'antiquité païenne qu'il va puiser, pense-t-il, une sève destinée à rajeunir la poésie française. Il fait les *Poèmes antiques* et il revêt ces vieilles choses d'une forme neuve, leur donnant un air de noblesse d'une grâce raide et froide. Et, en tête, il met sa fameuse préface.

Il vise à incarner dans un type abrégé toute une nation, toute une époque intellectuelle, toute une forme religieuse. Seulement il lui manque l'âme indoue, grecque, égyptienne ou celte pour réussir toujours.

Voyez cependant la savante monotonie dont il berce sa Persane, cette femme de l'Orient endormie dans le luxe et la volupté :

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tandis que l'oiseau grêle et le frêlon jaloux,
Sifflent et bourdonnent, mordent leurs figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la verandah close
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous le treillis d'argent de la verandah close.

.....
.....

Ces deux vers qui reviennent semblent former

une arabesque autour de cette nonchalante femme de l'Orient.

Il prend un autre ton quand il se transporte en Grèce, et nous ne disons pas cela parce qu'il écrit *Héraklès au taureau* ; c'est le soir, les taureaux rentrent :

En avant, isolé comme un chef belliqueux,
Phaéton les guidait, lui l'orgueil de l'étable.

.....

Or, dardant ses yeux prompts sur la peau léonine
Dont Héraklès couvrait son épaule divine,
Irritable, il voulut heurter d'un brusque choc
Contre cet étranger son front dur comme un roc.
Mais ferme sur ses pieds, tel qu'une antique borne,
Le héros d'une main le saisit par la corne,
Et, sans rompre d'un pas, il lui ploya le col
Meurtrissant ses naseaux furieux dans le sol.
Et les bergersen foule, autour du fils d'Alkmène
Stupéfaits, admiraient sa vigueur surhumaine,
Tandis que, blancs dompteurs de ce soudain péril,
De grands muscles raidis gonflaient son bras viril.

C'est singulier, mais il y a un petit air de sculpture antique. Leconte de Lisle veut avant tout être un poète fort, il ne cherche pas à émouvoir la sensibilité mais plutôt à donner le frisson et il lui arrive d'y réussir tant sa poésie est brutale parfois. Prenez le portrait du vieux Viçnamitra :

Ses yeux creux que jamais n'a fermés le sommeil
Luisaient ; ses maigres bras brûlés par le soleil
Pendaient le long du corps ; ses jambes décharnées,
Du milieu des cailloux et des herbes fanées,
Se dressaient sans ployer, comme des pieux de fer ;
Ses ongles recourbés s'enfonçaient dans la chair ;
Et sur l'épaule aigüe et sur l'échine osseuse
Tombait jusqu'aux jarrets sa chevelure affreuse.

S'il se permet de flétrir ses contemporains — et

il se permet rarement de penser à eux — il donne une verte leçon *aux modernes* :

Vous vivez lâchement sans rêves, sans dessein,
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde

.....
.....

Votre cervelle est vide autant que votre sein,
Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,
Que la mort germe seule en cette boue immonde,
Hommes, tueurs de Dieux les temps ne sont pas loin,
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,
Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

Voilà une flétrissure vigoureuse ! et il ne nous paraît pas qu'elle soit hors de saison. Mais où est la sensibilité ? Le sonnet des *montreurs* achèvera de faire connaître la tendresse du poète :

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !

.....
.....
.....
.....

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire
Dussè-je-m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal ;

.....

Il est ainsi fait qu'il ne traite jamais humainement les misères ni les joies ; même lorsqu'il n'est pas « impassible », il est difficile de sentir battre le cœur ; jugez-en par ces vers de *La Fin de l'homme* :

O jardin d'Jahveh ! Eden, lieu de délices,
 Où sur l'herbe divine Eve aimait à s'asseoir ;
 Toi qui jetais vers elle, ô vivant encensoir,
 L'arôme vierge et frais de tes mille calices,
 Quand le soleil nageait dans la vapeur du soir !

.....
 Salut ! Je vous salue une dernière fois !

Hébron ! muet témoin de mon exil amer,
 Lieu sinistre où, veillant l'inexprimable veille,
 La femme a pleuré mort le meilleur de sa chair !

Ce que le poète met là, ce n'est pas tout à fait ce qu'il sent ; c'est ce qu'il rêve. Il est clair qu'il n'est point poète par le sentiment, ni même par l'idée, mais par la forme. L'artiste domine tout chez lui. D'une rare habileté de main, il est à court d'invention ; l'inspiration personnelle manque au puissant versificateur, c'est pourquoi il va chercher le feu sacré au Nord, au Midi, sous les tropiques, et, chose curieuse, dans les glaces, dans des études, dans des imitations, dans des traductions même. Son vers est musical, sonore, assez libre de la gaine classique sans affecter les effets recherchés des césures romantiques.

Leconte de Lisle a tout l'air d'un poète qui se complait à se mirer et à voir la coupe élégante de ses habits, les détails du vers le préoccupent comme les détails de sa toilette un jeune dandy — mais c'est un dandy aux muscles puissants.

Kaïn me paraît être l'une des pièces qui expriment le mieux la poésie de Leconte de Lisle et le poète qu'il est, forme et fond. Regardez les géants de l'humanité primitive :

Ils s'en venaient de la montagne et de la plaine,
 Du fond des sombres bois et du désert sans fin,

Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suant, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim.
C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.
Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.
Les ânes de Khamos, les vaches aux mamelles
Pesantes, les boucs noirs, les taureaux vagabonds,
Se hâtaient, sous l'épieu, par files et par bonds.
Et de grands chiens mordaient le jarret des chamelles,
Et les portes criaient en tournant sur les gonds.
Et les éclats de rire et les chansons féroces
Mêlés aux beuglements lugubres des troupeaux,
Tels que le bruit des rocs secoués par les eaux,
Montaient jusques aux tours où, le poing sur leurs crosses,
Des vieillards regardaient, dans leurs robes de peau.

Qu'y pouvaient-ils bien voir, dans leurs robes de
peaux ? Mais examinez-les de plus près ces vieil-
lards, la chose en vaut la peine :

Spectres de qui la barbe inondant leurs poitrines
De son écume errante argentait leurs bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui d'en haut dardaient, l'orgueil plein les narines
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

Voilà bien des *leurs*, n'y en a-t-il pas un peu trop ?
et n'en avez-vous pas *plein*... ? C'est que « l'impec-
cable » lui-même se trompe quelquefois.

Ailleurs, il représente le déluge déchainé ; les
Tome XXVII, 1^{er} Novembre 1899,

nuées « hurlantes » s'écroulent, le soleil va disparaître, et

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'enfonçait dans les écumes d'or.

Un œil louche et rouge ! Pauvre soleil ! les écumes d'or peuvent-elles compenser ce désastre ?

Évidemment le poète est fatigué par instant et ses vers prennent alors l'allure de la prose et presque du calembour. Ceci n'est-il pas curieux :

A la prière ! à la prière ! Allah ! Allah !

.....
Plein de clameurs, de chants d'église, de huées.

Il est une pièce que l'on cite beaucoup : *Midi, roi des étés* ; nous avouons être arrêté dès le premier mot ; que veut bien dire cela : *Midi, roi des étés* ?

Ne l'oublions pas, avec Leconte de Lisle c'est toujours midi ou minuit ; le soleil brûlant ou la lune pâle à moins que ce ne soit la nuit pleine — il aime beaucoup le noir ; le désert ou la glace, la bête sauvage ou l'homme furieux et brutal. Il déteste la demi-teinte, il ne veut point d'intimités, de consolations, d'enchantements ; on dirait que sa poésie est inconsciente, et il prête cette inconscience à tous ses héros, bêtes et gens ; il semble fuir l'homme pour aller dans la solitude, le désert, vers les bêtes sauvages. Pourquoi chercherait-il une émotion dans la nature ?

La nature se rit des souffrances humaines
Ne contemplant jamais que sa propre splendeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines
Et garde pour sa part le calme et la grandeur.

Cette nature, c'est Leconte de Lisle en personne. Ses *Éléphants*, la *Panthère noire*, le *Rêve du Jaguar*, le *Sommeil du Condor*, *Juin*, la *Fontaine aux lianes*, *Manchy*, en un mot, ses meilleurs sonnets et ses meilleurs poèmes ne sont qu'une contemplation de la nature ; le poète écrit et chante pour elle. A ses yeux, la plante a autant d'importance que l'homme, parce qu'elle occupe plus d'espace ; mais l'animal, pour qui l'homme est peu de chose, en occupe bien davantage ou si vous préférez a une bien plus grande force.

Que dit-il au fond dans les *Hurleurs* ? N'est-ce pas que ces chiens maigres valent l'homme ? Ne sont-ils pas frères ? frères dans la souffrance ? comme l'homme ils ont des angoisses et des désespoirs :

Parmi les ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres...
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?
Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

Voilà comment le poète fuit les tendresses de la nature et en recherche les beautés redoutables ou les splendeurs horribles : le chien n'est plus cet animal doux et caressant connu de tous, non, les chiens qu'il décrit sont des « formes immondes ». Quand la nature lui plait, c'est parce qu'elle triomphe de l'homme, parce qu'elle écrase cet être si petit, si mesquin, et si orgueilleux. Et, dans tout cela : désert, jungles, pampas, plages, terres de feu, terres de glaces, pics, fleuves, icebergs, il ne voit que la force, l'acte curieux, l'image pittoresque, le

rythme sonore : il a un vocabulaire d'une étonnante richesse pour exprimer des choses sans âme.

Voici les bords du Gange :

Le grand fleuve à travers les bois aux mille plantes,
Vers le lac infini roulait ses ondes lentes,
Majestueux, pareil au bleu lotus du ciel,
Confondant toute voix en un chant éternel...

et le chant commence confondant toute voix ; « les oiseaux aux becs d'or », les « mouches », le « roi des ours », les « singes », le « tigre au ventre blanc », un « éléphant songeur », l'« inquiète gazelle », enfin la ménagerie la plus complète et la plus variée ! Lisez donc le chant tout entier : *Bhagavat*. Puis, prenez, dans les *Poèmes Barbares* une vue du *Désert* :

Quand le Bédouin qui va de l'Horeb en Syrie
Lie au tronc du dattier sa cavale amaigrie...
Revoit-il, faisant trêve aux ardentes fatigues,
La lointaine oasis où rougissent les figes,
Et l'étroite vallée où campe sa tribu,
Et la source courante où ses lèvres ont bu
Et les brebis bêlant et les bœufs à leurs crèches ?...
Il rêve qu'Alborak, le cheval glorieux,
L'emporte en cheminant dans la hauteur des cieux...
Mais sur la dune au loin le chacal a hurlé,
Sa cavale piétine et son rêve est troublé ;

Passez à présent sur la terre du Nord :

O neiges, qui tombez du ciel inépuisable,
Houles des hautes mers qui blanchissez le sable,
Vents qui tourbillonnez sur les caps, dans les bois...,
Vous fleuves échappés des assises polaires ;
Et vous, noirs étalons, ours des gorges profondes,
Loups qui hurlez, élans aux courses vagabondes...
Tous ! venez !

Telle est bien la société qu'aime Leconte de Lisle.
Toujours pas de différence entre l'homme et la bête ;
écoutez les rôdeurs nocturnes s'éveillant à l'heure
sombre :

Où las d'avoir marché par les terrains bourbeux
Les hommes du Darfour font halte avec leurs bœufs...
Les uns ayant mangé le miel et le maïs
S'endorment en parlant du retour au pays,
Ceux-ci, pleins de langueur, rêvent de grasses herbes,
Et le muflle enfoui dans leurs fanons superbes,
Ruminent lentement sur leur lit de graviers.

Vous n'en doutez pas, le principal personnage est
le bœuf. Le poète a le même goût que le lion, au-
quel il dit sans plus d'effroi :

A toi la chair des bœufs ou la chair des bouviers !

Le lion est-il méchant pour cela ? non pas, et
Leconte de Lisle ne l'est pas davantage, — mais
pourquoi nous conte-t-il tout cela sans frisson ?

Ce qu'il voit dans les bêtes fauves, c'est la cou-
leur, c'est le muflle, c'est la langue, c'est le flanc,
c'est la démarche, c'est l'instinct. Rien de plus na-
turel que l'appétit du lion « vieux chasseur altéré
de grand air et du sang noir des bœufs ». Qu'im-
porte alors la victime ? Et n'y a-t-il pas des grâces
dans la panthère « noire chasserresse » dont

Quelques tâches de sang éparses, toutes fraîches,
Mouillent la robe de velours ?

Il a son charme aussi l'hippopotame

Qui vautre dans les joncs livides qu'il écrase
Son ventre rose et gras, tout cuirassé de vase ;

et

Le python musculeux, aux écailles d'agate,
Sous les nopals aigûs glissant sa tête plate.

Puisque la nature le veut, tout cela est bien, et il faut que tout vive :

Si l'animal féroce a faim et soif qu'il mange !
Car la pâture est prête, et boive en liberlé !

Cette pâture prête, c'est le cabri leste et joyeux qui

Parfois, hors des fourrés, les oreilles ouvertes,
L'œil au guet, le col droit et la rosée au flanc,
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes,
Les quatre pieds posés sur un caillou tremblant.

On le voit bien, ces incidents n'émouvent pas le poète ; quand il est lui-même à table, pense-t-il à la mort du veau qui le nourrit ? Mais comme il sait donner à son vers cette couleur fauve qui sied aux bêtes féroces ! Voyez :

La bête formidable habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air et dilate ses ongles.
De son muflé marbré qui s'ouvre, un souffle ardent
Fume ; la langue rude et rose va pendant ;
Et sous l'épais poitrail, chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise.....

Il dort le « roi rayé », il dort au « soleil, sous l'immensité bleue », mais voici « l'ombre en nappe noire... » il s'éveille

Contre le sol rugueux, il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et se levant dans l'herbe avec un baillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.

Là, comme dans le *Jaguar*, nous trouvons une belle science de la forme, et nous sentons sous le vêtement une carrure herculéenne ; mais, en somme,

quel est le *pourquoi* de cette poésie ? où en est l'âme ?

Chose admirable, c'est dans le cœur du « vieil ours au poil de neige » qu'il va mettre la note sentimentale si rare dans les *Poètes barbares* :

Et le grand ours charmé se dresse sur ses pattes.
L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants ;
Et par un double flot de larmes écarlates
Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

Il n'accorde pas le même sentiment au requin,
loin de là :

Il ne sait que la chair qu'on broie et qu'on dépèce,
Et, toujours absorbé dans son désir sanglant,
Au fond des masses d'eau lourdes d'une ombre épaisse,
Il laisse errer un œil terne, impassible et lent.

Il est temps de nous rapprocher de l'homme,
n'est-ce pas ?

Disons donc que Leconte de Lisle aime les bœufs ;
il les a vus

Rejetant la vapeur de leurs mufles au vent,
il les a vus :

..... Sentant venir l'ombre et l'heure de l'enclos,
Une bave d'argent aux deux coins de la bouche,
Tendre un mufle cornu et beugler sur les flots.

il les a vus :

Soufflant leur vapeur chaude au-dessus des arbustes,
et il les a fait puissants ; ils pâturent, ils dorment,
ils beuglent ; ils sont robustes, de bonne race, bien
nourris, point rêveurs et prêts à être dévorés par
quelque fauve.

Maintenant, cherchez l'homme. M. A. Dumas avait-il raison de dire : « Certes, le firmament, le soleil, la lune, les étoiles, les océans, les forêts, les divinités, les monstres, les animaux sont intéressants ; mais moi aussi, je suis intéressant, moi, l'homme. Mon moi qui vit, qui aime, qui pense, qui souffre, qui espère au point de croire à ce que rien ne lui prouve, ce moi, guenille, je veux bien, mais guenille qui m'est chère, ce moi a autant de droits que le reste de l'univers à l'expression de son amour, de sa douleur, de son espérance, de sa foi, de son rêve » ?

C'est le côté faible de Leconte de Lisle de se plaire dans une contemplation désespérée de fataliste, au point qu'il en oublie les consolations et les joies de la grande famille humaine. Il ne peut lui parler d'une croyance qui la relève, puisque, de son côté, il dépeuple le ciel.

III

« Ces spectres d'un jour, c'est toi qui les créais », dit une Voix à l'Homme. Et Leconte de Lisle a entendu cette voix qui l'exhorte à se donner pour l'ennemi de Dieu et pour l'ami de la mort.

Cependant l'auteur des *Poèmes antiques* sourit à toutes les vieilles théogonies et, avec toutes ces choses mortes, il veut ranimer le souffle de la poésie. Dans son enthousiasme il se livre à toutes les manifestations archéologiques de la foi religieuse, mais s'il varie ses dieux il ne descend jamais jusqu'à adorer le Christ.

Il est épris des légendes païennes,

Du dieu Khons, à la fois, baume, flamme et rosée,

de Brahma, de Mahomet, de tous les dieux et de toutes les déesses, mais le *nirvāna* seul a son cœur,

D'autres veulent aller dans le grand Tout, lui veut aller dans le grand Rien. Il rêve de se perdre dans le gouffre sans fond de l'Être, de la Puissance démesurée, inéluctable, qui absorbe tout.

Lisez *Baghavat*. Tout est mensonge : trois brahmanes s'en plaignent sur les bords du Gange :

Une plainte est au fond de la rumeur des nuits,
Lamentation large et souffrance inconnue,
Qui monte de la terre et roule dans la nue ;
Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
Mais effacé toujours par le soupir humain.

Ganga, la déesse du fleuve, entend ces lamentations, elle indique le remède aux maux de la vie : se perdre dans *Baghavat*. Les trois brahmanes pénètrent jusqu'au sanctuaire du Dieu et s'absorbent dans l'Essence première laissant au poète le regret de ne pouvoir les suivre.

Il est pressé, pourtant, le chantre de l'*Illusion*, « créatrice du monde, » d'épancher son âme et sa vie au sein de la puissante nature. Il est pressé pour lui et pour les autres ; quelle soif de l'abîme dans la mort de Valmiki !

Il a cent ans. L'ennui de vivre l'enveloppe...
C'est pourquoi le Chanteur des antiques héros
Médite le silence et songe au long repos...
Au sublime sommeil sans rêve et sans moment
Sur qui l'oubli divin plane éternellement.

Valmiki est trop vieux ; Çunacépa sera trop jeune. Çanta « souple comme un roseau sous ses blancs vêtements » accompagne son fiancé Çunacépa, condamné à mourir, auprès du vieux solitaire Viçva-

mitra dont ils implorent la science. Cet homme étrange — nous avons déjà donné son portrait — pousse un cri d'envie devant l'heureux destin de celui qui va sortir

sacré par l'expiation

Du monde obscur des sens et de la passion,
Et franchir, jeune encor, la porte de lumière,
Par où il plongera dans l'essence première.

Il devient évident que la vie est une mauvaise chose, et que la seule joie véritable se trouve dans les délices d'être « trempé sept fois dans le néant divin, » d'être fondu dans le grand Rien.

Foncièrement pessimiste, Leconte de Lisle chante la beauté avec les mêmes accents. Il pourra célébrer les déesses et les dieux grecs mais il n'en éprouvera aucune joie, aucun amour. Il se livrera cependant à toutes les adorations, devant tous les personnages mythologiques, et il éclatera en invectives contre le christianisme coupable d'avoir démoli et remplacé les autels de ces dieux.

Il a dit un jour la gloire d'*Hypathie* qui représente pour lui l'alliance de la science avec la beauté ; ce fut l'occasion d'un retentissant blasphème :

Le vil galiléen t'a frappée et maudite,
Mais tu tombas plus grande !

Son cœur n'a jamais compris que du haut de sa croix le galiléen donne plus de consolation aux âmes souffrantes que les belles statues des dieux grecs ! Seul le pessimisme est grand, seul le néant est sublime !

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie
De jours nouveaux non moins que de siècles anciens ;

Dans le sable stérile où dorment tous les miens,
Que ne puis-je finir le songe de ma vie ?
Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !
Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Ayant manqué son rêve Leconte de Lisle était
dégouté de la vie en même temps que de Dieu —
sauf de celui-ci :

Son sourire est Mâyâ, l'illusion divine ;
Sur son ventre d'azur roulent les grandes eaux ;
La charpente des monts est faite de ses os...
Son nombril merveilleux centre unique des choses...
Il siégeait plus sublime et plus étincelant
Qu'un nuage, unissant, dans leur splendeur commune,
L'éclair et l'arc-en-ciel, le soleil et la lune !

Quand je vois le soleil, et quand je lis ces vers...
« Je me tais et ne dis rien. »

Peut-être sera-t-il plus agréable de voir la *Vision
de Brahma*, suprême dieu.

Qui méditait le monde et croisait mollement
Comme deux palmiers d'or ses vénérables cuisses.

A moins que vous ne préféreriez contempler le grand
Taaora de la *Genèse polynésienne* :

Il se lève et regarde : il est seul, rien ne luit.
Il pousse un cri sauvage au milieu de la nuit :
Rien ne répond.

c'est inquiétant, n'est-ce pas ?

Alors Taaora se change en Univers ;
 Car il est la clarté, la chaleur et le germe ;
 Il est le haut sommet, il est la base ferme,
 L'œuf primitif que Pô, la grande nuit, couva ;
 Le monde est la coquille où vit Taaora.

Quand on se met à adorer de tels dieux, on peut
 s'adresser en ces termes à *un poète mort* :

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
 D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
 La honte de penser et l'horreur d'être un homme !

et l'on peut s'écrier dans un *vœu suprême* :

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure,
 Soit que les poings liés on se jette à la mer,
 Soit qu'en face du ciel, d'un œil ferme et sur l'heure,
 Foudroyé dans la force, on tombe sous le fer.

Toi dont la vieille terre est avide, je t'aime,
 Brûlante effusion du brave et du martyr,
 Où l'âme se retrempe au moment de partir !

O sang mystérieux, ô splendide baptême,
 Puissé-je, aux cris hideux du vulgaire hébété,
 Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité !

C'est le désespoir forcené, où l'on voit celui qui
 maudit le baptême des chrétiens, en appeler un
 autre, celui du suicide. Il y a là quelque chose d'ef-
 frayant : après cinquante ans d'érudition, de médita-
 tion, d'initiation aux traductions de tous les temps,
 aboutir à la soif du néant et de la mort ! Oui, il y
 aurait de quoi s'effrayer ; « heureusement, comme
 l'a si bien dit M. A. Dumas, à l'auteur des *Poèmes
 tragiques*, heureusement, faut-il vous dire toute ma
 pensée ? Je ne crois pas au véritable désir de mourir
 chez ceux qui, l'ayant exprimé, continuent à vivre.
 Toute cette désespérance me semble alors purement

littéraire. De toutes les choses que l'homme peut souhaiter, la fortune, la richesse, la santé, l'amour, la mort, la mort est justement la seule qu'il soit en son pouvoir de se procurer tout de suite, sans l'appui des dieux, sans le secours des hommes. Et bien, c'est justement la seule qu'il ne se procure presque jamais. La mort a du bon, mais l'homme lui préférera toujours la vie, pour commencer ».

Leconte de Lisle n'a pas réalisé son rêve, il est mort dans son lit ; mais comme son âme a souffert aux souvenirs de ceux qui, ayant résisté aux dieux, sont devenus les victimes des vengeances olympiennes ou célestes !

Le vieux *Kiron* appelle des dieux meilleurs que ceux-là et il ne craint pas de dire à Zeus :

C'est aux dieux inconnus qu'appartient la victoire,
Et mon culte trop fier, pour tes autels troublés,
Veut monter vers ceux-ci, de la crainte isolés...,
Qui contiennent le monde en leurs seins impalpables,
Et qui vous jugeront, hommes et dieux coupables !

Quel cri de colère et de haine ! Mais combien plus farouche est celui de *Qaïn* ! Entendez d'abord ce blasphème :

Dieu haletait dans sa création !

Et suivez un moment le halètement du poète faisant rêver le juif Thogorma, fils d'Elam, qui, fatigué par une écrasante chaleur, « le long du grand Khorbar, se coucha pour dormir » :

Des bandes d'étalons dans la plaine inondée
De lumière, gisaient sous le dattier roussi,
Et les taureaux et des dromadaires aussi,
Avec les chameliers d'Iran et de Khaldée.
Thogorma, le Voyant, eût ce rêve. Voici :

il voit Henochia, la ville des Kaïnites, et « un cavalier sur un furieux étalon », un Kéroub (personnage appelé par tout le monde chérubin) qui frappe du poing les murs de fer de la ville et annonce la vengeance du jaloux Javeh ! Kaïn, endormi depuis mille ans, se réveille à cet affront et il s'écrie :

Sachez, ô hurleurs stupides que vous êtes !
Ce que dit le vengeur Kaïn au dieu jaloux...

et il débite un long discours plein de blasphèmes et de rage. Il a tué Abel, c'est vrai, mais il se tourne vers le « pâle enfant de la femme » :

O victime, tu sais le sinistre dessein
D'Javeh, m'aveuglant du feu de sa colère,
L'iniquité divine est ton seul assassin.

Le coupable c'est Javeh ! quant à lui, Kaïn, il est le vengeur d'Abel et il hurle :

Dieu triste, Dieu jaloux, qui dérobes ta face,
Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon,
Mon souffle, ô pétrisseur de l'antique limon,
Un jour redressera ta victime rivale ;
Tu lui diras : Adore ! Elle répondra : Non !

Et cette tempête de folie se prolonge ! A la fin, le blasphémateur construira l'arche pour défier Javeh, qui veut engloutir les hommes dans le déluge. Pauvre légende biblique !

Eh bien ! ce poète fut un jour choisi par je ne sais quel libraire, pour lui versifier une *Passion*. Leconte de Lisle monte au Calvaire, pousse force exclamations, accumule les apostrophes et redescend avec les quatorze stations :

Vous l'entendites, seuls, Anges des cieux venus !...
O vous, qui voyageant d'un vol mystérieux !...
Marche, Eglise de Dieu ! le monde est orphelin !...

Malgré tous ses efforts le poète reste froid et sans âme.

En vérité, pour s'échauffer Leconte de Lisle a besoin d'insulter le Christ ; entendez cet anathème de *Poèmes et poésies* :

Le temps, Nazaréen, a reçu ton défi ;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde !

et voici son *dies iræ*, des *Poèmes antiques* :

Plus de charbon ardent sur la lèvre-prophète,
Adonai ! les vents ont emporté ta voix ;
Et le Nazaréen pâle et baissant la tête,
Pousse un cri de détresse une dernière fois !

Avec de pareils sentiments le poète pouvait-il comprendre et sentir le drame du calvaire ? Aussi n'a-t-il pris qu'une vue. Du reste s'il a vu Jésus-Christ « en croix, les mains clouées, » il n'a pas vu ce qui le distingue des autres divinités :

Tu sièges, lui dit-il, auprès de tes Egaux antiques
Sous tes longs cheveux rous, dans ton ciel chaste et bleu ;

Ailleurs, est-ce lui ou bien est-ce l'homme qui cria :

Dieux, déchus de vos empires,
O Spectres, ô splendeurs éteintes, ô Bourreaux
Et Rédempteurs, vous tous, les meilleurs et les pires,
Ne revivrez-vous plus pour des siècles nouveaux ?

Tous les dieux sont décidément absurdes, Rédempteurs ou Bourreaux ils se valent. L'auteur du *Nazaréen* a fait mieux encore ; il a mis Jésus-Christ au-dessous de tous parce qu'il est le Dieu des *siècles maudits*, c'est-à-dire du Moyen âge. Aussi « après

les noires années du moyen-âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, avilissant les esprits par la recrudescence des plus ineptes superstitions, par l'atrocité des mœurs et la tyrannie sanglante du fanatisme religieux » vous voyez qu'il ne manque aucune accusation et que la plus petite justice est encore à désirer — il salue le réveil païen, comme il célèbre « les révélateurs antiques du Beau — Homère et Valmiki » et « les grands hommes de race homérique éternel honneur de la Hellas. »

En vers, les *siècles maudits* sont plus affreux encore.

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine,
Que le reflet sanglant des bûchers illumine !
Siècles de désespoir, de peste et de haut-mal !...
Siècles de haine atroce et jamais assouvie !...
Siècles du noble sire aux aguets sur sa tour !
Siècles du goupillon, du froc, de la cagoule !...
Dans chacune de vos exécrables minutes,
O siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes,
Honte de ce vieux globe et de l'humanité
Maudits, soyez maudits et pour l'Eternité !

Brutes et maudits, les Evêques et les moines qui ont fait la France, brutes et maudits, les rois et les chevaliers qui l'ont illustrée et couverte de gloire ; brutes et maudits, docteurs et saints qui avez écrit *l'Imitation de Jésus-Christ* ou *la Somme* ; brutes et maudits, les artistes qui ont fait jaillir du sol la cathédrale d'Amiens et la Sainte Chapelle, mais vous en avez assez, n'est-ce pas ? Un mot seulement du *Levrier de Magnus*. Magnus personnifie les croisades, c'est un infâme chef de bandits :

Tous étaient gens de sac et de corde, et sans frein,...
Et leurs dagues gravaient la croix dans les chairs vives.
..... Ivres de sang et de rapines,
Vers le sépulcre saint, sans plus tourner le dos,
Ils se sont enfoncés aux terres Sarrasines.

Piller, rôtir, incendier, voler, violer, sont les plus belles actions des soldats des croisades ! Leconte de Lisle tient à cette belle idée, c'est pourquoi il la dit et redit, en prose, en vers, de toutes les manières et de toutes les façons.

Cela n'aurait pas mal fait dans les *États du diable*, poème-pamphlet que le chantre des *Paraboles de Dom Guy* rêvait d'écrire contre le catholicisme.

Ces *Paraboles*, du reste, n'étaient qu'une charge atroce sur les crimes des papes :

Sous le dôme, à travers la voûte colossale,
J'ai vu, chose effroyable ! au centre d'une salle...
Les bêtes, râlant d'aise, un fils d'Adam, un homme,
Ou quel que soit le nom dont Belzébuth le nomme,
Un être abominable et rapace, acharné,
Ivre de sa débauche et l'œil illuminé...
Il se nommait Traîtrise et Spoliation...

Son vrai nom c'est : Pape ! mais que serait-il resté à dire dans les *États du diable* ? Oh ! peu de chose, des variations sur le même thème. Nous en avons un exemple dans les *Raisons du Saint Père*. Innocent III (pourquoi pas un autre ?) vit dans son oratoire

Un spectre douloureux, blême, aux longs cheveux roux ;
Vous le reconnaissez ;

.....mains et pieds nus et percés de trous.

Cette vision n'émeut pas le Pontife qui « sans terreur ni respect de la sainte victime, la contemplant d'un regard froid et dur » l'apostrophe en ces termes :

T. XXVII, 1^{er} Novembre 1899.

27

N'aurais-tu délaissé l'éternelle demeure
Que pour blâmer notre œuvre et barrer nos chemins,
Et pour nous arracher brusquement, avant l'heure,
Le pardon de la bouche et le glaive des mains ?

puis, dans un blasphème inoui, le pape blâme le Fils
de l'Homme d'avoir refusé les honneurs que lui offrait.

Le lutteur immortel vainement foudroyé ;
il blâme sa mort :

Trahi, sanglant, du haut de l'infâme supplice,
Ton dernier soupir fut un cri de désespoir,

et il triomphe en s'écriant :

Mais nous, tes héritiers tenaces,.....
Du Fils du charpentier nous avons fait un Dieu !

nous avons attiré « le denier du plus pauvre et l'or
du plus avare

Nous avons déchaîné la horde carnassière
Des peuples et des rois sur l'Orient païen !

On voit que le poète a l'habitude de parler des
tigres, des chacals, des bêtes féroces, des déserts
et des jungles ; il n'établit guère de différence en-
tr'elles et Urbain II, Pierre l'Ermite, Godefroy de
Bouillon, Saint Louis ; et nous ne parlons pas des
« bûchers en flammes », de « l'enfer allumé ».

Une seule chose nous étonne, c'est que

..... l'image spectrale
De ce qui fut le Christ s'effaça lentement.

Tout autre spectre fût monté sur l'étalon de quel-
que Kéroub pour filer au plus vite ! Jugez-donc,
cent-vingt vers ! et pleins de choses noires et lour-
des !

Incontestablement, quand il inventa les *Raisons du Saint Père*, le poète

Songait, paupières mi-fermées
Sous les rudes sourcils froncés sévèrement,

mais je ne crois pas que

De splendides lueurs et de myrrhe embaumées
Emplirent l'oratoire en un même moment.

Non, non, il y a là-dedans trop d'épithètes noires, infâmes, splendides, spectrales, et que sais-je encore ?

La lumière, la vraie lumière manquera toujours aux vers, à la poésie et à la pensée de Leconte de Lisle.

IV

Ainsi que l'a remarqué François Coppée, le poète de *Kaïn* sincèrement athée a puisé dans le mythe religieux presque toutes ses conceptions poétiques. N'y avait-il pas quelque inquiétude dans cette course après les choses religieuses vraies ou fausses, illusions ou réalités, qu'il détestait au fond de son cœur ? Ne dirait-on pas qu'il cherche à échapper à l'esprit comme aux croyances modernes ? Ne poursuit-il pas le quiétisme du désespoir ? Adorateurs de Zeus, de Kronos, d'Artémis, il ne consacre ses vers à ces divinités disparues que pour protester contre son siècle, pour mieux fuir son temps. Était-ce une injustice que commettait M. A. Dumas, quand il comparait le nouveau païen à l'un de ses dieux ? « N'est-ce pas Bouddha qui reconnaissant, après de longues méditations solitaires, l'insuffisance de l'enseignement brahmanique, même celui d'Arata-Tala-

ma, le grand brahame de Vaiçali, même celui de Roudraka, le grand prêtre de Radjagripa, se sépara de la tradition, et s'éloigna en disant : là n'est point la vie qui conduit à l'indifférence pour les objets du monde, qui conduit à l'affranchissement de la passion, qui conduit à la fin des vicissitudes de l'être, qui conduit à l'état de Çramana, qui conduit au nirvana ? »

En même temps qu'il rompait avec la tradition, Leconte de Lisle prétendait allier la science à la poésie, de là ces mots et ces noms barbares, simulant la couleur locale — quelquefois fuyante — enchâssés dans des vers qui les entourent du charme de la forme ou les font porter par la vertu du rythme. Ordinairement cadencés, les vers de Leconte de Lisle appuyent leur fermeté sur des mots pleins, la facture est souple et audacieuse, l'image est gravée ou moulée, mais la plus grande habileté n'a pu cacher le labeur qu'ont dû coûter à découvrir les harmonies et les sonorités de la phrase poétique. Voulue ou non, la lourdeur est fréquente; ainsi, le déluge couvre la terre...

Hérissés, et trouant l'air épais, en spirale,
De grands oiseaux, claquant du bec, le col pendant,
Lourds de pluie, et rompus de peur et regardant
Les montagnes plonger sous la mer sépulcrale,
Montaient toujours, suivis par l'abîme grondant.

c'est pesant, mais c'est le lieu ; on manquerait vite de souffle à lire de pareils vers, mais ces grands oiseaux n'en manquaient-ils pas ?

Le poète de *Kaïn* est le plus souvent vigoureux, il est le poète de la vigueur savante, des colorations hardies, des contrastes violents, des scènes sauvages, des dissonnances éclatantes ; mais souvent

aussi n'y a-t-il pas trop de bruit, trop de tintamarre dans le roulement des adverbes et le flamboiement des épithètes. L. Veuillot jugeant un de ses livres y trouvait : « du fer, de l'or, de l'airain ; du jaune, de l'indigo, de l'écarlate, des clapotements, des renaclements, des cheveux qui crépitent dans l'ombre horriblement, » et cela se retrouve partout.

Il n'est pas rare que la sonorité des vers dégénère en emphase et que l'épithète trop multipliée, devienne étrange à force de vouloir être brillante. Les hiatus, accompagnés des accouplements de mots les plus audacieux pour ne pas dire les plus téméraires, donnent bien quelque éclat à la pensée mais il leur arrive aussi de fatiguer. Enfin ne sent-on pas un peu trop le poète qui s'étudie, qui veut être savant et qui s'embarrasse et embarrasse le lecteur dans des formes archaïques ?

Ces formes, d'ailleurs, même modernes et belles, ne revêtent-elles pas trop souvent la même pensée ? L'imagination pourrait bien être courte, l'inspiration haletante. *Les Paraboles de Dom Guy*, *Hieronymus*, les *Raisons du Saint-Père*, disent la même chose, et ont le même but ; à un poète mort et aux morts répètent la même espérance et le même rêve : ô lugubres troupes des morts, je vous envie ! le *sommeil du Condor* et l'*Albatros* changent de nom, mais ne changent pas de thème ; etc., etc.

D'une manière générale, Leconte de Lisle est fantastique, grandiose et lugubre — en plus, il est blasphémateur. Brillant, il n'éclaire pas ; éclatant, il n'émeut pas ; hurlant, il n'effraie pas ; rimeur il est sonore, mais le son n'est que du vent.

LOUIS BASCOUL,

MADAME JULIE LAVERGNE

C'était une nature chevaleresque, extrêmement délicate et rude en même temps, un brave et riche cœur. La Providence plaça son berceau au centre de Paris, où devait s'écouler presque toute son existence. Elle sut toujours être Française dans toute la beauté et la force du terme.

Son histoire vient d'être racontée en un volume de 250 pages, déjà à sa troisième édition, et d'être couronnée par l'Académie Française et par la Société d'Encouragement au bien (1). L'ouvrage paraît à son heure, en cette triste fin du XIX^e siècle, pour consoler et encourager les timides. Il nous montre l'audace victorieuse et l'invincible sérénité d'une femme aux prises avec les plus énormes difficultés et les plus épouvantables malheurs. Notre Midi, si fier, si loyal, si généreux et si français se passionne à contempler de telles figures, de si nobles caractères. On admire surtout le dévouement vraiment héroïque que déploya cette femme pendant la dernière guerre, le Siège et la Commune.

La Révolution de 1848 avait déjà fourni à Madame Lavergne l'occasion de faire apprécier son patriotisme. Elle habitait alors l'île Saint-Louis, en

(1) Madame Julie Lavergne, sa vie et son œuvre, par Joseph Lavergne. Paris, Taffin-Lefort. Nîmes, librairie Gervais-Bedot, un beau vol. in-16 avec portrait. Prix 3 f. 50, franco : 4 fr.

plein quartier révolutionnaire. Un jour que plusieurs balles avaient pénétré jusque dans la chambre où elle se trouvait en compagnie de sa sœur et de son mari, elle écrivait : « Nous n'avons pas eu peur : *In manus tuas Domine !* » Elle avait souffert, sans doute et beaucoup, en entendant les coups de fusil, mais uniquement parce qu'« ils frappaient des compatriotes ».

Vingt-deux ans se sont écoulés depuis les journées de 48, et voici que le ciel de la patrie s'assombrit de nouveau. La France est humiliée, plus humiliée que jamais. La capitale va devenir un champ de bataille. Mais c'est dans les grandes infortunes que les grands cœurs se révèlent ; suivons notre héroïne.

Dès le début des hostilités, à un de ses fils, envoyé vers la frontière de l'Est, elle donne le mot d'ordre : « le devoir veut qu'on parte et l'honneur veut qu'on chante. » Nos premiers désastres ne font qu'exciter son ardeur et son patriotisme.

Le 18 septembre, l'ennemi arrive au Pont de Charenton, à deux pas de Paris ; la rumeur publique demande la paix. Oh ! non, dit-elle « nous ne devons traiter qu'après nous être vengés ».

Sa maison est immédiatement transformée en ambulance, les blessés y affluent. Mme Lavergne est partout à la fois, encourageant les infirmières envoyées à son aide, préparant les remèdes, pansant les plaies. Elle console ceux qu'elle voit tristes, met l'entrain dans l'infirmierie, distribuant aussi raisins, tabac et mots pour rire, « et prouvant enfin que l'on guérit de la petite vérole ».

Un moment, pendant le Siège, on la voit sur le point de succomber à la fatigue. Mais elle rassure ceux qui s'inquiètent sur son état : « la victoire me

guérira... N'ayons peur de rien, ne songeons qu'au devoir ». Plus tard elle écrit : « tout va bien ici ; la cuisine du siège est trouvée si bonne !... » Personne n'a oublié la consigne : « tant que le bon Dieu n'aura pas donné sa démission, nous serons gais ».

Les obus prussiens, en passant au-dessus de la rue d'Assas, où elle demeure, n° 76, menacent de tout incendier. Alors, sans perdre un instant sa présence d'esprit, Mme Lavergne se met en devoir d'installer, en toute hâte, les malades et tout son monde, dans la cave. Et tandis que les projectiles sifflent de tous côtés, elle rappelle à saint Joseph, son titre et... ses devoirs de patron de sa maison : « Saint Joseph, garde à vous ! » Le Saint se montre favorable, « pas un projectile ne touche son domaine. » Notre maison, dit encore Mme Lavergne, avec son imperturbable gaieté, « notre maison détourne les obus, les maladies et les gredins ».

Chez elle, en effet, on est relativement tranquille puisqu'on ne craint rien. On ne redoute pas même la famine, bien que l'on soit légion. C'est que la maîtresse de maison ne s'est pas laissé prendre au dépourvu.

Quelques jours avant le siège, pendant qu'autour d'elle tout le monde perdait la tête, elle s'approvisionnait pour longtemps. Et la voilà, maintenant, trop heureuse de pouvoir nourrir non seulement sa famille, mais encore les soldats logés chez elle, ses malades, ses voisins et tant d'autres « soldats affamés », qui lui viennent tous les jours, comme à leur providence assurée.

Mme Lavergne se confie en Dieu, ne tenant rien en réserve pour ses enfants, lorsqu'elle voit les provisions s'épuiser. Sa foi l'a sauvée : juste le jour où

il ne lui reste plus rien à donner, on apprend que l'armistice est signé. Alors seulement, assure-t-elle, « nous nous sommes aperçus que nous mourions de faim. »

Une femme courageuse, partie le matin de Versailles, accourt, apportant deux pains blancs, les premiers qu'on ait vus depuis deux mois. Du pain blanc, c'est une fortune, quel festin l'on va faire ! Ah ! bien oui, les enfants se contenteront du pain du siège, quelques jours encore. Les deux pains blancs seront pour les pauvres malades de l'ambulance.

La Commune succède à l'invasion, Paris est en pleine guerre civile. Tous ceux qui le peuvent prennent la fuite, Mme Lavergne ne bouge pas. Ses fils ont plusieurs moyens de s'évader, mais elle les garde sous ses ordres. Elle ne veut pas davantage épargner à ses filles la vue du sang, du feu, de la mort, parce qu'elles ont des devoirs à remplir auprès des blessés. Elle tient à leur laisser voir de près toute la grande infortune de la France, à les habituer au danger, à les préparer à monter, si c'est nécessaire, « à monter, sans pâlir, les degrés de l'échafaud, comme ont fait tant d'autres Françaises, aussi jeunes et aussi délicates qu'elles-mêmes. »

Parmi les soldats de l'armée régulière, tous n'ont pas également fait leur devoir, au commencement de la Commune. Plusieurs, troublés par la peur, avaient déserté leur poste et étaient passés dans la garde nationale fédérée. Aujourd'hui ils sont dévorés par les remords, mais le moyen de se tirer maintenant de cette ignominie ? Rester parmi les communards serait continuer de trahir, donc c'est impossible. Mais est-il plus facile de rejoindre le régiment

quand toutes les issues de la ville sont gardées ? Et parviendrait-on à tromper la vigilance des sentinelles, qu'on n'éviterait pas le Conseil de guerre, en arrivant à Versailles. Rien n'est impossible à la foi. Dès qu'elle est mise au courant de la situation, Mme Lavergne n'hésite pas un instant. Avec cette sainte audace qui triomphe de toutes les difficultés, elle ouvre chez elle « une sorte de bureau de rapatriage pour les soldats égarés dans la commune ». Et son génie rend possible l'impossible même ; tous ceux qui s'adressent à elle sont sauvés.

Sa maison n'est pas un asile moins sûr pour les prêtres échappés à l'arrestation des otages. Le P. Milleriot, jésuite, demeure caché chez elle, tout le temps de la Commune. Maintes fois les communards viennent recommencer leurs perquisitions, c'est en vain. Comme si une puissance supérieure les arrêtait ou les aveuglait, ils ne dépassent jamais la cour. On peut dire que « le 76 de la rue d'Assas est la maison aux miracles ! »

Cependant les troupes régulières franchissent le mur d'enceinte ; guerre dans les rues. Mme Lavergne déploie toute son activité. Un soir, les fédérés, las d'une journée passée à la besogne : à dépaver les rues et à élever une barricade devant la maison, à faire des arrestations et à tirer, pour s'amuser, sur quelques passants, les fédérés, dis-je, se précipitent en masse à la porte du 76 demandant à boire. — « On n'ouvre pas. — Nous briserons la porte à coups de canon ! » Soudain Mme Lavergne se montre à une fenêtre grillée du rez-de-chaussée, les bras chargés de bouteilles cachetées. Il y en a pour tous. C'est ainsi qu'elle parvient à calmer ces forcenés et « à les souler jusqu'au lendemain. »

Le 24 mai, les Versaillais se sont rapprochés; leurs balles pleuvent dans le jardin, la mitraille tonne si fort que les maisons s'ébranlent. Deux maisons voisines sont en feu, les baraques proches de la poudrière lancent des flammes. On lui crie : « sauvez-vous, tout va sauter. — Partez si vous voulez, répond froidement notre héroïne, moi je reste. » Et elle entonne *l'Ave maris stella*, que ses enfants chantent avec elle.

Les Versaillais sont tout auprès, « leurs balles sifflent comme des merles, mais on ne s'inquiète pas. » Le drapeau rouge est d'abord arraché du poste d'en face. Mme Lavergne commande : sur son ordre, ses enfants volent « sous le feu des deux partis, » arrachent aux troupes régulières leurs drapeaux tricolores et montent les planter au sommet de la barricade. — Ah ! Madame, retenez-les, ils vont être tués et nous faire massacrer. — Ce sont mes enfants, s'ils n'y allaient, je les y mènerais. » En même temps ses filles entourent les blessés.

Elle est mère, elle est chrétienne, elle est Française, elle connaît tous ses devoirs. Elle sent qu'« au-dessus de ce que la morale des hommes a étiqueté : Devoir, il y a ce que la morale divine a intitulé : Sacrifice, » selon l'expression d'un publiciste pourtant fort peu clérical.

Horreur ! La poudrière éclate. Les enfants sont saufs, mais la mère est atteinte. N'importe, il lui reste assez de force pour courir au secours des soldats qui viennent de tomber.

Enfin l'Etat-Major apparaît, un cri retentit : « vivent nos libérateurs ! » Aussitôt Mme Lavergne va à son jardin et, de ses mains ensanglantées, coupe des roses et des lauriers, que ses filles vont porter aux

officiers. « Marie, raconte-t-elle plus tard, Marie donna la première rose au général Rivière, en lui disant : « Général, c'est la France qui vous l'offre. »

Le soir, on achève d'éteindre l'incendie qui avait gagné les étages supérieurs, et l'on s'empresse de régaler les soldats exténués.

Et plus tard, Mme Lavergne n'hésitera pas à dire à une de ses parentes : « la journée du 24 a été terrible, mais l'une des plus belles de ma vie. Sais-tu pourquoi ? Pas un de mes enfants n'a pâli, n'a reculé d'une ligne ! »

... Mais je ne voudrais point, en insistant plus que de raison sur le rôle patriotique de Mme Lavergne durant la guerre, laisser une fausse idée de l'héroïne et la faire prendre pour une femme de la trempe de Jeanne Hachette, tout simplement !

Son biographe nous la représente enfant et jeune fille, épouse et mère, artiste et brillant écrivain, réalisant, à tous les âges de sa vie et dans toutes ses situations, sa sublime devise : « le seul bonheur en ce monde est de faire son devoir en aimant Dieu. » L'ouvrage est émaillé de plusieurs jolis portraits. C'est un livre délicieux du commencement à la fin ; le seul reproche à lui faire, c'est d'être trop court ; joli défaut, n'est-ce pas ?

Que dire de Mme Lavergne comme poète, sinon qu'elle fut poète dans l'âme ? L'auteur de sa vie n'a pas pu consacrer au poète un chapitre spécial, parce qu'il a été obligé de semer la poésie à travers toutes les pages du livre.

Pour Mme Lavergne, pour cette âme délicate et sensible il fallait rechercher, en tout lieu et à tout moment, la beauté des œuvres du bon Dieu. A Paris aussi bien qu'à Versailles et partout, elle avait besoin de retrou-

ver la pure nature, les oiseaux et les fleurs, la parure des cieux et la fraîcheur des bois.

Elle mérite, comme poète autant qu'en sa qualité d'artiste, l'application de ce mot d'Auguste Préault : « Voyez-vous cette étoile, dit l'artiste au vulgaire ? Non. — Eh ! bien, moi je la vois. »

Il est toujours bien une étoile que personne n'avait remarquée, — pour parler sans figure — personne, Mme Lavergne exceptée, c'est celle qui brillait au-dessus des tours de Notre-Dame, le matin de la naissance de sa première fille. L'enfant s'appellera donc Lucie, c'est-à-dire Lumière — c'est, du reste, le nom de son aïeule — jusqu'à ce que, à vingt ans, en entrant en religion, elle reçoive de sa mère, un autre nom infiniment gracieux, le nom de sœur Stella, étoile — souvenir de l'étoile de sa naissance.

Bocage, oiseaux et fleurs, Coppée avait tout cela, plus admirable et plus réjouissant, à la Fraizière, et cependant, aujourd'hui qu'il est cloué à la capitale, il ne méprise pas les lilas de Paris. Il trouve même belles ces pauvres fleurs, écloses à la hâte, serrées « en bottes à l'étalage de la fruitière ou dans la petite charrette de la marchande le long du trottoir. » Mme Lavergne ne se montrait pas plus difficile.

C'est que les poètes voient des choses que ne voit pas le vulgaire, et ce que le vulgaire voit les poètes ne le voient pas comme lui. Là, d'ailleurs, où le nôtre ne trouvait pas de poésie, il en jetait à pleines mains, au caprice de ses désirs.

Lorsque, tout enfant, Julie Ozaneaux — c'est son nom de jeune fille — allait voir « grand'mère » grand-mère l'attendait « sur le perron fleuri. » A peine s'était-on embrassé que la fillette courait, avec son

frère et sa sœur, « revoir leurs chambres parées de fleurs et de rideaux blancs, le jardin, la prairie. » Pendant que les enfants jouaient sur la cour, rien n'échappait à leurs yeux malins. On remarquait qu'au retour de sa tournée d'inspection, « la bonne-maman ramassait toujours quelque plume tombée de l'aile d'une poule ou d'un oiseau qui avait passé, et elle la portait précieusement dans le fournil, où un grand tonneau contenait toutes les dépouilles des volatiles immolés à la cuisine. Chaque année on y puisait pour faire de bons petits oreillers pour les enfants pauvres. »

Jeune femme, Mme Lavergne accompagnait, avec son mari, ses enfants en vacances. Souventes fois ils montaient ensemble « sur le côteau couvert de bruyères roses. » Plus loin « le silence du bois n'était interrompu que par les chants joyeux de leurs enfants ou le rare gazouillement des oiseaux. » Tant de riens, qu'elle observait naturellement, lui révélaient des mystères. Les deux époux, épris des mêmes sentiments et des mêmes amours, recherchaient sans cesse « les choses invisibles de Dieu à travers les splendeurs et les ombres du monde visible. »

Pendant la commune, lorsque les obus et autres projectiles de mort, lancés de la gare Montparnasse « sifflaient comme des merles » en passant par centaines au-dessus de la rue d'Assas, Mme Lavergne tranquille comme l'enfant sous le regard de sa mère, arrosait son jardin, « tant elle aimait les fleurs et craignait peu les balles. »

Le 24 mai, au matin de la guerre dans les rues et de la rencontre des deux armées devant sa demeure, que voyait-elle « tout près de la barricade, caché sous le feuillage d'un marronnier du Luxembourg ? »

Un rossignol qui chantait. En rappelant ce détail, elle ajoute : « cette petite bête me réjouit le cœur ; je louai Dieu avec elle. »

Ses nombreuses lettres, ses livres, elle les écrivait, la plupart du temps, assise sous les arbres de son jardin. Ce sol, il faut en convenir, était « privilégié. » Il avait été formé avec « toute la terre végétale du jardin de Mme de La Fayette, qu'elle avait achetée rue Féron et fait transporter rue d'Assas, afin de posséder chez elle une relique de ce lieu charmant « où, toujours mourante, mais toujours aimable et aimée, Madeleine La Vergne, comtesse de La Fayette, réunissait parmi les fleurs, Mesdames de Sévigné, La Rochefoucauld, Scarron et bien d'autres esprits d'élite. »

Notre poète pense aux fleurs jusqu'à son dernier soupir. Pendant sa dernière maladie, il lui en faut autour de son lit. La veille de rendre son âme à Dieu, elle sent le besoin de remercier ce divin Maître, de la grâce qu'il lui fait, d'aimer encore « comme à vingt ans, » la beauté de ses œuvres, les champs, les bois, les verts horizons, le ramage des oiseaux, la variété des fleurs.

Ceux qui ont lu les *Légendes de Montbriant* savent qu'elle avait rêvé de faire « un livre sur les fleurs, dédié à Celui qui a dit « *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées.* » Elle fit mieux pour elle, en allant Le voir « de l'autre côté du ciel. »

*
* *

Je n'ai point analysé la *Vie*, j'ai seulement présenté à ceux qui ont eu l'amabilité de me lire, quelques traits de l'héroïne et du poète, glanés ça et là à tra-

vers l'ouvrage. Mais il contient mille et mille choses charmantes, paroles et exemples, tout à fait propres à attendrir et à remuer fortement les cœurs, à les encourager dans le chemin de la vertu.

C'est un vrai monument de piété filiale que M. Joseph Lavergne a consacré à la mémoire de sa mère ; mais il n'y a pas à soupçonner de partialité le témoignage d'un tel fils. Il a tenu à laisser sa mère se raconter elle-même, ou se faire raconter par des étrangers, « au moyen de documents non créés en vue d'une biographie. » comme il me le disait naguère. Le fils s'est effacé autant qu'il a pu. Et, quand il s'est trouvé obligé de narrer lui-même, il l'a fait avec son style à la Saint-Luc, tant vanté par sa mère.

Son livre est un petit chef d'œuvre d'art autant que de littérature, propre à délecter également et l'intelligence, et le cœur, et les yeux.

F. PIEL DE CHURCHEVILLE.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(Suite).

SÉANCE DE CLOTURE — ARRIVÉE A PONT-D'AVIGNON,
EXCURSION A VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON,
QUELQUES MOTS SUR AVIGNON

Lundi, 24 mai.

La séance de clôture est ouverte à 8 heures 1/2. M. de Marsy prend la parole et fait l'éloge funèbre de M. Belisaire Ledain, lauréat de l'Institut, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, inspecteur de la Société française d'Archéologie pour le département des Deux-Sèvres, récemment décédé à Parthenay. Le tribut d'éloges décerné à notre honorable confrère est justement mérité. L'auteur de ces lignes est profondément peiné en parlant du décès de cet illustre savant, parce que celui-ci avait été mon parrain à la Société française d'Archéologie, docte compagnie, à laquelle, je suis fier d'appartenir.

M. le Président donne la liste des ouvrages offerts en hommage à la Société et déposés sur le bureau.

Le Congrès est mis au courant de l'œuvre entreprise par la Société archéologique de Toulouse.

Tome XXVII, 1^{er} Novembre 1899.

28

M. Cartailhac, membre actif de la dite Société, donne l'analyse des travaux entrepris par les savants de l'ancienne capitale du Languedoc.

M. Carrière dépose une note de M. Chéron sur un certain nombre de découvertes préhistoriques ; suit la liste des récompenses octroyées par le Congrès. Je regrette de ne pouvoir la publier.

M. de Marsy adresse un mot aimable à tous les membres du bureau, dont l'heureuse collaboration a été un véritable succès pour la 64^{me} session de la Société. Il termine en annonçant que l'année prochaine, le Congrès tiendra ses séances dans une ville du Nord-Est.

A midi, nous faisons nos adieux à nos collègues de Nîmes, en les remerciant de leur charmant accueil. Pendant notre séjour dans cette ville, nous avons constaté combien le Nimois était expansif, alliant les qualités du cœur à cette franche gaieté qui est passée en proverbe.

Un train rapide nous mène au bout d'une heure à Pont-d'Avignon, station placée sur la rive droite du Rhône, vis-à-vis de l'ancienne ville des Papes, surnommée au xvi^e siècle, d'après l'expression pittoresque de Rabelais « *l'isle sonnante* » faisant allusion à la quantité innombrable des cloches des couvents qui carillonnaient sans cesse les saints offices.

Des omnibus et autres véhicules nous conduisent à Villeneuve. Sur le bord du chemin se dresse la Tour Philippe le Bel (xiv^e siècle) appelée autrefois à défendre le pont Bénézet, traversant le fleuve et communiquant avec Avignon. La descente a lieu devant l'hôpital afin de visiter le Musée. Dans plusieurs salles de cette pieuse maison administrée par

des Trinitaires — ordre de religieuses fondé au XII^e siècle par Jean de Matha — on admire une très belle galerie de tableaux de maîtres rassemblés par l'heureuse initiative d'un ancien évêque de Nîmes. J'ai remarqué plusieurs Mignard ; *Jésus en Croix* par Philippe de Champaigne ; *l'Annonciation* tableau de César Gennari (de Bologne) ; *la sainte Trinité*, attribuée au roi René. Malheureusement, cette belle peinture est à-demi effacée par suite d'un maladroit lavage.

Le tombeau d'Innocent VI, pape de 1352 à 1362, se voit dans une chapelle spéciale. Construit en pierres de Pernes, ce tombeau gothique est surmonté d'un délicieux dais orné de clochetons et de colonnettes. La statue du pape est en marbre blanc. Le guide Joanne nous apprend que cette merveille de sculpture a longtemps servi d'armoire à un pauvre vigneron.

L'église paroissiale, monument du XIV^e siècle, était autrefois une collégiale. Le clocher consiste dans une tour à machicoulis. Très beau cloître gothique situé à côté de l'église. Cette collégiale a été fondée par le cardinal Armand de Via, neveu du pape Jean XXII. Sa bulle de fondation se trouve aux archives de la paroisse. M. le curé est très heureux de nous la montrer et fait l'historique du monument. Le maître-autel est remarquable par la richesse de ses marbres provenant des débris d'un temple païen. Quelques tableaux de l'École française et italienne : *Mariage mystique de Sainte Catherine* par Nicolas Mignard ; *Sainte famille*, par Renaud le Vieux. Dans la sacristie, une vierge noire en ivoire, remontant au XIV^e siècle. Il paraîtrait que la Commission du musée du Louvre aurait offert de cet objet d'art, la somme de 30.000 francs.

En visitant l'Hôtel de Ville, nous sommes appelés à admirer une superbe armoire, en bois d'olivier incrustée d'ivoire. Malgré un prix très élevé, la municipalité de l'endroit n'a pas voulu se dessaisir de ce magnifique meuble provenant de l'ancienne Chartreuse, aliénée sous la Révolution. J'adresse également des félicitations au conseil de fabrique et aux édiles de Villeneuve, pour leur attachement aux objets précieux.

Le territoire de Villeneuve soumis aux papes résidant à Avignon, était une enclave dans le Languedoc. Le pape Innocent VI, fonda en 1356, la Chartreuse *du Val de Bénédiction*, qui fut jusqu'à la Révolution la retraite des adeptes de saint Bruno.

Ce monastère était un des plus importants de l'Ordre des Chartreux, avant 1790. Sous la Terreur, les bâtiments furent divisés en plusieurs lots et vendus aux enchères. Les corridors sont devenus des passages communs, puis les parties encore habitables sont le refuge d'une population dépenaillée. La nef de l'église aux gracieux pendentifs et aux murs incrustés de jarres vides destinées autrefois à doubler l'accoustique, sert maintenant de magasin. Deux cloîtres existent encore, ainsi que les restes du réfectoire dans lequel Henri III, présida l'ouverture des États Généraux du Languedoc (1574), on admire la fontaine de Saint-Jean, consistant dans une gracieuse rotonde à arcades. C'est l'œuvre de l'architecte Roger de Valbrunière, né à Avignon et constructeur du palais des Arts à Lyon. L'ancien oratoire du fondateur (1) est décoré de fresques peintes par Giotto et Spirullo Aretino, artistes amenés

(1) Innocent VI.

d'Italie par les prélats romains. J'oubliai de dire que le pape Innocent VI, avait témoigné le désir d'être enterré dans ce lieu de retraite et ce fut en 1836, que son tombeau fut transporté à l'hôpital de la ville.

Le fort Saint-André couronne un monticule dominant tout le pays. Vue magnifique sur le Rhône et sur Avignon. On accède à cette ancienne forteresse par un sentier très raide, raboteux et rocailleux. La porte d'entrée est flanquée de deux énormes tours cylindriques ayant conservé leurs machicoulis et leurs créneaux du ^{xiii}^e siècle. Le donjon est pourvu de vastes salles, ayant servi à abriter la soldatesque soudoyée par les papes d'Avignon. J'ai entendu dire que le Masque de Fer, le prisonnier d'Etat mystérieux, qui n'a pu jusqu'à présent transpercer les ténèbres de l'histoire, avait été renfermé pendant quelques mois dans le donjon. J'enregistre ce fait sous toutes réserves.

L'enceinte du fort est entourée de solides murailles, avec des tours placées à chaque angle. Un certain nombre de familles logées dans des masures, se chauffent au soleil et rappellent les lazzaronies de Naples. Une multitude de mioches barbouillés, sales et loqueteux, courent pieds nus autour de nous, en nous importunant par leurs sollicitations. A la première injonction énergique de quelques-uns d'entre nous, les bambins disparaissent comme une volée de moineaux.

La chapelle de Bénézet, remontant au ^{viii}^e siècle, est placée sur le point le plus culminant du tertre dominant tous les environs. Ce monument est dans ce moment l'objet de réparations, sous l'habile direction de M. Révoil, architecte du département du Gard. Les murs de cette chapelle étaient, il y a

quelques années, ornés de fresques semblables à celle de la Chartreuse. Malheureusement elles ont été en partie effacées par une main trop entichée de rigorisme.

L'ancienne abbaye des Bénédictins est occupée actuellement par les religieuses *Victimes du Sacré-Cœur* — ordre cloîtré. Le costume est fort seyant rouge et violet, avec croix de Malte sur la poitrine. La vénérable supérieure nous laisse visiter l'enclos consistant dans un vaste jardin. Une vaste terrasse supportée par des piliers énormes, nous permet de jouir d'une vue délicieuse sur la vallée du Rhône. La ville d'Avignon, chantée par les félibres provençaux apparaît dans toute sa majesté avec son imposant palais des Papes et son cortège d'églises.

La sortie du fort Saint-André a été marquée par un petit incident. Deux collègues que je ne désignerai pas autrement que comme Picards, ont été renfermés dans une des tours, attendu que le brave gardien ayant eu une distraction, était parti en emportant les clefs. Aux cris de détresse, on est allé quérir le géolier qui blême comme un mort, est allé les délivrer, en faisant force excuses. L'un d'eux, photographe amateur fort habile, a été surnommé pendant le reste de la campagne, le *Nouveau masque de fer*.

A cinq heures, nous entrons dans la bonne ville d'Avignon en passant sur le pont suspendu jeté sur l'île de la Bartelasse, formée par les deux bras du Rhône, mais ce n'est pas celui de la chanson :

Sur le pont d'Avignon tout le monde y passe.

L'ancienne capitale du Comtat Venaissin est entourée de murailles construites en grosses pierres de taille, avec créneaux, machicoulis et meurtrières,

Des tours carrées ou rondes ont été bâties à une distance de 100 mètres les unes des autres et l'enceinte percée de sept portes forme un contour de cinq kilomètres, (1) les remparts, véritable merveille d'architecture militaire du xiv^e siècle, ont été commencés en 1358 par le pape Clément VI, puis ils furent terminés dix ans après, par son successeur Urbain V. Une ceinture de boulevards, plantée de beaux arbres, permet aux Avignonnais de se livrer aux délices de la promenade.

(A suivre).

Ed. du TRÉMOND.

(1) L'une d'elles a été récemment abattue par le vandalisme de la municipalité,

O CRUX, AVE !

(ENVOUCACIOUN)

En souveni d'uno Crous
aubourado à Nosto-Damo de
Roco-Fort lou beù Dimenche
15 d'outobre 1899 e festo de
Santo-Tereso.

Te saludan, o Crous, vrai simbèu de vido,
Sourgènt inagoutable e de lus e d'amour ;
Sèmpre à nosti fougau, que ta bello expandido
l'espousque lou rebat di celèsti favour.

Que nosto umanita, trop pecaire ensournido
T'adouran émé fé, deviste aguèu beù jour
Ount l'auro de la Pas fara soun espelido
Perfin que li Nacioun poscon s'ama toujours.

E qu'en tu mai li cor, ié retrouvant l'abounde
Di douno doù bon Dièu, coumprenque enfin lou mounde
Que restes l'alén pur de la Fraternita.

E pièi amount qu'un jour, gràci au Criste sauvaire
Que t'a fa resplendi, pousquen èstre à-n'un caire
De soun sant Paradis, pèr te ié miès canta.

O Crux, Ave !

Toumas-Dàvi d'en Vilo-Novo,
païsan-feilbre,

UN INTELLECTUEL AU TEMPS DES CÉSARS

SÉNÈQUE (2-66).

(*Suite et fin*)

En acceptant d'élever le fils adoptif de Claude, oublie-t-il le long exil où celui-ci l'a si cruellement maintenu ? En ce même moment, il est vrai, dédiant à son cousin Annéus Serenus son livre *De tranquillitate animæ*, il se plait à donner de son exil une idée très atténuée et presque favorable : « Il est parfois arrivé, dit-il, que les exils et d'autres catastrophes ont eu l'effet de remèdes salutaires (1). » Il cherche des exemples de situations non moins dures que l'exil. « Les sacerdoces, tout autant que l'exil, enchainent en un même lieu : toute existence est un esclavage (2). » Enfin, il met en parallèle avec les inconvénients de l'exil les catastrophes autrement redoutables que plusieurs eurent à subir sous le règne de Caligula (3).

C'est le même stoïsme, la même résignation philosophique à des maux inévitables, qu'il fait paraître dans un autre ouvrage de cette époque ; la *Consolation* adressée à *Marcia*, au sujet de la perte de son second fils Métilius, mort depuis trois ans.

(1) *De tranquil. an.*, IX.

(2) *Ibid.*, X.

(3) *Ibid.*, XIV.

Ne dirait-on pas qu'il pardonne à Claude tout ce qu'il a souffert par lui ? Il entre dans sa maison. Il accepte ses bienfaits. Mais quand il écrira son grand ouvrage précisément sur ce sujet *des Bienfaits*, il fera cette étrange distinction : « Eh quoi ! fallait-il donc refuser les présents de Claude ? Non, sans doute ; mais il fallait les recevoir comme de la main de la fortune (1). » Voilà assurément une casuistique commode, et qui donne la mesure de la reconnaissance dont Sénèque était capable.

S'il y avait peut-être quelque abnégation à vivre dans le palais d'un prince détesté, il était certes plus aisé à Sénèque de s'accommoder d'Agrippine à qui il devait tant. Pour lui plaire, il met de côté ses théories pédagogiques, ces principes à la Rousseau qu'il a exposés dans le *De Irâ* (2). Lui, philosophe de profession, il consent à ne point enseigner la philosophie à Néron, parce qu'Agrippine la trouvait « nuisible à un empereur. » (3) Fils d'un professeur de rhétorique, il s'abstient de faire connaître à son élève la rhétorique ancienne, rabaisant même dans son opinion les chefs-d'œuvre oratoires de la Grèce et du grand siècle de Rome, comme s'il redoutait de mettre ses propres travaux en parallèle avec eux, ou comme s'il voulait « fixer plus longtemps sur sa propre éloquence l'admiration de son élève. » (4)

(1) *De benef.*, l. I, XV. cf. la *lettre* LXXXI à Lucilius, où est discutée longuement la ligne de conduite qu'il convient de suivre à l'égard de quelqu'un qui, successivement, nous aurait fait du bien et du mal.

(2) l. II, XXI, XXII.

(3) SÜET., *Néron*, LII.

(4) Id., *ibid.* — L'opinion de Sénèque, au sujet des anciens, était qu'il fallait les admirer et les imiter, sous réserve de choisir entre leurs opinions celles qui s'accommodaient le mieux au goût des modernes. *Lettre* LXXX.

En intellectuel consommé et très pratique, il se borne à enseigner à Néron l'art de la vie, la conduite des affaires publiques, et, sous le nom de vertu, le jeu de la politique. Il travaille avec conscience à réaliser indifféremment toutes ses ambitions.

En 51, le fils adoptif de Claude, au mépris des droits du véritable enfant, de Britannicus, sur qui Sénèque poursuivait la rancune qu'il gardait à l'empereur, revêtit, à peine âgé de quatorze ans, la robe virile. Le Sénat, fixant à vingt ans l'âge auquel il serait consul, le nomma dès lors consul désigné, prince de la jeunesse et proconsul de l'empire, exception faite pour la ville de Rome. On donna des jeux solennels. Britannicus y parut avec la robe prétexte, vêtement de l'enfance, et Néron en toge impériale, avec tous les insignes du suprême pouvoir. Et parce que, ce jour-là même, par un retour de fierté offensée, Britannicus jette à la face de Néron son nom véritable de Domitius, une haine implacable surgit entre les deux jeunes gens.

Bien qu'il cachât soigneusement son rôle, Sénèque était pour beaucoup dans tout ce qui arrivait. C'était lui qui conseillait, préparait et faisait ratifier par l'opinion toutes ces mesures. A seize ans, Néron fut marié à Octavie. Il prononça, au Sénat, plusieurs plaidoyers en faveur des villes de Troie, de Bologne, de Rhodes et d'Apamée, et naturellement, chaque fois, il gagna leur cause.

En 54, Claude manifeste des velléités de résistance aux empiètements d'Agrippine, dont il a percé à jour les intrigues. Mais, malade, il est obligé de se retirer aux eaux de Sinuesse. Agrippine, que cette maladie intéresse, en veut hâter le dénouement. Elle s'abouche avec Locuste, femme sinistre, qui

remplissait en quelque sorte le rôle d'empoisonneuse officielle (1). Les drogues que fournit cette mégère sont mêlées, par l'ennuque Halotus, à un plat de champignons, mets favoris de Claude. La mort fut prompte. On parvint cependant à en cacher la nouvelle assez longtemps pour faire proclamer Néron, aux dépens de Britannicus.

En arrivant au pouvoir, Néron assura le Sénat « qu'il ne manquait ni de conseils ni d'exemples pour bien gouverner (2) ». Les exemples lui venaient de sa mère et les conseils de deux hommes fort divers en apparence, mais qui surent toujours se concerter pour une action commune. C'étaient Sénèque et Burrhus. « Ces deux hommes, dit Tacite, qui gouvernaient la jeunesse de l'empereur avec une concorde qu'admet rarement le partage du pouvoir, jouissaient d'un crédit égal avec des titres bien différents. Burrhus était recommandable par ses connaissances militaires et l'austérité de ses mœurs ; Sénèque, par l'art d'enseigner l'éloquence et par les grâces qu'il mêlait à la vertu. » (3).

Le professeur d'éloquence dut s'arracher à la joie qu'il ressentait de la mort de Claude, pour écrire l'éloge funèbre que Néron devait prononcer de son père adoptif, au jour des obsèques. Car, « de tous ceux qui avaient possédé la suprême puissance. Néron était le premier qui eût eu besoin de recourir à l'éloquence d'autrui. » (4) Il bourra

(1) « Locusta,... diu inter instrumenta regni habita. » TACITE, *Ann.*, l. XII, LXVI.

(2) TAC., *Ann.* l. XIII, IV.

(3) TAC., *Ann.* l. XIII, II.

(4) TAC., *Ann.* l. XIII, III. « En effet, ajoute Tacite, le dictateur César fut l'émule des plus éloquents ; Auguste avait une élocution facile et abondante, celle qui convient à un prince ; et Tibère, un

son discours d'ornements, et « l'assortit au goût du siècle. » (1). Dans la difficulté de louer un prince d'esprit lourd et vulgaire, Néron dut s'étendre longuement, dit Tacite, « sur l'ancienneté du nom de Claude, sur les consulats et les triomphes de ses aïeux. Le ton de l'orateur et l'attention de l'assemblée se soutinrent. Quand il parla même des connaissances littéraires de Claude, du bonheur qu'eut l'empire de n'avoir point, sous son règne, essuyé d'échec au dehors, on l'écouta encore favorablement. Mais, quand il en vint au discernement et à la pénétration de ce prince, personne ne put s'empêcher de rire, quoique le discours étincelât d'ornements. » (2).

C'était, en effet, dépasser la mesure de l'éloge permis. C'était peut-être préluder, avec une audace voulue, à la satire, moins plaisante que grossière, que Sénèque préparait dans l'ombre, sous le titre d'*Apocolokyntose*. Cette sorte de *Ménippée*, en prose mêlée de vers, — comme le *Triceps* de Varron et l'*Anti-Caton* de Jules César, — est le récit comique de la métamorphose de Claude en citrouille. (3) C'était la contre-partie de l'apothéose officielle de l'empereur défunt, proclamée en plein Sénat par Néron.

Agrippine n'avait élevé son fils à l'empire qu'afin

art singulier pour peser ses expressions, soit qu'il en fortifiât le sens, soit qu'il l'enveloppât à dessein. Dans Caius même, (Caligula) le désordre de l'esprit ne nuisit point à la vigueur de l'éloquence ; et Claude lui-même, quand il préparait ses discours, ne manquait pas d'élégance. Néron, dès ses premières années, tourna la vivacité de son esprit vers d'autres objets. Il s'exerçait à graver, à peindre, à chanter et à conduire des chars ; quelquefois pourtant il fit des vers, preuve que les lettres ne lui étaient pas absolument étrangères. »

(1) TAC. *ibid.*

(2) TAC. *ibid.*

(3) Littéralement, *en concombre*, ou coloquinte ; ce cucurbitacé passait pour avoir fourni le poison dont Claude était mort.

de régner sous son nom. Elle croyait pouvoir compter, dans ce but, sur les bons offices de Sénèque, sa créature. Mais, ce rusé politique ne manqua jamais de la trahir ou de la duper, quand le bien de l'empire le lui parut exiger. Tacite énumère plusieurs des mesures qui furent prises malgré Agrippine et aussi quelques-unes de ses exigences auxquelles l'on consentit à se plier. La prétention qu'elle osa caresser de s'asseoir par surprise sur le trône de Néron, durant la réception officielle des ambassadeurs arméniens, fut habilement déjouée, par Sénèque. (1) Le droit d'escorte, un sacerdoce, le titre de *mère excellente* lui furent publiquement décernés. (2)

L'intellectuel qu'était Sénèque estimait la duperie des beaux discours au-dessus du machiavélisme des actes. Il excellait à trouver le mot heureux qui sauve une situation ou au besoin couvre un crime. Sa souple intelligence était la commune mesure à laquelle il soumettait toutes choses. Son cerveau, affranchi de scrupules, produisait tour à tour, comme à son gré, le bien et le mal, donnant leur consécration définitive au juste et à l'injuste. Du droit de son libre esprit, il accommodait les faits à ses idées et même à sa morale. De chacune des mesures que prenait Néron, il composait le récit apologétique, et de chacun de ses discours, préalablement suggéré, il faisait un chapitre de son futur traité *de la Bonté*. (3) C'est la réhabilitation de Latéranus, c'est l'élargissement de deux inculpés, ou la concession à d'autres d'honneurs déclinés pour soi-même. De tous ces actes la première page du *De Clementia* nous fournit

(1) TAC. *Ann.* l. XIII, V.

(2) TAC. *Ann.* l. XIII, II.

(3) *De Clementia*. TAC. *Ann.* l. XIII. XI.

l'énumération élogieuse. « Ma sévérité, fait-il dire à Néron, est couverte d'un voile, tandis que ma clémence se montre toujours à découvert. Je m'observe comme si j'avais à répondre de ma conduite envers ces lois que j'ai tirées de la poussière et de l'obscurité pour les mettre au grand jour. Je suis touché de la jeunesse de l'un, des vieux jours de l'autre. Je fais grâce à la dignité de celui-ci, à l'humble condition de celui-là ; et lorsque je ne trouve pas de motif de compassion, c'est pour moi-même que je pardonne. » (1)

Suétone paraît prendre au sérieux ces façons sentimentales ; renouvelées d'Auguste. (2) La suite fit voir ce qu'il se cachait de froide cruauté sous ces dehors hypocrites. Une liaison de Néron avec l'affranchie Acté, complaisamment favorisée par Sénèque, irrita Agrippine (3). Les palliatifs dont on usa ne trompèrent point sa jalousie clairvoyante. Néron, sûr de la punir en frappant son favori Pallas, retira à celui-ci les fonctions qu'il tenait de Claude. C'est alors qu'Agrippine, folle de colère, se répandit en menaces contre son fils, criant « que Britannicus n'est plus un enfant ; qu'il est le fils de Claude, le véritable et digne héritier de cet empire qu'un étranger, qu'un fils d'adoption détient pour insulter sa mère ; qu'elle n'hésitera pas à dévoiler les malheurs de cette maison infortunée, tout, jusqu'à son inceste, jusqu'au poison offert par sa main ; qu'heureusement elle et les dieux ont conservé Britannicus ;

(1) *De Clem.* l. I, I.

(2) SUET. *Néron*, X.

(3) Il est certain aussi que Sénèque s'entremît à plusieurs reprises pour favoriser la liaison de Néron avec la célèbre Poppée. Tacite lui attribue l'idée d'avoir envoyé Othon, mari de Poppée, au gouvernement lointain de Lusitanie, d'où il revint, en 69, pour exercer l'empire durant trois mois.

qu'elle ira le présenter aux soldats, et qu'on entendra d'un côté la fille de Germanicus, et de l'autre le vieux Burrhus et le déclamateur Sénèque, l'un avec sa main mutilée, l'autre échappé de l'exil ou de l'école, venant réclamer l'empire de l'univers.» (1)

La réponse à ces invectives fut l'empoisonnement de Britannicus. Il nous répugne de croire que Sénèque ait pu conseiller ou simplement excuser ce crime. Toutefois, il ne manqua pas de l'exploiter, une fois commis. C'est lui sans nul doute, qui fit répandre dans le public ces réflexions de circonstance : que de tout temps les frères se sont haïs, et que la souveraineté ne saurait se partager ; ce qui était une manière d'invoquer la raison d'état (2). C'est lui qui rédigea l'édit par lequel Néron s'excusait de la précipitation des funérailles, et qui fut un comble d'hypocrisie. Une distribution des biens et des palais de l'enfant assassiné, et dont Sénèque eut sa part, sembla la curée d'une meute sur un cadavre (3).

Moins intellectuel que son collègue, Burrhus perdit de son sang-froid, et tenta de se rapprocher d'Agrippine. Néron, à qui rien n'échappait, le révoqua aussitôt de ses hautes fonctions. Il allait même expédier la nomination de son successeur, quand Sénèque intervint et sauva son ami. Une démarche commune des deux anciens précepteurs fut décidée, et n'obtint d'Agrippine aucune promesse ferme de réconciliation ou d'apaisement. Il fallut consentir à

(1) SUET. *Néron*, X.

(2) TAC. *Ann.* l. XIII, XV-XVII.

(3) TAC. *Ann.* l. XIII, XVIII.

l'introduire en présence de Néron, qui la laissa exhiler sa colère, mais résolut sa perte.

Si peut-être Sénèque fut mis en confidence des intentions parricides de son élève, celui-ci n'osa point le consulter sur les moyens les plus aisés de les exécuter. Il y réfléchit d'abord solitairement, hésitant entre le poison et le fer. Puis il accepta, de l'affranchi Anicetus, l'idée d'un bateau truqué, dont la soupape fonctionna mal : Agrippine en fut quitte pour un bain forcé et quelques horions. Dès lors, nul espoir d'en finir, si Sénèque et Burrhus ne consentent à s'en occuper. Néron les mande, les interroge. Eux demeurent muets, à court de remontrances autant que de conseils. Sénèque, le premier (1), rompt le silence. Affectant d'accéder par contrainte à un ordre formel de l'empereur, il demande à brûle-pourpoint à Burrhus, qui était chef des prétoriens, s'il faut charger ses soldats de l'affaire. Burrhus répond « que les soldats sont trop attachés à la famille des Césars, et à la mémoire de Germanicus, pour se permettre aucun attentat contre sa fille. » Ainsi, ni l'un ni l'autre des anciens précepteurs n'élève la moindre objection contre le principe même de l'assassinat. S'ils laissent Anicetus s'en charger et l'accomplir en compagnie de deux officiers de marine, ils sont prêts, à la première nouvelle, Burrhus à dissiper les remords de Néron, Sénèque à justifier son parricide. Sans retard, les officiers du palais, obéissant à Burrhus leur chef, entourent Néron, lui prenant la main, le félicitant et le rassurant. Puis, ils se répandent dans les temples et dans la Campagne romaine, pour provoquer des sacrifices d'ac-

(1) *Hactenus promptior*. TAC. *Ann.* l. XIV, VII.

tions de grâces, et des envois de félicitations à l'empereur.

Quant à Sénèque, il court à son bureau et prépare un message de l'empereur au Sénat, dans lequel l'aveu cynique du parricide se trouve savamment présenté sous d'artificieux dehors.

Le public ne se méprit point sur la servilité de l'ancien précepteur, car, suivant le mot de Papinien, il est plus facile de commettre certains crimes que de les excuser (1).

Il n'était pas de bas offices auquel désormais Sénèque ne fût réduit à descendre. S'agit-il de construire un cirque où Néron se donnerait en spectacle ! Sénèque et Burrhus s'y résignent. Néron veut-il paraître sur la scène et chanter des vers comme les histrions ? Ils y consentent, et au besoin l'escortent « la mort dans l'âme et l'éloge à la bouche. » Ils sont à la tête de « ces gens à morale et à visages austères, qui étaient enchantés de figurer dans les amusements de la cour. » (2). S'il faut justifier, auprès du peuple, le scandale des divertissements impériaux, les prétextés ne manqueront pas : ils feront valoir l'exemple des ancêtres, la décence et presque la haute moralité des spectacles, et jusqu'à la profusion du luminaire, qui ne laisse pas de place au désordre.

(1) Le peuple ne se gêna pas pour montrer qu'il n'était point dupe des explications fournies par Néron. Le sac dans lequel on cousait les parricides fut suspendu, pendant la nuit, au cou de la statue de Néron. Un citoyen exposa au milieu de la rue son enfant nouveau-né, avec cette inscription : « Je ne t'élève point, de peur qu'un jour tu ne tues ta mère. » On écrivit sur les murs ce vers grec : *Néron, Oreste, Alcméon, trois meurtriers de leur mère.* Quant aux épigrammes, il en courut un bon nombre dont la suivante : *Qui niera que Néron ne soit de la race illustre d'Enée ? Il a enlevé sa mère : Enée emporta son père.* SUET. *Nér.* XXXIX et DIOG. LAERCE, *Vita phil.*

(2) TAC. *Ann.* l. XIV, XVI.

Après de telles concessions, les deux anciens précepteurs avaient perdu le droit de donner des conseils à leur élève. Ils en donnèrent et déplurent. Néron désira un entourage plus facile. Il profita de la mort de Burrhus pour lui substituer un successeur de son choix : ce qui ébranla définitivement le crédit de Sénèque.

Ce fut un honneur pour le philosophe que de ne pouvoir s'entendre avec les favoris de Néron et d'être en butte à leurs attaques. Les accusations portées contre lui par Suilius, et dont le tribunal avait fait justice, furent reprises par cette jeunesse envieuse et corrompue.

« Ils l'attaquent, dit Tacite, au sujet de ses richesses énormes, si excessives pour un particulier, et qu'il travaillait encore à accroître. Ils l'accusent d'attirer sur lui l'attention publique, et de vouloir par l'élégance de ses jardins et la magnificence de ses maisons, effacer presque le prince. Ils lui reprochent encore de s'attribuer exclusivement le mérite de l'éloquence, et de faire beaucoup plus de vers depuis que le goût en était venu à Néron. Ennemi déclaré des amusements du prince, Sénèque, disent-ils, rabaisse l'adresse de Néron à conduire des chars, plaisante sur sa voix toutes les fois qu'il chante. Ne se fera-t-il donc plus rien de grand dans Rome, que Sénèque n'en soit cru l'auteur ? Certes Néron n'est plus un enfant. Dans toute la force de la jeunesse, que ne renvoie-t-il son maître ? Il lui en restera d'assez grands : ses aïeux. » (1)

(1) TAC. *Ann.* l. XIV, LII. Les accusations portées par Suilius consistaient en insinuations tendancieuses et en allégations précises. Cet ancien questeur de Germanicus, tout puissant sous Claude et maintenant laissé à l'écart, attribuait sa disgrâce aux rancunes de Sénèque contre les amis de l'empereur qui l'avait

Assuré d'une prompté disgrâce, Sénèque voulut du moins en amortir les coups. Il sollicita une audience de l'empereur et lui parla en ces termes : « César, il y a quatorze ans que j'approche de ta personne ; il y en a huit que tu règnes. Depuis ce temps tu m'as comblé de tant d'honneurs et de richesses, qu'il ne manque à mon bonheur que des bornes. Je vais citer de grands exemples : ton rang les demande, à défaut du mien. Ton trisaïeul Auguste permit à Agrippa d'aller chercher dans Lesbos une retraite, et à Mécène de s'en faire une au sein même de Rome ; l'un avait été le compagnon de ses guerres, l'autre, sans quitter Rome, avait essuyé plus de fatigues encore, et tous deux avaient justifié de grandes récompenses par des grands services. Et moi, qu'ai-je apporté en échange de tes dons ? Quelques talents obscurs, nourris dans l'ombre de l'école, auxquels je dois la gloire de paraître avoir dirigé les essais de la jeunesse : ce qui déjà me paye avec usure. Mais toi, tu m'as entouré d'un crédit immense, de richesses incalculables, au point que je me dis souvent : comment un simple chevalier, d'origine étrangère, est-il compté parmi les grands de l'em-

exilé, et à son dépit de savant de cabinet à l'endroit des succès publics des hommes d'action. Il reproduisait la vieille histoire des relations que Sénèque aurait eues avec Julie. Il attribuait au philosophe une fortune de trois cents millions de sesterces, soit trente-sept millions et demie de notre monnaie, acquise par captation d'héritages, adoptions illicites, et prêts usuraires aux villes et aux provinces. TAC, *Ann.* l. XIII, XLII. Un procès en homicide débarassa Sénèque de ce gênant personnage : Suilius eut ses biens confisqués et fut relégué aux îles Baléares à perpétuité. DION CHRYSOSTOME nous a conservé un trait qui montre le genre de spéculation auquel se livrait Sénèque. Il avait prêté à divers Bretons (d'Angleterre) la somme énorme de quarante millions de sesterces, (cinq millions de francs). A mesure que l'éventualité de la guerre devenait plus menaçante, il exigeait des intérêts plus élevés. Enfin quand Suetonius Paulinus entra en campagne, Sénèque exigea immédiatement ses fonds, ce qui réduisit au désespoir et dépouilla de leur patrimoine les principales familles de Bretagne.

pire ? Comment un nom si nouveau s'est-il fait remarquer, au milieu de tant de noms décorés d'une longue illustration ? Où est cette philosophie si bornée dans ses désirs ? Est-ce donc la sagesse qui orne tous ces jardins, qui habite tous ces palais, qui regorge de terres, de revenus immenses ? Je n'ai qu'une excuse : je n'ai pu me roidir contre tes bienfaits. Mais nous avons tous deux comblé la mesure : tu m'as donné tout ce qu'un prince peut donner à un ami ; j'ai reçu tout ce qu'un ami peut recevoir d'un prince. Le reste irriterait l'envie, qui, sans aucun doute, comme tout ce qui vient des mortels, ne peut atteindre à ta hauteur ; mais moi, elle m'accable : il faut songer à moi. De même qu'épuisé par les travaux de la guerre ou par les fatigues d'un voyage, je demanderais du repos, ainsi, dans ce voyage de la vie, lorsque, les soins même les plus légers effrayant mon âge, le fardeau de mon opulence devient accablant pour ma vieillesse, je demande qu'on m'en soulage. César, fais régir mes biens par tes procurateurs ; daigne les confondre avec ta fortune. Sans me réduire à l'indigence, je ne sacrifierai qu'un vain éclat qui me fatigue ; et, tout le temps qu'emporte le soin de mes terres ou de mes jardins, je le rendrai à mon esprit. Tu es dans la première vigueur de l'âge, et huit ans d'expérience t'affermissent dans l'art de régner ; pour nous, tes vieux amis, ce sera répondre à tes bienfaits que de jouir du repos. Ce sera même une partie de ta gloire, d'avoir élevé aux grandeurs des hommes qui savent supporter la médiocrité. »

Néron n'accepta pas le don des richesses dont il ne tenait qu'à lui de s'emparer de vive force. Il ne permit pas à son vieux maître d'échanger une pré-

somption de culpabilité contre le prestige d'un acte de générosité. Usant des mêmes armes que lui, il dissimule sous d'éloquentes protestations d'amitié le congé le plus formel et le plus chargé d'incertitudes cruelles. « Je réplique sur le champ, dit-il, à un discours préparé : voilà déjà un de tes bienfaits. C'est toi qui m'as formé à discuter facilement toute question, prévue ou non. Mon trisaïeul Auguste consentit à la retraite d'Agrippa et de Mécène après de longs travaux ; mais, quels que fussent ses motifs, Auguste était d'un âge qui donnait du poids à ses démarches, et, toutefois, il ne dépouilla de ses dons ni Mécène, ni Agrippa. C'est au sein de la guerre et des périls qu'ils avaient servi tous deux, car les premières années d'Auguste furent orageuses ; mais ni ton bras, ni ton épée ne m'eussent manqué non plus, si j'avais eu les armes à la main ; et tout ce que demandait la situation de mes affaires, tu l'as fait : ton expérience, tes conseils, tes préceptes, ont éclairé mon enfance, ensuite ma jeunesse. Tes bienfaits subsisteront pendant ma vie entière. Ceux que tu tiens de moi, trésors, jardins, palais, sont périssables ; et quoi que tu puisses dire de tes richesses, beaucoup, avec moins de mérite, en ont eu qui les surpassaient. J'ai honte de citer des affranchis plus opulents que toi, et je rougis que, le premier dans mon cœur, tu ne le sois pas encore en fortune. Mais attendons : ton âge, encore robuste, te permet et les travaux, et l'espérance d'en jouir. Et moi, je ne fais que d'entrer dans mon règne. A moins peut-être, que tu ne te rabaisses au-dessous de Vitellius, qui fut trois fois consul, et moi au-dessous de Claude, ou que mes libéralités ne puissent faire pour toi ce qu'a fait pour Volusius sa longue écono-

mie. Pourquoi me quitter ? Si cette pente si glissante du premier âge m'a emporté dans quelques erreurs, tu les redresseras, et ma jeunesse, plus instruite, va suivre plus constamment tes avis. On ne dira point que c'est modération dans Sénèque, si tu rends tes richesses ; que c'est besoin de repos, si tu abandonnes ton prince : Rome entière s'écriera que Néron est avare, que l'on redoute sa cruauté. Et quand ton désintéressement t'attirerait les plus grands éloges, conviendrait-il à un sage de chercher sa gloire dans une démarche qui décrirait son ami ? »

« A ces raisons, dit Tacite, Néron ajouta les embrassements les plus tendres, instruit par la nature et consommé par l'habitude dans l'art de voiler sa haine sous d'insidieuses caresses. Sénèque finit, comme on finit toujours avec les princes, par des remerciements ; mais il changea la vie qu'il menait depuis sa grande faveur ; il renvoya cette cour qui remplissait sa maison ; il ne souffrit plus de cortège, sortant peu, et prétextant toujours des maladies ou des études, pour se renfermer chez lui. » C'était en l'année 62.

E. BOUISSON.

(1) TAC. *Ann.*, l. XIV, LII-LVI.

LA FONTAINE DE PRADIER

L'Esplanade n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Avant 1787, époque à laquelle on l'élève pour la mettre en rapport avec un plan d'ensemble d'embellissement de la ville, elle était à peu près au même niveau qu'actuellement, mais c'était alors une sorte de terrain vague, créé sur une partie de l'emplacement du bastion, dit de la Couronne et agrandi, au fur et à mesure des besoins de la population, sur les jardins des environs. On allait là comme aujourd'hui y respirer le grand air, mais pas tout à fait y chercher l'ombre et la fraîcheur, car à cette époque, elle n'était pas entourée d'arbres et l'arrosage était chose inconnue. Cependant, comme c'était le lieu de prédilection des promeneurs, une délibération communale du XVIII^e siècle l'appelle « la promenade favorite ». On y était alors presque à la campagne. En effet, elle n'était pas comme aujourd'hui entourée de maisons élevées et bornée par des faubourgs, mais de jardins et de petits chemins, conduisant à la plaine et au Vistre, dont on pouvait voir au loin les grands arbres. En 1787, donc, on y porte des décombres et des terres et on en fait une sorte de terrasse de plus d'un mètre de hauteur par où l'on montait par deux grands perrons.

Les terres qui servirent à exhausser cette promenade provenaient de la démolition de la plate-forme qui obstruait la rue Régale, du déblaiement des Arènes, de la démolition des remparts et de la suppression du cimetière des Récollets ou de la Couronne. Raymond, architecte du roi, à Toulouse, avait dressé tous ces projets, moyennant 6000 livres. Il peut être considéré ainsi comme l'auteur de nos boulevards et de la physionomie actuelle de la ville.

Malheureusement tous ces travaux ayant été exécutés un peu à la hâte, on s'aperçut vers l'an VII de la République que l'Esplanade était beaucoup plus élevée du côté du Sud et que les eaux pluviales refluant vers la ville, y causaient des dégâts sérieux. La municipalité par une délibération du 22 prairial an VIII fait rectifier cette erreur en changeant la porte du Nord au Sud. En 1821, on y place des bancs en pierre froide de Baruthel et en 1827, après qu'on eût décidé la canalisation de la source de la Fontaine, on conçut l'idée de placer au milieu de l'Esplanade une fontaine monumentale qui coûta huit mille francs, et qui se résumait en deux vasques superposées, en forme de coquilles retenues au sol par un seul pied. En 1841, lorsqu'on construisit la voie ferrée, nos édiles voulurent faire grand et ménager à la ville une belle entrée ; on fit tout un plan d'avenues et de voies de dégagements, dans lequel des modifications importantes furent apportées à l'Esplanade. On l'abaissa de nouveau et elle fut entourée d'arbres, d'une balustrade, de trottoirs, de becs de gaz. Puis en 1844, après tous ces travaux de nivellement et d'embellissement, le conseil municipal prend une délibération par laquelle elle sera dotée d'une grande et belle fontaine artistique, qui sera en pierres de Lens et de Roquemailère, c'est-à-dire de nos deux grandes carrières des environs. Et il vote à cet effet cinquante mille francs et la mise au concours de ce projet vraiment génial, dont tout l'honneur revient à M. le maire Girard et à ses adjoints MM. de la Corbière, Michel, Nègre-Bergeron.

La fontaine qui se trouvait encore sur l'Esplanade ne débitait que huit pouces d'eau ; il fut décidé qu'il fallait prévoir que la fontaine à exécuter pourrait recevoir une quantité d'eau plus considérable.

Le concours eut lieu le 20 Mai 1844.

L'auteur du projet adopté devait recevoir une somme de 2000 fr. indépendamment du droit qu'il aurait de diriger lui-même l'exécution des travaux. Chaque projet devait être adressé à la mairie au plus tard le 1^{er} Octobre 1844. Vingt-sept projets furent envoyés au concours. Ils furent exposés publiquement à la Maison-Carrée depuis le Dimanche 13 octobre jusqu'au Dimanche 13 Novembre.

Le 22 du même mois le conseil municipal nomma un jury composé de treize membres savoir : sept pris dans son sein, six pris au dehors. Ces six derniers comprenaient deux ingénieurs en chef des Ponts-et-chaussées, trois architectes et le directeur du musée.

Le jury était ainsi composé : M. F. Girard, maire ; Messieurs Bonnaud, Boyer, de Chastellier, Ranse, Rousselier et de Trinquelague, conseillers municipaux ; M. Vinard, ingénieur en chef du département ; Didion, ingénieur en chef du chemin de fer ; Chambaud, architecte de la ville ; Bourdon, architecte du département ; Boucoiran, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts ; Henri Durand, architecte.

Les vingt-sept auteurs de projets se décomposaient ainsi : 8 de Paris, 9 de Nîmes, les autres de Marseille, Bordeaux, Bruxelles, Besançon, Alais, Beaucaire, Arles, Vienne. Sur les vingt-sept projets présentés, vingt-deux furent éliminés aussitôt par le jury, et cinq seulement furent jugés dignes de son attention. Chose curieuse, les 9 concurrents de Nîmes furent impitoyablement mis de côté, soit sans doute par insuffisance, soit par ce sentiment très humain qui veut que « nul n'est prophète dans son pays. » Les cinq projets qui étaient restés seuls en présence portaient pour épigraphe : le numéro 2 « A chacun selon ses œuvres » ; le numéro 5 « Prospérité, commerce, industrie » ; le numéro 7 « Aide-toi, le ciel t'aidera » ; le numéro 19 « *Ut prosim* » et enfin le numéro 21 « Utilité et embellissement ».

Un nouvel abattage ne laisse subsister que les numéros 19 et 21, qui furent jugés seuls susceptibles d'exécution. Ils étaient l'un et l'autre conçus avec beaucoup de talent, de goût et de convenance. L'auteur du numéro 21 était M. Léon Feuchères, architecte à Paris, qui déclara avoir présenté son projet en collaboration avec M. Jules Klagmann, statuaire, auteur de la fontaine Louvois ; le numéro 19 était de Questel, c'est la Fontaine actuelle de l'Esplanade.

Le numéro 21 se composait d'un monument carré, très artistement décoré, ayant deux façades principales, une tournée vers le boulevard, l'autre vers l'avenue. Sur ces deux faces étaient deux statues placées chacune dans une

niche et sur les deux faces latérales des médaillons ornements. La conception de M. L. Feuchères parut si recommandable et si belle, que le jury résolut de solliciter du Conseil municipal l'allocation d'une prime de 1000 francs en faveur du projet qui ne serait pas exécuté. Le projet de cet éminent architecte figure dans une des salles de notre musée.

Questel fut donc chargé de l'exécution de la fontaine de l'Esplanade. Mais ce n'était pas encore toucher au but. Il fallait choisir non seulement un sculpteur, mais encore arrêter les matériaux qui devaient servir à l'exécution des cinq grandes figures du monument, il fallait examiner si l'on adopterait la pierre de Lens ou le marbre blanc. Cette dernière matière exigerait une dépense de 120,000 francs au lieu de 80,000 fr. qu'aurait coûté la pierre.

Le Conseil adopta la délibération suivante :

« Considérant que la fontaine monumentale que la ville de Nîmes se propose d'élever sur l'Esplanade, a été considérée par le Conseil et par les autorités consultées, comme une œuvre d'art de haute importance ;

« Qu'elle doit, en conséquence, réunir les conditions les plus complètes de durée et de perfection ; considérant que la dépense, quoique très considérable, est justifiée par l'importance de la Ville de Nîmes et par la grande proportion de la promenade et des monuments antiques et modernes qui l'entourent ;

« Le conseil municipal délibère : les cinq grandes figures sculptées de la fontaine monumentale seront exécutées en marbre blanc. »

La ville, en exécution de cette délibération, passa des traités avec une maison de Paris, la seule en France qui avait entrepris l'exploitation des marbres de Carrare ; cette maison était en ce moment occupée à la livraison des marbres destinés au tombeau de l'empereur Napoléon I^{er} aux Invalides. Les blocs de notre Fontaine leur sont semblables pour la qualité. Plus de vingt-quatre cubes de ce marbre, à 1,000 fr. le mètre seront nécessaires pour l'exécution du monument. Le bloc seul, destiné à la grande figure de la ville de Nîmes, qui couronne la Fontaine, exige des dimensions au moins égales aux blocs li-

vrés par l'Etat pour le monument des Invalides. Il avait quatre mètres trente de haut et pesait de quinze à vingt mille kilos.

Tout cela augmentait la dépense totale qui de 50,000 fr., devait atteindre suivant les prévisions, 160,000 fr. Mais le Conseil municipal, qui tenait par dessus tout à cette œuvre, ne recula pas devant cette carte à payer. Le 10 mai 1845 il autorise la municipalité à mettre le projet en voie d'exécution.

M. Girard ne perd pas de temps. Il fait aussitôt ouvrir un concours «à l'amiable entre divers sculpteurs de la capitale.» Voilà Klagmann, Etex et Pradier en présence. Klagmann est fortement recommandé par MM. de Chabaud-Latour, de Lafarelle, Ary Scheffer. Ce dernier invoquait tout l'intérêt que le duc d'Orléans portait à cet artiste. Etex, de son côté, apprenant que son maître Pradier est sur les rangs, se refuse. Malgré tous les efforts de ses amis MM. Numa Boucoiran, Feuchères et Nouguiér, Klagmann est écarté. Le Maire traite le 1^{er} août 1845 avec Pradier bien qu'il ait demandé 75,000 fr. au lieu de 60,000 francs que demandaient Etex et Klagmann. Quels sont les mobiles auxquels a obéi le Maire en faisant choix de Pradier ? Les uns prétendent que c'est la promesse de la part de Pradier de faire acheter par l'État, pour la Ville de Nîmes, sa belle statue de Phryné, qui malheureusement est restée au Louvre ; d'autres que M. Girard considérait Pradier supérieur à Klagmann et qu'il fallait que la Fontaine de l'Esplanade fut l'œuvre du sculpteur le plus en renom de l'époque ; que déjà Pradier avait fait pour l'Hôtel-Dieu, le buste du général de Feuchères, bienfaiteur de nos hospices, moyennant 5,000 francs ; enfin, il y a lieu de croire que M. Girard s'est laissé influencer lors de son voyage à Paris pour y visiter les principales fontaines, par l'aspect grandiose et gracieux de la fontaine Molière, œuvre magistrale de Pradier.

Le choix de Pradier allait changer une fois de plus la somme estimative du monument. De 11,400 fr. qui étaient les frais de sculpture évalués par M. Feuchères, on était passé à 19,803 fr. 40 c. avec M. Questel, et l'on arrivait avec M. Pradier à 75,000 fr. Et encore ce dernier déclarait-

il faire une concession déclarant que « ce n'est point l'appât du gain qui l'engage à entreprendre ce beau travail, mais bien le désir de laisser à Nîmes une belle chose, celui de prouver l'attachement particulier qu'il avait pris pour un département où était né son grand-père. »

Cependant la nouvelle carte à payer ne devait arrêter en aucune façon le Conseil municipal. Il s'empressa de voter le nouveau sacrifice qu'on exigeait des finances municipales, ce qui porta le total de la dépense générale à 214,963 fr. 55 c., somme exacte de ce qu'a coûté la Fontaine, dite de Pradier. Peu de municipalités dans l'avenir auront fait pour les arts autant que celle de cette époque. Il faut donc la féliciter et de son intelligence et de sa hardiesse. Les artistes viennent à Nîmes aujourd'hui autant pour voir le chef-d'œuvre de Pradier que pour y admirer ses monuments antiques.

Pradier arriva à Nîmes en 1846, époque à laquelle il installa son atelier sous un des arceaux du Viaduc.

Ce n'est que dans le courant de l'année 1850 que fut terminée la fontaine de l'Esplanade, que les habitants ne connaissaient que par la maquette exposée dans la Maison-Carrée. L'érection et la mise en place des différentes pièces paraissaient difficiles à exécuter, et cette dernière opération fort délicate éveillait quelques perplexités, même chez les hommes de l'art.

Le samedi 12 avril, MM. Cazal et Ginestoux, entrepreneurs pour les travaux de maçonnerie, installèrent la première des quatre grandes vasques qui reçoivent les eaux. Ce bloc ne pesait pas moins de 230 quintaux métriques. Ce commencement heureux faisait présager le succès futur. Il fallut, néanmoins, toute l'intelligence, toute la capacité de l'entrepreneur pour hisser sur son piédestal, la colossale statue de la *Ville de Nîmes*. Le jeudi 25 mai, sous la direction de Questel et de Durand, architectes, ce travail fut terminé, malgré les moyens imparfaits dont on disposait. Successivement, les quatre statues prirent leur place sans que l'une d'entre elles ait été dégradée, soit pendant le transport, soit pendant l'érection. On se figure aisément les difficultés de cette dernière opération, et l'on comprendra quelles étaient celles du transport, lorsqu'on songe que

l'atelier de M. Pradier étant aussi éloigné du centre de l'Esplanade, il avait fallu traîner jusqu'au pied du piédestal la masse énorme des différentes statues. Pour réaliser ce problème, M. Cazal avait eu l'idée de construire un chemin de fer qui, partant de l'atelier et aboutissant à l'Esplanade, s'élevait par un plan incliné, construit en charpente, jusqu'aux piédestaux sur lesquels, alors, les statues étaient déposées sans effort. Ce travail, qui lui fut consenti par adjudication, coûta 1.500 francs.

Les diverses circonstances qui ont précédé ou accompagné l'érection de la Fontaine de l'Esplanade, furent transcrites sur un parchemin spécial. Ce document fut enfermé dans un tube de verre, dans lequel on fit le vide et le tube placé dans une petite boîte de plomb avec quelques pièces d'argent et de cuivre à l'effigie de Louis-Philippe et de la République. Le tout fut scellé dans le piédestal qui porte la *Ville de Nîmes*.

La réception des travaux se fit avec un certain apparât, le 8 septembre 1850, mais l'inauguration solennelle ne devait avoir lieu que plus tard. Le maire, entouré de ses adjoints et du Conseil municipal, convoqua, en outre, l'Académie du Gard, le Préfet et le Conseil général à assister à cette première cérémonie. L'éminent artiste Pradier, qui avait été appelé, comme membre de l'Institut, à siéger au sein de notre Académie, guida le cortège et fit la remise officielle des travaux à l'administration municipale. Une foule immense entourait le cortège officiel et contemplait cet admirable groupe débarrassé, enfin, de ses voiles et des échafaudages qui en masquaient les belles proportions.

Il restait à entourer convenablement ce morceau d'art et surtout à alimenter les jets d'eau. A cette époque, c'était une question assez compliquée que de détourner de la source de la Fontaine, une quantité relativement assez considérable de liquide. Il fut décidé qu'une conduite spéciale partirait du point où le canal de dérivation des eaux, dit aqueduc Balore, aboutit sur le quai de la Fontaine, au débouché de la rue Titus, et se dirigerait, en longeant les boulevards de la Comédie, de la Madeleine et St-Antoine, sur le réservoir existant à l'angle Nord-Ouest du bosquet de l'Esplanade, en face la maison Colomb. Cette conduite

captait, au profit de la Fontaine de l'Esplanade, la masse d'eau qui desservait le lavoir de la place d'Assas, soit 1.000 litres environ par minute.

Le 1^{er} juin 1851 avait lieu, enfin, l'inauguration solennelle du monument, complètement terminé. La grille, les candélabres étaient posés, les tuyaux adaptés, les gazons et les corbeilles de fleurs plantés. Les inscriptions étaient gravées, bien que l'Académie du Gard se fût montrée opposée à cette décision ; en un mot, tout était prêt. Les Compagnies de chemins de fer organisèrent, pour la circonstance, des trains de plaisirs. Aussi, dès la veille du 1^{er} juin, une foule compacte d'étrangers envahissait la ville. De la banlieue, des chariots de toutes formes et de toutes dimensions emmenaient une multitude de curieux. Ajoutons que le soleil était de la fête.

L'inauguration de ce monument que la population avait vu grandir et s'élever, au milieu des événements les plus divers, fut une solennité pour la ville. Toutes les maisons qui entourent la place étaient garnies de spectateurs jusques sur les toits, et sur l'Esplanade elle-même, la foule pressée avait peine à se mouvoir. Dans le cortège officiel figuraient un grand nombre d'invités et, en particulier, les membres de l'ancien conseil municipal à la sollicitude duquel était dûe l'érection de la fontaine. Des circonstances douloureuses retinrent à Paris, Questel, l'architecte, et l'éminent statuaire Pradier ne put, à son grand regret, assister à la cérémonie. Le maire de Nîmes, Eyssette, absent, fut suppléé par le premier adjoint Vidal. Deux discours furent prononcés, l'un par le Préfet du Gard, l'autre par le premier adjoint. J'en ferai grâce à mes lecteurs, ne voulant retenir du discours de M. Vidal que ces quelques paroles :

« Puisse la ville de Nîmes, marcher constamment dans la noble voie où depuis un demi-siècle elle a accompli de si éclatants progrès ! Puisse-t-elle toujours, assurée comme aujourd'hui de l'autorité supérieure, ne jamais séparer le beau de l'utile ! Ce principe d'administration doit être sacré pour nous ; il est en quelque sorte notre glorieux patrimoine, car il est gravé sur chaque pierre des monuments que nous ont légués nos aïeux. »

Un coup de canon donna le signal du jaillissement des eaux qui se répandirent en gerbes gracieuses dans les vases destinées à les recevoir, aux applaudissements de la multitude. C'était la fin de la cérémonie, mais la fête se prolongea le soir par un spectacle gratuit aux Arènes.

Nîmes doit persister dans la voie tracée par les représentants municipaux de cette époque. Maintenant qu'elle a des eaux en abondance, de vastes places à décorer, telles que celle des Carmes et les ronds points du boulevard de la République, ce serait le cas de les orner de belles fontaines monumentales, qui viendraient encore ajouter à sa beauté et à sa grâce.

ADOLPHE PIEYRE.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LES CORRESPONDANTS DE JULES CANONGE

Puisque le hasard me vaut ou l'avantage me vient de paraître en tête du premier numéro qu'a ordonné la Direction nouvelle, il m'en sera permis et je me fais un agréable devoir de saluer d'un mot de reconnaissance et d'éloge le passé, qui s'éloigne, grâce à Dieu, sans nous abandonner, et de féliciter du même coup le présent, en lui souhaitant courage pour un avenir naturellement désiré de prospérité plus assurée toujours, de succès sans cesse grandissant, et d'honneur accru sans fin. Ces vœux joyeux ne se mélangent d'aucune amertume, puisque nous n'avons à regretter ni rupture, ni même relâchement : notre ancien directeur, dont on a tant apprécié le zèle, la largeur de vue, la décision, s'élève sans nous quitter.

Celui qui le remplace à la présidence immédiate et effective du Comité va prendre une part plus active, prépondérante, à une direction pour laquelle le désignaient, avec ses traditions de famille, toutes ses qualités, tous ses mérites personnels, ainsi que le long dévouement qu'il a prodigué à notre œuvre.

Collaborateur assidu de la fondation, conseil vigilant et éclairé de la première heure à ce jour, il passe insensiblement mais irrésistiblement poussé de la confusion du rang au siège principal.

Nimois d'origine et de cœur, Nimois d'âme et de fait, malgré les vicissitudes de la vie, il a, semble-t-il, agréé volontiers et désigné dès l'abord, pour marquer son avènement, inaugurer son règne, un sujet essentiellement Nimois.

JULES-AMÉDÉE CANONGE, on le sait, naquit à Nîmes, le 17 mars 1812. Il y est mort, le 14 mars 1870.

T, XXVII, 1^{er} Décembre 1899.

30

Dans la notice (1) que M. *Irénée Ginoux*, son confrère à l'ACADÉMIE DU GARD (c'est le nom que portait alors notre Compagnie), consacrait, en 1872, au *littérateur* et à l'*ami des arts* naguère disparu, on lit : « Il (Canonge) s'est fait une brillante place dans
« cette pléiade de poètes qui n'ont guère quitté la
« province et ont ainsi donné le signal d'une cer-
« taine décentralisation intellectuelle. »

Plus loin, le biographe dit : « Là (dans le journa-
« lisme) comme ailleurs, il est littérateur de bon
« goût, poète de distinction, par la pureté de la
« forme ; là comme ailleurs, il témoigne d'un amour
« intelligent et passionné pour les arts ; là, comme
« partout, il demeure chrétien. »

A ces divers titres, la personnalité de Canonge est intéressante ; sa mémoire mérite d'être considérée et sauvée de l'oubli.

Je n'ai pas le dessein de refaire, ici, l'étude qui a été faite et bien faite, au lendemain de sa mort, par une plume compétente et documentée, étude sur un poète par un autre poète. Cependant le long temps écoulé depuis lors a classé notre éminent concitoyen dans l'histoire assez ancienne déjà de notre pays et de notre langue. Cette trentaine d'années a fait de nous, par rapport à lui, une postérité suffisamment lointaine pour porter sur l'homme et son œuvre un jugement calme et mûri, par suite, impartial et juste.

Ce travail pourra donc (c'est souhaitable) tenter quelque esprit sensible à la littérature, à la poésie, à l'art. Le programme de l'un des prochains concours ouverts par l'*Académie de Nîmes* est de nature, en le comprenant ou l'admettant dans son cadre, à en

(1) V. *Mémoires de l'Académie du Gard*, année 1872, pages V à XXX.

suggérer, tout au moins à en permettre l'idée, avec le désir légitime et l'espoir fondé pour celui qui tentera la réalisation de s'essayer à une entreprise engageante et de conquérir, en cas de réussite, honneur et profit.

Par son testament, qui porte la date du 6 octobre 1865, et dans lequel, « finissant comme il avait « vécu, il n'a oublié ni les pauvres, ni ses serviteurs, « ni les prières pour son âme », Canonge lègue « à « sa ville natale son buste de Pradier, ses manuscrits « et ses autographes ».

Mon confrère, M. J. Simon, l'érudit conservateur de notre bibliothèque municipale, a bien voulu me signaler l'importance des dossiers qui contiennent la correspondance reçue, colligée et laissée par notre poète, le piquant d'inédit qui se dégage de ces nombreuses lettres, signées de noms plus ou moins connus jusqu'à ceux *des premières notabilités contemporaines*, pages dignes, toutes ou à peu près, d'être tirées de l'oubli, pour l'honneur sans doute de celui qui en fut l'inspirateur et le destinataire, mais encore et surtout pour le profit de l'histoire littéraire et artistique de son temps.

Déjà de son vivant, Canonge avait cru devoir en publier quelques unes en un petit volume. « Peut-être, dit M. J. Ginoux, aurait-il mieux valu qu'il ne le fit pas. Ses détracteurs y ont vu un monument élevé par lui-même à sa vanité ; et cependant n'a-t-on pas quelque droit d'être fier d'avoir été apprécié par des hommes qui s'appelaient Châteaubriand, Lamartine, Berryer, Béranger ; d'avoir été l'ami d'Ingres, de Pradier, de Gatteaux ? »

Jules Canonge avait eu bien soin cependant, en tête de cette publication, de l'expliquer : il la défi-

nissait et la déclarait « avant tout, un acte de gratitude. »

« Je l'offre, disait-il, non pas à la généralité du public, mais aux quelques lecteurs amis qui m'ont favorisé d'une attention soutenue ; pour ceux-là, elle sera un appendice, une sorte de commentaire à mes travaux dont elle expliquera l'origine et dessinera mieux les tendances. Dans ce qui ne m'est pas personnel, ils pourront rencontrer quelques faits, quelques nuances qui leur révéleront peut-être sous un jour nouveau ces génies éminents que l'on ne connaît jamais assez »
« (Nîmes, 1^{er} Mars 1867). »

Aucune pudeur capable d'inspirer la moindre hésitation ne peut être de mise aujourd'hui, après qu'une trentaine d'années et plus encore, une longue prescription et au delà, a emporté les hommes et les choses d'alors. Pareil reproche de vanité ne saurait, en tout cas, aller à l'étranger qui prudemment et par pur amour du bien et du beau fouille dans cet inconnu, et qui, sans trahir ni personne ni rien qui ait voulu rester ou qu'il faille laisser secret, divulgue ces épanchements de l'amitié ou ces confraternels échanges de productions littéraires.

Ici, ne pourrait s'appliquer non plus la réflexion d'un éminent et courageux critique moderne. « D'une manière générale, on abuse aujourd'hui de la correspondance des grands hommes, qui, s'ils cessaient, durant quelques instants, de dormir leur sommeil, se plaindraient maintes fois de leurs héritiers et de leurs éditeurs. Oh ! ces douleurs intimes jetées en pâture à la curiosité d'un public

« insuffisamment renseigné, qui ne peut pas tout comprendre !... » (1)

Ici, en effet, point de douleurs intimes ; mais simplement des remerciements, des félicitations, des appréciations, des conseils, en un mot, une correspondance affectueuse ou déférente de littérature, de poésie et d'art. Malheureusement la moitié manque : toute la partie émanée de notre héros s'est éparpillée au loin.

En attendant que j'aie coordonné toutes ces choses actuellement réunies en liasses épaisses et susceptibles de former plusieurs volumes, que j'en aie élagué les futilités et les redondances, voici quelques glanes dont le charme et la curiosité pourront, je crois, être agréables aux lecteurs de la *Revue* et piquer leur sagacité. En même temps, chez beaucoup, elles réveilleront des souvenirs plus ou moins chers ou seulement agréables ; elles leur rappelleront des faits plus ou moins notables, des physionomies plus ou moins saillantes ou effacées, mais assurément sympathiques ; le tout point banal ni indifférent certainement, fort attrayant, au contraire, pour des compatriotes naturellement enclins à jeter parfois en arrière un regard amical ou scrutateur, disposés à se remémorer ou à apprendre les faits anciens, heureux de découvrir ou de revoir les traits de leurs ancêtres, curieux et satisfaits de revivre momentanément le passé de leurs pays, et forcément reconnaissants, par suite, envers qui l'évoque devant eux ou qui pour eux tente de le reconstituer, tâche de le reproduire.

Voici donc des pièces qui, au mérite de leur

(1) *La religion des Contemporains*, par l'abbé L.-CL. DELFOUR (2^e série), page 286: *Un Lamennais inconnu*.

saveur épistolaire, joignent celui de nous révéler des auteurs autrement ignorés et celui plus agréable encore pour nous de représenter des gens et des choses à peine disparus et déjà cependant sensiblement éloignés, d'esquisser un fragment de notre récente histoire locale, et de remettre en lumière un coin de la société nimoise d'hier.

GONGRÉGATION
DES
RELIGIEUSES
DU
SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS
A VALENCE (TARN)

J. M. J.

1^{er} Août 1864.

MONSIEUR,

Depuis longtemps je paie un tribut d'admiration à vos gracieuses poésies ; je les recueille, avec soin, dans les diverses publications où elles se trouvent semées. Je dois croire qu'elles ne sont pas restées éparses, que vous les avez sans doute réunies ; je l'apprendrai avec un grand plaisir.

Je suis nimoise, Monsieur, et nimoise dans toute la force du terme ; c'est ce qui vous fera pardonner la liberté que je prends. Quoique j'aie quitté cette ville en 1822, je n'ai perdu de vue ni la Tourmagne, ni les Arènes, ni la Maison Carrée, ni notre incomparable Fontaine et partout, à Paris même, j'ai regretté Nîmes, j'ai admiré Nîmes. C'est là qu'un père respecté, honoré de l'estime de ses concitoyens, a vécu, c'est là que ma mère est morte, c'est dans une communauté de cette ville aimée que j'ai puisé les principes et les sentiments religieux qui m'ont conduite dans le cloître.

Votre nom réveille en moi depuis longtemps de chers souvenirs. J'ai eu pour compagne à la pension Jenny Didier Canonge. J'ai connu très particulièrement M. et M^{me} Victor Canonge, Théonie et Victorine. Puis-je me flatter que 40 ans d'absence ne m'aient pas bannie de tout souvenir ? Je viens de

lire votre article sur Reboul, notre illustre *poète boulanger*, et cédant à un mouvement spontané, à un vrai sentiment de nimoise, je viens, Monsieur, vous prier de recueillir l'héritage de celui que vous louez, que vous pleurez, afin que notre chère cité ait toujours son illustration. Je ne connais de vous que ce que j'ai recueilli dans des journaux d'éducation, choses charmantes, remplies de sentiments élevés, de nobles aspirations, de foi religieuse ; mais n'avez-vous pas monté votre lyre sur des sujets de plus longue haleine, cherché dans les souvenirs historiques de notre antique cité le sujet d'un poème ?

Pardon mille fois, Monsieur, de cette interrogation. J'habite un coin de la France où parviennent rarement les œuvres des auteurs distingués, et depuis l'enfance j'ai puisé près d'un père aussi instruit que modeste le goût de la littérature ; mais de la bonne, de la religieuse littérature.

Il faut l'avouer, je suis classique, et cela ne peut vous étonner car :

La vieillesse venue
A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
Onze lustres complets surchargés de 4 ans.

A cet âge il est permis d'être classique.

Veuillez, Monsieur, ne voir dans cette lettre que l'ardent désir de rendre hommage aux hommes qui comme vous honorent notre *chère ville*. J'ai admiré Reboul en silence. Sa mort, votre article, sont venus faire vibrer en moi des sentiments longtemps contenus et pour me faire pardonner, je crois avoir trouvé le moyen infailible : Je suis nimoise !

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments pleins d'estime, de distinction et d'admiration avec lesquels je suis

Votre très humble servante

S^r St-Jean.

Communauté du Sacré Cœur de Valence d'Albigeois (Tarn).

Tout cela est tracé d'une main sûre et d'une plume régulière, malgré la soixantaine qu'avoue

l'auteur en un langage poétique. L'écriture nette, élégante, semble sortir du moule uniforme dans lequel se coulent les écritures des religieuses, de celles notamment qui appartiennent aux ordres voués à l'enseignement. Ces pages ont vraiment l'aspect d'un modèle fourni à ses élèves par une maîtresse.

Et quelle maîtresse ! Classique, comme elle-même le proclame ; classique de tous points, comme il apparaît dès l'abord et se confirme par la suite. Quel professeur, de littérature évidemment, ce devait être ! Commentateur abondant et enthousiaste ! Quel critique sagace et pénétrant ! Capable, nous l'allons voir, de joindre l'exemple au précepte ! Nimoise fidèle, partout et toujours, dans sa retraite en pays perdu, comme à Paris même. Comme discrètement elle sollicite le poète en renom, malgré l'exubérance de sa vive admiration dont manifestement elle s'efforce de comprimer une explosion qui pourrait passer pour une importune ou exagérée flatterie ; comme adroitement, malgré son impérieux désir de les recevoir, elle provoque l'envoi de ses œuvres.

Par prudence sans doute et pour sauvegarder son amour-propre contre une déconvenue cependant improbable, elle ne livre pas encore son nom de famille, mais seulement son de nom religieuse : Sœur Saint-Jean.

Le poète, cela va de soi, ne fut point insensible à la louange. Si nous ignorons dans quels termes il répondit, nous savons du moins que la réponse ne se fit pas attendre et qu'elle fut favorable. Il se rendit de bonne grâce et avec un empressement qui marque sa légitime fierté d'auteur au vœu de sa compa-

triotte. Les remerciements de celle-ci ne tardèrent pas non plus. Ils s'exhalaient dans une seconde lettre, qui apportait, avec un *reconnaissant hommage* et l'expression d'une admiration non plus contenue, l'enthousiasme plus débordant encore de la nimoise et le lyrisme plein de foi et d'abandon d'une confraternité poétique à peine dissimulée, presque avouée.

CONGRÉGATION
DES
RELIGIEUSES
DU
SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS
A VALENCE (TARN)

J. M. J.

10 Août 1864.

MONSIEUR,

Je viens vous offrir mes remerciements pour la pieuse et charmante tradition que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; cette gracieuse réponse à la lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser, excite toute ma reconnaissance ; veuillez en agréer l'expression.

Je dois vous avouer, Monsieur, que depuis ma lettre partie, j'ai eu grand'peur d'avoir commis une inconscience, tout au moins une indiscretion. En véritable nimoise, après vous avoir lu, dans *La Semaine des familles*, je me laissai aller à mes impressions et j'écrivis aussi vite que la pensée ; car malgré mes *douze lustres et quatre ans*, on m'accuse d'être restée bien jeune encore ; vous excuserez une vieille religieuse qui a quitté le siècle depuis 42 ans au moins et qui a complètement oublié les usages et les formules du monde et qui n'a conservé qu'un cœur tout nimois.

J'ai éprouvé tant de plaisir à faire apprendre à mes élèves les charmants morceaux de vos poésies que j'ai recueillis, qu'il me semblait que je vous devais un reconnaissant hommage ; il y a dix ou douze ans, plus peut-être, que *Le Maga-*

sin des Demoiselles m'apporta *La mendiante de St-Roc*, depuis ce temps j'ai été à la recherche de vos œuvres.

Dans cet instant on m'envoie du fond de la Normandie un recueil de poésies fait par une manière n'ayant appris qu'à lire dans l'école de son village, on l'appelle Marie Ravenel ; si vous ne la connaissez pas, je serai heureuse de vous envoyer ce recueil.

Une servante de Lisieux vient aussi de se révéler. On m'envoie *transcrites* seulement deux pièces que je prends la liberté de soumettre à votre appréciation.

L'EXILÉE

Fleur du Midi, fleur parfumée,
Fleur étrangère à nos climats,
Où ta corolle refermée
Se fanera sous les frimas,

Il a fallu, triste, opprimée,
Quitter le sol où tu germas ;
Mais loin de cette terre aimée
Tu ne fais que languir, hélas !

Il doit te souvenir encore
Du soleil qui te fit éclore
Et du zéphir dont la fraîcheur
Berçait mollement caressante
Ta tige frêle et frémissante...!
Oui, tu dois souffrir, pauvre fleur !

LES CHÉRUBINS

Dis moi pourquoi, petite mère,
Quand tu m'embrasses le matin,
Après que j'ai fait ma prière,
Tu m'appelles ton chérubin ?

Dis où les chérubins demeurent ?
S'ils sont petits, blonds comme moi ?

S'ils sont méchants, si, quand ils pleurent,
Leur mère est bonne comme toi ?

Les fait-on beaux tous les dimanches ?
S'en vont-ils, leurs petits bras nus,
Comme moi joindre leurs mains blanches
Pour adorer le bon Jésus ?

Embrassent-ils leur bonne mère,
Tous les soirs et tous les matins ?
Comme moi font-ils la prière,
Maman, les petits chérubins ?

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, ces deux petites pièces harmonieuses, délicates ? Que Dieu est puissant et juste, il fait luire son soleil sur le cèdre et sur le roseau !

Écrire à *Nîmes* est pour moi un bonheur, hélas ! Je n'ai plus de parents dans cette ville aimée, un frère qui avait quelque valeur dans les lettres est mort à Paris en 1860, jeune encore. Une sœur unique est venue me joindre à Montauban et y a marié sa fille.

Deux amies intimes m'étaient restées fidèles, Aminthe Castanet, Madame Vigé ; la dernière lettre que je lui adressai resta sans réponse, elle était morte ! ... Depuis j'ai tremblé de courir le même risque, je n'ai pas osé écrire à M^{me} Léotard (Eugénie Manse) ; sans doute son frère Léon est mort, et elle !...

Mille pardons, Monsieur, de mon long verbiage, je n'aurais osé me le permettre si je n'avais lu vos poésies, il me semble que vous ne me trouverez ni étrange, ni inconvenante. Je ne puis que prier pour que vous soyez assuré. Monsieur, des vœux bien sincères que j'adresse à Dieu pour votre conservation et votre bonheur.

Agréez l'expression de mes sentiments pleins de la plus haute distinction.

S^r St-Jean Rabanis.

La *pieuse et charmante tradition* dont il s'agit entre les correspondants est certainement *Ginèvre*, que notre poète avait publiée avec ce sous-titre : *tradition florentine*, en 1856.

Voilà donc la religieuse bientôt et entièrement rassurée sur la crainte de son *inconscience* ou de son *indiscrétion*.

Oh ! oui, elle est restée bien jeune (et loin de l'en blâmer, il faut l'en féliciter et louer), bien jeune, en dépit de ses *douze lustres et quatre ans* : *douze* ou *onze*, ainsi qu'elle l'avait écrit précédemment ? Il y a évidemment une erreur dans l'un ou l'autre de ces termes ; mais l'un et l'autre de ces âges sont également respectables ; et le contraste demeure frappant, dans la double indication, entre ces longues années, d'une part, et, d'autre part, cette vivacité de sentiments, cette fraîcheur d'impressions, cette naïveté de cœur.

Heureuses élèves d'avoir eu pour guide une telle maîtresse ! Heureuse communauté d'avoir compté dans son sein une vieille religieuse à qui 42 ans de cloître n'avaient enlevé ni sa gaité, ni sa personnalité, ni le souci et le souvenir des usages bienséants et des formules polies du monde ! Heureux poète d'avoir provoqué de tels sympathiques enthousiasmes !

On se prend naturellement à supposer que la prétendue *meunière du fond de la Normandie* n'est autre que la *Sœur St-Jean*.

Mais où la supposition s'affirme, où l'hypothèse se corrobore et conduit à la quasi-certitude, c'est avec *L'exilée* et *Les chérubins*. Est-il admissible que la *servante de Lisieux qui vient de se révéler* ne soit pas la *Sœur Saint-Jean* ? Comme elle fait plaintivement chanter son *Exilée* ! La religieuse n'a-t-elle pas dé-

claré que « partout, à Paris même, elle a regretté « Nîmes, elle a admiré Nîmes » ? Son éloignement de notre, de sa chère ville, n'a-t-il pas été pour elle un exil, une souffrance, et, par suite, l'occasion inspiratrice de cette suave et touchante élégie ?

Ces deux pièces lui seraient arrivées, à elle, au critique inconnu, de bien loin, dans « coin de la « France où parviennent rarement les œuvres des « auteurs distingués ». *Transcrites seulement !* La Sœur prend la liberté de les soumettre à l'appréciation du maître réputé. Que lui importerait cette appréciation pour l'œuvre d'autrui, d'une étrangère ?

Ne trouvez-vous pas, dans *Les Chérubins*, la sensibilité, la foi, la piété, d'une maîtresse dévouée et affectueuse, de ces sœurs admirables, incomparables éducatrices de nos filles ? N'y sentez-vous pas l'attendrissement de ces secondes mères de nos enfants, mères sinon par nature, du moins par vocation, sinon par le sang, du moins par le cœur ?

Cette petite et innocente supercherie de l'anonymat permet à cette bonne religieuse de gratifier ces deux pièces des épithètes d'*harmonieuses* et de *déli-cates* : éloge échappé à l'amour-propre de l'auteur satisfait, sans nécessité de feindre une modestie de commande et sans vanité reprochable.

Nous savons par la sœur elle-même que « depuis « l'enfance elle a puisé près d'un père aussi instruit « que modeste le goût de la littérature » .

« Son frère avait quelque valeur dans les lettres. » Il a les honneurs d'une mention dans les dictionnaires biographiques. Les *Annuaire du Gard* le désignent ainsi, parmi les personnes notables de ce pays, qui sont attachées à des services publics hors du département : « Rabanis ✱, chef de bureau de

« l'instruction supérieure au ministère de l'instruction publique ; professeur honoraire d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux, secrétaire du conseil de l'instruction publique. »

La sœur Saint-Jean avait donc de qui tenir.

Pour résoudre la question, qui mérite d'être examinée, lever mes doutes et confirmer ou rejeter mon hypothèse, j'ai voulu me renseigner.

Je me suis forcément adressé à la supérieure des religieuses du Sacré-Cœur de Jésus à Valence (Tarn), d'où sont datées les lettres qu'on vient de lire.

L'exquise bienveillance de la réponse m'a, hélas ! apporté à la fois contentement et déception : confirmation de ma croyance en l'identité de la sœur et des poètes par elle présentés, regrets de ses œuvres perdues.

« Les deux poésies médites que vous avez trouvées dans les papiers de votre compatriote doivent être de la sœur Saint-Jean Rabanis, qui cultivait avec succès le talent qu'elle avait reçu du ciel. Malheureusement il ne nous reste rien de ses écrits. Tous ceux que nous avons conservés, avec sa correspondance, ont été dispersés ou perdus dans un incendie qui a détruit notre couvent en 1895.....

« Sa mort est arrivée en avril 1868..... Elle avait gagné tous les cœurs par les charmes de son esprit et son inépuisable dévouement.... »

Quel dommage que cette perte ! Nous aurions certainement trouvé des perles dans ces écrins dispersés ou anéantis. Il faut savoir d'autant plus de gré à J. Canonge d'avoir gardé et légué ces deux pièces. Le soin qu'il a pris de les conserver et de les transmettre indique assez que l'appréciation sollicitée de lui par sa correspondante fut éminemment favorable.

L'ancienne compagne de Jenny, l'une des sœurs du poète, lequel a fraternellement voulu, en une dédicace affectueuse, honorer ce nom et perpétuer la mémoire de qui le portait ; celle qui se flatte auprès de lui d'avoir connu très particulièrement d'autres de ses plus proches parents, s'insinue plus avant dans ses bonnes grâces sous l'égide de ces chers souvenirs. Elle se présente maintenant à lui sans détour et sans réticence, sous le patronage de personnes qu'il a tendrement aimées. Pour dissiper tout mystère, après les allusions aux siens propres, son père, son frère, qui ont marqué de façon durable leur passage en ce monde et leur place parmi les esprits éclairés et les personnages distingués, elle complètera sa signature en ajoutant son nom de famille à son nom de religion, Sœur Saint-Jean Rabanis.

Elle pourra alors ouvrir enfin tout son cœur longuement comprimé et le laisser déborder en conversation de douce intimité avec un vrai compatriote, instruit des gens et des choses de son temps et de sa cité, heureux de ce retour en arrière, bienveillant envers un témoin de leur passé commun, intéressé et charmé par cet échange d'indications sur le présent.

A la suite des noms les plus familiers de l'entourage immédiat de son interlocuteur, elle en cite qui ont laissé chez nous une profonde et sympathique empreinte.

Elle pousse un cri de douleur sur les vides qu'a faits le temps impitoyable. Elle jette une poignante exclamation sur des deuils incertains, qu'un silence prolongé lui fait appréhender et qu'elle tremble de vérifier, n'osant pas écrire de nouvelles lettres qui

courent le risque de ne pas rencontrer leurs destinataires et de rester sans réponse.

J'ignore si, comme elle le craint, Mme Léotard (Eugénie Manse) est morte à ce moment ; mais je sais bien (l'*exilée* aurait pu avoir le courage de s'en procurer la consolation) que son frère Léon, malgré le *sans doute* de l'hésitante religieuse, ne l'est pas encore. Il est, à cette époque, et je l'ai vu plusieurs années à la suite, il continue à être, en dépit de cruelles souffrances physiques, vaillant et considéré sur son siège de juge à notre tribunal civil.

C'est le temps où des raisons personnelles, des motifs, peut-être des prétextes, d'intérêt général, maintenaient exceptionnellement inamovibles à la première chambre de cette juridiction trois magistrats de valeur supérieure et de suprême honorabilité : M. Chambon, président, avec MM. Manse et Viguiier pour accessseurs.

C'est le temps aussi où Paul Manse, le fils de Léon, conquérirait rapidement l'un des premiers rôles de notre barreau dont il a pendant de nombreuses années été sans conteste l'un des plus grands maîtres. Avec sa voix chaude et mœlleuse, sa haute prestance, sa puissance infatigable de travail, son expérience consommée des affaires unie à son éloquence naturellement communicative et entraînant, avec l'affabilité d'un cœur foncièrement bon et largement généreux et le dévouement inlassable d'une nature d'élite, cet excellent confrère à jamais regretté a fait l'admiration et le charme constants d'une longue génération.

En quelques jours, quelques heures, toute cette énergie a été terrassée, toute cette splendeur s'est évanouie. Et le nom de Manse, qui, depuis plus de trois quarts de siècle y brillait presque sans

interruption a disparu soudain de notre tableau. Ce ne sera certainement qu'une éclipse rapidement passagère ; et bientôt, sans doute, la chaîne momentanément brisée sera reprise (1).

En attendant, toutes ces nobles traditions de famille persistent parmi nous, conservées par celui qu'une heureuse alliance a fait le continuateur de Paul Manse en même temps que son fils d'adoption (2).

Voilà quels souvenirs ramène à nos esprits la correspondance de la sœur Saint-Jean Rabanis. S'ils sont intéressants, je n'aurai garde de le demander, à constater l'attrait que je leur trouve. Remercions-la du plaisir que nous valent ces lettres. Félicitons-la en même temps de la saveur de ces entretiens et de la gracieuse délicatesse de ses poésies.

Soyons également reconnaissants à Jules Canonge d'avoir sauvé de la perte ou de la destruction ces modestes pages d'où s'exhalent à la fois l'amour le plus fidèle et le plus ardent pour le sol natal, le classique le plus pur, la plus haute vertu, les sentiments les plus exquis.

P. CLAUZEL.

(1) Prosper Manse, avocat (1820-1848). Léon Manse, qui a prêté serment le 14 août 1823, est inscrit à nouveau du 3 novembre 1848 (ancien notaire) au 3 décembre 1852. Paul Manse (1860-1896).

(2) M. Maurice de Montaut, qui a épousé Mademoiselle Éva Manse, est, depuis son mariage, inscrit au barreau de Nîmes.

Au moment où j'écris ces lignes (10 novembre 1899), se répand l'affreuse nouvelle d'un nouveau malheur qui vient de fondre sur la famille Manse : Madame de Montaut, à peine âgée de 26 ans, a été soudainement ravie à l'affection des siens et de ses amis.

LO CODI

ANCIEN LIVRE DE DROIT PROVENÇAL

**Fünf neue Handschriften des Provenzalischen Rechtsbuchs *Lo Codi*,
von Hermann Suchier. Halle a. S. Max Niemeyer. 1899. Auch als
Hallisches Universitätsprogramm ausgegeben.**

Dès l'année 1891, M. Suchier avait, avec M. le conseiller de justice Fitting, le dessein de publier un livre de droit provençal, auquel, jusque-là, on avait fait peu d'attention.

Ce livre est le plus ancien ouvrage de grande étendue en langue romane. Il a été composé après la bataille de Fraga (1134), où périt Alphonse I^{er}, roi d'Aragon, et avant la prise de cette place forte des Sarrazins par les Chrétiens (1149) ; il a été conservé dans la région du Rhône inférieur, probablement à Arles, comme l'a montré M. Fitting en 1891, à propos d'une somme du Code en provençal, et en 1896, à propos de la somme du Code et des questions d'Irnerius.

L'intérêt linguistique de cet ouvrage, qu'il convient d'appeler *Lo Codi*, avec quelques manuscrits, augmente par ce fait que, sur quatre manuscrits connus du texte provençal, il y en a un qui date de la fin du XII^e siècle. De tous les manuscrits provençaux de grande étendue qui nous sont parvenus, c'est peut-être le plus ancien.

Le second manuscrit, qui est du ^{xiii}^e siècle, offre également une langue très soignée et très pure.

Pour caractériser brièvement l'ouvrage et son contenu, M. Suchier cite son collaborateur, M. Fitting : « L'ouvrage est une somme du Code, c'est-à-dire un exposé systématique du droit romain, d'après la distribution extérieure du Code de Justinien. Dans cette somme, néanmoins, comme dans toutes les sommes du Code du moyen âge, on n'envisage pas le Code de Justinien en son entier, mais seulement ses neuf premiers livres, dont l'esprit fut habilement résumé au moyen âge. (Les trois derniers livres du Code furent résumés en un ouvrage séparé, sous le nom de *Tres libri Codicis* ou *Tres libri*). Notre Somme se distingue pourtant des Sommes du Code connues jusqu'à ce jour, en ce qu'elle n'est pas destinée aux jurisconsultes de profession. Son caractère populaire est mis en évidence par l'usage de la langue vulgaire. Elle abandonne donc ce qui n'a qu'un intérêt historique et théorique, par exemple la distinction entre les actions directes et les actions utiles. Elle laisse de côté tout ce qui n'est plus en rapport avec les circonstances actuelles de lieu et de temps. Ainsi s'explique la pauvreté particulière du premier et du neuvième livre ».

M. Fitting donne ensuite le sommaire de la matière de chacun des neuf livres.

Lorsque MM. Suchier et Fitting entreprirent l'édition de l'ouvrage, sept manuscrits leur étaient connus, tous conservés à Paris, l'un à la Bibliothèque de la Sorbonne et les six autres à la Bibliothèque Nationale. Le manuscrit de la Sorbonne, A, est en provençal, ainsi que les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, B, C et D.

A est du ^{xii}^e siècle, B du ^{xiii}^e, C du ^{xiv}^e, D du ^{xv}^e.

Les trois autres manuscrits sont en français : F est de 1304, G du ^{xiv}^e siècle, H de 1300.

Les textes français des manuscrits F, G et H contiennent deux versions indépendantes. L'une appartient à F, l'autre à G et H.

Après que M. Jules Tardif eût reproduit, dans les *Annales du Midi* de 1893, le premier chapitre de chacun des neuf livres des quatre manuscrits connus du texte provençal, M. Suchier, dans la même revue (1894), fit remarquer qu'un plus grand nombre, six en tout, de manuscrits perdus, avaient contenu non-seulement le texte provençal et français, mais encore une version catalane. Le manuscrit de la version catalane n'est pas encore retrouvé, ce qui est très regrettable pour l'établissement du texte critique. En effet, le catalan est beaucoup plus rapproché du provençal que du français, et l'on peut attendre, de la connaissance de la forme catalane, un plus grand progrès du texte critique.

Plus tard, M. Suchier fut mis sur la trace d'un manuscrit qui fut utilisé en 1857 par Marnier, et qui probablement existe encore quelque part aujourd'hui. Marnier, bibliothécaire de l'ordre des avocats, à Paris, donna, dans la *Revue historique de droit français et étranger* (1857), la copie d'un ancien coutumier de Bourgogne, occupant la fin du manuscrit. Malheureusement, il n'indique pas la bibliothèque ou la personne possesseur du manuscrit, in-4° sur vélin, « où se trouve d'abord, dit-il, une paraphrase abrégée, ou glose du Code Justinien, appropriée aux usages de Bourgogne, faite par un auteur ou glossateur inconnu ». Ces mots prouvent qu'il s'agit d'une version française du *Codi*. Les trois manuscrits

connus du texte français, F, G et H, montrent dans leur forme dialectale une provenance bourguignonne.

M. Suchier rechercha inutilement dans les grandes bibliothèques de Paris le manuscrit utilisé par Marnier. Rien non plus aux bibliothèques du Palais de Justice, ni à celle de la Cour de cassation, ni à celle de l'ordre des avocats. Un ancien employé lui apprit qu'en mai 1871 les manuscrits de ces bibliothèques se trouvaient en sûreté dans une grande tour, lorsque les défenseurs de la Commune les portèrent à brassées dans une cour et y mirent le feu. Cependant M. Boucher arrivait à connaître exactement la consistance de la bibliothèque des avocats avant cette destruction d'ouvrages, et s'assurait que le manuscrit décrit par Marnier ne pouvait se trouver parmi ceux qu'on avait brûlés.

Marnier mourut le 17 janvier 1861. M. Suchier n'a pu avoir aucun renseignement sur son héritage scientifique (livres, manuscrits, etc.). Si quelqu'un peut lui apprendre la destinée du manuscrit en question, il s'acquerra la vive gratitude des éditeurs de notre livre de droit.

Puisque nous en sommes aux manuscrits introuvables ou perdus de notre *Codi*, occupons-nous un instant des mentions anciennes relatives au manuscrit catalan et aux manuscrits provençaux. Il en est question dans l'article de M. Suchier de 1894 (*Annales du Midi*, p. 186).

Dans la bibliothèque du roi Martin d'Aragon se trouvait, à sa mort, arrivée en 1410, un manuscrit décrit dans un inventaire des biens et de la chapelle du roi défunt. Le catalogue de la bibliothèque inventoriée, mentionne, sous le numéro 76, « un autre libre appellat *Lo Codi en cathala*, scrit en pergamins,

ab posts de fust cubert de cuyro vert, ab V claus a cascuna post, et ab dos tancadors de seda grogua et vermella, lo qual comença en la rubricade vermello: *Açi comensen les robriques*, e en lo negre : *De suma de Trinitat*, e faneix en vermello : *Nonas februarii, anno Domini M° CCC nono.* »

Ainsi *Lo Codi* en catalan était écrit sur parchemin, avec des ais de bois couverts de cuir vert, orné de 5 clous à chaque ais, avec deux fermoirs de soie jaune et rouge. On donne les premiers mots de la rubrique, en rouge, et ceux du premier titre du texte, en noir. Le manuscrit finit en rouge, par la date du 5 février 1309.

Il résulte d'un document émané du roi Jacques II d'Aragon et daté de 1308, qu'alors on avait confisqué plusieurs manuscrit appartenant aux Templiers. On y trouve la mention d'un manuscrit que M. Suchier conjecture avoir passé dans la bibliothèque du roi d'Aragon le 5 février 1309 et être le même que *Lo Codi en cathala*. En voici la description : « Unum librum vocatum *Codi*, cohopertum cum tabulis ligneis cum pargio viridi et cum *stotg* de..., scriptum in pergamenò in Romancio, qui incipit : *Assi comencen les rubriques del primer libre del Codi*, et finit in ultima linea ipsius libri : *versatur amantis.* »

Il s'agit donc ici d'un livre appelé *Codi*, couvert d'ais en bois avec basane verte, muni d'un étui de..., écrit sur parchemin en roman.

Le rapprochement des dates et les traits communs des deux descriptions rendent la conjecture de M. Suchier fort admissible.

L'inventaire des livres du roi Martin d'Aragon mentionne un autre manuscrit de notre somme provençale,

« Item, un altre appellat *Codi en tholoza*, scrit en pergamins, ab post de fust, e cuberta de cuyro vermell, sens tancadors, loqual comença en vermello : *De summa Trinitate*, a en lo negre : *De todas les cosas*, e faneix : *Antequam mors sequatur. Amen.* »

Ce *Codi* en toulousain, écrit sur parchemin, avec des ais de bois, couvert de cuir rouge, sans fermoir, c'était notre *Codi* en provençal.

M. Suchier signale encore un manuscrit provençal dans l'inventaire de 1308, un autre dans un inventaire des livres laissés par Robert de Béthune en 1322, et enfin, dans un catalogue de manuscrits écrit au xvii^e siècle et acquis en 1889 par la Bibliothèque Nationale, un « Comment[aire] sur le Code de Justinien en langue vulgaire de Gasconhe, sur parch., in-4^o, c'est-à-dire un manuscrit de la somme provençale.

Mais si la chance ne nous a rien fait retrouver des matériaux perdus, M. Suchier peut cependant indiquer cinq nouveaux manuscrits de notre livre de droit, qui viennent s'ajouter aux sept connus depuis longtemps. Il les désigne par les lettres E, I, K, L et M.

E se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est un fragment provençal du xv^e siècle, dont il publie le texte.

I et K appartiennent à la Bibliothèque nationale de Madrid. Ce sont des textes castillans du xiv^e siècle.

L est conservé à la Bibliothèque du Chapitre de Tortose. C'est un texte latin de la fin du xii^e siècle.

M appartient à la Bibliothèque publique d'Albi. C'est un texte latin de la fin du xii^e siècle.

Des douze manuscrits qui subsistent, E est sur papier, les autres sur parchemin.

M. Suchier raconte brièvement comment ces nouveaux manuscrits sont parvenus à sa connaissance. Il est redevable de la première mention du manuscrit d'Albi (M) à une lettre de M. le professeur Emile Ott, conseiller aulique à Prague. Ce manuscrit fut ensuite envoyé à la bibliothèque de l'Université de Halle, à titre de prêt, pour y être copié à loisir. En 1895 M. Suchier vit à Paris le manuscrit E et y découvrit un fragment de notre livre de droit. La même année, un passage des œuvres du philologue Rodolphe Beer, concernant les manuscrits espagnols, le détermina à écrire à Madrid, et à demander aux Archives historiques nationales, où se trouve le manuscrit I, un extrait de l'ouvrage. Le directeur des Archives, M. F. Gonzalez de Vera, répondit à son vœu de la manière la plus généreuse. Lorsqu'en 1896 MM. Denifle et Châtelain décrivirent le manuscrit de Tortose (*Inventarium codicum manuscriptorum Capituli Dertusensis*), ce fut un second exemplaire du texte latin connu par le manuscrit d'Albi, qui surgit devant les éditeurs. Enfin, en 1898, le savant juriste espagnol, professeur Rafaël de Urena y Smenjaud, apprit fortuitement, à Madrid, leurs démarches pour arriver à une connaissance plus complète du manuscrit I, et les avertit de l'existence d'un second manuscrit du texte castillan, manuscrit désigné ci-dessus par K. MM. Suchier et Fitting reçurent, du connaisseur distingué François Mestre y Noé, des photographies du manuscrit de Tortose, et, de M. Urena y Smenjaud, ainsi que de son disciple le Dr Adolfo Bonilla, des extraits plus étendus des manuscrits de Madrid. Ils expriment aux savants espagnols, qui tous quatre les ont aidés d'une façon si désintéressée, leur plus chaude reconnaissance.

Je reproduis ces renseignements pour montrer combien est incertaine et méritoire une chasse aux manuscrits à travers l'Europe, de quelle ardeur scientifique il faut être animé pour l'entreprendre, quelle noble solidarité unit généralement les savants dispersés à la surface du monde, et avec quelle gratitude nous devons accueillir les résultats de tant d'efforts, unis à tant de sagacité et d'érudition.

Quand le texte du manuscrit de Tortose fut connu, M. Jules Tardif publia, dans les *Annales du Midi* de 1896, un article où il maintenait ses conclusions de 1893, à savoir que la Somme du Code en provençal est la traduction d'un original latin. M. Suchier avait dit, au contraire, dans son article des *Annales du Midi* de 1894, que cette opinion ne cadrerait pas avec les recherches de M. Fitting, qui voit plutôt dans l'ouvrage provençal une composition originale librement élaborée à l'aide d'un certain nombre de sources latines. En 1899, M. Suchier répond brièvement à M. Tardif. Il lui oppose le titre même de la Somme latine du manuscrit d'Albi, titre publié, dès 1849, dans le *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques des départements*, volume I, p. 491. Ce titre, le voici : « Summa ex omnibus libris legum a viris prudentibus olim vulgariter promulgata et a magistro Ricardo Pisano de vulgari in Latinum noviter translata ». Cela tranche la question, surtout si l'on se rappelle que le manuscrit d'Albi remonte à la fin du XII^e siècle. Il est dit formellement ici que le texte latin est une version faite d'après le texte en langue vulgaire.

Le plus grand intérêt du titre de la Somme, tel que le donne le manuscrit d'Albi, est de nous apprendre le nom du traducteur, maître Ricard le

Pisan. Ainsi un Italien a coulé le texte provençal dans le moule latin, évidemment pour lui ouvrir un cercle de lecteurs en dehors de la Provence, et surtout en Italie.

Notre livre de droit a été l'objet de cinq versions en langues étrangères : deux en français, une en castillan, une en catalan, qui peut être provisoirement tenue pour perdue ; mais avant tous ces traducteurs, maître Ricard le Pisan était à l'œuvre, et traduisait le *Codi*, avant la fin du XII^e siècle, en latin du moyen âge, pour le profit de ses compatriotes Italiens.

Le moyen âge a produit peu d'ouvrages scientifiques ayant joui d'une pareille vogue dans presque tout l'Occident.

M. Suchier a établi le texte critique du *Codi* pour les deux premiers chapitres. Il le donne avec, en regard, la partie correspondante du manuscrit de Tortose (texte latin), et le fragment provençal découvert par lui dans le manuscrit E.

Cette savante publication se termine par des facsimilés phototypiques des manuscrits français F, G et H, du manuscrit latin L, de Tortose, contenant la version de Ricard le Pisan, et du manuscrit latin M, d'Albi, contenant la même version.

ED. BONDURAND.

LE VILLAGE

Le village, là-bas, sur le flanc du coteau,
Sourit dans l'air du soir avec ses maisons blanches.
Et dresse vers les cieux, parmi les hautes branches,
Le clocher d'une église et la tour d'un château.

Transparence du ciel ! Sérénité de l'heure !...
Seule, un peu de fumée ondule à l'horizon.
Un mince filet gris sort de chaque maison,
Comme pour révéler sa vie intérieure.

Et la cloche du soir s'ébranle dans la tour,
Et son tintement monte à travers la fumée,
Et l'ombre, à pas de loup, descend sous la ramée,
Comme si l'Angelus hâtait la fin du jour.

Que de cœurs ont battu dans cet humble village !
Que de bonheurs cachés que je ne connais pas !
Que de couples muets ont rentrés, pas à pas,
Par ce même chemin, sous ce même feuillage !

C'est l'heure où les maris, le travail achevé,
Reviennent ; et la paix du soir emplit les âmes,
Ils inclinent le front vers le baiser des femmes,
Et chacun est heureux de s'être retrouvé.

Et l'on s'assemble autour de la table servie,
On se couche dans les grands lits silencieux.
On se lève au matin, du sommeil plein les yeux,
Et c'est là du bonheur, et c'est là de la vie.

Et tous, jeunes et vieux, ont leurs jours de douleurs,
Et le village est plein d'histoires arrivées,
Les peines dont je souffre, ils les ont éprouvées,
Et mes émotions sont pareilles aux leurs.

Ils vivent et mourront dans la petite ville,
Sans vouloir rien de mieux, sans rêver rien de plus.
Ils se signent très bas quand tinte l'Angelus,
Sentant confusément veiller le ciel tranquille.

Et voici que s'éteint la dernière rumeur,
S'efface la fumée et se taisent les cloches,
On pourrait ignorer que des maisons sont proches,
Où l'on vit, où l'on aime, où l'on souffre, où l'on meurt.

Et dans la douce paix que chaque nuit ramène,
Le village noyé par l'ombre, disparaît,
Et je vais partir seul, plein du vague regret
De rester étranger à tant de vie humaine.

ANDRÉ DUMAS.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE NIMES

(Suite et fin).

VIII

VISITES AU MUSÉE ET AUX MONUMENTS D'AVIGNON
EXCURSIONS A PONT-SAINT-ESPRIT ET A ORANGE

Mardi, 25 mai.

Le rendez-vous des Congressistes a lieu à 8 h. 1/2 au musée Calvet, fondé en 1810, par le médecin de ce nom. Le local de ce musée consiste dans un immense hôtel, du xviii^me siècle, ayant appartenu en 1754 à la famille de Villeneuve-Martignon. Plusieurs salles sont remplies de tableaux, d'objets antiques, de médailles et curiosités de toutes sortes. Je renonce à en faire la nomenclature, parce que mon compte-rendu deviendrait d'une longueur démesurée et je lasserais la patience de mes lecteurs. Je citerai seulement parmi les antiquités romaines, deux autels païens bien conservés, une grande quantité d'inscriptions, de bas-reliefs de statues, récoltés sur le territoire de l'antique cité des Cavares. Le médaillier renferme 25.000 pièces. Très belle galerie de sculptures du Moyen-Age et de la Renaissance, parmi lesquelles, nous remarquons les tombeaux du pape

S. Urbain V et du cardinal de Brancas, tous deux appartiennent au style gothique, puis les mausolées du cardinal de la Grange et du Maréchal de la Palisse.

Parmi les nombreuses églises d'Avignon, je citerai Saint Agricole, bâtie aux ^{xiv}^m et ^{xv}^m siècles, précédée d'un porche. La nef est délicate et majestueuse, contenant des sculptures de Pein et de Coysevoix. Tableaux de maîtres, œuvres de Parrocel, Trévisiani et de Nicolas Mignard. Le tombeau du fils de cet artiste, décédé en 1725, à Paris, se trouve dans cette église (1).

La place de l'Hôtel-de-Ville est ornée d'un monument érigé, il y a quelques années pour perpétuer le souvenir de la réunion du Comtat-Venaissin et de la ville d'Avignon à la France (1791). La France est debout tenant à la main un drapeau surmonté de la pique. Dans les encoignures du piédestal se trouvent des statues, formant un groupe symbolique, parmi lesquelles l'artiste a fait figurer, m'a-t-on assuré, les principaux personnages de l'endroit, M. Pourquery de Boisserin, maire et député d'Avignon, et celle de son jeune fils en costume de lutteurs. Ce monument est l'œuvre de Charpentier et de Férigoule. La place est entourée de beaux cafés et sert de promenade à la fashion avignonnaise. L'Hôtel de ville a été reconstruit de 1845 à 1851. Il a conservé son beffroi du ^{xiv}^m siècle, avec une horloge surmontée d'un antique jacquemart. Sur la même ligne, se montre le théâtre, bâti en 1845, sur les plans de Feuchère. Le péristyle est décoré des statues de Corneille et de Molière, exécutées par les frères Brian.

Le palais des papes, bâti sur le versant méridio-

(1) Pierre Mingard, architecte et peintre, né à Avignon en 1640.

nal du rocher des Doms, est la principale curiosité d'Avignon. Le visiteur se demande tout d'abord si cette masse énorme est forteresse, citadelle ou prison. Cet édifice est imposant, par sa hardiesse, son élévation, ses tours massives, ses créneaux, ses murs percés de petites fenêtres en ogive.

Cet ensemble de bâtiments irréguliers, dont la superficie atteint 45.165 mètres carrés, a été construit en majeure partie au ^{xiv}^e siècle. La partie la plus ancienne, mais la moins considérable a été bâtie sous le pontificat de Benoît XII, de 1334 à 1342, sous la direction de Guillaume de Cucurron et de Pierre Poisson. Les papes Clément VI, Urbain V et Urbain VI, continuèrent cette œuvre gigantesque de 1342 à 1360. L'architecte fut Pierre Obreri (1), attaché à la cour de Clément VI. Après le départ des papes pour Rome, ce palais fut habité par un vice légat jusqu'à la Révolution. Julien de la Rovère, élu pape sous le nom de Jules II, se souvint qu'il avait été archevêque d'Avignon (1475-1503); et donna des subsides pour embellir son ancienne résidence. Le cardinal de Clermont-Lodève, vice légat fit construire en 1543, l'annexe dite la Mirande. Cette partie sert maintenant de caserne d'infanterie.

Les archives départementales et celles de la ville, sont déposées dans la tour Saint-Jean. On y voit encore deux oratoires ayant conservé leurs peintures à fresque attribuées à Mathieu de Viterbe. L'épaisseur des murs atteint quatre mètres. La hauteur des salles, les voûtes portées les unes au-dessus des autres et leur belle architecture gothi-

(1) Il paraît établi néanmoins que cette gigantesque construction ne fut pas l'œuvre d'un seul architecte. Cf. l'article de M. Duhamel, « les architectes du palais des papes, en *bulletin archéologique de Vaucluse*. 1872 pp. 371 et suiv.

que rendent ce monument très intéressant. Une galerie ogivale, percée dans l'épaisseur du mur est badigeonnée à la chaux. Ce hideux plâtras recouvre sans doute quelque peinture ancienne. Pour aller visiter les fresques du Meunier de Sienne, nous passons sans être très rassurés sur une passerelle vermoulue, tremblant sous le poids des nombreux visiteurs et conduisant à l'ancienne chapelle de Benoit XII. Cependant, il n'arrive point d'accident ; nous contemplons avec délices les restes des peintures de ce maître primitif, représentant *les Prophètes*. Il y a quelque cinquante ans, des soldats corses tenant garnison dans cette caserne, détachèrent les têtes nimbées d'or pour les vendre à des anglais. Avant de laisser l'antique résidence des chefs de la chrétienté, on nous fait visiter la tour de l'ancienne glacière, rappelant les sanglants exploits du terroriste Jourdan *Coupe-tête*.

La Métropole ou Notre-Dame des Doms, est construite au sommet de la colline qui domine la ville. On y monte par des rampes et par un long escalier dit du *Pater*, parce qu'il compte autant de marches qu'il y a de mots dans l'oraison Dominicale. Edifiée suivant la légende sur les fondations d'un temple dédié à Hercule, cette église date du ix^m^e siècle, car le porche est de l'époque carlovingienne. Le fronton est soutenu par deux colonnes cannelées du style corinthien. La façade parée de griffons et de guirlandes a été refaite sous Paul V. Sur le mur à droite, on voit encore des peintures attribuées à Simon Memmi, peintre italien, ami de Pétrarque et mort à Avignon en 1344.

La nef est du xii^m^e siècle ; les chapelles latérales ont été faites aux xiv^m^e, xv^m^e et xvi^m^e siècles. Le

chœur et les tribunes sont du xvii^m. La chapelle de la *Résurrection* est un chef-d'œuvre de sculpture ; elle fut construite en 1680 par l'archevêque Libelli. Les papes Innocent VI, Urbain V et Grégoire VI furent sacrés dans cette église. Le siège en marbre blanc qui a servi aux Souverains Pontifes, se trouve dans le chœur. Dans une chapelle à droite du chœur, on montre le mausolée de Jean XXII, très beau spécimen de l'art gothique du xiv^m siècle. Mutilé sous la Révolution, ce tombeau a été restauré de nos jours. Magnifique baldaquin gothique abritant la statue de ce vicaire de Jésus-Christ, qui prononça le premier ce mot célèbre : « *Ego sum Papa.* » Le tombeau de Benoît XII, également gothique est déposé dans une chapelle à gauche. Nombreux tableaux de Pierre et de Nicolas Mignard, Parrocel le vieux, etc.

La belle promenade du Rocher des Doms est à proximité de la Cathédrale. La colline est élevée au-dessus du Rhône à plus de cent mètres et on domine toute la ville, ayant conservé son aspect du Moyen-Age avec son enceinte de remparts et ses *bourguets* ou petites tours fortifiées couvrant le faite des maisons. Le panorama est splendide sur la vallée du fleuve, coulant avec rapidité et enserrant de ses deux bras l'île de la Barthelasse, aux contours boisés. Le fort Saint-André, visité la veille, se montre à l'horizon. Villeneuve se dérobe dans la pénombre avec sa puissante tour de Philippe-le-Bel, servant de sentinelle avancée. Les Cévennes se montrent au Nord-Ouest, tandis que les derniers chaînons des Alpes se dessinent à l'Est avec la vallée de la Durance. Le mont Ventoux, étalant son énorme croupe, occupe le Nord-Est. La statue en bronze de Jean Althen, œuvre de Brian, décore le jardin public, ombragé

par de gigantesques arbustes. Althen, d'origine persanne, avait été fait prisonnier de guerre par les Arabes, puis vendu comme esclave, il avait séjourné dans les environs de Smyrne, contrée dans laquelle on cultivait la garance. S'étant évadé, il débarqua à Marseille, puis se fixa à Avignon. Ce fut cet illustre agriculteur qui introduisit la culture de la garance dans le Comtat-Venaissin, vers 1766. N'ayant pas réussi dans ses entreprises, il mourut dans l'indigence vers 1774. Sa fille unique décéda à l'hôpital en 1821. En 1846, la population avignonnaise érigea cette statue à Althen, comme tribut de reconnaissance. Un pied de garance est cultivé au pied du monument.

Les restes du pont Bénézet, *l'ancien pont* d'Avignon, subsistent encore. La légende dit qu'un petit berger, nommé Bénézet, harassé de fatigue, s'endormit dans un creux de rocher situé non loin du bord du fleuve et pendant son sommeil eut une vision. La voix céleste lui ordonna de laisser son troupeau, puis d'aller quêter afin de construire un pont sur le Rhône. L'enfant s'acquitta si bien de sa mission que l'évêque et le peuple d'Avignon le facilitèrent dans son entreprise. Une communauté de religieux veilla à la construction du pont qui fut achevé au bout de onze années (1). Malheureusement le pauvre Bénézet mourut avant que son œuvre fut accomplie. Il fut enterré dans une des trois chapelles bâties dans l'éperon de la deuxième arche. Ces trois chapelles sont superposées et la plus ancienne remonte, d'après M. L. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse, à l'époque carlovingienne. Il ne reste plus que quatre arches de ce

(1) Fin du ^{xiii}^e siècle.

pont célèbre, attendu qu'il a été détruit par l'inondation de 1669. Le passage était si étroit que deux personnes marchant de front, pouvaient à peine passer. On m'a expliqué que les Avignonnais, craignant une surprise du côté de la France, avaient fait ce pont aussi étroit, dans le dessein d'arrêter quelque attaque à main armée. La tour de Philippe-le-Bel, comme je l'ai dit hier, était une forteresse destinée à protéger la ville des Français (1). Du côté de la ville, il y avait aussi une sorte de château fort, commandant un pont-levis, et faisant partie des dépendances de l'hôpital de Saint-Bénézet, situé dans le voisinage du pont. Le pape Innocent VI canonisa Bénézet, vers le milieu du xiii^me siècle.

A une heure de l'après-midi, on se retrouve à la gare de Pont-d'Avignon, pour se rendre à Pont-Saint-Esprit. Quant à moi, j'emporte le meilleur souvenir d'*Avenio* ou *ville des eaux*. Je ne sais si les destins de la vie me ramèneront à Avignon, mais je me souviendrai éternellement de mon court séjour dans cette cité, ayant conservé son aspect des siècles passés. Un proverbe latin dit en parlant d'Avignon et faisant allusion au *Mistral* « *Avenio* » *« ventosa, cum vento odiosa, sine vento venenosa. »*

Après avoir contourné les maisons de Villeneuve, on traverse un petit tunnel, puis on suit la rive droite du Rhône. Le train passe rapidement devant les stations de Roquemaure, l'Ardoise, lieu de bifurcation pour Alais, Bagnols-sur Cèze, puis le chef de train annonce l'arrivée à Pont-Saint-Esprit.

(1) Rendons à César ce qui est à César et au roi de France sa cité de Villeneuve. C'était seulement au point de vue spirituel que Villeneuve dépendait du diocèse d'Avignon, au point de vue temporel elle était détenue par le roi de France, qui y entretenait garnison et menaçait de là, les états du Pape.

M. Roux, maire de la ville, accompagné de MM. de Lisleroy et Bruguier-Roure, savant auteur du guide indicateur pour notre congrès de 1897, nous attendent sur le quai de la gare. Les sergents de ville, en grande tenue et astiqués comme pour les solennels jours de fête, saluent militairement et nous font escorte.

Notre première visite est pour l'hôpital, maison de charité administrée par des religieuses qui se livrent pendant la saison à l'éducation des vers à soie. La pharmacie contient tout un assortiment de vieilles faïences. L'église paroissiale de Saint-Saturnin possède un beau portail du xv^m siècle. Une autre église, à vastes proportions, style du xviii^m siècle, désaffectée sous la Révolution, sert maintenant de halle. On se rend à la citadelle située sur le bord du Rhône. Commencée sous Henri IV (1595), elle fut terminée sous Louis XIII (1627), qui était alors en guerre avec les calvinistes. Une ancienne chapelle se trouve renfermée dans les dépendances du fort; on y admire un magnifique portail de style ogival rayonnant qui date de 1365. Un de mes obligeants collègues me donne la traduction d'une inscription écrite en languedocien. Elle signifie que Jean Batalhart, ménestrel au service de l'archevêque de Lyon, a donné son offrande pour l'œuvre du pont.

Le pont jeté sur le Rhône, consiste en dix-neuf grandes arcades et trois petites. Il y a quelques années, pour que la navigation fut plus facile, on a démolí les deux premières arches qui furent remplacées par une seule construite en fonte. La traversée peut-être évaluée à une longueur de 900 mètres. En 1806, des travaux ont été faits en vue de l'élargir parce qu'il n'avait que 4^m 35. Une confrérie

de Frères Pontifes le construisirent de 1215 à 1325, en recueillant des aumônes dans la province du Languedoc et les pays environnants (1). Depuis près de six siècles, ce pont résiste à l'impétuosité du cours des eaux. J'ai remarqué que la ligne droite n'a pas été observée, sans doute à l'effet de couper le courant très rapide à cet endroit; aussi le pont forme-t-il un coude très accentué.

La maison du Roi ou de l'œuvre se trouve à côté de ce superbe ouvrage en pierres. Les États du Languedoc, s'y réunirent à différentes époques. C'est aujourd'hui la demeure de M. Bruguier-Roure, qui se fait un véritable plaisir de recevoir tous les membres du congrès et de leur offrir un plantureux *five O'clock*. Cet ancien logis seigneurial est plein de souvenirs intéressants, parmi lesquels je note une magnifique fresque du pont, tel qu'il était à l'origine. Notre aimable cicérone à Pont-Saint-Esprit, remercie par une charmante improvisation de la visite qui lui est faite par les membres de la société venus de toutes les parties de la France, sans oublier nos fidèles confrères de Belgique et d'Outre-Manche. M. de Marsy lui répond en termes non moins aimables et porte un gracieux toast à Madame Bruguier-Roure, mère respectable douairière et à son fils, aussi érudit que modeste.

Le parcours de Pont-Saint-Esprit à Orange a lieu en voiture. Un certain nombre de véhicules de toutes formes et de toutes dimensions traverse le superbe pont qui a donné son nom au xiv^me siècle à la

(1) Notre obligé et érudit collègue, M. L. Bruguier-Roure, a publié dans les mémoires de l'Académie de Nîmes, le cartulaire de la confrérie des Frères Pontifes du Saint-Esprit dont le mérite a été consacré par une mention honorable de l'Académie des inscriptions et Belles lettres,

petite ville que nous venons de visiter et qui est demeurée l'avant-garde de la province du Languedoc. Elle s'appelait dans l'origine *Ville-Claire*, puis Saint-Saturnin, en souvenir du saint qui avait autrefois prêché l'Évangile dans cette partie des Gaules. Chemin faisant, on me fait constater les dégâts occasionnés l'année dernière par les inondations du Rhône. Les eaux avaient atteint la hauteur de deux mètres et avaient submergé les hameaux riverains.

La route d'Orange est ravissante, bordée de gigantesques platanes, produisant une ombre bienfaisante, elle traverse des sites agréables ; puis nous arrivons au terme de notre course, comme par enchantement. Après avoir traversé les bourgs de Mondragon et de Mornas, localité bâtie au pied d'un rocher abrupt, au sommet duquel on distingue les ruines d'un château féodal. J'apprends que cette place forte a été défendue par le féroce baron des Adrets, qui par un raffinement de cruauté, faisait précipiter les catholiques prisonniers du haut des remparts sur les piques de ses soldats (1562).

La grande ligne de Paris à Marseille est quelques fois traversée par notre longue suite de trainages dévorant l'espace, parce qu'il faut arriver à Orange avant la nuit. Nous passons rapidement devant le village de Piolenc, puis nous apercevons la chaîne sombre des Alpines, ainsi que la masse blanche du Mont-Ventoux, couvert de neige et paré des rayons lumineux du soleil couchant. Les premières maisons de la ville d'Orange paraissent dans le lointain.

Avant d'arriver dans cette localité, on traverse l'Aigues, timide affluent du Rhône. A l'horizon, la route semble obstruée par un immense cube. C'est un arc de triomphe ; un des plus beaux qui existe en

France. Ce monument a été érigé en souvenir des conquêtes de Marc-Aurèle, en Germanie. La largeur est de 21 mètres, la profondeur de 8 et la hauteur de 22. Percé de trois arcades, cet arc de triomphe possède au milieu une large ouverture, destinée jadis au passage des chariots. Des colonnes cannelées sont placées de chaque côté des arcades. Celles du milieu servent d'appui à un fronton triangulaire surmonté d'un attique, couronné par une corniche du meilleur effet.

Une inscription a donné lieu à bien des controverses, parmi les archéologues. Les lettres n'existent plus comme sur certains monuments de Nîmes. C'est qu'à l'aide de patientes recherches que l'on a pu à l'aide des crampons et d'après la méthode marquée par Séguier, reconstituer le texte exact. M. Bondurand, archiviste du Gard, a publié dernièrement une brochure qui donne le dernier mot de l'énigme.

1^{re} ligne (II-CAESARI-DIVI-AUGUSTI-F-DIVI-JULI-NEPOTI-AUGUSTO) PONTIFICI-MAXIMO TRIBUNICIA.

2^{me} ligne POTESATE-XXVI-IMP-VIII-COS-III

« A Tibère, César-Auguste, fils du divin Auguste,
• petit-fils du divin Jules, grand pontife, investi de
« la puissance tributrice pour la 26^{me} fois, empereur
« pour la 8^{me} fois, consul pour la 4^{me} fois (1). »

Le théâtre romain, adossé à une colline étonne par les proportions de sa muraille, située du côté

(1) L'arc de triomphe d'Orange et son inscription par E. Bondurand.

de la voie publique, atteignant une hauteur de 36 mètres, sur une largeur de 103 mètres. Ce mur est construit en pierres énormes liées entre elles sans ciment. Le sommet a conservé encore sa corniche. La décoration consiste en arcades aveugles ou murées. Elles sont à plein cintre et donnaient autrefois sur un balcon, depuis longtemps détruit. Au-dessus, on voit les consoles percées d'un trou servant à fixer les mâts du velarium. Dans l'intérieur, la scène existe encore, mais elle a subi, sans doute, bien des transformations. Ce théâtre, ayant été abandonné pendant des siècles, un figuier pousse dans la partie où jouaient les acteurs, mais cela ne fait pas mauvais effet ; les gradins qui étaient endommagés, ont été en partie réparés, parce que la ville donne de temps en temps des représentations dites antiques, où l'on joue le plus souvent du moderne. Je veux dire des tragédies de Sophocle et autres auteurs grecs accommodés au gré de notre goût moderne. Ce théâtre pouvait contenir 7.000 spectateurs. La sonorité est extrême ; placé au haut des gradins, j'entendais à merveille M. Alphonse Gosset, architecte délégué de l'Académie de Reims, qui expliquait à un nombreux et attentif auditoire la disposition de l'ancien théâtre.

Le rappel sonne !!! Les congressistes se dirigent vers l'hôtel des Princes, vaste local dans lequel doit avoir lieu le dernier dîner de la session. Je puis dire que celle de 1897 a été la plus importante à laquelle j'ai assisté. Le Congrès étant dissous, je demande pardon à mes honorables lecteurs de la longueur de mon récit. Je ne leur dis pas adieu, mais au revoir.

ED. de TRÉMOND.

UN ONCLE A HÉRITAGE

Venait-il des Indes occidentales ou orientales, du Japon ou du Cap de Bonne Espérance, les opinions étaient diverses là-dessus. Avait-il fait sa fortune dans le commerce des fourrures, les plantations de cannes à sucre, les placers ou l'industrie métallurgique, là-encore les informations différaient ; mais où tout le monde était unanime, c'était pour reconnaître qu'il avait fait fortune.

Et il avait bien en effet l'air d'un homme arrivé, l'oncle Symphorien, un brave homme d'oncle d'Amérique, présentant tout le physique de l'emploi dans sa majestueuse rotondité. Bon enfant, joyeux vivant, la main et la bourse assez volontiers ouvertes, avec cela méthodique et rangé, comme quelqu'un qui a dû se frayer lui-même son chemin dans la vie. S'il avait fait fortune ! Pour s'en convaincre il n'y avait qu'à voir autour de lui l'empressement de son neveu et de sa nièce, Monsieur et Madame du Gousset-Aplati, de leur gendre et fille, Monsieur et Madame de l'Escarcelle-Vide, de leurs fils et belles-filles Messieurs et Mesdames du Gousset-Aplati ; de tous les du Gousset-Aplati enfin, petits et grands, à l'envie les uns des autres aux petits raffinements de soins auprès de ce bon oncle Symphorien.

On le soignait, on le dorlotait, ce n'était pas assez

dire, on le couvait. Voulait-il se promener, un du Gousset-Aplati était toujours prêt à l'accompagner ; avait-il des courses à faire, un du Gousset-Aplati était trop heureux de s'en charger ; survenait-il quelque complication, un du Gousset-Aplati se précipitait pour aplanir les difficultés. Ses ordres étaient aussitôt exécutés, ses désirs souvent prévenus, ses soucis toujours écartés, tant les du Gousset-Aplati se multipliaient ; Ah ! La bonne carrière que celle d'oncle à héritage !

Il était donc bien riche, l'oncle Symphorien ? S'il était riche ! Pensez un peu !

A la vérité, pendant assez longtemps l'on n'avait su que par des suppositions plus ou moins fantaisistes le chiffre de sa fortune. Avec toute sa rondeur, le bon oncle était assez boutonné sur ce chapitre. Certainement il faisait de temps en temps des cadeaux à ses neveux, de jolis cadeaux même, mais il ne leur avait jamais confié le dépôt de son portefeuille. Pourtant un jour, un jour d'échéance, les du Gousset-Aplati l'ayant trouvé en train d'encaisser une somme assez rondelette, il s'était laissé aller jusqu'à dire en se frottant joyeusement les mains à Madame du Gousset-Aplati la mère, laquelle ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles : « Vous allez voir que je ne saurai que faire de tout cet argent. »

« Mon oncle a une telle fortune, » confiait le soir même Madame du Gousset-Aplati à un intime, « qu'il ne peut venir à bout de dépenser la moitié de son revenu. »

« L'oncle des du Gousset-Aplati est plus riche que Crésus, » répétait le lendemain à une de ses connaissances l'intime émerveillé. « Tous les ans il place les trois quarts de ce que lui rapportent ses millions. »

« Ce monsieur Symphorien est un nabab, » s'empres-
sait de redire tout de suite après à l'un de ses
amis la connaissance de l'intime des du Gousset-
Aplati « sa fortune fait la boule de neige, car vous
pensez bien qu'il ne dépense pas le revenu de ses
cinq millions.

— Cinq millions !

— Cinq millions. Je le sais de source sûre. »

Et désormais toute la ville sut à n'en pouvoir
douter que l'oncle Symphorien était cinq fois mil-
lionnaire.

Sans morgue, malgré tant de richesses, cet oncle
modèle ne comptait que des amis. Son train de vie
était modeste ; ennemi du faste, deux vieux domes-
tiques composaient seuls son personnel. L'apparte-
ment qu'il louait, car il avait dédaigné d'avoir une
maison à lui, était simple ; simple aussi son mobilier ;
simple sa mise ; rien enfin sacrifié à l'apparat. « Doit-
il entasser ! » disaient les badauds en le voyant sor-
tir à pied, un parapluie de cotonnade à la main, par
les mauvais jours d'hiver, car l'oncle Symphorien
n'avait pas même de voiture.

Plusieurs fois par mois, l'oncle Symphorien réu-
nissait autour de sa table tous ses neveux du Gousset-
Aplati. Ah ! les agréables convives que c'étaient !
En vérité je crois que l'oncle Symphorien leur aurait
servi du chat maigre, ils auraient trouvé moyen de
s'extasier devant. C'était plaisir vraiment que de les
recevoir, ils n'étaient que sourires.

Aussi ces agapes familiales se prolongeaient-elles.
Mis en belle humeur, l'oncle Symphorien racontait
quelques particularités de ses voyages. Il avait rap-
porté de ses pérégrinations à travers le monde,
toute une collection exotique : armes, porcelaines de

Chine, peaux d'animaux, coquillages des tropiques. Il avait surtout un phoque empaillé, dont la prise avait donné lieu à un vrai combat homérique. C'était dans la mer glaciale ; l'oncle Symphorien arpentant le rivage avait aperçu un phoque venant respirer à la surface de l'eau. Il avait voulu cueillir le phoque ; mais les phoques de la mer Glaciale ne se laissent pas cueillir comme des giroffées ; celui-ci en état de légitime défense avait tenté à son tour de cueillir l'oncle Symphorien. Quel combat, mes amis ! L'oncle Symphorien avait vu un moment les trente six mille étoiles, mais en fin de compte, ce qui prouve qu'en ce monde l'on ne peut souvent pas compter sur le triomphe du bon droit, force était restée à l'agresseur.

Pendant que l'oncle Symphorien narrait cette lutte gigantesque, la petite madame de l'Escarcelle-Vide levait les yeux au ciel comme pour le remercier d'avoir protégé si efficacement son bon oncle. Mesdames du Gousset-Aplati belles-filles poussaient des « oh ! et des ah ! » de frayeur et d'admiration, et madame du Gousset-Aplati la mère roulait silencieusement une larme dans le globe de l'œil. Quant à ces messieurs plus faits aux dangers des exploits cynégétiques, ils hochaient gravement la tête d'un air connaisseur. A la fin du récit on permettait à la jeune génération des du Gousset-Aplati en récompense de sa sagesse à table, de passer la main sur le dos du « vilain gros poisson » qui avait failli faire noyer le bon oncle Symphorien. Et le bon oncle tout ému, le cher homme, laissait voir sur son visage une expression d'attendrissement avec dans le regard ce grain de malice narquoise qui ne le quittait jamais.

Donc, les du Gousset-Aplati étaient au mieux avec

l'oncle Symphorien, et l'oncle Symphorien au mieux avec les du Gousset-Aplati, madame du Gousset-Aplati la mère le confiait à qui voulait l'écouter, sentant par avance frétiller dans sa poche les cinq millions de l'oncle bien-aimé. Elle avait une façon de dire : « je vais chez mon oncle » ou « je sors de chez mon oncle » qui donnait beaucoup à entendre et plus encore à penser.

Ces du Gousset-Aplati ont une fameuse chance ! » disait un jour à une autre l'une de leurs connaissances. L'on a bien raison de dire que l'eau va toujours à la rivière.

— Entre nous elle a un peu besoin d'eau la rivière.

— Besoin d'eau !... Je leur croyais le gousset rebondi.

— Soufflé seulement, tout ce qu'il y a de plus soufflé.

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis.

— Mais ils mènent grand train.

— Précisément. Au bout du fossé la culbute.

— Mais au bout du fossé il y a l'oncle Symphorien ; l'oncle Symphorien est là. »

L'oncle Symphorien était là en effet, mais il y restait, il s'y ancrail ; il se cramponnait à l'existence manquant à tous ses devoirs d'oncle à héritage, renouvelant avec la vie des baux de trois, six, neuf toutes les fois qu'il y songeait.

Cependant, tout à une fin en ce monde, et doucement, mais irrévocablement, l'oncle Symphorien parvint au terme de sa carrière. Il faut rendre cette justice aux du Gousset-Aplati qu'ils le soignèrent avec un dévouement ! ne le quittant pas d'une minute et n'épargnant rien pour adoucir ses derniers instants ; là-dessus tout le monde était unanime. Ils

avaient tout de suite fait venir le médecin, puis ils mandèrent successivement le prêtre et le notaire. Nul ne manqua au bon oncle, aussi le bon oncle en expirant dans leurs bras les appelait ses enfants.

L'oncle Symphorien mort, les du Gousset-Aplati s'occupèrent de lui faire de belles funérailles, ils se couvrirent de crêpe des pieds à la tête et firent prendre le deuil à toute leur maison.

Ne souriez pas, ils étaient sincères dans leurs regrets pour le défunt, quand bien même la reconnaissance posthume ne leur en eût pas fait un devoir. Sous ses longs voiles noirs, Madame du Gousset-Aplati la mère joignait avec beaucoup d'harmonie l'expression de la douleur avec l'assurance qu'apporte la possession des richesses,

Cependant on ouvrit le testament du mort. Le notaire, un petit homme tout de noir habillé et cravaté de blanc en fit d'un ton solennel la lecture : les testaments sont souvent des boîtes à surprises. Voici le résumé de celui de l'oncle Symphorien.

L'oncle Symphorien promettait même par delà le tombeau une gratitude éternelle à ses bons neveux du Gousset-Aplati dont il se rappelait tous les bons soins avec une émotion bien légitime. Aussi, comme un faible témoignage des attentions dont on n'avait cessé de l'entourer, leur laissait-il et son mobilier, et ses coquillages, et ses curiosités exotiques, et le phoque de la mer Glaciale, qui les intéressait tant ; tout enfin ce qui lui avait appartenu. Que ne pouvait-il leur léguer autre chose ! Mais n'ayant amassé dans le cours de ses pérégrinations qu'une honnête petite aisance l'oncle Symphorien avait dû, pour augmenter ses revenus, placer son capital en viager.

MARIE DE PARSEVAL.

UN COMPTE D'APOTICAIRE

AU XVII^{me} SIÈCLE

Au cours de recherches faites pour l'histoire de mes prédécesseurs à Lasalle, j'ai eu l'agréable surprise de découvrir au milieu de vieux papier sans valeur, un compte d'apothicaire assez détaillé. Cette note permet de juger l'état de la médecine et de la pharmacie, dans notre petit village, au xvii^{me} siècle. J'ai pu ainsi voir que le tempérament de mes concitoyens n'avait pas beaucoup changé depuis et qu'alors comme aujourd'hui, ils cherchaient à lutter contre la fameuse irritation, qu'ils baptisent ainsi par euphémisme et que Rabelais eut nommé plus crûement la difficulté, — mettons pour être convenable, — d'opérer.

Ce compte dûment enregistré par M^e Raujoux, notaire le 25 février 1744, pour la somme de douze sols, présente de nombreuses particularités. Les membres de la famille Coste étaient me semble-t-il d'assez bons clients pour leur cousin, l'apothicaire et ont fait une brèche très sensible à son stock de laxatifs divers. Tout le monde dans la maison y puise y compris la mule qui s'octroie deux onces d'onguent d'althéa.

A l'encontre de beaucoup de ses confrères actuels,

pour qui le comptant est la règle, et qui remplacent le mode de s'en servir par un mirifique numéro qui n'apprend rien au client oublieux, notre apothicaire patient et consciencieux non seulement faisait crédit de 1682 à 1726, mais encore rappelait sur sa note le nom du médecin, la manière d'opérer et le résultat à attendre ! Exemple : Plus du 6 juillet 1696 pour lui Coste seize prises opiat pour en prendre le soir et le matin pour lui arrêter le debort, coût 3 livres.

Tel qu'il est nous livrons ce compte d'apothicaire du temps jadis comme exemple à nos pharmaciens actuels, en leur souhaitant de ne pas être obligés comme leur prédécesseur Jean Dumas, de prendre un acompte de cinq quintaux de foin, pour ne toucher le montant intégral de la note, que quarante-quatre ans après la première fourniture.

Note de ce que doit le cousin Coste.

Doibt du 26 avril 1682 le cousin Coste pour sa fame une medecine	1 l. 10 s.
plous une emulsion	1 5
plous du 30 pour lui une medecine pour les fievres	1 10
plous un julep rafraichissant	1 5
plous du premier may son Julep réitéré	1 5
plous du 1 ^{er} pour sa femme une medecine	1 10
ordonne monsieur Chadourne medecin	
plous du 29 pour sa fame trente six presses d'opiate pour Enprendre le soir En se com- tant pour la faire reposer	
ordonne monsieur Chadourne medecin	10
plous du 26 aoust pour lui un colire pour le mal dieux pour En mestre cinq ou six fois le jour	1 10
plous pour la fame une prise poudre pour la fere vomir	
ordonne mons ^r Chadourne	1 10

plous du 24 mars 1683 deux onces sirop de capillere		8
plous du 25 de drogues et racines et Erbes pour faire neuf bouillons rafraichissants y En ayant deux purgatis ordonne monsieur Guisard	5	
plous du 3 avril pour sa fame une once sirop de capillere		4
plous du 6 une once conserve de roses		5
plous trois prisses opiaté Salomonis		5
plous cinq prisses sirop de pavot blanc	1	10
plous Encore six prisses opialle Salomonis		10
plous du 13 pour la femme un cristere		15
plous demi once onguent d'alhea		3
plous du 18 une once sirop de nerprun		10
plous du 18 avril 1783 une once eau de canelle		15
plous du 21 un cristere laxatif		15
plous du 22 son cristere réitéré		15
plous du 29 Une prise resine de Jalap	4	10
plous du 5 mai pour sa femme un cristere		15
plous du 7 une medecine	4	10
plous du 8 son cristere réitéré		15
plous du 13 une medecine en opiatte ordonne mons ^r Guisard	1	10
plous une once sirop de capillere		4
plous du 23 juillet pour la fame une medecine	1	10
plous du 28 juin 1685 pour la filhe un cristere		15
plous du 3 juillet son cristere reitéré		15
plous un poison contre vers	1	
plous du 28 aoust 1687 pour sa fille Marion un emplattre vesicatoire pour mestre entre les deux Epolles		10
plous du 18 mars 1688 pour deux onces onguent d'alhea pour la mulle		15
plous deux onces onguent populeum		15
plous une once onguent rosat		5
plous trois onces huile Laurin		15
plous du 24 novembre 1691 pour lui un cristere		15
plous du 3 avril 1691 pour la filhe une medecine	1	10
T. XXVII, 1 ^{er} Décembre 1899.		33

plous du 24 mai 1692 pour la filhe six drames opiatte desopilative et laxative	1	40
plous du 6 febvrier 1694 pour lui deux onces sirop de limon		5
plous demi once huile d'escorpion		10
plous trois livres et demi faumantation	3	
plous un julep rafraichissant	1	5
plous du 7 son julep réitéré	1	5
plous du 13 quatre onces sirop violat	4	10
plous demi livre Eau de vie		2
plous du 20 mars pour sa sœur un cristere		15
plous du 25 1696 pour la toux une médecine en pilules ordonne mons ^r Guizard	1	10
plous du 26 un julep cordial	1	5
plous du 19 mai 1696 pour lui un julep	1	5
plous du 20 un cristere		45
plous un ^e Emulsion pour le soir	1	5
plous du 23 un cristere		15
plous du 6 juillet 1696 pour lui seize presses opiate pour en prendre le soir et le matin pour lui arrester l'dibort		5
	<hr/>	
	70 l. 03 s.	

Extrait tire de mon Livre de reson par moi

Jean Dumas mettre app^{re}

Recu le 25 janvier 1697 9 8

plous ce 44 avril 1698 (cinq quintals de foin à
28 f. 7

Ce qui en tout monte 16 l. 8 s.

Je soubsiné Jean Dumas montre app^{re} confeue avoir
esté payé du compte ci derrièr dont le loquitte Estant
quistes de tout ce que nous avons heu affaire Ensemble
jusques un jour présent fait à Lasalle le 5 juillet 1726

DUMAS signé

Et c'est des mains de Mad^{lle} de Caulet.

DUMAS signé

En marge sont les mots suivants controlé à Lasalle le
25 février 1744 douze sols. Roujoux.

D^r MALZAC.

UNE EXCURSION A POMPIGNAN (GARD)

(suite et fin)

Voyez quels débris imposants et quelles ruines gigantesques.

La forteresse forme un vaste parallélogramme : trois de ses côtés sont à pic, le quatrième est séparé des terrains avoisinants par un large et profond fossé.

Sur un côté des murailles, deux rangs de maisons superposés l'un à l'autre sont comme adossés au château ; ils en sont séparés pourtant par une ruelle assez étroite. Il est à présumer que, lorsque l'ennemi approchait, tous les habitants de ces maisons habitées par les serfs ou villains, entraient rapidement dans la place forte, pour se mettre à l'abri et renforcer la garnison.

Il y avait une double enceinte encore fort bien distincte.

On remarque à l'intérieur une citerne et une chapelle ; on reconnaît cette dernière à l'ornementation et à la disposition des fenêtres.

Je disais tout à l'heure : « Voyez ces ruines gigantesques » ; c'est appliqué à l'intérieur du monument que le mot est surtout vrai : partout entassements inégaux de pierres et de terre où croissent à l'envi les ronces et les figuiers sauvages. Il faut es-

pérer que la pioche pourra attaquer un jour cet amas confus ; on pourrait y faire des découvertes très intéressantes pour l'archéologie, surtout en poteries et monnaies anciennes, peut-être même en armes et ustensiles.

Maintenant à quelle époque remontent ces constructions... ?

M. l'abbé Hugues aumônier de l'hospice de Mirabel, un érudit, de la bouche duquel nous avons recueilli des renseignements précieux, les rattacherait à la période mérovingienne, c'est-à-dire à l'intervalle de notre histoire qui va de l'an 418 à 752. De fait ces débris paraissent très anciens.



A 2 kilomètres à peu près du château, dans la direction de l'est, toujours sur le même plateau, nous trouvons la chapelle de Saint-Jean.

C'est un édicule Roman de la fin du XII^e siècle, comme tout semble l'indiquer. Il peut contenir de quarante à cinquante personnes.

M. l'abbé Hugues croit que c'est une chapelle de chasse, c'est-à-dire que, lorsque les seigneurs se livraient à cette distraction, à une heure donnée, ils se réunissaient tous là pour entendre la Sainte Messe.

Certains ont cru voir dans les sculptures qui surmontent la porte d'entrée une preuve de cette destination de la chapelle. En effet on remarque au-dessus de cette porte un *levrier* et un *croissant* qui, d'après eux, seraient les symboles de la chasse.

Pour nous, nous apportons une autre explication et nous croyons que ce sont là les armoiries du seigneur auquel appartenait le petit monument : Il

n'est pas rare, en effet, de voir le croissant dans les anciennes armoiries. C'était comme une marque qu'on avait été aux Croisades et qu'on y avait combattu le croissant qui est, comme on sait, l'emblème religieux du mahométisme et que l'on retrouve partout sur les étendards comme sur les temples des sectateurs de Mahomet.

Toutefois, nous ferons remarquer avec une certitude presque entière que ce n'était point là les armoiries des seigneurs de Mirabel. Celles-ci sont beaucoup plus simples et ne comportent aucun attribut allégorique ; nous les avons copiées nous-même au-dessus de la porte principale du château de ce nom.



Mais, ô bonheur inattendu, nous n'étions montés ici, mon cher lecteur, que pour visiter et admirer un château et une chapelle du moyen âge. Voici que, grâce aux indications d'archéologues locaux, nous trouvons, non loin de la chapelle de Saint-Jean, un véritable *oppidum* gaulois, avec son enceinte, ses dolmens et ses menhirs.

Plus loin dans les flancs sud de la montagne, nous entrons dans une grotte préhistorique où des fouilles prochaines nous feront peut-être découvrir des trésors inestimables pour l'archéologie et des objets rares pour nos collections.

De sorte que, sur ces hauteurs privilégiées, presque tous les âges du monde sont représentés, depuis les temps obscurs qui ont précédé notre histoire, jusqu'au xiii^e siècle.

Mais je ne veux point fourrager, comme on dit, sur le terrain d'autrui ; je n'entre pas dans d'autres

détails sur l'oppidum et la grotte parce qu'un travail sur ces sujets, dû à une plume amie, est prêt à paraître.

*
* *

Mais avant de quitter ces sommets, jetons un regard autour de nous. Quel magnifique coup d'œil Au pied même de la montagne, au Nord, divers hameaux de Pompignan : *Ségala, la Boissière, Guillauman, Pégaline* sont disséminés dans une plaine, plantée de genévriers, de buis et de thym et féconde en gibier de toute espèce.

Au centre de cette plaine la route de Pompignan à Sauve qui se déroule dans la verdure, comme un ruban d'argent. Près de cette route, nous avons cru découvrir, à 2 ou 3 kilomètres de la première localité, les vestiges d'une enceinte sacrée de l'époque des druides ; tout près deux stèles d'une pierre très polie gisent à terre. Plus loin, une église Romane de la plus haute antiquité dans une des sections de la commune de Conqueyrac.

Dans le lointain, au nord, les Cévennes qui étagent leurs sommets de plus en plus élevés.

Au midi, dans la brume, Montpellier émergeant avec sa belle promenade du Peyrou, Palavas avec ses chalets et ses hôtels puis la mer bleue, l'infini.

*
* *

Descendons maintenant des hauteurs du mont Saint-Jean et après avoir dépassé le château de Mirabel dont nous nous sommes occupés dans une précédente étude dirigeons nous, si vous le voulez bien, ami lecteur, vers *Pompignan le jeune*; c'est ainsi

que nous appellerons pour le moment le village actuel de Pompignan pour le distinguer de Pompignan-le-Vieux.

Nous voyons (1) ce village cité, dans le dénombrement de la sénéchaussée qui fut fait en 1386, sous le nom de : *Sanctus Saturninus Vallis Pompinianæ*.

Cette appellation fait supposer qu'à cette époque l'agglomération actuelle existait déjà depuis un temps assez long, puisqu'elle était organisée au point d'avoir son patron et par cela même son église et son prieuré.

Quant à l'antique patron du pays, saint Saturnin, ce choix est loin de nous étonner : ce saint fut de bonne heure très populaire. Il avait été le premier Evêque de la grande et fameuse église de Toulouse et il avait versé son sang pour la cause de Jésus-Christ.

Aussi beaucoup d'églises l'ont adopté pour patron : nous ne citerons pour exemple, dans notre diocèse, que les églises assez importantes d'Aimargues et de Pont Saint-Esprit.

Mais la date de 1386 n'est pas la première où il soit question de Pompignan le jeune ; longtemps avant, on en parle comme d'un pays ayant son église et son prieuré.

En 1265, la première année du Pontificat de Clément IV, ce Pape veut bien reconnaître que dorénavant le monastère de Sauve serait exempt de la juridiction de l'abbaye de Gellone ou Saint-Guilhem ; mais il y met une condition, à savoir que l'abbé de Saint-Guilhem recevra des moines de Sauve une rente annuelle de 50 livres.

(1) Je me suis aidé, dans cette partie, de l'ouvrage très recommandable suivant de M. J. Rédier : *Le prieuré de Pompignan* ; Nîmes, Gervais-Bedot, 1889.

Cette pension ayant été regardée comme onéreuse par le monastère de Sauve, le même Pape décida qu'au lieu de recevoir cette somme, l'abbaye de Saint-Guilhem deviendrait propriétaire *du prieuré de Saint-Saturnin dans la vallée de Pompignan* qui avait appartenu jusque là au couvent de Sauve.

En effet dans une bulle donnée à Viterbe, le 8 des Ides de mai 1267, nous lisons que le pape Clément IV chargea Bernard abbé de Montmajour en Provence de mettre l'Abbaye de Saint-Guilhem en possession du prieuré de Saint-Saturnin.

Cet état de choses dura jusqu'en 1790 c'est-à-dire environ 5 siècles, cela ressort des lettres patentes du roi Louis XVI, datées du mois de Septembre 1783.

Heureuse stabilité des choses et des institutions qui, avant la Révolution Française, assurait aux populations une longue tranquillité et leur permettait de vivre à l'abri de bouleversements continuels !

Quelles étaient tout d'abord les conditions dans lesquelles se trouvaient les Prieurs de Pompignan, par rapport à l'Abbaye de Saint-Guilhem ?...

Ils étaient au début ce que l'on appelait *obedientiales*, c'est-à-dire de simples procureurs. Ils devaient rendre compte de leurs recettes et dépenses au Chapitre général, le jour de la Fête de saint Guilhem.

Mais, dès l'année 1280, ils deviennent de vrais prieurs, dans toute l'acception du terme ; on ne peut plus les forcer à résigner leur bénéfice, et ils y vivent avec un moine envoyé de l'abbaye pour les assister.

On nous a montré non loin de l'église actuelle une très ancienne maison, ayant toutes les marques d'une grande vétusté que les habitants du pays appel-

lent encore le *Couvent Conventus*. Ce serait là, d'après la tradition que vivaient en commun le Prieur et son secondaire qui desservaient la paroisse.

Mais ils n'avaient pas dit un éternel adieu à Saint-Guilhem ; ils avaient quelques obligations à y remplir de temps à autre : Ils y allaient tous les ans pour la grande fête patronale de saint Guilhem ; ils s'y rendaient pour y faire leur semaine, le Prieur, le deuxième dimanche de l'Avent, l'Auxiliaire, le cinquième dimanche après Pentecôte (1).

Maintenant quelle était la valeur ou rendement annuel du prieuré de Pompignan ?...

D'après le tableau dressé dans une réunion monacale tenue à Sorrèze, il était en 1499 de 120 livres, somme assez importante pour l'époque.

* *

L'ancienne église eut, comme dans la plupart des pays visités par les protestants, énormément à souffrir de la fureur destructive des iconoclastes modernes ; elle fut presque entièrement démolie en 1570, réparée en 1657, incendiée en 1703 par les hordes des Camisards.

Le 8 juin 1852, la foudre étant tombée sur ce monument et l'ayant presque entièrement ruiné, on dut songer à élever une nouvelle église, et sa construction dura environ douze ans, de 1852 à 1864. Elle fut solennellement consacrée par Mgr Plantier, de grande et illustre mémoire, le 8 octobre de cette dernière année.

Avec ses belles et grandes proportions, elle fait honneur au zèle et à la générosité des habitants.

(1) Liste des hebdomadaires forains dressée en 1305 par l'abbé Bernard de Bonneval, abbé de Gellone.

Comme on était près de riches carrières de pierre et qu'elle ne coûtait presque aucun transport, on l'a prodiguée avec un luxe inoui ; on voit qu'on s'est piqué, qu'on a voulu faire du beau et du très beau, de manière à rendre jalouses les paroisses voisines et bien d'autres encore. Elle est, comme nous l'avons dit, du style roman, et sa façade est surmontée d'un magnifique clocher à flèche ; il n'y a guère qu'à critiquer le portique d'entrée, qui est plutôt bas. Les vitraux, non point peut-être au point de vue de l'exécution, mais à cause de l'idée d'ensemble, font le plus grand honneur au curé de l'époque, M. l'abbé Cabit, un savant et un lettré.

Outre un N.-S. assis dans le chœur entre Moïse et Élie et saint Pierre et saint Paul, l'ancien et le Nouveau Testament, on remarque, le long des nefs latérales, les quatre Docteurs principaux de l'Église orientale et les quatre autres principaux de l'Église occidentale. L'église étant le lieu officiel de l'enseignement catholique, on est heureux d'y rencontrer les chefs et les organes les plus autorisés de cet enseignement.

Il faut du jour dans les églises, mais il n'en faut pas trop : une demi-obscurité favorise le recueillement et donne à la maison de la prière, je ne sais quelle allure mystérieuse. Voilà pourquoi les architectes du moyen âge introduisaient la lumière dans les édifices sacrés avec sobriété et parcimonie, la faisant descendre des hauts vitraux de la grande nef, plus ou moins assombris à cet effet.

L'église de Pompignan avait trop d'ouvertures et par conséquent trop de jour. Aussi, M. l'abbé Lahondès, curé de cette paroisse en 1890, crut bon de supprimer une grande verrière de la façade qui se trouvait

à la hauteur de la tribune des chœurs. Il y installa, à son lieu et place, une grande niche s'ouvrant en demi-cercle à l'extérieur, et la garnit d'une monumentale statue de la Vierge, qui fait un fort bel effet.

Disona ici, à propos de la pierre de Pompignan, — le lecteur me permettra cette petite digression, — qu'on obtient sur elle, par la taille ou le polissage, des résultats étonnants : on arrive, à force de la polir, à en faire une espèce de marbre, sans doute d'une qualité inférieure, mais qui, vu son bon marché, est beaucoup employé et joue le grand article ; on en fait surtout des plaques pour cheminée. La plupart des gares de la ligne de Nîmes au Vigan sont construites avec la pierre de Pompignan.

*
* *

Les vieux quartiers de Pompignan nous fournissent une preuve de l'ancienneté du village. Les rues y sont étroites et les maisons d'antique apparence, très noircies par le temps.

Ce n'est que vers le milieu du siècle actuel que Pompignan s'est quelque peu modernisé :

On a ouvert, vers 1850, une grande artère qui traverse le village et qui, à un moment donné, offre la belle perspective d'une ligne droite, longue de plus d'un kilomètre. C'est la route interdépartementale qui va de Saint-Hippolyte à Montpellier, et des voitures publiques font, tous les jours par cette route, le trajet de Pompignan à cette dernière ville.

Jusqu'en 1850, il n'y avait, pour aller à Montpellier, qu'un petit chemin étroit, une espèce de sentier herbeux, fréquenté surtout par des muletiers qui portaient à Langogne, à dos de mulets et dans des outres, — récipient primitif s'il en fut, — le vin acheté à Montpellier ou dans les environs.

Presqu'au centre de cette belle artère sus-indiquée, se trouve la place publique qui ne ferait pas déshonneur aux plus grandes cités. D'un côté, l'église, avec sa flèche aiguë montant vers les cieux; de l'autre, la Mairie et les Écoles refaites à la moderne, puis le presbytère; entre ces monuments, au milieu de la place, sur un bloc unique de pierre de Pompignan, la statue en bronze du brave Bourras, le héros des Vosges, la main droite levée pour indiquer à ses soldats la route de France qu'ils ont à suivre, la main gauche posée sur le pommeau de son épée.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire, même abrégée, de l'illustre Pompignanais. D'ailleurs cette histoire a été faite en une charmante brochure par la main, — j'allais dire par le cœur, — de notre excellent ami l'abbé Rédier; nature enthousiaste, amateur passionné de sa patrie locale, il n'a rien oublié pour exalter son compatriote.

Nous relatons ici, de la vie de Bourras, ce qui se rattache plus particulièrement à Pompignan :

C'est là qu'il naquit, en 1836, dans une maison de propriétaires assez aisés et modestes, que l'on montre aux étrangers. On leur fait voir encore, à l'entrée de Pompignan, du côté de Saint-Hippolyte, un ancien moulin à vent décapité, transformé en maset, entouré de plantes et d'arbustes d'agrément : c'est dans cette tour assez imposante, dans cette espèce de fort avancé, qui a un cachet tout militaire, que Bourras venait se délasser et se reposer des fatigues de l'année terrible.

Malgré les soins les plus intelligents et les plus multiples, entre autres ceux d'une mère aimante qui lui survécut, il mourut en l'année 1880, entraîné par

une maladie très douloureuse, suite des privations et des rigueurs de l'hiver endurées pendant son héroïque campagne, à peine âgé de 44 ans. Son corps repose au cimetière de la commune, lieu digne d'être visité par les excursionnistes : on y retrouve presque le luxe des grandes villes et une multiplicité de tombeaux qui sont de véritables monuments.



Essayons maintenant de fixer en une rapides esquisse les principaux événements qui se sont passés à Pompignan. Nous avons déjà narré ses origines religieuses ; nous avons vu, à cette époque hélas ! trop fameuse de la Réforme, son église plusieurs fois démolie et ruinée ; ajoutons au récit de ces faits celui des épisodes les plus saillants de l'histoire de ce bourg.

Ce qu'il y a de frappant dans cette période de la Réforme, c'est la sainte ténacité avec laquelle les Pompignanais restèrent attachés à la fois catholique et ne se laissèrent point entamer par l'erreur : on peut presque affirmer que pas une seule famille, pas une seule personne ne passa au protestantisme. Honneur à ce courageux et vaillant pays !

On raconte encore dans le village l'épisode des Pompignanais conduits au prêche de Saint-Hippolyte. Trompés par les sectaires de cette ville qui cherchaient à leur persuader qu'en somme il y avait peu de différence entre la religion ancienne et la nouvelle, ils avaient consenti à les suivre à Saint-Hippolyte pour y faire adhésion publique au protestantisme. Un orage éclate, les catholiques de Pompignan se recommandent à Dieu par le signe de la croix et, les protestants leur intimant l'ordre de

ne plus avoir recours à cette coutume superstitieuse, les Pompignanais de s'en retourner immédiatement et de ne pas vouloir renoncer au signe du salut.

Mais le fait le plus important de l'époque de la Réforme à Pompignan est sans contredit la bataille qui y fut livrée contre les Camisards et qui porte son nom.

M. de Montrevel réussit à envelopper les rebelles qui sortaient brusquement du bourg. Les dragons les poursuivirent le sabre à la main et les Camisards, s'étant retirés vers les bois du *Monier*, ils y furent reçus par l'infanterie qui s'y était cachée. Les Camisards perdirent à peu près 600 hommes dans cette mémorable journée et expièrent ainsi l'incendie de l'église et de 60 maisons du village ainsi que le massacre de nombreux catholiques de Pompignan entre autres du secondaire de cette localité. Outre M. de Montrevel, général en chef, commandaient en sous ordre dans ce combat M. de Parat, brigadier, et M. de La Haye, gouverneur de Saint-Hippolyte ; c'était le 6 mars 1703.



Trois prêtres se sont distingués à Pompignan pendant la période révolutionnaire :

1^o Le premier, le curé Arnavielle était si aimé de ses paroissiens qu'étant amené à Saint-Hippolyte par les soldats de la Révolution il fut délivré d'entre leurs mains par les Pompignanais cachés en embuscade. Il y eut échange de coups de fusil de part et d'autre mais le dernier mot resta aux habitants de Pompignan qui, après avoir mis en fuite leurs adversaires, ramenèrent triomphants leur curé à leur village.

2° Le second prêtre est l'abbé Tourtoulon, vicaire du lieu. Après s'être caché plus ou moins longtemps dans des maisons particulières, il fut livré au tribunal de Saint-Hippolyte par un de ses parents et mourut dans cette ville, dans d'horribles supplices. Les habitants de la contrée racontent encore que son dénonciateur fut puni de Dieu et finit misérablement.

3° Le troisième est l'abbé Pialat, vicaire d'Alais puis de Pompignan, qui a raconté dans une relation écrite de sa main (1) les diverses péripéties qu'il eut à traverser pendant ces jours mauvais. Sans cesse traqué, tantôt se cachant dans les bois, tantôt dans les maisons (2) et châteaux où il exerçait le saint ministère, il eut le bonheur de survivre à cette époque troublée et mourut après la révolution curé de Corconne.



C'est incroyable combien à Pompignan plus qu'ailleurs peut être les choses ont changé de face depuis le commencement de ce siècle qui finit.

A cette époque encore tout le territoire n'était qu'entre trois ou quatre mains, les d'Hombres de Commeyras, de Montpezat, Granier du Crès... Bientôt ces familles ayant disparu du pays, leurs biens se sont vendus et se sont morcelés à l'infini. Chaque carrier ou agriculteur ayant réalisé de petites économies, a acheté des parcelles de terrain. Ces braves gens ont un soin jaloux de leur petit domaine ; ils améliorent les terres et plantent partout la vigne.

(1) Lire le livre sur l'abbé Pialat écrit par le chanoine Sarran, Gervais-Bedot, éditeur, Nîmes.

(2) La maison de prédilection pour l'abbé Pialat et où il se cachait le plus souvent était celle des *Saumade de Guillaumon*, famille patriarcale qui a donné depuis des prêtres à l'Eglise.

De ce morcellement du sol est sorti un double résultat : d'abord les propriétés sont mieux soignées et rapportent davantage ; puis presque tout le monde est devenu possesseur de terrains et est arrivé à une certaine aisance.

Ajoutez à ce bien-être venant de la propriété l'exploitation rémunératrice de la pierre de taille qui occupe les sept dixièmes de la population et vous aurez une localité relativement riche.

Au lieu qu'il y a cinquante ans vous n'aviez là que quelques misérables faiseurs d'essence de lavande dont on voit encore dans la campagne les alambics tout à fait primitifs et quelques petits bûcherons qui allaient exciter l'hilarité des gens de Saint-Hippolyte par la vente de menus bois destinés surtout aux boulangers.

Il ne manque plus qu'à rattacher par une petite voie ferrée Pompignan à la gare du chef-lieu de canton : alors par la pierre plus facilement expédiée, ce pays atteindrait le maximum du bien-être.

Il y a déjà longtemps que cette ligne est en projet ; une petite compagnie qui la réaliserait y ferait, dit-on, ses affaires.

* *

Si j'avais un roman historique à écrire sur Pompignan, je le diviserais en trois parties et ce serait, j'imagine, une espèce de trilogie très intéressante :

La première partie comprendrait *Pompignan-le-Vieux* ou la Féodalité avec ses seigneurs bardés de fer, ses serfs sa dame du castel chantée par les troubadours, le pont-levis qui se lève et s'abaisse au son du cor, ses luttes de seigneur à seigneur, les combats plus importants contre les Sarrasins et les Croisades.

Dans la deuxième partie on verrait dans le *château de Mirabel* la rude Féodalité se rapprochant peu à peu de son terme final, les mœurs s'adoucissant, les esprits moins portés à guerroyer, les hommes autrefois habillés de fer, revêtant les riches costumes de soie des siècles derniers, ces hommes s'amolissant hélas dans les plaisirs. devenant les très humbles serviteurs de la royauté, au lieu de résister à ses empiètements incessants et encombrant les antichambres des rois pour leur faire la cour.

La troisième partie nous montrerait dans Pompi-gnan-le-Jeune le peuple s'émancipant, conquérant sa liberté, travaillant non plus pour les seigneurs, mais pour son propre compte, ouvrant partout les riches carrières de pierres enfouies dans son sol, créant des pépinières, achetant des propriétés ; et comme personnifiant cette foule intelligente et active j'exalterais au-dessus d'elle le brave Bourras sorti des entrailles même du peuple, se faisant une situation exceptionnelle dans l'armée, combattant sans relâche et désespérance pour la patrie, illustrant son pays natal par son courage et sa valeur et mourant enfin, emporté surtout par la tristesse de n'avoir pas pu vaincre.

J. BOUDIN.

LE BUSTE DE LÉON ALÈGRE

Le 26 septembre 1899 a eu lieu à Bagnols, dans la salle des peintures du Musée, une fête simple et touchante, l'inauguration du buste de Léon Alègre, fondateur de la Bibliothèque-Musée de cette jolie ville. Le buste en bronze est du sculpteur Charpentier, et le piédestal est en marbre vert de mer.

La municipalité, Mme Garidel, fille du fondateur, M. Eugène Thome, ont contribué à la dépense du monument, diminuée par des concessions spontanées de l'éminent statuaire.

Assistaient seulement à la cérémonie, faute d'une plus grande place, les représentants de la ville et les membres du comité de la Bibliothèque-Musée et leurs invités, réunis dans un même sentiment de reconnaissance et d'affection pour leur ancien maître de dessin.

Des allocutions ont été prononcées par MM. Dupin, président du comité, Vouland, maire, Guiminet, architecte, et Nouguiet, toutes empreintes de la plus sympathique émotion. Les journaux de la région, sans distinction de parti, se sont unis pour rendre hommage à la mémoire d'un homme de bien.

Passionné pour l'art, la science et l'archéologie, Léon Alègre a eu la gloire d'organiser, dans sa ville natale, le plus ancien et le plus important des mu-

sées cantonales de France. Il eut à cœur de faire participer ses concitoyens aux jouissances que lui-même avait trouvées dans l'étude, il provoqua des dons importants, qui vinrent s'ajouter aux siens propres, et son ardeur galvanisa pendant plus de trente ans toutes les bonnes volontés.

Digne héritière du zèle de son père pour le bien public, Mme Garidel, secondée par le dévouement de M. Truphemus, bibliothécaire, est aujourd'hui l'âme de la fondation paternelle. Elle sollicite la reconnaissance de la Bibliothèque-Musée comme établissement d'utilité publique, ce qui lui permettrait de s'administrer elle-même, et provoquerait des dons et legs.

La bibliothèque, après avoir fait d'abord partie du musée, est actuellement installée dans la maison du docteur Malet, qui l'a léguée à la ville dans ce but. Elle reçoit d'assez nombreux périodiques.

Le Musée est dans la belle maison Madier, convertie en Hôtel-de-Ville. Il occupe six salles, consacrées à l'histoire naturelle, à l'agriculture, à l'industrie, à l'archéologie, aux arts industriels et aux beaux-arts.

Né en 1813, mort en 1884, Léon Alègre appartenait à l'Académie de Nîmes depuis 1863. L'Académie se souvient encore de la spirituelle et vivante notice que M. l'abbé Delacroix a consacrée à son ami dans nos Mémoires de 1886.

J'ai connu Léon Alègre dans les dernières années de sa vie, attristé par la maladie, mais plus dévoué que jamais à son œuvre, et le visage éclairé par cette bonté communicative qui le faisait aimer de tous. Il s'animait facilement, et ses éclairs de gaieté disaient ce qu'avait dû être sa verve d'autrefois. Il me conta d'une façon charmante l'hommage délicat que lui avait rendu M. Allmer, le patriarche de l'épigraphie

latine en France. Allmer supposa une inscription romaine trouvée à Bagnols chez une espèce de fée antique. C'était un piédestal en marbre de Paros, ayant supporté une statue. On y lisait, en style épigraphique excellent, les services rendus à son pays par un disciple des Muses dont le nom ne pouvait plus se lire, mais qui n'était autre que Léon Alègre.

C'est ainsi que s'écoula cette vie si pure, si désintéressée, si dévouée à l'éducation populaire, qu'elle n'a cessé de grandir dans le souvenir, dans le cœur des Bagnolais. Alègre aurait pu prendre pour devise le mot de Goethe : « De la lumière ! »

Ed. BONDURAND.

BIBLIOGRAPHIE

Pour la Patrie, par M. M. CLAVEL — Nîmes Chastanier, 1899.

Sous ce titre M. Marcelin Clavel, avocat, ancien président du Tribunal de commerce, a réuni quatre études d'économie politique ; protection et libre échange ; marine ; colonies ; colonisation. Les lecteurs de la *Revue du Midi* ont eu la primeur de l'une d'elles et ont pu apprécier la clarté d'exposition, la documentation abondante et la précision du raisonnement de l'auteur. Le lien qui réunit ces quatre chapitres et leur donne une grande cohésion sous leur apparente diversité est la recherche approfondie et sincère des moyens de développer l'essor de la richesse française. M. M. C., ne sépare pas l'agriculture du commerce et de l'industrie, il est protectionniste intelligent et modéré ; il approuve et raconte notre expansion coloniale ; mais il veut que nous apprenions à tirer le meilleur parti possible de nos possessions d'Outre-Mer et en recherche avec soin les moyens. Le patriotisme le plus ardent, servi par une vaste érudition, inspire ce livre qu'il y a profit et plaisir à lire.

Maître Claude Delarche, avocat, par Paul GUIRAUD. — Paris, Ollendorf.

Nous nous proposons de consacrer dans cette Revue, une étude d'ensemble à l'œuvre déjà considérable et si originale de notre compatriote. M. Paul Guiraud a dû lutter contre des obstacles qui auraient découragé des volontés et des vocations moins tenaces que les siennes. Malgré les préoccupations quotidiennes d'un labeur absorbant, il a travaillé quand même et a su conquérir une place

appréciable au milieu des romanciers de nos jours; son nouveau roman l'accroitra encore. Il est audacieux par le sujet, par les intrigues où se meuvent les personnages; il n'est jamais brutal. L'auteur a horreur des cas tératologiques où se complaisent trop d'esprit actuels; il dit franc et net ce qu'il veut dire, mais évite les crudités. Au personnage principal du roman, curieusement étudié, l'épouse nerveuse, passionnée, et qui s'est trompée plus encore qu'elle n'a trompé, nous préférons le héros, M^e Delarche. Avocat, les circonstances l'ont mis dans le cas de s'ériger en justicier sévère. Il va s'y résoudre avec l'emportement d'un caractère faible poussé dans ses derniers retranchements. Mais voici que dans le sanctuaire de son cabinet, il reçoit les confidences d'un malheureux, en proie aux mêmes souffrances que lui et qui demande en suppliant un conseil. M^e Delarche le donne avec sérénité et conscience; il s'élève très haut dans l'échelle des sentiments; au nom de la famille, de l'avenir, il conseille l'oubli le pardon même, s'il y a lieu, la confiance renouée et la paix reconquise. Rendu à lui-même, face à face avec sa propre situation, il se redit les arguments qu'il donnait à un autre; il en reçoit le choc en retour et s'impose le devoir qu'il prêchait à son client. Ce dénouement est traité avec une rare maîtrise. Tous ceux qu'intéressent les poignants problèmes du cœur et de la raison voudront lire ce roman et prendront parti pour ou contre la thèse soutenue.

La condition légale de la femme au XIX^e siècle, discours de rentrée à la cour d'appel de Nîmes. — par M. J. MARQUET.

Le sujet choisi par M. Marquet est tout à fait actuel; il soulève des polémiques passionnées. L'honorable magistrat a pris nettement parti pour les *féministes*; mais par des arguments sérieux et précis, et non avec des raisons de sentiment. Il expose la situation inférieure créée par notre code à la femme, les réformes successives que le progrès des mœurs et l'évolution sociale lui ont apportées et en déduit logiquement les conséquences nécessaires. Tous ceux que des études spéciales n'ont pas préparé à l'exa-

men juridique de la question trouveront ici un résumé clair et substantiel et tel qu'ils pourront eux-mêmes se faire une opinion. Aussi serait-il à souhaiter que ce travail, repris sous forme de mémoire, reçut une publicité plus étendue. Dans cette éventualité désirable, nous soumettons à l'auteur une objection. Est-il bien sur que l'infériorité légale de la femme découle seulement de cette idée que l'homme en est propriétaire? Et le droit de propriété que l'homme s'est arrogée incontestablement à certaines époques sur sa compagne, ne découle-t-il pas lui-même d'un ensemble de conditions d'existence plus anciennes et naturelles? L'objection a une portée pratique; car la légitime extension des droits de la femme devra s'arrêter aux limites déterminées par ces conditions d'existence. C'est le plus bel éloge de ce court travail qu'il suggère de pareilles réflexions chez les plus incompetents, privilège d'une exposition claire, et ce qui ne gâte rien, fort spirituelle.

G. M.

Manuel pratique de crédit agricole, par MM. Georges MAURIN et Charles BROULHIET. — Paris, Arthur Rousseau.

Les auteurs ont eux-mêmes ainsi défini leur but : « nous avons écrit ce petit livre avec l'espoir qu'étant très élémentaire, il pourra servir de guides dans la pratique. C'est un simple exposé du profit qu'avec de la bonne volonté le monde agricole peut tirer des trois lois nouvelles sur le Crédit. » Aussi ont-ils multiplié les documents pratique de façon à ce que les moins familiarisés avec la jurisprudence puissent former seuls et faire fonctionner une société de crédit.

A M AVON

Nous recevons au moment de mettre sous presse la poésie suivante dédiée à un des vieux amis de la *Revue* qu'il veut bien encore honorer de sa bienveillance.

Pour la première fois dans cette heureuse enceinte,
Laissez-moi saluer le pasteur vénéré
Qui charme tous les cœurs de sa parole sainte,
Et sait les réchauffer de son zèle enflammé.

Vous allez nous quitter pour de lointains parages,
Puissiez-vous être heureux dans un autre climat,
Que jamais votre Ciel ne connaisse d'orages.
Que là-bas l'on vous aime ainsi qu'on vous aima !

Aux frères d'Outre-Mer de la terre française,
Vous allez prodiguer les trésors de ce cœur
Qui fut par sa bonté l'honneur du diocèse,
Et toujours allia la force à la douceur.

Pour Monseigneur Avon je puis être prophète.
Là-bas votre moisson, habile moissonneur,
Sera riche et féconde et rapidement faite.
Après la peine, un jour vous serez à l'honneur.

Contemplez ces fronts rayonnant de bonheur.
J'interprète leurs vœux en ce beau jour de fête :
Honneur donc soit à vous dont l'âme est si parfaite.
Louange et gloire à Sa Grandeur !

J. RÉDIER.

L'Administrateur-Gérant : GÉRAIS-BÉDOT.

Nîmes. — Imp. Gervais-Bedot, place de la Cathédrale

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE LOCALE ET RÉGIONALE

	Pages
Vézénobres, <i>J. Rédier</i>	19
Les miettes de l'Histoire ou le Gard à Iéna, <i>Ernest Durand</i>	86
Types méridionaux : l'oncle Sylvestre, <i>Alphonse Henry</i> .	130
Testament de noble Antoine de Saint-Bonnet, escuyer Seigneur de Thoiras (2 mai 1561), <i>Ernest Durand</i> ...	137
La peste à Lasalle, <i>D^r Malzac</i>	145
Le château de Tresques, <i>Adolphe Pieyre</i>	185
M. Clastron à l'évêché de Nîmes sous Mgr Plantier <i>Louis Basoul</i>	186
Mémoire historique sur Saint-André-de-Valborgne et ses environs (1 ^{er} article), <i>Henri Roux</i>	238
Le Gard et le Comité de Salut Public (2 ^e article) <i>Ed. Bondurand</i>	273
Le buste de Léon Alègre, <i>Ed. Bondurand</i>	506
A la recherche d'une inscription, <i>F. Rouvière</i>	335
La Fontaine de Pradier, <i>Adolphe Pieyre</i>	432
Un compte d'apothicaire au xvii ^m e siècle, <i>D^r Malzac</i>	48

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX-ARTS

Les Beaux-Arts à Nîmes, <i>Adolphe Pieyre</i>	73
L'archéologie médiévale dans le Gard depuis cinquante ans, <i>Ed. Bondurand</i>	97

	Pages
Congrès archéologique de Nîmes , <i>Ed. du Trémond</i>	216, 340, 416, 469

MORALE, RELIGION, ÉDUCATION

La pédagogie dans l'enseignement primaire, <i>Henri Roux</i> .	81
La religion des contemporains , <i>Achille Bardon</i>	295
Le nihilisme de Leconte de Lisle, <i>Louis Bascoul</i>	361
Madame Julie Lavergne, <i>F. Piel de Churchville</i>	398

ÉCONOMIE RURALE

Les primes séricicoles et le <i>Bulletin des soies de Lyon</i> , <i>L. de L'Arboussct</i>	227
--	-----

VOYAGES

Dans les Alpes Françaises : de Grenoble à Genève, <i>Jacques Rocafort</i>	53
Croquis de voyage : Troisième excursion , <i>Prosper Falgairolle</i>	321
Une excursion à Pompignan (Gard), <i>J. Boudin</i>	491

POÉSIES

Ballade triste, <i>Jean Renouard</i>	52
La mort d'un sage, <i>Raymond Février</i>	128
L'aimable hospitalité, <i>H. Brun</i>	135
Fragments d'une lettre en vers, <i>Alexandre Ducros</i>	172
A la Franco, <i>L. Bard</i>	204
Franchise, <i>Alfred Guérin</i>	292
Le désert, <i>Albert Letalle</i> ..	346
O Crux , Ave ! <i>Toumas Davi</i>	416
Le village, <i>André Dumas</i>	467
A Mgr Avon, <i>J. Rédier</i>	509

LITTÉRATURE

Le meilleur impôt d'après Socrate, <i>Achille Bardon</i>	1
Petit soldat, <i>Jules Perroux</i>	92

TABLE DES MATIÈRES

515

	Pages
Cornélie, <i>Marie de Parseval</i>	415
Le sculpteur de jattes, <i>E. Bouisson</i>	256
La conférence de M. Brunetière à Avignon , <i>Jaques Rocafort</i>	258
Un intellectuel au temps des Césars, <i>E. Bouisson</i>	347
Les correspondants de Jules Canonge, <i>P. Clauzel</i>	441
<i>Lo Codi</i> , <i>Ed. Bondurand</i>	458
Un oncle à héritage, <i>Marie de Parseval</i>	481

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
ARBOUSSET L. DE L').	
— Les primes séricicoles et le <i>Bulletin des soies de Lyon</i>	227
BARDON (ACHILLE).	
— La religion des contemporains.....	295
— Le meilleur impôt d'après Socrate.....	1
BARD (LOUIS)	
— A la Franco.....	204
BASCOUL (LOUIS)	
— M. Clastron à l'évêché de Nîmes sous Monseigneur Plantier	205
— Le nihilisme de Leconte de Lisle.....	361
BONDURAND (EDOUARD).	
— Le Gard et le Comité de Salut Public (2 ^e article)..	273
— <i>Lo Codi</i>	458
— L'Archéologie médiévale dans le Gard depuis cin- quante ans.....	97
— Le buste de Léon Alègre.	506
BOUISSON (E).	
— Le sculpteur de jattes.....	256
— Un intellectuel au temps des Césars.....	346
BOUDIN (J).	
— Une excursion à Pompignan.....	491
BRUN (H).	
— L'aimable hospitalité.....	135
CLAUZEL (P).	
— Les correspondants de Jules Canonge.....	441

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

517

Pages

DAVI (TOUMAS).	
— O Crux Ave!.....	416
DUCROS (ALEXANDRE)	
— Fragments d'une lettre en vers.....	172
DUMAS (ANDRÉ)	
— Le Village.....	467
DURAND (ERNEST)	
— Les miettes de l'Histoire ou le Gard à Iéna.....	86
— Testament de noble Antoine de Saint-Bonnet, es-	
cuyer, seigneur de Thoiras (2 mai 1561).....	137
FALGAIROLLE (PROSPER)	
— Croquis de Voyage (3 ^e excursion).....	321
FÉVRIER (RAYMOND)	
— La mort d'un sage.....	128
GUÉRIN (ALFRED)	
— Franchise.....	292
HENRY (ALPHONSE)	
— Types méridionaux : l'oncle Sylvestre.....	130
LETALLE (ALBERT)	
— Le désert.....	346
MALZAC (DOCTEUR)	
— La peste à Lasalle.....	145
— Un compte d'apothicaire au xvii ^m e siècle.....	487
PARSEVAL (MARIE DE)	
— Cornélie	115
— Un oncle à héritage.....	481
PERROUX (JULES)	
— Petit soldat.....	92
PIEYRE (ADOLPHE)	
— Le château de Tresques	185
— La fontaine de Pradier.....	432
— Les Beaux-Arts à Nîmes.....	73
PIEL DE CHURCHEVILLE (F.)	
— Madame Jules Lavergne.....	398
REDIER (J.)	
— Vézénobres.....	19
— A Mgr Avon	509

	Pages
RENOUARD (JEAN)	
— Ballade triste.....	52
ROCAFORT (JACQUES)	
— Dans les Alpes Françaises : de Grenoble à Genève.	53
— La conférence de M. Brunetière à Avignon.....	258
ROUVIÈRE (FRANÇOIS)	
— A la recherche d'une inscription.....	335
ROUX (HENRI)	
— La pédagogie dans l'enseignement primaire.....	8
— Mémoire historique sur Saint-André-de-Valbor- gne et ses environs (1 ^{er} article).....	238
TRÉMOND (ED. DU)	
— Congrès archéologique de Nîmes, 216, 310, 416 et 469	

Nîmes. — Imp. Gervais-Bedot, place de la Cathédrale

